

Maman Rose

Mère Lisa

Je vous aime

Loreine



A tous ceux, si petits  
Qui travaillent durement  
Sans papa, ni maman.

A tous ceux, qui souffrent  
Quel que soit leur âge  
Gardez la force et le courage.

A tous ceux, qui rejetés  
Cherchent leurs origines  
Traquez vos secrets avec ténacité.

**Je pense à vous**



Toute ressemblance avec des personnages ayant existé ou devant exister ne pourrait être que purement fortuite et indépendante de notre volonté

---

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de l'éditeur, ou de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite. »

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée.

I.S.B.N. 2015-06-0158



## *Les Grands-parents*

En cette année 1925, dans un joli petit village de Lorraine, l'allégresse du printemps à son apogée éclatait dans le ciel, sur la terre, pénétrait les cœurs, jeunes ou vieux. Partout des contrastes de fleurs étincelaient dans ce paysage comme des bijoux épars.

Au milieu de ce tapis coloré, se situait la maison du cordonnier juchée au bord du chemin qui longeait la Moselle.

Cet homme grand, mince, aux cheveux châtons grisonnants sur les tempes, s'effilait d'une main très souple sa moustache claire. Ses yeux noirs brillants de gaieté lui donnaient un certain charme. Dans sa boutique adossée à l'humble demeure, il ressemblait accompagné de son chien Patau qui dormait à ses pieds. De longues heures, assis sur son tabouret, la taille courbée, il réparait de vieilles savates que l'état d'extrême pauvreté de sa clientèle ne permettait pas de changer. Son père, excellent sabotier, l'avait initié dans ce domaine. Charles aimait creuser, façonner des sabots dans un bois de hêtre ou de noyer. Si ceux de la semaine restaient sobres, minutieusement, il ornait de dessins et vernissaient ceux du dimanche.

Sa distraction, la pêche en rivière, lui permettait de remplir la bourriche de petits poissons. Cette friture, appréciée, variait le repas.

Toinette son épouse, très séduisante, rassemblait ses cheveux blonds en un chignon sur sa nuque. Ses yeux d'un brun doré, sa bouche fine lui donnaient une physionomie douce et décidée. Elle exerçait le métier de brodeuse, artisanat développé et renommé dans cette région. Levée à l'aube, installée dans son atelier, elle exécutait à la pointe de l'aiguille avec du fil de soie, de coton ou d'or, de très beaux ouvrages. Par ses compétences, sa réputation se propageait dans les bourgs voisins et suscitait une clientèle aisée.

A ce couple heureux, il ne manquait que la venue d'un enfant. Vers la quarantaine, Toinette perdit l'espoir de connaître les joies de la maternité.

Tous deux se résignèrent à vivre seuls, sans descendance.

Les lois de la nature exaucèrent leur rêve. L'annonce de ce bébé, tant désiré, les plongèrent dans le bonheur.

Le jour de la délivrance, aidée d'une voisine, Toinette supporta de longues heures des souffrances dont Charles assista impuissant.

Le regard de son épouse s'illumina dès qu'elle entendit le cri de son enfant.

La dame qui tenait ce petit être rassura le couple :

- C'est une petite fille magnifique, elle va bien !

Les yeux de Charles s'embuèrent. Il découvrit sa fille, à la peau fripée, aux yeux plissés, à la bouche minuscule, aux petits poings serrés.

Sa femme, affaiblie, tendit sa main vers son époux :

- J'aimerai qu'elle s'appelle Lisa, comme ma mère.

Charles acquiesça d'un signe de la tête, remercia Dieu pour ce merveilleux cadeau et promit d'être un bon père.

Toinette, les seins gonflés de lait, la nourrissait bien. Potelée, avec de jolies joues, elle babillait, riait lorsque ses parents venaient lui piquer des baisers. Elle fit ses premiers pas en s'accrochant au jupon de sa mère. Hésitante, elle tendait ses bras vers Charles qui la hissait sur ses genoux. Son père lui racontait qu'il l'avait trouvée dans une rose. Lisa souriait, regardait toutes ces fleurs plus belles les unes que les autres et respirait ce parfum unique à chacune.

Les années passèrent.

Un matin de septembre, Toinette habilla sa fille d'une blouse grise pour son premier jour de classe. Elle lui tendit son cartable contenant un plumier, une ardoise, un cahier. Devant l'école, intimidée, elle s'agrippa à sa maman. L'institutrice très aimablement la saisit par la main et invita les autres enfants à la suivre.

Lisa entra dans la salle de classe éclairée par de hautes fenêtres. Elles donnaient sur la rue et d'autres sur la cour où se trouvait le préau qui abritait les cabinets.

La maîtresse de taille moyenne, vêtue d'un tablier croisé en satinette à fleurs, alla s'asseoir devant son bureau surélevé par une estrade. Ainsi postée, elle surveillait toute la classe qui commençait par les petits du C.P. et finissait par la préparation au certificat d'études. Elle exigea le silence et fit l'appel.

Au centre, Lisa observa des rangées de longues tables à plan légèrement incliné avec un banc attenant à chacune. Une place lui fut attribuée à côté d'une fille qu'elle connaissait. La rentrée commença dans la sérénité. Elle s'adapta très vite, fit des progrès rapides. A chaque rentrée, elle changea de division.



Toinette, méticuleuse, attachait une grande importance à l'habillement de sa fille. Sa blouse laissait entrevoir quelques fantaisies, elle agrémentait ses cheveux bouclés de jolis rubans. A sa confirmation, elle lui confectionna une robe finement brodée avec un jupon évasé. Pour sa communion, elle la vêtit d'une aube en organdi blanc soyeux.

Lisa atteignit l'ultime étape, celle qui impliquait une heure d'études obligatoire tous les soirs pour se préparer au C.E.P. Elle conserva la première place toute l'année.

Ce jour, tant attendu, arriva.

Malgré son bon travail scolaire, elle appréhenda les épreuves.

Enfin, l'institutrice souriante, s'avança vers eux :

- Vous êtes tous reçus.

La fierté illumina tous les visages. Ils remercièrent la maîtresse qui ne ménagea pas son temps pour leur transmettre le savoir nécessaire à la réussite. A l'écoute de chacun, elle complimentait les élèves attentifs et stimulait les étourdis.

Lisa pensa de suite à la satisfaction de ses parents. Elle sollicita son intention de continuer les études. Son père, ravi, accepta et l'encouragea dans cette voie. Toinette refusa de la laisser quitter le nid. Pour justifier sa décision, elle prétextait que ses années et sa charge de travail pesaient lourdement sur ses frêles épaules.

Lisa, déçue, se jeta dans ses bras :

- Maman, laisse-moi poursuivre les études qui m'ouvriront les portes vers divers métiers.

Elle saisit les poignets de sa fille :

- Je ne doute pas que tu parviennes au but de tes légitimes ambitions. Pardonne-moi d'exiger ce renoncement... Tu m'aideras, je ne veux pas que tu t'éloignes de nous.

Lisa respecta sa décision. Elle s'occupa des tâches ménagères et des livraisons. Depuis l'enfance elle vouait une passion pour la lecture, dévorait tous les bouquins, même ceux que personne ne semblait feuilleter. A ses moments de loisirs, elle oubliait le monde des vivants pour se plonger dans celui de la science, du mystère, du rêve ou tout simplement d'une belle fable d'un poète célèbre. Cette ferveur comblait l'absence d'un frère ou d'une sœur, compagnon précieux d'une enfant unique.

Sa simplicité flattait sa fraîcheur de teint et mettait en valeur sa chevelure. Sa grâce lui valait le regard des hommes. Pour lui plaire, ils se mettaient dans des situations ridicules. Elle s'en amusait, les trouvait fades, communs, refusait leur demande en mariage.

Toinette mettait harmonieusement des fleurs des champs dans un vase

posé sur une table ronde. Avec ce joli bouquet, elle saluait la vingtième année de sa fille.

Lisa l'observait, une lassitude inhabituelle l'inquiétait. Elle ne se plaignait jamais mais perdait sa force physique et morale. Dans les mois qui suivirent, ses craintes furent fondées. Toinette supporta difficilement l'immobilité suscitée par son métier et dissimula mal sa douleur. Elle resta sourde aux sages conseils de son époux qui la suppliait de se reposer. Le travail s'entassa un peu partout dans l'atelier. Têtue, elle garda l'espoir que le jour suivant lui donnerait la force de le terminer. La maladie ne lui laissa plus aucun répit, un matin d'automne, elle s'alita.

Lisa s'installa à son chevet, angoissée devant le visage souffrant de sa mère. Elle lui prenait délicatement ses pauvres petites mains, si actives autrefois, qui s'allongeaient inertes sur la couverture blanche. Elle tentait de les réchauffer, de leur transmettre un souffle de vie. Elle songeait à tous ces instants partagés, devenus de plus en plus rares par sa faute. Elle se sentait coupable de s'être isolée pour se plonger dans ses livres, laisser enfuir ces heures précieuses qu'elles ne connaîtraient plus. Son cœur débordait d'amour mais il était déjà trop tard pour lui dire, pour apprendre toutes ces choses de la vie qu'une mère transmet à sa fille. Il lui faudrait désormais vivre avec ses regrets.

Un matin d'hiver, alors qu'une pluie glaciale battait les pavés, Lisa entendit un soupir. Sa maman venait de quitter le monde des vivants pour le repos éternel. Elle échappa des cris de douleurs, l'appela en vain. Le père et la fille, unis dans la même peine, lui firent un dernier adieu avant de fermer le cercueil et la coucher pour toujours dans la terre.

A la mort de son épouse, Charles, effondré, perdit le désir de vivre. Ce vieil homme accablé se rendit chaque jour au cimetière où il y passa de longues heures.

Lisa porta seule son chagrin. Ce deuil la priva de ses deux parents.

Les mois passaient interminables, dans cette triste maison. Elle regardait le fauteuil vide où sa mère accomplissait des merveilles. Patiente, elle tentait de redonner à son père l'énergie nécessaire. Cloîtré dans son mutisme, il ne réagissait pas à ses appels. La porte de sa cordonnerie, d'un vert déteint sous une frange de vignes, restait fermée. Dans cette détresse éperdue, elle fit appel à son courage pour ne pas sombrer.

A l'épicerie, elle remarqua sur le comptoir une ardoise où l'on pouvait lire :

**- Dame âgée, cherche servante.**

Elle se renseigna à la serveuse qui lui indiqua l'adresse de cette

personne. Elle jugea nécessaire d'y ajouter quelques conseils :

- Mademoiselle, réfléchissez avant de vous engager. Toute l'apparence de cette femme est sinistre, même sa grande bâtisse. Je lui livre des courses, j'avoue qu'elle me fait peur !

Lisa la remercia et s'éloigna dépitée.

Le lendemain elle prépara un baluchon, monta lentement l'escalier qui menait à la chambre de sa mère. Elle ouvrit son l'armoire et prit un petit sac noir orné de perles qu'elle rangea avec ses habits.

Elle s'approcha de son père, le serra tendrement contre son cœur. Le regard sans lueur disait une étrange tristesse, un adieu à la vie. Il réclama son épouse, resta indifférent à son départ.

En pleurs, culpabilisée, elle sortit de la maison le laissant dans son isolement. Elle s'arrêta un instant devant l'atelier de couture :

- Oh ma maman chérie, pardon ! Si je pouvais reculer dans le temps, par ma présence, je te prouverais souvent que je t'aime. Je n'abandonne pas papa. L'avenir m'oblige à supporter cette séparation qui m'opprime. Tout le village compatit, je compte sur ces braves gens et leur bienveillance. Dès que ma patronne m'attribuera un repos, je viendrai le reconforter. Avec une infinie délicatesse, nous parlerons de toi, de sa clientèle qui l'attend impatiemment.

A présent, elle marchait vers son nouveau destin et s'efforçait de lutter contre le désarroi que lui causait ce déchirant départ.



## *Départ vers un nouveau destin*

Lisa avançait, affrontant le froid vif, le visage tendu, les yeux rougis. Elle traversait la campagne solitaire qui affichait un aspect désolé. Les buissons nus prenaient des formes inquiétantes dans le brouillard. Elle s'arrêtait pour reprendre son souffle, cacher sa tête dans un foulard afin d'éviter les gifles du vent. Ce décor s'harmonisait à sa mélancolie. Parfois, une branche morte se brisait dans un éclat sec sous ses talons. Au détour d'une allée, elle distingua un grand parc où dominait l'imposante bâtisse de Mme Lambert. Terrifiée, elle s'approcha de cette demeure austère et fit tinter la cloche.

Une lourde porte s'ouvrit avec vacarme.

Une dame âgée, aux cheveux de neige, vêtue d'une robe noire, apparut sur le seuil. Grande, le regard sévère, elle lui fit un signe de la main.

Un instant, elle resta clouée sur place, paralysée par la crainte. Épuisée, elle pénétra dans le vestibule. Aussitôt, une odeur âcre la saisit à la gorge.

Mme Lambert l'inspecta du haut en bas, s'exprima crûment :

- Mademoiselle, je suis exigeante, je veux un service parfait, soyez attentive à mes ordres !

Elle s'appuya sur sa canne, se dirigea vers un meuble. Elle saisit des clefs attachées par un vieux lacet décoloré et demanda à Lisa de la suivre. Aucune pièce, aucun recoin de la maison ne furent épargnés. D'un doigt despotique, elle lui assigna toute sa charge de travail. La visite s'acheva devant une porte qu'elle poussa :

- Voici votre chambre, après quelques coups de balai, vous pourrez l'arranger à votre gré.

Lisa entra dans une petite pièce mansardée, sommairement meublée. Au milieu, elle distingua une petite table ronde avec une cruche et une cuvette. Dans un angle, une chaise nécessitait un laborieux rempaillage. Au sol, un drap grossier et une couverture poussiéreuse recouvraient une

paillasse, tous trois dégageaient une odeur malodorante. Une lampe à pétrole, placée sur un guéridon, éclairait ce lieu non chauffé.

Avant de s'éloigner, Mme Lambert lui notifia :

- Présentez vous à l'office, demain à cinq heures. Ecoutez bien ce conseil, ne me décevez jamais !

Dehors, le vent hurlait, les volets claquaient.

Lisa posa son baluchon. Ses membres s'engourdisaient de froid. Elle tremblait et glissa ses mains sous ses bras pour chercher un peu de tiédeur. Elle s'allongea toujours enveloppée dans son grand manteau noir. Exténuée, repliée sur elle-même, elle s'endormit.

Le tintement de la cloche et les cris de sa patronne la réveillèrent.

Elle s'empressa de descendre, se trouva nez à nez avec Mme Lambert qui s'agitait dans tous le sens. Terrifiée par l'agressivité de cette femme, elle sursauta à chacune de ses directives et de ses mouvements. Le soir, soulagée, elle remonta le grand escalier ciré libérée de sa persécutrice.

De longues semaines s'écoulèrent dans ce climat d'hystérie.

Pour aider son père, elle demanda ses gages.

La vieille dame s'exclama avec mépris :

- Le gîte et le couvert suffisent largement pour votre emploi de domestique.

Ses pensées allaient vers cet être cher, seul, désœuvré. Il ne répondait pas à ses lettres. Ce silence l'alarmait, lui laissait supposer le pire. Avant de se coucher, elle sortait du petit sac noir le portait d'une belle dame aux yeux rieurs et celui d'un homme moustachu très séduisant. Un bonheur violent se mêlait à son trouble, devant le visage adoré de ses parents. Elle plongeait sa main pour s'assurer de la présence d'un petit écrin. Il contenait une précieuse broche en forme de camée que sa mère affectionnait particulièrement.

Le printemps, sa saison préférée, réveillait la nature endormie. Bouleversés par ce renouveau, les bourgeons des arbres explosaient, les lilas s'épanouissaient en lourdes grappes odorantes, les oiseaux s'égayaient. Dès que sa patronne lui accordait un peu de répit, elle s'accoudait à la croisée, respirait ces senteurs champêtres. Elle guettait avec enchantement, cette saison reprendre ses fonctions et chasser les derniers frissons de l'hiver.

Un soir, la voix perçante de Mme Lambert troubla le silence :

- Lisa ! Lisa !

Elle sursauta, se hâta de rejoindre cette femme qui proférait des insultes en pointant son index vers le foyer éteint. Elle s'excusa, s'approcha de l'âtre pour le rallumer. Penchée, elle regardait jaillir la première flamme, écoutait chanter le bois. Brusquement, de violents coups de canne

s'abattirent sur son dos. Elle se redressa, fixa avec effroi sa mégère qui resta impassible. De son corps meurtri, les douleurs firent jaillir les larmes de ses paupières. D'un geste rapide elle les dissimula, composa une contraction héroïque de ses traits pour ne pas offrir ce plaisir pervers à cette vieille dame.

Elle comprit ce jour-là, toute la gravité de ces quelques mots :

- Ne me décevez jamais !

Cet acte barbare resta gravé dans sa mémoire. D'une jeune femme clémente et sensible, elle se transforma en une personne rebelle.

Ce changement déplut à sa patronne qui devint plus exigeante.

L'été arrivait avec ses belles journées, sa chaleur, le délice de son adorable coucher de soleil. Les blés mûrissaient, les fruits doraien

Si l'orage tonnait au-dessus de la bâtisse, Lisa contemplait le magnifique arc-en-ciel qui apparaissait avec sa succession de ses sept raies. Au crépuscule, elle observait les étoiles filantes qui traversaient le ciel, se souvenait de ses vœux et des conseils de sa maman. Elle faisait un souhait pour son père, le gardait pour qu'il se réalise. Elle songeait à tous ces massifs de fleurs qui entouraient sa maison. La féerie des pâquerettes, des myosotis, des roses et bien d'autres variétés qui grisaient la clientèle. Elle les imaginait envahis dans de grandes herbes ou recouverts de ronces.

A nouveau, elle sollicita Mme Lambert pour lui rendre visite. Pour appuyer sa demande, elle ajouta :

- Je me soucie pour son état, il ne répond jamais à mon courrier. Je vous prie, veuillez m'accorder cette humble faveur.

Elle entendit la même phrase :

- Je ne vous ai pas engagée pour aller vous promener.

Le temps estival s'éclipsa pour laisser paraître une lumière vieille or, un paysage d'automne. Les feuilles tourbillonnaient, jonchaient le sol de mille nuances pourpres. Le soleil timide éloignait à peine le froid humide qui s'incrétait dans la grande maison.

Au début du mois de novembre, Mme Lambert présenta des signes de fatigue, toussa, refusa de s'alimenter. Cette femme qui habituellement s'égosillait, restait muette, recroquevillée sur sa chaise. Haletante, fiévreuse, elle se coucha et ne quitta plus son lit.

Contre sa volonté, Lisa fit prévenir le médecin du bourg.

Il arriva rapidement, examina un long moment la malade. Il ouvrit son sac de cuir, sortit une fiole d'une drogue jaunâtre et une petite boîte de fer blanc et les tendit à Lisa :

- Toutes les deux heures, de cette fiole, vous lui donnerez quinze gouttes et de cette boîte, deux pilules. Je ne vous cache pas mon inquiétude, Mme Lambert a une méchante pneumonie. Je ne peux pas me

prononcer sur son évolution, je viendrai chaque jour.

Elle oublia sa haine, supporta ses gémissements pour lutter contre cette maladie pernicieuse. Elle insista pour lui faire avaler les remèdes, respecta strictement les doses fixées. Elle supporta ses insultes, ses gestes brusques, ne céda jamais à ses attaques. Ce contexte pesant la replongea dans d'amères évocations. Elle ne retrouva aucun point commun avec sa sublime maman. Cette femme douce, ce modèle de courage lui manqua en ces heures difficiles !

A chacune de ses visites, le médecin réchauffait ses mains devant la cheminée et auscultait Mme Lambert.

Un matin, satisfait, il alluma sa pipe, se tourna vers Lisa :

- Grâce à votre vigilance, elle est sauvée. Je vous complimente pour votre bonté et votre patience.

Elle éprouva un soulagement.

Peu à peu, adossée à ses oreillers, elle se soulevait dans son lit. Elle se rétablissait lentement, reprenait des forces. Lisa allait régulièrement dans sa chambre. En souriant, elle ajoutait un petit mot gentil :

- Madame, n'hésitez pas à m'appeler, je travaille dans la pièce voisine.

Détendue, elle lui répondait d'un signe de la main.

Elle appréciait ses victoires. Elle avait vaincu deux dragons, la maladie, la nature tyrannique de sa patronne et lisait des bouquins en cachette. La satisfaction de sa guérison se mélangeait à la peur de supporter à nouveau son animosité.

Ce jour, tant redouté, arriva. Elle préparait le petit déjeuner lorsqu'elle entendit sa patronne l'interpeller d'un ton inhabituel :

- Lisa ! Lisa !

Elle pensa aussitôt :

- Les vacances sont terminées !

Mme Lambert l'invita à s'approcher du lit. Avec sa voix affaiblie, elle murmura :

- Sitôt que je me lèverai, je vous accorderai un après-midi de repos par semaine.

Cet accent de sincérité lui suscita un extrême plaisir. Elle posa sa main sur la sienne, montra sa gratitude.

Assez vite, elle exprima le désir de quitter son lit. Avec l'aide du médecin, Lisa bougea délicatement ce corps ankylosé. A chacun de ses efforts, la malade réagissait par des petits cris. Après un travail laborieux, elle s'accrocha à leurs bras et s'immobilisa dans son fauteuil. Elle parut satisfaite de ce premier pas vers la guérison. Chaque jour, douée d'un courage hors du commun, elle s'asseyait, regardait son réveil et s'imposait une durée toujours plus longue. Par la suite, d'une main, elle



cramponna le bras de sa servante et de l'autre, s'appuya sur sa canne. Elle fit quelques pas dans sa chambre et se hasarda dans d'autres pièces de la maison.

Convalescente, elle accéda à la prière de sa domestique :

- Je vous accorde cet après-midi.

Ces mots bousculèrent tout son être, la firent chavirer dans le plaisir et l'inquiétude. Elle rêvait de ce congé depuis si longtemps, à présent, elle le redoutait. Les questions se bouscuaient dans sa tête, elle envisageait toutes les possibilités sur l'état mental et physique de son père.

Avant de la laisser partir, sa patronne l'encouragea à s'attarder :

- Je vous attendrai en me reposant. Nous mangerons plus tard.

Elle marcha d'un pas soutenu, cueillit des fleurs des champs et distingua le cimetière où reposait sa mère. Elle poussa la porte, alla vers sa tombe, disposa son bouquet dans un vase fraîchement fleuri. Elle attendait cet instant depuis si longtemps qu'elle la supplia :

- Ma maman chérie, donne-moi la force d'affronter la réalité.

Elle s'aventura, une anxiété profonde augmenta à chacun de ses pas. Elle aperçut la porte de la cordonnerie ouverte. Par le son de sa voix, elle attira l'attention de son père qui lui tournait le dos :

- Papa, mon Papa chéri !

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Son père s'inquiéta de suite :

- Es-tu bien chez Mme Lambert, sa réputation de femme cruelle se répand dans tout le bourg ?

Lisa le rassura :

- Papa, n'écoute pas les commérages, elle me respecte. Gravement malade, elle nécessita des soins continus.

Pour arrêter ces propos, elle lui prit le bras :

- Raconte-moi ce que tu fais. Je veux tout savoir !

Charles ferma son atelier, tous deux s'installèrent dans la cuisine.

Rayonnant et ému, il lui expliqua son laborieux combat :

- Après ton départ, les gens du village vinrent à tour de rôle me montrer leurs souliers et leurs sabots usés.

Ils m'implorèrent :

- Charles, regarde l'usure de nos savates, on a besoin de toi ! Nous comprenons ton malheur mais pense à Toinette, pour ton épouse et ta fille Lisa, ressaisis toi !

Alors pour vous deux, pour les chaussures qui laissaient passer des pauvres doigts de pieds entamés, j'ai repris mon travail.

Elle se serra contre lui, murmura :

- C'est bien mon papa, je repartirai confiante chez Mme Lambert.

Tout en l'écoutant parler, elle regardait cette pièce et tous ses souvenirs se précipitaient dans sa tête. Enfant, elle y passait de longues heures pour finir ses devoirs, jouer avec ses poupées en chiffon que sa maman lui cousait. A l'adolescence, elle les disposa sur une étagère, toutes portaient des robes et des noms différents. Par la suite, elle connut les premiers battements de cœur pour les garçons qui rêvaient de lui passer la bague au doigt. Adaptée dans ce bien-être qu'elle refusait de quitter, elle déclinait toutes les demandes de ses soupirants.

Aujourd'hui, elle regrettait ses refus :

- Je serais sûrement plus heureuse mariée !

Nostalgique, elle exprima le désir de revoir la chambre de sa mère.

Son père lui avoua :

- En fin d'après-midi, je porte une fleur sur sa tombe, je lui parle de ma journée de travail. Tout à l'heure, je lui raconterai cette belle surprise.

Les aiguilles de la pendule tournaient.

Lisa embrassa son père. Sur le seuil, elle cria :

- A la semaine prochaine, mon papa chéri.

Elle se hâta de rentrer pour réintégrer la bâtisse.

Mme Lambert soutenue par sa servante, marchait dans le parc. L'air pur favorisait sa convalescence lente et précautionneuse. Elle écoutait le ramage des oiseaux, le bruissement continu des insectes, leur ronflement d'orgue, tout simplement la chanson de l'été. Elle admirait les jardinières qui dégageaient un mélange subtil. Cependant, cette détente disparaissait dès que Lisa s'éloignait. Elle cherchait de suite cette figure vigilante qui avait hanté ses sommeils hallucinés, les veillées fiévreuses de sa longue maladie. Les ondes bénéfiques de la vie commençaient à jaillir peu à peu en son esprit, chassaient ses caprices haïssables.

Lisa s'étonnait :

- Est-ce bien ma patronne qui s'amuse aux allées et venues d'une abeille affairée au butin, à l'éclosion d'un lis, aux formes fantasques des nuages qui traversent le ciel ? Parbleu ! Ces remèdes pour les poumons font aussi des miracles sur les chipies !

A chaque visite chez son père, Lisa redonnait un peu de vie à sa maison natale, entretenait les plates-bandes.

Toujours à la recherche de lecture, elle s'aventurait dans le grenier de sa patronne. Des araignées et toutes sortes d'autres bêtes grouillaient un peu partout. Une petite lucarne laissait passer la lumière. Elle s'attardait pour admirer un tas d'objets inestimables de différentes époques et de toutes provenances et s'approvisionnait de livres anciens.

L'arrière-saison s'implantait.

Pour éviter que la fraîcheur incommode Mme Lambert, Lisa allumait le

feu de cheminée.

La vieille dame s'asseyait à sa place favorite, invitait sa servante à la rejoindre pour discuter. Sur son immobile figure aux joues pendantes, un reflet de plaisir vacillait faiblement au son de sa voix chaleureuse. Elle s'apprivoisait, le confirma par un geste tout à fait inattendu :

- L'hiver arrive, vous occuperez la chambre attenante à la mienne. Vous passiez la nuit dans ce vieux fauteuil pour rester près de moi dans les moments difficiles. Vous continuerez à me surveiller en occupant un lit confortable. Descendez vos affaires et replacez les vieux bouquins poussiéreux dans les malles. La bibliothèque contient des livres qui vous passionneront. Ne restez pas là, figée, si vous voulez étrenner votre matelas cette nuit !

Lisa découvrit sa véritable nature, une femme humaine, respectueuse, attachante. Elle supposa qu'une méprisable énigme l'obligeait à se protéger du monde extérieur par une carapace, faite de froideur, de cruauté.



## *La rencontre*

L'hiver, malsain et humide, pénétrait à l'aise dans la grande maison, s'y logeait en maître au détriment des bronches de Mme Lambert.

Après de sombres journées, le ciel ouaté de neige laissa tomber les premiers flocons.

A Noël, la vieille dame reçut la visite du médecin. De temps à autre, il passait pour surveiller son état. Elle désirait assister à la messe de minuit et l'en informa. Il s'opposa vivement à cette décision hasardeuse, lui fit le détail des risques encourus. Agacée par ses conseils, elle riposta :

- Votre morale m'importune. Je ne vous retiens pas, des malades vous attendent.

Elle choisit une tenue chaude de très bon goût. Malgré les ans qui pesaient de plus en plus sur sa frêle personne, elle portait toujours sa toilette avec élégance. Elle agrémenta son manteau d'une broche très raffinée.

A l'heure de la messe, Lisa l'accompagna.

Le prêtre s'attardait en prononçant un long sermon. Les paroissiens chantaient à en chœur pour glorifier la Nativité.

Soucieuse du froid répandu sous les voûtes de l'église, elle redoutait les effets néfastes sur la santé de sa patronne. Pour patienter, elle admirait la crèche qui se trouvait sur le côté ainsi que le petit ange. Enfant, elle sollicitait une pièce à ses parents, il bougeait la tête pour la remercier. Soudain, ses yeux croisèrent ceux d'un homme vêtu sans prétention, inconnu, la cinquantaine.

Les fidèles entonnèrent le dernier cantique.

Engourdis, elles se levèrent, se dirigèrent vers la sortie sous le regard de ce nouveau paroissien qui les dévisagea avec intérêt.

Elles franchirent avec soulagement le seuil de la bâtisse.

Pendant que la vieille dame se déshabillait, Lisa activa l'âtre avec de

grosses bûches. Elle s'empressa de lui servir une boisson chaude et bassina son lit.

Seule dans sa chambre, elle pensa à cet étranger, essaya de l'identifier. Elle énuméra tous les clients qui venaient à la cordonnerie où à l'atelier de couture, en vain.

La neige persistait, le manteau blanc s'accrochait au sol. Le chemin qui menait chez son père restait impraticable. Tous attendaient le dégel pour se déplacer.

Le dimanche après-midi, elle flânait dans le square, régalée par les jeux des enfants. Les uns créaient un bonhomme, d'autres, instables sur une luge, glissaient vers une pente sinueuse. Les plus audacieux visaient les passants avec des boules bien tassées. Ceux-ci s'en amusaient ou ronchonnaient.

Après quelques pas peu hasardeux, la température très basse l'incita à rentrer. Elle croisa cet inconnu de Noël qui la salua. Des traînées pâles annonçaient le blanc et de ses cheveux. Attirée par sa prestance, il occupa tout son esprit.

Après le repas dominical, Lisa s'empressa de se rendre au square. Elle marcha très vite pour ne pas lui échapper.

L'homme se retourna. Avec courtoisie, il prit sa main, s'inclina très bas, la garda appuyée sur ses lèvres et se présenta :

- Je me prénomme Alex, si vous le permettez, j'aimerais partager votre promenade.

Enchantée d'être près de lui, elle se laissa guider par le destin.

Cette ferveur lui donnait une force qu'elle ne se soupçonnait pas. A chacun de ses repos, elle arborait une robe noire qui flattait son teint. Très fière de l'image que lui renvoyait son miroir, propre à tenter le pinceau d'un peintre, elle se hâtait de le rejoindre. L'amour qui naissait confusément, gagnait tout son être, prenait possession de son cœur.

Les brumes du matin se dissipaient, découvrant un ciel finement azuré. Sous le soleil radieux, la campagne se réchauffait, les passereaux au vol léger et rapide claironnaient l'arrivée du printemps. Une matinée chaude, limpide, libérait une lumière vive et douce. L'apparition de cette saison qui la fascinait, la laissait désormais indifférente. Sur son petit nuage, par sa passion pour l'être adoré, elle bâtissait des lendemains exquis.

Mme Lambert lui demandait des nouvelles de son père, elle bredouillait rapidement :

- Il va bien.

Le matin de son congé, elle prenait la sage décision de lui rendre visite. Lorsqu'elle franchissait le seuil de la bâtisse, attirée comme par un aimant, elle ne pouvait s'empêcher de rejoindre son « petit bonheur ».

Prévenant, plein d'attentions, il lui offrait des fleurs, des petits cadeaux. Au plaisir de se blottir contre lui, se joignait le délice de converser avec un esprit profond et délicat. Son érudition captivait l'ensemble de ses connaissances acquises par la lecture.

Un jour, il l'emmena loin du bourg sur un petit chemin. Il s'arrêta devant une ancienne maisonnette. Confondue avec la végétation, les broussailles masquaient sa façade vieillotte. Il actionna un loquet, poussa la grille en écrasant les grandes herbes enchevêtrées. Les gonds gémirent, ce couinement effraya les oiseaux qui s'envolèrent avec fracas.

Lisa sursauta, se blottit contre Alex qui la rassura d'un sourire.

Il sortit de sa poche une clé :

- C'est ma maison natale.

Il ouvrit la porte, alla vers la fenêtre, retira un vieux coupon d'étoffe qui masquait la lumière.

Elle entra, découvrit une grande pièce avec le sol en terre battue. Au milieu, trônait une table en chêne rabotée un peu grossièrement. Un banc, une chaise et un tabouret lui faisaient face. Un buffet vaisselier s'appuyait contre le mur. Quelques pots en gré, rangés sur une de ses étagères, le garnissaient. Un évier en pierre, un chaudron suspendu dans la cheminée, lui rappelèrent sa maison. Elle éprouva une sensation de honte pour son père qui devait attendre ses visites avec impatience.

Alex déposa du papier dans l'âtre, des petites branches retirées d'un fagot et alluma le feu. Il s'adressa à Lisa :

- Tout va bien ? Si tu ne veux pas rester, j'éteins le feu.

Elle se serra contre lui, se fit câline :

- Chaque jour sans toi est un jour perdu.

Soulagé, Alex l'entraîna dans une modeste chambre :

- Cette pièce garde tous mes plus beaux rêves d'enfant. Depuis la mort de mes parents, je viens rarement ici.

Elle le consola :

- Oublie ce passé nostalgique, tourne toi vers notre avenir.

Il garnit la grande cheminée d'un rondin de bois et d'une bûche. Le feu brilla dans l'âtre, une douce chaleur enivrante se répandit.

Entrelacés, ils regardèrent les braises dessiner au plafond des arabesques de lumière. Le regard de Lisa continua à explorer les lieux. Dans un coin, entre de lourds rideaux, une alcôve entrebâillée laissait apercevoir un lit en bois de noyer.

Alex rompit le silence :

- Cet endroit discret, nous le baptiserons « notre nid d'amour. » Une vingtaine d'années nous séparent, l'amour scelle notre union. Ne dit-on pas que les amoureux gardent toujours leurs vingt ans.

Abritée dans ses bras, elle posa sa tête sur son épaule.

Ils se retrouvèrent chaque dimanche, savourèrent pleinement ces instants. Elle entendait des mots fougueux, adorait sa délicatesse.

L'été s'achevait.

Dehors, le vent balançait les rameaux des arbres aux feuilles roussies. Les hirondelles, charmantes voyageuses, se regroupaient pour émigrer vers des climats plus indulgents. Les dernières plantes s'enracinaient avec les premiers froids.

Dans l'image d'Alex, Lisa rêvait à des horizons lumineux :

- Cet homme grand, beau, qui pose ses yeux rayonnants sur moi, c'est le mien ! Bientôt, il me demandera de l'épouser, je me promènerai officiellement à son bras.

Pour la fête de la Nativité, Mme Lambert se prépara.

Lisa, lucide du danger qu'encourait sa patronne par ce froid, resta indifférente à sa fragile nature. Elle l'installa sur un banc où elle pouvait tourner la tête vers la droite pour admirer son amoureux. A la fin de la cérémonie, pour cette première année de félicité, elle alla brûler un cierge et pria :

- Mon Dieu pardonnez-moi de de vivre dans le péché.

Au retour, Mme Lambert remarqua son embarras :

- Lisa, voulez-vous me parler ?

Elle hésita :

- Non Madame, si vous le permettez, je rejoins ma chambre. Je vous souhaite un joyeux Noël et une bonne nuit.

En ce jour de fête, elle ne trouva pas les mots justes pour lui confier ses projets.

L'hiver se prolongea, lutta et céda.

Dans le grand parc plein de rosée, la végétation sortait de terre et découvrait une verdure éblouissante. Les cloches tintaient gaiement dans l'azur, les premiers sons des fêtes de Pâques.

Lisa profitait des jours où le soleil se lève tôt. Avec entrain, elle se débarrassait de ses besoins habituelles, vivait sa romance intensément. Ce beau rêve fut contrarié par des nausées inhabituelles. Elle consulta discrètement une dame qui aidait les pauvres malheureuses dans cette circonstance.

Elle lui confirma son état :

- Ton enfant naîtra vers la fin du mois de décembre.

Lisa, hébétée, répéta :

- Je suis enceinte !

Face à cette effrayante vérité, elle regagna la bâtisse, alla se réfugier dans sa chambre. La différence d'âge qui la séparait d'Alex, la fit douter.



Il ne parlait jamais d'enfant et apparemment ne s'en intéressait guère. Confiante, elle chassa ses soupçons pour présager une vie radieuse.

Au rendez-vous habituel, elle arriva avant lui, patienta, assise sur la murette.

En la voyant, il lui tendit les bras, elle se serra contre lui.

Ils entrèrent dans leur nid, succombèrent à ces instants sublimes qui n'appartenaient qu'à eux.

Avec tout l'amour qu'elle pouvait lui offrir, elle murmura :

- Nous allons avoir un enfant !

Alex se détacha d'elle, s'exprima avec désinvolture :

- Idiote, ne mélange pas la bagatelle avec le tralala de l'église. Tu me soûles avec tes boniments « l'union intime dans la joie... et le soutien mutuel dans l'épreuve ». C'est la fin de notre liaison, je suis marié. Ma respectueuse épouse portera mon nom jusqu'à la fin de nos jours. Je te conseille d'avorter rapidement et m'oublier !

Elle éclata en sanglots, suffoqua douloureusement. Il y a des minutes qui sont pires que des agonies. Au contact de cette brutale réalité, elle sortit du lit, se rhabilla et lança son premier cri de révolte :

- Tu fais partie des hommes menteurs qui profitent de la faiblesse, de la jeunesse des femmes désemparées !

Avec ironie, il s'empressa de se défendre :

- Je ne t'ai jamais demandé de m'épouser !

Les murs tournèrent autour de Lisa qui s'appuya sur le bord du lit. Elle essaya de quémander de la compassion, ne croisa que des yeux pleins de colère.

Alex garda un comportement méprisant. Pour se débarrasser d'elle, il continua à l'humilier :

- Tu as partagé ma couche, vécu une véritable passion. Toutes les servantes ne connaissent pas ce privilège. Par ta légèreté, toute la faute retombe sur toi. C'est bien connu, l'homme propose, la femme dispose.

Face à ce personnage odieux qui affichait sa véritable nature, elle fit un effort surhumain pour le quitter. En partant, elle entendit sa douce voix se transformer en un ordre perçant et formel :

- Ne garde pas ce bâtard !

Sous le choc, brisée, elle marcha au hasard.

En quelques secondes, son « Petit Bonheur » venait de se transformer en « Grand Malheur ».

Elle longea la rivière, pensa s'y jeter pour mettre fin à ses tourments. Avec la moite fraîcheur de l'air, la tranquillité de la forêt, elle s'écroula sous un arbre.

L'angélus du soir sonna, la rappela à ses devoirs de servante.

Les mots blessants d'Alex ne cessaient de lui marteler la tête.  
Pour ce « prince charmant » qui ne vivait que dans son idéal de femme exaltée, l'ampleur de sa naïveté empoisonnerait toute sa vie.

## *Quand le cœur parle*

Il fallut bien du courage à Lisa pour continuer à survivre. La mort, cette amie sournoise l'attirait vers l'abîme, vers la fin de son supplice. Elle détestait cet enfant, confortablement installé, déjà indésirable. Pour s'en débarrasser, elle enfonçait ses doigts sur son ventre, le triturait de toutes ses forces. Aucune pression n'aboutissait, ce petit être ne lâchait pas. Le courage lui manquait pour solliciter une faiseuse d'anges. Elle envisagea de le confier à l'orphelinat. Pour excuser son acte, elle caressa un espoir :

- Peut-être fera-t-il le bonheur d'un couple fortuné qui l'adoptera et le chérira ?

Pendant sa liaison avec Alex, elle perdit tout son bon sens. Elle voyait rarement son père, fuyait sa patronne pour éviter de perdre du temps à bavarder. Honteuse de son comportement à leur égard, elle n'osait pas les affronter. En ces heures ténébreuses, ce contact lui manquait. Insouciante, elle peina les seuls êtres qui l'affectionnaient et payait bien cher cet égarement.

Elle profitait de la belle saison pour promener sa patronne qui gardait une certaine réserve sur leurs relations.

Les rosiers montaient en pyramides, serpentaient autour de vieux troncs d'arbres morts.

Mme Lambert s'exclamait :

- C'est beau ! Très beau ! Que de travail, de temps passé !

L'arrivée du jardinier la troublait, elle rentrait de suite, allait s'asseoir dans son fauteuil. Tout dans son attitude supposait qu'elle s'éclipsait volontairement. Il se tenait à distance de la propriété et restait discret.

Lisa restait perplexe, s'interrogeait :

- Mauvais souvenirs ! Secrets !

Lasse, la vieille dame comparait la vie à une pente glissante :

- Bon gré, mal gré, il faut la suivre !

Septembre, octobre, défilèrent très vite. La nature étala des grâces mourantes et enjôleuses sous une parure de pailleté de cuivre.

Lisa dormait mal, hantée par ce bébé, elle pensait à Alex. Cet individu manipulateur ne mentionna jamais son nom. Il évoqua seulement l'époque où il accompagnait son père dans son métier de rémouleur. Ils se déplaçaient en carriole dans les villages. Pour attirer la clientèle, Alex criait :

- Le rémouleur, voilà le rémouleur, ciseaux, couteaux. Venez les aiguïser.

Cette phrase l'amusa, elle en profita pour le taquiner :

- Et toi, tu as repris le flambeau !

Il parut songeur :

- Non, je fabrique des harnais des bâts, des colliers, des brides et autres.

Ils servent pour atteler les bêtes de somme.

Pour localiser le père de son enfant elle questionna l'épicière.

La marchante la renseigna sans hésiter :

- Le rémouleur qui passait ici, vivait seul. La maisonnette que vous décrivez appartenait à un couple très gentil, décédé depuis longtemps. Cette demeure reste inhabitée puisque ces braves gens n'avaient ni enfant, ni famille. De temps à autre, de la fumée sort de la cheminée, des vagabonds y séjournent.

Aucun indice ne permettait à Lisa de situer « M. Menteur ». Par sa crédulité, elle ne pouvait qu'exhaler sa rage. Elle dissimulait son ventre en le serrant.

Le mois de novembre entraîna avec lui la saison d'hiver.

Bientôt au terme de sa grossesse, Lisa regarda le portrait de ses parents, s'adressa à sa mère :

- Ma maman chérie, donne moi la force d'assumer ce désastre !

Après bien des jours de réflexion, elle dévoila son stratagème à Mme Lambert :

- Mon père est très fatigué, je m'inquiète ! M'accorderiez-vous la permission d'aller le voir ?

A quoi peut penser une dame âgée qui reste immobile, les yeux observateurs ?

Bien sûr à cette charge pesante qu'elle dissimulait très mal !

Elle la rassura :

- Allez-y, je vais mieux, je peux rester seule. Avec cette neige qui recouvre le sol, je ne comptais pas me rendre à l'office. En partant, prévenez l'épicière et le médecin qui passeront régulièrement.

Lisa, la remercia, lui promit de revenir très vite.

Le lendemain, sa patronne lui tendit une bourse :

- Soignez bien votre père, n'hésitez pas à appeler le docteur. Couvrez-vous chaudement, marchez prudemment sur ce chemin verglacé. Que Dieu vous protège !

Dehors, le poids du bébé ralentissait sa marche. Elle frappa enfin à la porte de sa maison, se trouva face à son père.

Saisi par sa pâleur, ses yeux rougis, il remarqua son ventre et découvrit son lourd fardeau.

Elle se jeta dans ses bras, entre deux sanglots, il entendit :

- Pardon père pour toute cette honte et cette souffrance que je t'inflige.

Il garda contre lui, ce frêle oiseau blessé. Il passa ses mains sur sa figure comme s'il voulait effacer un mauvais rêve, une vérité qui déchire. En cet instant, jamais Toinette ne lui manqua autant pour trouver les mots justes.

Lisa se réchauffa près de la cheminée.

Il lui servit un bol de soupe bien chaude :

- Mange et tu iras te reposer.

Elle savoura le bon potage qui gardait sa saveur unique. A la perspective d'une délivrance prochaine, elle chercha du linge. Elle fut surprise d'y trouver, dans des cartons bien à l'abri des mites, ses premières brassières.

Elle les montra à son père :

- J'étais si petite ?

Charles admiratif, affirma :

- Oh oui et si jolie ! Ta mère gardait tout ce qui t'appartenait.

Ils attendirent la venue du bébé en évoquant les années heureuses, des anecdotes et malheureusement le départ de Toinette.

Charles espérait recueillir ses aveux, elle restait muette.

Il réfléchissait :

- S'agit-il d'un viol. D'une promesse de mariage ou d'un sale type sans moralité ?

Un soir, une obsédante douleur accapara le ventre de Lisa, elle appela son père :

- Je vais accoucher !

Il alla chercher une personne discrète qui aidait les femmes en difficulté.

Elle arriva très vite, rassura la future mère :

- Tout se déroule très bien. Si la douleur est insupportable, pestez contre cet homme sans scrupule qui ne méritait pas votre amour.

L'enfant non désiré marqua sa présence par son premier cri.

Pour motiver Lisa, elle la complimenta :

- C'est une jolie petite fille qui a la chance de naître le vingt-quatre

décembre, comme Notre Seigneur. Cette coïncidence, je l'espère, guidera sa bonne étoile.

Elle l'enveloppa dans un linge et la déposa sur le lit :

- Mon petit cœur, dors bien à côté de maman.

Lisa ne lui manifesta aucun geste d'amour, ne lui prodigua que les soins nécessaires.

Son père osa lui demander :

- Nous l'appellerons Toinette, en souvenir de ta maman ?

Sa fille exprima toute sa rancœur :

- Non père, elle salirait son prénom. Née d'un monstre sans moralité, elle se prénommera... Marie.

Il lui prit la main :

- Ma chérie, petite tu te réfugiais dans mes bras au moindre danger. Plus grande, nous partagions tes rêves et même les indécidables de tes prétendants. Tu es là, je sens la terreur d'une enfant qui marche dans les ténèbres et n'ose se retourner. Veux-tu me dévoiler ce qui te ronge, ta désastreuse aventure. Je ne trouverai pas les mots aussi facilement que mon épouse adorée pour te consoler, je ferai de mon mieux. Cette vérité, si pénible soit-elle, te donnera la force de continuer.

Elle regarda son père :

- Pardon mon papa, j'ai fait passer le plaisir avant l'affection des êtres qui me témoignent tout leur amour. Je t'ai délaissé, oublié ma patronne et voilà cette petite au milieu de la tourmente.

Lisa ne pouvait s'attarder, Mme Lambert l'attendait. Elle emmitoufla sa fille dans une couverture et ne vit pas les larmes dans les yeux du vieil homme.

Il hoqueta :

- Je suis ton grand-père, je t'aime très fort.

Elle cala Marie contre sa poitrine pour la protéger du froid et le quitta.

Devant un établissement imposant, une religieuse ouvrit la porte. Elle la suivit dans des couloirs qui débouchèrent dans une grande salle. Des nourrissons dormaient, d'autres criaient.

La Mère Supérieure s'empara de Marie.

Lisa ne put s'empêcher d'entrevoir, une dernière fois, le beau visage de son bébé.

Elle remplit les formalités obligatoires, nota d'une écriture bien lisible une mention :

- Ne pas mettre à l'adoption, sans autorisation de la mère !

La vieille dame, soulagée de retrouver sa servante, lui demanda des nouvelles de son père.

Elle la rassura :

- Madame, il va beaucoup mieux. Nous vous remercions pour votre générosité et ce beau Noël.

La vie reprit son cours.

Le temps aidant, le chagrin et le vide s'apaisaient dans le cœur de Lisa.

Mme Lambert l'observait, attendait un mot, un geste de sa part. Impassible, elle suivait son chemin par ses propres forces.

Elle rendait visite à son père chaque semaine. Le nom de Marie ne sortait jamais de sa bouche. Dans la bâtisse, elle s'occupait sans cesse, cirait les meubles, astiquait les cuivres, décapait le parquet.

Toute cette agitation agaçait Mme Lambert qui la freinait :

- Arrêtez, venez près de moi ! Lisez la gazette.

Elle s'asseyait dans la pièce principale où un abat-jour répandait une lueur diffuse. Les deux femmes commentaient les faits marquants.

Dans la matinée, Lisa ouvrait les fenêtres. Sa pensée allait vers cet orphelinat sombre où vivait sa petite Marie. Par son manque de sagesse, sa fille n'évoluait pas dans un foyer heureux. Elle s'informa pour la placer chez une nourrice. On lui recommanda un couple qui vivait à la campagne et gardait des enfants en bas âge. Elle profita d'une visite chez son papa pour en discuter.

Etonné d'entendre parler de sa petite fille, ce malheureux grand-père reprit espoir :

- Tu dis non avec ta rancune, oui avec ton amour. Tends-lui les bras, deviens la maman attentive et comblée qu'elle attend. Je suis là, je l'adore, je t'aiderai.

Elle ne voulut pas s'apitoyer, insista sur le côté positif :

- Père, là-bas, elle respirera l'air pur, s'amusera avec d'autres enfants. Je ne l'élève pas mais je veux qu'elle grandisse sereinement.

Il l'encouragea :

- N'hésite pas à lui offrir le meilleur, je payerai la pension. J'espère que ces gens lui manifesteront de la tendresse.

Lisa rencontra cette nourrice.

Elle lui désigna les enfants qui jouaient :

- Je les aime tous. Leurs mères, maltraitées par la vie, vivent dans la déchéance. Je les gâte, ils me le rendent bien, certains m'appellent « maman ». Rassurez-vous, votre chère petite fille se plaira, partagera les jeux d'autres bambins, mangera nos récoltes. Ici, elle va bien grandir, vous le constaterez en venant la voir.

L'endroit plut à Lisa. Elle accepta de la placer, sous certaines réserves :

- En début de mois, je vous réglerai sa pension. Ce jour-là, arrangez vous pour que je ne l'aperçoive pas. Je vous l'amènerai la semaine prochaine.

La femme haussa les épaules :

- Oublier votre fille, c'est votre problème, oublier mon argent, c'est le mien. Avec toute cette tribu que je nourris, ne me jouez pas un vilain tour.

Lisa alla chercher Marie à l'orphelinat. En tenant dans ses bras sa petite poupée, blondinette, souriante, elle eut envie de la garder et tout avouer à Mme Lambert. La peur du scandale qui éclabousserait son père, la perte de son emploi, cette triste réalité la freina. Son cœur se déchira en voyant les petits yeux de sa fille se poser sur elle. Elle arriva enfin chez la nourrice, la déposa au sol avec d'autres enfants et s'éloigna rapidement.

Le matin du vingt-quatre décembre, elle pensa à sa fille :

- Un an, sa première bougie !

Cette date, ou son regard croisa celui d'Alex, la torturerait jusqu'à son dernier souffle.

Mme Lambert alitée par une sévère grippe ne quittait pas son lit.

Lisa passait beaucoup de temps auprès d'elle. Elle remplaça les visites chez son père par un courrier régulier.

Marie manquait à Charles, il rassembla son énergie pour la revoir. Il se dirigea vers la propriété de Mme Lambert et fit tinter la cloche.

Lisa ouvrit la porte, serra son père chéri dans ses bras.

Il dévoila le motif de son déplacement :

- Je sens la mort rôder. Je veux embrasser Marie avant de quitter cette terre.

Elle le fit asseoir, lui prépara un bol de soupe.

Il lui demanda de l'accompagner.

Elle marmonna :

- Papa, ma patronne me paie pour que je la soigne. Tu ne vas pas mourir, tu désires tout simplement cajoler Marie et constater qu'elle se porte bien. Au retour, arrête-toi pour te reposer et te restaurer. Rien ne m'oblige à te suivre, elle se plaît chez ces gens.

Déçu, il s'éloigna.

Elle suivit du regard cet homme à la tête ébouriffée, fluet, avec son corps courbé qui l'handicapait pour marcher.

Après maintes recherches, Charles découvrit une cabane où jouait une ribambelle d'enfants dans une saleté répugnante.

Adossé à un arbre, un alcoolique cuvait son vin.

Une dame, ressemblant à un épouvantail, cria :

- Eh, vous là-bas, que voulez-vous !

Il se présenta, demanda à voir Marie.

Elle en profita pour lui soudoyer quelques pièces de monnaie et se précipita vers la cabane. Elle ressortit en tenant par la main une pauvre petite créature.



Charles eut la plus triste vision de sa vie. Devant lui se tenait une gamine, maigre, dont la figure se détachait d'une blancheur de cire. Une profusion de cheveux blonds, poisseux, ruisselaient autour de sa tête. Ses yeux, trop grands pour sa frimousse menue, fixaient Charles. En haillons, tristounette, elle portait sur ses épaules toute la misère du monde. Il éprouva un sentiment de révolte vis-à-vis de cette nourrice, à la vue de cette enfant suçant son pouce crasseux. Son cœur s'élança en battements brusques qui l'ébranlèrent jusqu'à la défaillance. Il s'appuya contre un arbre, puis, fit quelques pas vers sa petite fille. Il posa sa main sur sa tête, s'agenouilla pour la prendre dans ses bras. Lorsqu'il voulut embrasser ses petites joues pâles, apeurée elle hurla, se cacha. En plein désarroi, il quitta cet endroit macabre.

Le long du chemin qui le menait vers sa fille il chercha les mots qui toucheraient son cœur meurtri, il n'en trouva aucun.

Devant Lisa, d'une voix chevrotante, il mendia un peu d'humanité :

- Je t'en supplie, ne laisse pas Marie dans cet enfer !

Pour toute réponse, il entendit :

- Cette nourrice me convient, je ne doute pas de mon choix.

Charles se fâcha :

- Tais-toi ! Tu ne l'aimeras jamais, tu préfères ta liberté à ses bisous. Pense à ta mère, elle l'adorerait, remuerait ciel et terre pour changer son flot de larmes en un beau sourire. Ta fibre maternelle ne t'étouffera pas !

Il reprit son calme, termina par cette critique offensante :

- Ma fille, tu comptes faire souffrir ce petit ange encore longtemps ?

Il tourna les talons, cette visite tourmenta Lisa.

Mme Lambert l'appela :

- Je vous prie, dites-moi qui a fait tinter la cloche deux fois en une seule journée ?

Lisa, en pleurs, avoua :

- C'était mon père !

Elle serra ses mains dans les siennes. Elles restèrent un petit moment silencieuses. Bouleversée, Mme Lambert lui demanda de s'asseoir et de l'écouter attentivement :

- Lisa, tant que je vivrai ici, cette maison sera un peu la vôtre. Si votre papa nous fait l'honneur de sa visite, je l'accueillerai avec grand plaisir. J'apprécie vos services, votre patience et surtout votre fidélité. Avant de quitter cette terre, je tiens à vous confier l'histoire d'une fille riche, la mienne ! Peut-être qu'après ma confession, vous comprendrez mon changement humain en une immonde peste.

La vieille dame parla sans gêne à sa servante :

- Mes parents appartenaient à un monde aisé. Ma mère très jolie,

épousa le notaire de la ville. Dans la corbeille de mariage, mon père reçut un cadeau prestigieux, cette grande bâtisse. Dans ce monde où j'évoluais, l'avenir me présageait une vie sereine. Je compris très tôt que je suivrais l'exemple de mes parents par un mariage arrangé. Dans notre famille, seule la position sociale importait. Le jardinier qui entretenait le parc, un homme charmant, m'attira tout de suite. Il refusa de vivre cette relation sans issue. Eprise, je mis tout en œuvre pour le conquérir. Je voulais vivre une vraie passion avant de finir dans les bras de mon futur prétendant. Alors, commença le jeu de cache-cache avec mon père. Ce petit manège nous amusait. La remise où il rangeait les outils nécessaires à son travail abritait notre relation. Tendre, très épris, il me fit découvrir l'étrange frisson de l'amour. Le bonheur illicite a toujours un prix. Notre relation fut compromise par les signes révélateurs d'une grossesse. Je redoutais la réaction de mon père. Sur ma demande, après des adieux déchirants, il quitta la région. Je lui fis promettre de ne plus jamais me revoir. Xavier me laissa une adresse pour lui envoyer de mes nouvelles, je ne le fis jamais.

J'affrontai mes parents. Ma confession se résuma à ces mots :

- Je suis enceinte !

Ma mère sans prononcer un seul mot, s'écroula sur le fauteuil, atténua ses cris dans un coussin. Mon père, fou de rage, marcha de long en large dans la pièce. Il serra ses deux poings sur sa tempe et décrocha le fusil de chasse :

- Dis-moi son nom, je l'abat comme un chien ! Il nous faut sauver notre réputation. Ta mère et moi-même ne renonceront pas à ton mariage avec le fils de M. Lambert, colonel dans l'armée.

Une plainte étouffée le fit retourner vers le divan où gisait ma mère anéantie. Profondément pitoyable, il surmonta sa colère :

- Et l'on souhaitait une héritière ! Ah ! Misère ! Ma pauvre femme ne te désole pas, elle nous reviendra digne, je m'en charge.

Je fis deux pas en arrière, puis, brusquement d'un élan de fuite, je me dirigeais vers ma chambre.

Lisa, tout ce passé me fatigue.

Elle déposa une bise sur son front :

- Reposez-vous, je vous prépare une bonne tisane.

Elle apprécia, se cala dans son oreiller. Au réveil, elle l'appela :

- Servez-moi mon petit déjeuner, ne vous attardez pas dans les tâches secondaires, je veux extérioriser tout ce passé.

Elle s'installa à côté de sa patronne qui continua son récit :

- L'orgueil de mon père fut bon conseiller et l'engagea à contenir l'explosion de sa colère. Impitoyable, il m'envoya chez ma marraine avec

ma servante. Au mois de mai, je donnais naissance à un petit garçon. Je le serrais contre moi, le couvrais de baisers, luttai contre le sommeil pour le surveiller. Avec la fatigue de l'accouchement, je m'endormis. A mon réveil, mon fils n'occupait plus ma chambre. Mes hurlements ameutèrent tous les occupants de la maison. Ma servante m'avoua que mon père la força à prendre le bébé. Tous deux se dirigèrent vers l'hospice des enfants abandonnés. Dans son dossier, il le raya définitivement de notre lignée. Il fit mentionner :

« Avec l'accord de la mère, enfant immédiatement adoptable ».

La vue de ce berceau vide ne me quitte pas.

A mon retour, mon père m'attendait, il m'accueillit :

- Voilà mon honorable jeune fille de bonne famille ! Je donne une soirée en ton honneur. Sois élégante, le colonel Lambert et ses parents partageront notre table. Il inspecta ma toilette de la tête aux pieds et me présenta à M. Lambert Jacquelin. Assise à ses côtés, désintéressée, je ne l'écoutais pas. Il me proposa de nous isoler, s'exprima froidement, confondit sa fiancée à ses troupes :

- Des années nous séparent, cette différence d'âge ne me gêne pas. Notre lignée désire cette union. Si vous voulez m'épouser, laissons-les fixer la date des noces. Mon engagement dans l'armée m'éloignera souvent de vous, votre père veillera sur votre bien-être en mon absence.

J'acceptais, lui ou un autre, mon cœur n'aimerait plus jamais. Son travail l'éloignerait souvent de moi, je ne pouvais espérer un plus avantageux arrangement. Il se leva, me baisa la main, disparut dans la masse des invités.

Mes parents ne taisaient aucun des avantages de cette alliance. Mon père me répétait sans cesse :

- Tu épouses M. Lambert, l'une des plus grandes fortunes de la ville, l'affection viendra avec le temps.

Lisa l'interrompit :

- Détendez-vous, ces souvenirs vous torturent et vous épuisent. Après votre sieste, vous me révélez la suite de ces événements.

Un sommeil réparateur l'aida à terminer ses aveux :

- Cet entretien avec mon futur époux me laissa une impression bizarre. Cet accord éliminait l'espoir de retrouver mon fils. Mes parents m'intimaient d'oublier ma faute, de me comporter dignement. Ils me rappelaient, sans cesse, l'apanage que m'offrait mon fiancé. Ce mariage riche, brillant, ravageait leur cervelle futile. Ils partageaient les courbettes de la bourgeoisie. Par une journée ensoleillée de juin qui contribuait à la splendeur de cet événement, au bras de mon père, je marchais vers la potence. Dans la chapelle ornée de fleurs, les nobles ajustaient leur

lorgnon. Les vitraux inondés de lumière mettaient en valeur ma belle toilette de moire tissée d'argent. Le grand-oncle de mon fiancé Jacquelin, Archevêque célébra la messe et nous donna la bénédiction nuptiale. Le banquet ne manqua pas de féeries. Je retenais difficilement mes larmes.

Mon époux passa sa main sur mon épaule, ironisa :

- Allez, je vous rejoindrai plus tard. Souriez, je ne vous envoie pas au poteau d'exécution.

Je me dirigeais lentement vers ma nouvelle demeure, aménagée par mes beaux-parents. En passant près d'un bosquet, je vis remuer le feuillage. Je me fis invisible, laissant derrière moi mon mari batifoler dans les bras d'une inconnue. Perdue dans cette maison austère, la servante m'aida à enlever cette robe qui me servait de mascarade. Préparée pour la nuit, je me glissais dans ce grand lit froid. Son pas se fit entendre, il se coucha à côté de moi sans un geste ni un mot tendre. Seule, je pensais à ce secret enseveli dans mon cœur. Je priais chaque jour pour que mon fils connaisse le bonheur. Mon mari, passionné d'équitation, galopait à travers la campagne, souvent sous une pluie battante. Il arrivait trempé, les vêtements ruisselants. Avec hargne, il maltraitait les domestiques, critiquait ma tolérance, me jugeait incapable de les gérer. A ses fastueuses soirées mondaines, guindé dans son uniforme de colonel, il me trouvait banale, ridicule.

Ses reproches fusaient :

- Donnez du piquant à vos toilettes par d'audacieux décolletés, colorez votre visage, ornez vos cheveux ! La bataille se livrait aussi bien sur le terrain que dans notre maison. Je refusais de ressembler à ces femmes sophistiquées, vulgaires qui partageaient sa couche. Un matin, il monta son cheval préféré, traversa le bois de châtaigniers pour rejoindre la grande route qui menait à la ville. Une branche le déséquilibra, il tomba lourdement sur le sol, mourut dans les minutes qui suivirent. Son souffredouleur qu'il se plaisait à frapper à coups de cravache fut abattu par son père. Je regrettais cet animal, plus que mon mari ! Lisa, ce décès me délia de ce sordide arrangement. Mes beaux-parents me reprochèrent l'absence d'un héritier. Ils ne firent aucune opposition à mon retour dans ma famille. Je ne perdis pas de temps pour prendre la fuite. En cachette de mon père, je me rendis à l'orphelinat. Devant ma détresse, officieusement la Mère Supérieure compulsa mon dossier :

- Votre fils, adopté par une famille aisé, s'épanouit. Ces personnes l'adorent et veillent bien sur lui. Retrouvez la paix dans la prière, réjouissez-vous de cette chance.

Mon père quitta cette terre, ma mère le suivit trois ans après. Je haïssais le monde entier, je voulais rester seule avec ma peine. Sur mon ordre,

avec une lettre de recommandation et une enveloppe bien garnie, le personnel se retira. Je vieillissais, l'entretien de cette bâtisse pesait sur mes délicates épaules. Je décidais d'engager une domestique pour la soumettre à mon autorité. Je vis arriver une jeune femme, timide, sans aucune malice. Vous veniez de perdre votre maman, la santé de votre père vous inquiétait, je restais sourde à vos appels. Aujourd'hui je le regrette, après mon fils, vous occupez une grande place dans mon cœur. Ces aveux m'apportent l'apaisement. Si la vie vous a blessée, faites comme moi, libérez-vous de ce mal.

Lisa, cette nuit-là, ne put s'endormir. Son action condamnable l'empêchait d'expliquer à une maman qui chérissait son enfant, son attitude désinvolte pour sa fille. Elle se leva très tôt, s'occupa de sa patronne. Elle entendit chuchoter à son oreille :

- Si vous le désirez, j'écouterai avec attention ce mystère qui fait perdre tout son éclat à vos jolis yeux.

Lisa céda, soulagée de partager ce poids qui l'opprimait :

- Madame, comme vous, un homme a marqué ma vie. Je l'adorais, croyais en ses paroles et me projetais dans un avenir magnifique. Pour lui, j'en oubliais mon père, je bâclais mon travail, vous ignorais pour me plonger dans mes rêves. Des nausées me perturbèrent, je pris très vite conscience de ma situation. Heureuse, j'en fis part à mon homme. Son expression amoureuse se décomposa en un masque de haine. Injurieux, violent, il me pressa de m'en débarrasser au plus vite. Il m'informa sans ménagement que son épouse l'attendait à la maison. Par sa perfidie, tous mes projets s'effondrèrent. Ma naïveté entraîna avec moi ce petit être innocent. Pour cette naissance, je vous ai menti sur l'état de santé de mon père. Devant ma détresse, il m'ouvrit ses bras et je mis au monde une petite Marie. La peur que vous me chassiez m'empêcha de vous en parler. Elle est chez une nourrice qui garde d'autres enfants. J'accordais toute ma confiance à cette femme jusqu'au jour où mon père alla la voir. Il découvrit une enfant pitoyable, sale, peureuse, avec une mine pâlotte.

Très attentive à cette triste histoire, la brave dame se pencha vers elle, lui passa la main sur la joue :

- J'avais deviné votre infortune ! J'attendais impatiemment votre confession. Retirez rapidement votre fille de cet endroit. A ma mort, le notaire vous remettra une somme d'argent. Partez chez votre père avec votre adorable trésor. A votre nouvelle patronne, parlez-lui de votre bien le plus précieux. Aujourd'hui, mes jours s'en vont au fil des heures de la vie. J'espère que mon fils connaît la tendresse, la sérénité, un foyer heureux. Si par malheur il est au ciel, nous nous retrouverons bientôt. Le doute et l'incertitude sont les deux plus grands malaises de l'âme.

Demain, vous irez chercher le notaire.

Dans la matinée, Lisa alla le quérir, il s'éternisa dans la chambre de Mme Lambert.

Après cette démarche, elle bougea très peu. Elle songeait à son fils. Son rêve l'emportait loin, si loin que Lisa assise à côté d'elle passait inaperçue. Elle se laissa glisser doucement vers la mort. Quand elle s'efforçait d'être cohérente, elle susurrait :

- N'abandonnez jamais votre petite fille !

Peu de temps après, assistée du docteur et de Lisa, elle rendit le dernier soupir.

Mme Lambert voulait des obsèques très simples. Connue pour son caractère austère, sa vie retirée, peu de personnes se déplacèrent.

Lisa haïssait ce mois de décembre qui ne l'épargnait pas. Elle rentra dans la grande bâtisse, bien vide sans sa présence. Le feu de bois sec flambait en crépitant. Le parc, le banc où elles se reposaient, offraient un spectacle de désolation. Elle tira le grand rideau pour fuir cette vision et se concentra sur ses dernières paroles :

- Ne fuyez plus vos devoirs vis-à-vis de votre enfant, la chair de votre chair. Repoussez cette haine qui vous ronge, allez vers elle, choyez la. Ne vous souciez pas du regard des imbéciles.

Pour respecter son désir, elle tria les vêtements et les porta aux « Petites Sœurs des Pauvres ». Elle remit les clés au notaire qui l'invita à écouter ses dernières volontés.

Il ouvrit une enveloppe :

- Je lègue tous mes biens immobiliers, mobiliers, à l'orphelinat de la région. A l'endroit où mon fils résida jusqu'à son adoption. Je tiens à récompenser ma servante pour tout son dévouement, ses généreuses prestations. Pour lui permettre de se reposer chez son père, je lui attribue une somme d'argent.

Lisa s'empara de l'enveloppe, le remercia et se leva pour quitter l'étude.

Le notaire gêné, ajouta :

- Cachez ce beau cadeau, ne parlez pas de cet héritage. Je vous adresse un message de votre bienfaitrice « Marie, je t'aime ». Ne me demandez pas l'explication, je ne la connais pas.

Devant la tombe de la vieille dame, Lisa lui adressa un dernier adieu :

- Mme Lambert, vous me manquez déjà beaucoup. Je ne vous oublierai jamais. Je garderai, gravé dans ma mémoire, vos sages conseils et votre bonté. Là-haut, un jour, vous retrouverez votre fils chéri. Mes pas me guident vers ma Marie. Ma main va rejoindre sa petite menotte qui mendie des câlins.

## *Non à la haine, Oui avec l'amour*

Lisa arriva dans son bourg natal où régnait un calme profond. Avec ce silence reposant, flottait le souvenir d'autres hivers lointains.

Elle resta pensive :

- Oh ! Mon cher village, complice d'une enfance heureuse, tu me manqueras toujours. Ici rien ne change, sauf moi.

Elle se pressa, atteignit sa maison, abaissa le loquet et entra.

Son père posait une bûche dans l'âtre. Au bruit de la porte il se retourna, ses yeux s'illuminèrent :

- Ma Lisa, que fais-tu dehors par ce sale temps ?

Elle le serra contre son cœur :

- Mon papa, Mme Lambert est décédée. En ces instants pénibles, quelle joie de te revoir !

Pendant le repas, Lisa évoqua les années auprès de sa patronne :

- Les différences d'origines entraînent des sentiments, des habitudes différentes des nôtres. A mon arrivée, elle confirma la disgrâce de l'opinion publique. Avec outrage, elle me ridiculisait, savourait l'effet produit sur moi. Méfiante, toujours prête à incriminer d'hostilité chacun de mes gestes, elle agissait selon ses caprices. Par son orgueil, elle m'offrit ma peine, ma déception. A chaque souhait exprimé pour te revoir ou t'envoyer quelques gages, son front se plissait, ses traits se durcissaient. Eprouvée par sa maladie, mon aversion se transforma en un sentiment de pitié. Une intimité que je pensais impossible nous rapprocha. Avec plaisir, je découvris un peu plus chaque jour le dénouement d'un sentiment sincère. Pendant ma grossesse, les soucis habitaient mon cœur, empoisonnaient mes jours et mes nuits. Elle devina mon tourment intime, n'en fit jamais allusion.

Avant de quitter ce monde, elle évoqua ses regrets :

- Lisa, la jeunesse fait perdre la tête. Un beau garçon vous parle

d'amour, rien n'existe plus, nous fonçons dans le brouillard. Nous abusons de notre effet produit sur eux. Ces bêtises causent bien des dommages involontaires et irraisonnés. Notre cœur saigne, parfois même, un petit bout de chou pleure.

Cette pensée qui appartenait à son vécu, confirmait aussi la mienne. Dans un sursaut de courage, je lui avouais l'existence de Marie. Cette brave dame me conseilla de la récupérer sans tarder. Généreusement, elle dicta des instructions à son notaire.

Lisa sortit de son sac la précieuse enveloppe :

- Papa, elle contient une somme importante. Tu pourras te soigner et nous récupérerons Marie. Nous formerons une famille heureuse.

Resté silencieux pendant cette confession, son père conclut :

- Ma fille, Mme Lambert par sa bonté, te trace ta voie à suivre. Va chercher Marie, oublions tous trois les douleurs de ces mois d'épreuve. Elle inclina la tête, bien qu'elle approuva ce délice, elle n'en ressentit qu'une brièveté. Elle rajeunissait l'intérieur, jouait à la parfait ménagère mais ne parlait jamais du seul souci qui inquiétait son père.

Impatient de revoir sa petite-fille, Charles ne comprenait pas cette lenteur. Il réprouvait sa nonchalance :

- J'espère qu'elle mange à sa faim, ne subit pas les rigueurs du froid ou les brutalités de ces ivrognes. Si le temps le permettait, j'irais moi-même la chercher.

Dans son cher foyer qui enfermait sa rougeole, ses premières fessées, ses rêves d'adolescente, Lisa réfléchissait. Elle luttait contre sa rancœur pour cet homme qui l'empêchait d'aimer Marie. Il ne désirait pas sa naissance, elle trouvait injuste de se sacrifier pour l'élever. Elle rompait par son égoïsme l'engagement l'unissant à Mme Lambert et décevait son père. Pour satisfaire sa volonté, elle élaborait un artifice plausible. La gorge serrée, mal à l'aise, elle se lança :

- Père, l'aide de ma patronne ne nous suffira pas pour vivre tous les trois. Sans expérience, seule sa lettre de recommandation me permet d'offrir mes services. Ce travail éliminera la possibilité de m'occuper de Marie. A ton âge, tu ne pourras pas prendre en charge une enfant aussi petite. Je réfléchis depuis quelques jours à une solution qui pourrait nous satisfaire. Le médecin qui soignait Mme Lambert connaît une personne qui demeure à deux ou trois kilomètres de son cabinet. Pour l'assister, elle se déplace en vélo qu'il vente ou qu'il neige. Cette personne, la cinquantaine, dévouée, aimée dans le village, aide les malades en fin de vie. Plus joyeusement, elle seconde le docteur pour un accouchement. Mariée au maréchal-ferrant du village, ce couple respecté mène une vie exemplaire.



Embrouillé par cette longue histoire dont il ne comprenait pas le sens, il se crispa :

- Quel sort réserves-tu encore à ta petite ?

Sans se soucier de cette remarque, Lisa poursuivit :

- Cette brave femme désirait un enfant, cette perspective lui fut refusée. Devant la bouille de Marie, elle ne résistera pas à notre demande de la garder provisoirement.

Très mécontent, il se leva :

- Tu perds la raison, à son âge, elle refusera de s'occuper d'une petite fille de deux ans. Arrête ton baratin, tu cherches seulement à la caser, fuir tes responsabilités. J'espère qu'un ange protège cette innocente tête blonde. Tu n'aimes pas ta fille, tu me dupes, me mens par ton affection trompeuse.

Lisa le calma :

- Père, je ne veux pas qu'elle grandisse chez eux. Je désire qu'elle me la garde le temps de trouver une personne de bonne foi, près de chez nous. Patiente, tu iras la chercher pour jouer.

Au petit matin, Charles posa sa main sur l'épaule de sa fille :

- Lisa, je souffre tellement pour cette enfant que je ne contrôle plus ma détresse. Je ne désire pas me fâcher avec toi, au contraire, je veux t'aider pour son avenir. Comment vas-tu te présenter ?

Lisa l'enlaça :

- Père, j'aime Marie et je vais te le prouver. Pour l'aborder, je parlerai du docteur qui l'admire pour toutes ses qualités. J'évoquerai nos tragédies et surtout mon inquiétude pour ma petite Marie. Je décrirai tous les vices de ce couple d'alcoolique qui s'en occupe. J'insisterai sur le fait que cette sôularde la maltraite, l'alimente peu ce qui explique mon impatience de la sortir de cet endroit. Après mon récit, elle l'accueillera les bras ouverts.

Il resta méfiant, murmura entre ses dents :

- Pourvu que ta stratégie se réalise. Marie ne doit plus être la victime de ton entêtement.

Lisa se rendit chez l'apothicaire, le questionna.

Il estimait cette dame, la louangea, se laissa aller à quelques aveux :

- Ce ménage s'adore. Pour concrétiser leur union, ils désiraient des enfants. Mme Dupuis dut subir une opération qui brisa tous leurs espoirs. Avec ses amis, elle se fit de plus en plus solitaire, rien ne sembla plus l'intéresser. Pour l'éveiller, le médecin l'emmena avec lui dans ses tournées. Peu à peu, confrontée aux difficultés d'autrui, elle en oublia les siennes, devint une précieuse collaboratrice. Si besoin, n'hésitez pas à contactez la. Voici son nom, son adresse et un plan. Dites-lui que vous venez de ma part.

Des clients confirmèrent tous les paroles de cet homme :

- Cette Rose, une Sainte, avec le cœur sur la main !

Confiante, Lisa quitta l'officine.

Sur le papier, elle lut :

« M. Victor Dupuis et son épouse, Mme Rose Dupuis. »

Elle s'empressa de répéter à son père toutes ces éloges.

Le lendemain, un pâle soleil se leva dans un ciel barbouillé.

Lisa alla déposer un bouquet sur la tombe de Mme Lambert et continua sa petite enquête. Le croquis à la main, elle repéra leur demeure, resta à l'écart pour ne pas attirer l'attention.

La maison de Mme Dupuis se trouvait en bordure d'une petite rue. Une cour la précédait, environnée d'un potager et d'un verger. La forge, dissimulée derrière l'habitation, dégageait une odeur très particulière de corne brûlée.

Elle s'éloigna, absorbée par son intention de réussir. Tout à coup, une voix bien connue la fit sursauter. Elle leva la tête, se trouva face à Alex qui la toisait. Une femme, raffinée dans un tailleur anthracite, lui tenait le bras. Elle se réfugia dans une petite église. Dans cet endroit pieux, elle refréna sa colère :

- Qu'il aille au diable ! Mon Dieu accordez moi la quiétude, délivrez moi de cette haine qui me dérouté et m'éloigne de ma fille. Exhaussez mes souhaits pour que Marie grandisse avec des parents qui la combleront d'amour. Cette vie que mon cœur refuse de lui offrir.

Elle fit part de ses recherches à son père, détailla la maison de Mme Dupuis.

Charles soupçonneux, contesta son choix :

-Tu soulages ta conscience, rien de plus ! Ce joli mot « maman » elle le prononcera à une étrangère, pas à toi. Nous ne partageons pas les mêmes espoirs pour Marie. L'eau passera sous le pont avant que la vie nous réunisse.

Elle le serra dans ses bras :

- Mon papa, tout se présente bien. Rassure toi, bientôt Marie sautera sur tes genoux, rira aux éclats en criant « Pépère, Pépère ! ».

Dans les jours qui suivirent, Lisa reçut la visite d'un couple qui sollicita ses services comme employée de maison. Cette place lui offrit le précieux alibi qui lui manquait. Elle saisit cette aubaine :

- Madame, Monsieur, votre proposition m'honore, je vous en remercie. Des obligations m'occupent actuellement, si vous pouvez m'attendre, je me libère dans une huitaine.

La dame courtoise, lui exprima sa satisfaction :

- Mademoiselle, nous connaissons le docteur qui soigna Mme Lambert.

Il admire vos compétences, tout l'attachement que vous portiez à votre patronne. Réglez vos affaires, nous attendrons votre entrée à notre service. Je m'appelle Camille, mon mari Maxime. Nous sommes les heureux parents d'une enfant de dix ans, Claire. Je lui consacre tout mon temps libre pour lui transmettre la science nécessaire à ses études. Mon mari dirige une usine, il ne rentre et ne mange jamais à des heures régulières. Chaque jeudi, nous recevons des amis très charmants. Le dimanche, pour évacuer toute la tension due à ses responsabilités, mon époux joue du violoncelle. Notre fille l'accompagne au piano. Nous vous verserons des gages dignes de votre fonction et vous pourrez côtoyer votre père régulièrement.

Le couple prit congé.

Lisa fit part de cette entrevue à Charles :

- Mme Ogier, est une personne simple, gentille. Son mari Maxime, très absorbé par sa lourde charge de travail, délègue toute la bonne marche du foyer à son épouse. Père, avec ce travail, la maltraitance que subit Marie, Mme Dupuis acceptera de veiller sur elle.

Il reprit confiance :

- Tu ne dois pas tarder, va la voir demain matin.

Ses yeux se posèrent sur les chaussures de sa fille.

Il fit un brin d'humour :

- Elles nécessitent des réparations. On dit que c'est le cordonnier le plus mal chaussé, je le pense ! Tu ne peux pas te présenter ainsi, prépare la soupe, je te les ramène toutes neuves.

Avec un sourire plein de douceur, elle plaisanta :

- Oui mon papa, tu en es bien capable !

Tout en s'activant, elle cherchait les mots qui allaient peser dans sa destinée et celle de sa petite Marie.

Les aiguilles de l'horloge tournaient.

Surprise par tout ce temps écoulé, elle se précipita vers l'atelier pour admirer le chef-d'œuvre. Elle vit son père, immobile, étendu sur le sol.

Elle cria :

- Père, Père, réponds moi, ne me laisse pas, je t'en supplie !

Elle courut chercher le docteur qui l'examina. Malheureusement, il ne put que constater son décès. Les sanglots la secouèrent si violemment que les voisins furent attirés par toute cette agitation. Ils la soulevèrent doucement :

- Votre père ne peut pas rester ici, laissez le médecin et les amis l'installer dans sa chambre.

Lisa entendit parmi tous les mots de réconfort :

- Charles va retrouver son épouse bien-aimée, elle lui manquait

tellement !

La petite église contenait difficilement tous ses amis et les gens qui l'estimaient. Dans le cimetière, un long cortège défila pour soutenir Lisa dans cette douloureuse épreuve.

Mme Ogier s'approcha d'elle, l'embrassa, l'encouragea d'un geste compatissant :

- Mademoiselle, soyez courageuse, nous partageons votre peine. Donnez-vous un peu de temps pour surmonter ce drame.

Elle murmura :

- Merci Madame, sans mon papa, tout me semblera bien vide. Je ne tarderai pas.

Seule dans ce vieux logis, elle réalisa qu'un grand-père venait de les quitter, sans revoir sa petite fille qu'il adorait. Il ne la cajolerait pas, ne la ferait pas sauter sur ses genoux.

Elle prit la photo de mariage :

- Mes chers parents, je vous promets d'offrir à votre petite fille une vie sereine, pleine d'amour. Mon papa, je lui rappellerai souvent combien tu l'aimais.

Le lendemain, elle se rendit chez la nourrice.

Dès qu'elle poussa la porte de la cabane, elle se trouva face à une vision insoutenable. La misère, la saleté régnaient en maître. Des enfants accroupis, le visage craintif, tenaient un croûton de pain rassis que leurs petites dents ne pouvaient pas croquer.

La femme s'approcha d'elle :

- Que veux-tu ?

Elle s'empressa de répondre :

- Je viens chercher ma fille !

D'un air sarcastique, la mégère fit le tour de la pièce :

- Prends celle qui te plaît, elle ou une autre, tu ne feras pas la différence ! Ce n'est pas l'image de son visage qui t'obsède, tu ne la reconnais même pas. Cela se comprend, tu n'as jamais voulu la voir. Heureusement, son grand-père ne te ressemble pas. Avant de repartir, il me tendit une bonne poignée de pièces pour que nous la gâtions.

Lisa se baissa, tendit les bras :

- Marie, viens ma chérie, c'est maman !

Aucun des enfants ne se manifesta.

L'homme lui montra une petite fille repliée sur elle-même. Elle pleurait, il se dirigea vers elle :

- On te regrettera, on t'aime tant !

Il tenta de la prendre pour la porter à sa mère. Elle hurla, essaya de se dissimuler derrière un vieux meuble.

Lisa s'avança :

- C'est bien ma fille ?

La pocharde riposta :

- Regardez mes enfants, vos mères toutes pareilles, bonnes à mettre dans le même sac ! Elles vous mettent au monde, vous abandonnent ici, oublient votre tête.

Elle fit un signe d'agacement :

- Allez, c'est bien votre fille, débarrassez le plancher !

Lisa souleva Marie, s'empressa de quitter ce lieu maudit. Elle laissait derrière elle, ces êtres sans défense qui payaient chèrement les bassesses de la légèreté. Dans son manteau, elle la serra très fort. Enfin à l'abri, elle l'installa près de la cheminée, lui prépara un bon bol de lait chaud.

Marie regardait partout, s'effrayait du moindre bruit, suivait tous les gestes de sa maman.

Elle alla chercher ses poupées en chiffon, lui tendit sa préférée. Elle la repoussa, détourna sa tête pâlichonne.

Dès qu'elle lui enleva ses haillons qui lui servaient de vêtements, elle cacha sa tête, hurla :

- Non pas bobo, pas bobo !

Lisa découvrit avec stupeur son corps amaigri, ses traces de coups. Après une toilette très sommaire, elle la coucha dans son lit, s'allongea à côté. Désespérée devant sa tristesse, sa fragilité, elle lui effleura les cheveux. Cette créature se déroba à toutes ses marques d'affection.

Elle chuchotait :

- Dors, maman reste là, près de toi.

Apaisée, elle plongea dans un sommeil perturbé de cauchemars.

Elle la contemplait tendrement, haïssait ses tortionnaires. Elle s'en voulait d'être restée impassible aux instances pressantes de son père.

Eveillée elle songeait au lendemain. La volonté la plus forte peut quelquefois devenir incertaine, si faible devant les faits ! Honteuse d'affronter l'interrogatoire des gendarmes, les blâmes de Mme Dupuis, elle opta pour la facilité.

Elle prépara deux baluchons.

A l'aurore, elle la leva, l'enveloppa dans un vêtement épais. Chargée de ses sacs, de sa fille, elle marcha vers la demeure de Mme Dupuis. Elle traversa la place du bourg, passa à côté de l'école, de l'église. Devant leur habitation, elle entra dans le jardin, déposa sa fille sur le sol avec son petit sac. Pour échapper à ses cris déchirants, à l'éventuelle arrivée des occupants, elle la quitta très vite. Sur le chemin qui la menait chez ses nouveaux patrons, elle condamna son acte :

- Par ma lâcheté, une fois de plus, je viens de sacrifier ma fille pour

garder ma dignité. Je ne peux pas la présenter à Mme Dupuis dans cet état, cela dépasse les limites de mon courage. En l'abandonnant, les circonstances ne plaideront pas en ma faveur. Je renonce à sa chaude tendresse, ses petits bisous, ses éclats de rire. Je la perds, je ne la verrai pas grandir ! J'espère que cette famille veillera bien sur elle et l'élèvera comme sa fille.

Elle s'arrêta un instant sur la tombe de ses parents :

- Maman, papa, pardonnez-moi. Je préfère qu'elle vive loin de moi heureuse. A son âge, elle porte déjà sur ses petites épaules des séquelles indélébiles. Pour qu'elle reçoive l'amour que je ne sais pas lui donner, je la confie à ce couple. Elle prononcera ces jolis mots « maman » et « papa » à ces personnes qui le méritent. Je lui souhaite beaucoup de bonheur, le mien s'est arrêté bien trop tôt. Je suivrai mon chemin en gardant toujours un regard sur elle. Je ne renonce pas à ce jour ou nous viendrons toutes les deux, épanouies, les bras chargés de fleurs et affectueusement liées...

Laissons le temps travailler pour nous.

Soyez indulgents, ne me condamnez pas !

## *Un cadeau du ciel*

En ce dernier jour de février, une âpre bise soufflait à travers les branches poudrées de givre.

De la bouche de Marie sortaient des appels de détresse :

- Maman, maman !

Une porte s'ouvrit. Protégée par une couverture posée en hâte sur ses épaules, la propriétaire des lieux se précipita. A l'aide d'une torche, elle distingua une forme qui s'agitait, s'approcha et se trouva face à une petite fille :

- Mon Dieu que fais-tu là ma chérie ?

Elle se hâta de la porter à l'intérieur, la coucha sur un divan près du poêle à bois. Des sanglots soulevaient convulsivement son corps. Mme Dupuis la calma, bien au chaud, elle s'endormit.

Soulagée, cette brave femme en profita pour examiner le potager. Elle remarqua le baluchon, le ramassa et le vida sur la table.

Il contenait des vêtements propres et un message :

- Je m'appelle Marie, née le 24 Décembre, j'ai deux ans. Je vous en supplie, aidez-moi !

Son mari réveillé par tout ce remue-ménage, s'étonna :

- Que ce passe-t-il ici ?

Bouleversée par cette lamentable découverte, un éclair de colère passa dans ses yeux :

- Regarde cette pauvre gosse ! Une personne l'a déposée dans le jardin. Maltraitée, elle nécessite des soins sans tarder.

Son époux secoua les épaules :

- Ce cadeau n'est pas là par hasard. Tu ne ménages pas tes bonnes actions, tous le savent. Assume cette tuile qui nous tombe sur le coin du nez.

Rapidement, elle fit prévenir le médecin. Très attentif au récit de Rose,

il tenta d'ausculter Marie.

Elle hurla, envoya ses mains dans tous les sens pour se protéger de ce monde barbare qu'elle redoutait.

Il n'insista pas :

- Cela dépasse les compétences de ma fonction. La trace de ses mauvais traitements, sa pâleur, sa tête couverte de poux, m'obligent à intervenir énergiquement pour la guérir de tous ses maux. Préparez-la, nous partons pour l'hôpital seul endroit apte à la rétablir.

Une religieuse l'installa dans un petit lit blanc.

La Mère Supérieure pria Mme Dupuis de la suivre :

- Racontez-moi les faits de cette incroyable histoire. Je déclare cet abandon à la gendarmerie qui recherchera la mère. Elle guérira, elle a surtout besoin d'amour. Notre surcharge de travail ne nous permet pas de nous attarder à chaque malade. Accepteriez-vous de combler ce vide ? Par votre présence, votre douce voix, votre délicat sourire, toutes ces grâces l'apaiseraient.

Ravie, elle accepta. Cette femme, la cinquantaine, conservait une beauté sereine que les années respectaient.

Il ne se passait pas un seul jour sans qu'elle serre Marie contre sa poitrine. La petite malade s'arrachait brutalement à son étreinte. Avec délicatesse, inlassablement, elle reproduisait les mêmes gestes.

Elle la couvrait de bisous, lui murmurait :

- Ma chérie, je t'aime très fort !

Mars passa avec des journées maussades, humides.

Mme Dupuis persistait à l'apprivoiser. Elle s'approchait d'elle, sentait sur son visage le léger souffle qui s'échappait de ses lèvres à peine colorées. Elle contemplait cette créature effarouchée qui se dérobaît à ses gestes tendres. Elle pria :

- Mon Dieu, offrez-lui des jours heureux pour la dédommager de la tristesse des jours enfuis.

Avant de la laisser, elle s'adressait à la religieuse qui entendait toujours les mêmes recommandations :

- Prenez bien soin d'elle !

Cette personne songeait :

- Pauvre femme, elle porte en elle la souffrance de la stérilité. Si la vie les éloigne, elle ne se remettra jamais de cette séparation.

L'état de santé de l'enfant s'améliorait. Elle se tenait bien sur ses jambes, s'amusait à courir vers Rose qui s'agenouillait pour la blottir contre son cœur.

En cette matinée d'avril, la cloche sonna huit heures, émue, elle passa le porche de l'hôpital. Une décision importante allait une fois de plus



bousculer l'univers et l'avenir de Marie. En traversant le grand couloir, elle croisa la Mère Supérieure qui l'amena dans son bureau où deux gendarmes l'attendaient.

Elle l'invita à s'asseoir, fit les présentations :

- Mme Dupuis ces deux hommes délégués par M. le Commissaire de Police suivent l'affaire de Marie.

L'un d'eux prit la parole, résuma les résultats de l'enquête :

- Le désintérêt de la mère pour sa fille avantagea les recherches. Elle la confia après sa naissance à un orphelinat voisin. Croyant la favoriser, elle la plaça chez une nourrice à la campagne. M. le Commissaire lui accorda plusieurs entretiens pour essayer de la comprendre. Il tenta de l'émouvoir pour réveiller ses sentiments. Il lui proposa de mettre Marie dans une famille accueillante, d'organiser des rencontres pour qu'elle lui offre son l'amour, ses câlins, elle ne céda pas.

Pour excuser son geste, elle se laissa aller à quelques confidences :

- Monsieur, je m'exprime clairement, je ne désire pas élever mon enfant. Ne m'importez plus, je ne changerai jamais d'avis. Pour son bonheur, si un couple veut l'aimer, l'instruire, je signerai l'autorisation d'adoption.

M. le Commissaire comprit que ses illusions s'effondraient. Mme Dupuis, après des examens minutieux, le médecin décela sur Marie des violences de toutes sortes ce qui explique sa peur des hommes. Le témoignage de la mère permit aux autorités de déclencher une intervention rapide pour délivrer tous ces malheureux. La nourrice et son mari purgeront une peine de prison. Bien sûr dans ce cas, nous devons avant tout penser à l'enfant. Ma mère, je vous donne la parole.

Elle s'approcha de Rose, lui prit la main :

- Votre délicatesse nous laisse espérer que vous parviendrez à lui faire oublier ses blessures physiques et morales de ces deux premières années. Pour faciliter sa convalescence, M. le Commissaire propose de vous la confier. Après sa guérison l'orphelinat la prendra en charge, le temps de statuer sur son avenir. Mme Dupuis, cette tâche délicate changera vos habitudes. Le souvenir des scènes violentes risquent de la hanter. Parlez-en avec votre époux, surtout insistez sur le fait qu'elle risque de très mal réagir en sa présence. Ne mettez pas votre couple en péril, respectez sa décision. Si vous acceptez, elle séjournera chez vous, un mois ou deux.

Une idée folle traversa l'esprit de Rose. Cette confiance des autorités lui laissa entrevoir l'espoir de l'élever. La joie illumina son visage. Sur le chemin du retour, elle prépara les mots persuasifs.

Victor quitta sa forge, s'informa comme à son habitude :

- Alors, comment va ta petite protégée aujourd'hui ?

Elle resta muette.

Victor la regarda :

- Raconte-moi ce qui te tracasse ?

Elle tordit fiévreusement son alliance entre ses doigts :

- Monsieur le Commissaire aimerait que j'assume le rôle de nourrice, pendant six à huit semaines.

Pour la préserver de l'affreuse séparation, il tenta de la dissuader :

- Je sais que tu l'affectionnes, si tu veux la garder le temps nécessaire à sa guérison, je te l'accorde. J'agirai de sorte à ne pas la perturber. Avant d'accepter réfléchis à l'épreuve déchirante qui t'attend, à ce jour où tu la déposeras à l'orphelinat. Auras-tu le courage de la rendre aux autorités, de surmonter le chagrin de son absence ?

Sans réfléchir, elle l'implora :

- Tu accepterais de l'adopter ?

Fortement surpris, il répondit :

- On ne confie pas un enfant à un couple qui dépasse la cinquantaine !

Très exaltée, elle renouvela sa demande.

Son époux se fâcha :

- Nous ressemblons à des grands-parents, sors cette idée de ta tête. Je t'autorise à veiller sur elle pendant ces quelques semaines. En échange, tu me promets de ne pas mettre ton état mental en danger.

Victor, maréchal-ferrant, un peu plus âgé que Rose, bien bâti, estimé, ne tenait pas à salir sa réputation. Très fier de cette action remarquable il en parla à toute sa clientèle. Les voisins participèrent à l'arrivée de l'enfant. Ils installèrent un lit dans la chambre d'amis, confectionnèrent des poupées en chiffons, apportèrent des vêtements.

Sous le soleil de mai, Rose, heureuse, poussa la porte de l'hôpital.

La Mère Supérieure arriva à sa rencontre :

- Bonjour Mme Dupuis, Marie vous attend agitée comme une puce. M. le Commissaire ne pouvait pas faire un meilleur choix. Un enfant oublie les violences mais ne se remet jamais d'un abandon.

Rose se hasarda :

- Ma Mère, je sais que mon âge n'intervient pas à ma faveur, pensez-vous que je pourrais déposer une demande d'adoption sans choquer le tribunal ?

Elle l'encouragea :

- Je prie Dieu qu'il réunisse une dame qui ouvrira ses bras pour recevoir un bout de chou qui courra s'y blottir. Il y a tant d'amour entre vous deux que le ciel ne peut que vous récompenser. Je m'occuperai personnellement du dossier pour appuyer votre requête.

Dans la grande salle, Rose souleva Marie et l'emmena.

Elle poussa la porte de sa maison, la posa au sol :

- Toutes les deux, on va bien s'amuser.

Victor s'approcha d'elle pour lui souhaiter la bienvenue :

- Marie, que tu es jolie, quelle belle robe !

Elle cria, alla se cacher dans les jupons de Rose.

Comprenant que sa présence la perturbait, il quitta la pièce.

Elle la dirigea vers la chambre aménagée.

Marie aperçut les poupées de chiffons toutes cousues avec des tissus différents, ébahie, elle les montra avec son petit doigt :

- Oh, Oh, Oh....

Rose vit un faible sourire éclairer son visage craintif. Elle l'installa dans la cuisine avec ses jouets, lui prépara le repas. Le soir, elle la coucha, resta auprès d'elle.

Victor arriva sur la pointe des pieds :

- Profite de sa convalescence, ne te projette pas plus loin.

Marie s'adapta très vite, sereine, avec un rire joyeux.

Elle appelait :

- Maman, maman.

Rose implorait :

- Mon rêve, mon beau rêve, ne t'arrête jamais !

Elle s'amusait sur son siège favori, un tronc d'arbre tombé au sol. Elle se promenait avec son petit panier, y déposait des fruits, des légumes sous les yeux attentifs de sa bonne fée.

Rose influençait Victor pour la demande d'adoption.

Il blâmait son épouse :

- Tu ruines ta santé par de faux espoirs, à notre âge, le tribunal refusera de nous la confier. Tiens ton rôle de nourrice, ne te bourre pas le crâne d'illusions !

Découragée par son époux, elle cessa de penser aux espérances du futur. Le jour présent lui appartenait avec une joie intense. Parfois, si la tristesse l'envahissait, elle la chassait très vite. Elle se montrait forte devant ses sourires, ses lèvres qui murmuraient « maman .» Il y a tant de charmes dans l'innocence d'un enfant que, même au milieu du tumulte, sa gaieté ne s'altère pas. Confiante, les mains tendues vers sa bienfaitrice, elle réclamait ses bras.

Le mirage prit fin.

Par l'intermédiaire de la gendarmerie, M. le Commissaire remercia les époux Dupuis.

Un courrier les invita à présenter Marie dans les dix jours.

Elle songea au trouble de cette séparation, aux regrets sans espérances, aux pleurs de sa protégée.

Le voisinage lui conseilla de préparer l'enfant à ce départ.

Elle s'affaissa sur son fauteuil :

- Je cherche en vain les mots que je peux dire à cette petite déjà abandonnée. Elle m'adore, m'appelle maman, je la trahis, elle ne me le pardonnera jamais. Que va-t-elle devenir sans moi, la reverrai-je ?

En ce jour fatal de fin juin, Rose l'habilla d'une jolie robe confectionnée par ses soins, noua ses beaux cheveux avec un ruban bleu. Elle s'épouvanta de cette démarche qui allait déterminer son avenir. Elle la couvrait de baisers, peut-être les derniers ! La fillette lui distribuait des caresses qui lui arrachaient le cœur.

Victor l'accompagna.

Pour garder un souvenir de Marie, ils entrèrent chez un photographe.

Rose se forçait pour garder sa bonne humeur.

Son époux se moquait :

- Allez, ma femme, c'est bien connu, il faut mieux avoir les gens en photo qu'à table, ils reviennent moins chers.

Devant l'orphelinat, elle fit tinter la grosse cloche.

Une religieuse répéta les ordres du juge :

- Mme, M. Dupuis, j'ai le désagréable devoir de vous informer que les visites restent interdites, sans exception !

Rose tenait Marie dans ses bras. Lâchement, elle fixa les yeux à terre pour ne pas garder la vision de cette déchirure.

La sœur s'en empara et s'éloigna rapidement.

Elle continua à entendre ses cris :

- Maman, maman, viens, viens !

Entre deux sanglots, elle échappa :

- Adieu mes illusions !

Elle sentit ses jambes chanceler, passa son bras sous celui de Victor qui lui rappela ses conseils.

A la forge, il simulait des larmes de crocodile en parlant de Marie. A la maison il n'évoquait jamais cette enfant, née des chemins tortueux pleins de ronces que la vie continuait à malmener.

Pendant l'attente du verdict, Rose porta le deuil de ce rêve qui avait ensoleillé son existence. Le destin, aidé par la stoïque volonté du Tribunal, pouvait tout briser.

Fin juillet, les époux Dupuis furent convoqués pour statuer sur son adoption. Rose cacha sa joie pour ne pas supporter les paroles défaitistes de son époux. Secrètement, elle gardait un petit espoir avec l'appui de la Mère Supérieure.

Au tribunal, M. le Président, en présence d'un avocat et d'un avoué, prit la parole :

- Attendu que la mère de Marie refuse de se présenter, je vais vous lire mot pour mot sa déclaration.

**M. le Président :**

**- Je ne désire pas reprendre ma fille. Je la confie à un couple qui l'aimera. Je donne mon accord pour une adoption, sous certaines réserves. Ils devront la rendre heureuse, veiller à son éducation, lui inculquer les valeurs morales. Suite à l'attitude de son ancienne nourrice, je désire qu'une Assistante Sociale surveille son bien-être.**

M. Dupuis et Mme Dupuis, cette femme me charge de désigner les futurs parents de Marie. Après une étude approfondie en votre faveur, si vous voulez l'élever, nous commençons les démarches d'adoption.

Victor demanda à s'exprimer :

- M. le Président, elle apporte la clarté dans notre couple. Nous acceptons de l'instruire dans le respect jusqu'à sa majorité. Pour qu'elle porte son patronyme, reste liée à ses origines, nous ne l'adopterons pas.

Il reprit la parole :

- M. Dupuis ce geste vous honore, je vais convoquer la mère. J'espère qu'elle acceptera de se dévoiler. Selon sa volonté, votre idée généreuse peut tourner au désavantage de l'enfant. A l'heure où les lumières s'éteignent dans le dortoir, la religieuse l'entend pleurer, Marie supplie « maman, viens ».

Victor resta sur ses positions.

Rose venait de toucher du doigt l'euphorie. Eveillée par la plus brutale des réalités, elle détesta le numéro théâtral de son serpent de mari.

Le Président la regarda avec compassion :

- Je passe ce dossier en priorité pour accélérer la procédure. Je tenterai l'impossible pour que Marie conserve le nom de sa mère. En cas de refus de sa part, vous perdrez définitivement la garde de cette petite.

Dehors, Victor afficha un air hostile :

- Je l'accepte sous mon toit si elle garde sa filiation. On ne mélange pas les torchons avec les serviettes. Nos générations représentent la loyauté, notre nom ne traînera pas dans la boue.

Rose voyait ce petit être lui échapper, elle tenta de plaider :

- Victor, cette enfant n'est pas responsable des fautes de sa mère. La vie la rejette encore une fois, pauvre épave humaine, elle va continuer sa route déserte.

Son époux fit un geste d'agacement :

- Arrête avec cette gamine, tu me casses les pieds !

Il continuait à marcher, elle resta muette à côté de cet individu pour

éviter un éclat.

A la forge, il commentait tous les événements en sa faveur, se délectait des félicitations de ses clients :

- Par cette belle action, cette petite gardera un lien avec sa mère. Nous admirons votre indulgence.

Très fier de cette popularité, il affirmait :

- Nous nous battons pour notre Marie, nous la considérons déjà comme notre fille !

Rose songeait :

- S'il fermait son caquet, la terre ne s'en porterait pas plus mal.

Elle surveillait le facteur qui lui apporterait la lettre du bonheur ou du malheur.

Ce jour arriva enfin !

Une lumière, vive, présageait une belle journée d'août.

Rose, la gorge serrée, entra dans la salle du Tribunal.

M. le Président, accompagné d'hommes de loi, les attendait. Il tenait en main le compte rendu de la mère de Marie. Sans attendre, il en dévoila le contenu :

**- Vu l'attachement réciproque entre M., Mme Dupuis et mon enfant, j'accepte de la reconnaître. Je la confie à ce couple honorable pour qu'il lui apporte tout l'amour que je ne peux plus lui donner. Les services sociaux surveilleront son épanouissement. Je refuse tous mes droits de visite.**

M. le Président les félicita :

- Je me réjouis pour vous, le jugement vous la confie jusqu'à sa majorité. Nous allons clôturer ce dossier par vos signatures et l'enregistrement officiel. Mme Dupuis si cela vous convient, vous pourrez la sortir de cet établissement demain après-midi.

Rose, touchée par la sensibilité de cet homme, cacha sous sa main des larmes délicieuses versées par cet enchantement.

Elle articula avec difficultés :

- Oh oui, M. le Président, j'irai la chercher demain, je tiens à vous remercier chaleureusement pour tout votre travail et surtout votre appui.

Il la regarda en souriant :

- Mme Dupuis, avec une merveilleuse maman, un papa prévenant, Marie oubliera son noir passé.

En sortant, Victor imposa immédiatement ses règles :

- Elle nous considérera comme ses parents, nous resterons muet sur ses origines. Plus tard, elle te posera des questions, je t'interdis de lui

répondre. Je l'accepte chez moi, je reste le seul à choisir le moment approprié pour ce genre de révélations.

Suivie de Victor, Rose rayonnait de bonheur. Elle fit tinter pour la dernière fois la cloche de l'orphelinat.

La Mère Supérieure les conduisit dans la grande salle.

Dans un coin, ils aperçurent Marie qui jouait en silence, sans joyeux éclats de voix, avec cette sagesse des enfants oubliés.

Rose se pencha, envahie par émotion. Elle lui parla doucement :

- Marie, mon petit cœur, c'est maman !

Surprise, elle leva la tête, se jeta aussitôt contre sa poitrine, cria :

- Maman, maman !

Entre les bises, les larmes, les rires, Marie implora :

- Maman, viens !

Victor en retrait, s'avança vers elle et fit apparaître comme par magie sa poupée préférée.

Heureuse de la retrouver, elle la couvrit de câlins.

Il plaisanta :

- Tu veux jouer ou aller à la maison ?

Elle tira sa veste, il l'installa dans ses bras.

La Mère Supérieure surveillait discrètement la réaction de l'enfant. Soulagée de la voir heureuse, elle salua les parents :

- Je prierai pour que Dieu protège votre famille.

Sans cesse changée, livrée à des personnes inconnues, Marie ne se réadaptait pas. Rose lui effleurait les cheveux, elle se dérobait. Elle jouait très peu, tremblait à chaque coup frappé à la porte et se cachait. Le soir dans son lit, elle s'endormait quelques minutes puis, brusquement se redressait dans un appel cauchemardeux :

- Maman, maman !

Rose, désarmée par son attitude, appela le docteur.

Il la tranquillisa :

- Mme Dupuis, la peur de perdre sa maman, de repartir à l'orphelinat, toute cette angoisse se mélange dans sa petite tête. Heureusement à cet âge, on oublie bien plus facilement. Votre amour, votre patience vous récompenseront.

Au mois de décembre, la neige tomba drue, cachant le sol. Soulevée en poudre, elle s'accumulait contre la porte. Victor la grattait avec une pelle pour frayer un chemin aux visiteurs et à sa clientèle.

Rose regardait son époux. Elle sentit une petite main confiante se glisser dans la sienne.

Elle lui expliqua :

- Papa nettoie pour Saint-Nicolas. Il va venir pour t'apporter des

gâteaux et des chocolats.

Le six décembre, avec sa hotte sur le dos remplie de jouets et de bonbons, il fit le tour village pour récompenser les enfants sages. Il frappa à la porte des époux Dupuis.

A la vue de cet homme habillé tout de rouge, avec une longue barbe blanche, Marie se dissimula sous la table.

Saint-Nicolas sortit de sa hotte des petits animaux sculptés dans le bois, des personnages de pain d'épice, des bonbons qu'il déposa sur la table. Il s'éclipsa, alla rejoindre le père Fouettard caché dans l'ombre avec sa bourrique.

Cette visite la perturba toute la soirée, elle ne s'intéressa à ses cadeaux que le lendemain.

A Noël, Rose l'emmena à l'église pour lui montrer la jolie crèche que M. le Curé installait pour la fête de la Nativité.

Marie fascinée par tant de beauté, cria aux éclats :

- Oh ! Maman, là, là.

Elle lui donna quelques pièces de monnaie, prit sa petite menotte, l'aida à les glisser dans l'ange qui bougea sa tête.

Le soir du réveillon, les voisins arrivèrent pour se joindre aux époux Dupuis. Ils offrirent à Marie de jolies figurines actionnées par des ficelles, des vêtements très chauds. Ils garnirent la table de gâteaux, de friandises, chantèrent tous ensemble :

- Bon Anniversaire, Marie !

Rose regarda Victor, lui prit la main :

- Merci pour ce beau jour, merci de l'aimer de tout ton cœur.

Marie tendit ses petits bras vers eux :

- Ma maman, mon papa, bisous !



## *Petite enfance, Grande joie*

Par la porte entr'ouverte, Rose contemplait Marie. Cette enfant, nullement déposée par une cigogne dans un berceau, émanait un bouquet de fraîcheur.

Ce merveilleux cadeau chassait l'échec de sa vie d'épouse. Conquise par ses bonnes manières, sa prévenance, elle se maria avec Victor au grand regret de ses parents. Parvenu à ses fins, le rideau tomba. Il ignora ses beaux-parents, arrêta ses salamalecs plus ou moins sincères. Cette belle passion se dégrada rapidement. Ses matins lumineux, sa tendresse, ses paroles charmeuses disparurent. Eprouvée par la stérilité, elle traversa seule cette affligeante déception. Son époux, l'homme de sa vie, à la moindre dispute le lui reprocha la sécheresse de son ventre. Lorsqu'elle accepta d'assister le médecin dans des actes pénibles, il se glorifia :

- Je tiens à ma réputation, j'aide toujours les voisins dans leurs désagréments. Suis mon exemple, tu cesseras de te lamenter, tu te rendras utile.

Elle s'évada de ce climat pesant pour s'investir dans cette mission. Sollicitée pour un accouchement délicat, charmée par ce petit être qui pointait le bout de son nez, elle retenait ses larmes. Parfois, la maman fatiguée par ses naissances rapprochées se plaignait :

- J'espère que nous nous arrêterons à ce fils !

Ses regrets lui serraient la gorge :

- Cette pauvre femme appréhende une autre grossesse, moi je le souhaitais vivement, c'est injuste !

Très fier de son épouse, Victor vantait ses qualités à tous.

Le soir, Rose retrouvait le véritable M. Dupuis, cet homme aux deux facettes :

- Heureusement que je fais bouillir la marmite. Avec tes bienfaits gratuits, nous ne nous enrichissons pas.

Elle savourait sa propre victoire, remportée au nez et la barbe de son époux. Elle rajeunissait, élégante, même avec une simple blouse. Si l'humeur de son époux ressemblait à un matin de novembre gris, elle feignait de l'ignorer.

De longues heures à la forge, il tirait profit de sa grandeur d'âme :

- Pauvre gosse, elle va fêter ses cinq ans, elle grandit vite. A notre âge, nous assumons une lourde charge, ma femme se fatigue. Je me renseigne à la mairie pour obtenir un secours financier, nous élevons une orpheline.

Rose, attristée par ses paroles excessives, n'intervenait pas. Elle évitait tout ce qui dérangeait son agréable existence. Elle suivait les fêtes du calendrier, le changement de saisons et s'évadait avec sa fille.

A l'Epiphanie, elles se rendaient à l'église, admiraient la venue des Rois mages pour la naissance de Jésus. Toutes deux secondaient le prêtre pour ranger ces précieux personnages.

La neige persistait.

De sa fenêtre, elle surveillait sa fille qui se laissait glisser dans une luge ou s'amusait avec d'autres enfants.

Ses petites jambes la lâchaient, elle criait :

- Maman, maman !

Rose la prenait dans ses bras, embrassait cette vilaine bosse :

- C'est fini, tout va bien.

Cette compresse de baisers guérissait tous les bobos.

Si Victor les surprenait, il ricanait :

- Pose la sur le sol, laisse la marcher, tu vas en faire une mauviette.

Elle restait sourde aux remarques de son mari, continuait à la câliner. Toutes deux montaient un bonhomme de neige sans oublier la carotte pour le nez, deux boutons pour les yeux, une pipe et surtout un vieux chapeau.

A la Chandeleur, Rose cuisait un gros plat de crêpes. Pour les retourner, elle les faisait sauter dans la poêle, à la grande satisfaction de sa fille.

Le soir, Marie guettait l'instant où sa maman prenait le pot au lait. Elles cheminaient vers une grande ferme, exploitée par un couple et son fils. L'épouse assise sur un tabouret, le seau à ses pieds, trayait une vache. Le bruit des jets de lait frappaient le fond du récipient, tombaient blanc et crémeux. Elle versait ce liquide dans un gros bidon, n'oubliait jamais les chats qui attendaient à côté de leur écuelle.

Elle prenait le bol réservé à Marie, le remplissait :

- Tiens ma jolie, il est chaud, régale toi !

A la maison, Rose versait ce précieux breuvage dans une casserole, le bouillait et récupérait la bonne crème. Une fois par semaine, elle achetait deux fromages blancs égouttés qu'elle préparait dans des raviers

différents. L'un contenait du sucre ou de la confiture. Victor savourait le sien avec du sel, du poivre et de la ciboulette.

A Mardi Gras, les enfants se réunissaient sur la place. Marie déguisée avec une vieille robe, le visage noirci, suivait ce cortège de farceurs. Les habitants ravis jouaient à la poltronnerie, les comblaient de bonbons, de beignets.

En cette période, le jardin nécessitait peu de travaux.

Pour blanchir les pissenlits, Rose les couvrait de pots de fleurs retournés. Elle préparait le terrain des plantations. Sa fille la suivait avec ses nouveaux sabots garnis de paille qui maintenait la chaleur de ses pieds.

La tiédeur de l'air amenait de belles journées ensoleillées.

Après le repos forcé de l'hiver, le rude travail de la terre devenait une distraction. Rose bêchait, incorporait le fumier, semait les fleurs, plantait les bulbes.

A la semaine Sainte, les cloches s'arrêtèrent de sonner.

Sa maman lui expliqua :

- Elles partent à Rome. Pour les remplacer, il faut se munir d'une crécelle.

Elle s'empara de l'instrument et le fit tourner :

-Tu entends ce bruit ?

Marie sauta de joie :

- Maman, je veux essayer tout de suite.

Rose entendit ce bruit très strident. Convaincue, elle prit la main de sa fille :

- Va rejoindre le groupe qui arrive vers nous, je surveille votre passage.

Marie les aperçut et s'empressa de les imiter.

Ils s'approchaient, leurs voix s'accroissaient :

- l'Angélus, c'est l'heure de l'Angélus !

Le jour de Pâques, elle étrenna sa toilette d'été cousue par Rose.

Après la messe, elle lui tendit son petit panier :

- Allons dans le jardin. Les cloches reviennent de Rome. Elles laissent tomber des œufs. Tu en trouveras peut-être ?

Marie manifesta une joie intense :

- Maman, je les vois, un rouge, un bleu, un vert.

Rose surveillait toutes ses cachettes, une touffe de ciboulette, les groseilliers, des fleurs et bien d'autres endroits. Elle la motivait :

- Cherche bien dans le potager, les cloches les échappent où elles se trouvent.

Elle savourait ce moment mais regrettait l'absence de Victor. Il la décevait sans cesse par ses paroles blessantes. S'il s'octroyait le rôle du

Bon Samaritain dans la forge, Marie tenait peu de place dans son existence. Elle ne recevait aucune marque d'affection de sa part. Si d'un élan spontané elle se jetait dans ses bras, il la repoussait :

- Aide maman ou range tes jouets. Si je marche encore dessus, je les jette dans le feu de l'atelier. La prochaine fois, je te filerai mon pied au derrière.

Rose atténuait cette menace par un sourire :

- Ne pose pas tes poupées sur le parquet, papa peu tomber et se blesser. Les chevaux ne peuvent pas marcher sans leurs fers.

Elle songeait :

- Il fulmine des propos malsonnants, des menaces. Avec son esprit corrosif comme du vitriol, il ricane de tout, ne croit à rien. Les gens qui sympathisent avec lui, contrairement à sa conviction, le méprisent.

Le temps s'adoucissait.

Elle adorait la campagne, pleine de richesses, partageait cette passion avec sa fille. Toutes deux surveillaient son évolution. Dans les nids d'hirondelles, faits de mousse et de débris, des petits recevaient des becquées avant de déployer leurs ailes pour s'élancer.

Pour le premier mai, elle l'emmena dans le bois voisin.

Des arbres s'étendaient à l'infini, animés d'un gazouillis constant. Elle cueillit une petite fleur blanche en forme de clochettes :

- Ma chérie, voici du muguet. Donnes-en aux personnes que tu aimes, il porte chance.

Marie en coupa une :

- Tiens maman, je t'aime très fort.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Un court instant, une triste vision traversa l'esprit de Rose. Elle songea à tous ces enfants orphelins qui restaient indifférents à la beauté des saisons.

Victor jouait à la perfection son rôle de mari.

A sa demande, la voisine lui prépara un beau bouquet de roses.

Il guetta l'arrivée de son épouse, le confia à Marie :

- Aujourd'hui c'est la fête des mamans, on va lui souhaiter.

Sa fille s'exécuta :

- Bonne fête Maman chérie !

Le visage de Rose se colora.

Mme Sylvette s'attendrit :

- Quel brave homme, pour vous deux, il décrocherait la lune.

Elle confirma :

- Oui, il est adorable et bon père.

Cette dame les quitta rapidement. Marie couvrit sa maman de baisers,

son époux tourna les talons.

Tous les quinze jours, Rose garnissait une lessiveuse de draps, torchons, serviettes et autres. Elle y ajoutait dans l'eau, des morceaux de savon. Victor l'aidait à la poser sur la cuisinière. Avec un bâton, entre deux bouillons, elle tournait tout ce mélange. Ils installaient ce récipient sur une brouette. Elle se rendait au lavoir d'été. Elle s'agenouillait, se courbait devant une petite planche inclinée où elle plaçait son linge. Elle le savonnait, le battait, le tordait et le rinçait à l'eau claire. Sur les tâches rebelles, elle s'acharnait avec une brosse de chiendent. Ce lieu commun lui permettait d'échanger les nouvelles du bourg avec d'autres femmes. Elle rentrait, l'étendait sur un fil de fer tendu entre deux poiriers racornis. Elle appréhendait cette corvée qui lui laissait les reins douloureux.

A la Fête Dieu, tous les paroissiens réunissaient des fleurs, dressaient des reposoirs, les décoraient avec minutie. Après la messe, la procession s'organisait. Le Prêtre bénissait les lieux sur son passage, s'arrêtait et priait à chaque reposoir. Les fidèles chantaient des cantiques. Marie tenait une corbeille remplie de pétales et lançait avec les autres enfants des corolles qui parsemaient la route. Souriante, elle demanda :

- Maman, on le fera dimanche ? J'aime, on s'amuse bien.

Rose, mal à l'aise, lui secoua le bras :

- Vide ta corbeille, nous rentrons.

Avec le beau temps, elle travaillait le jardin qu'elle partageait en deux parcelles. A droite, elle y composait des jardinières de fleurs estivales, garnissait des pots qui ornaient les fenêtres. Toutes ces jolies variétés envahissaient plates-bandes et chemins. Elle surveillait les bulbes, les bégonias tubéreux, les dahlias, coupait les restes fanés dans les massifs, tulipes, narcisses. A gauche, le potager l'occupait beaucoup, avec l'arrosage, les récoltes, les conserves, la guerre aux doryphores sur les feuilles des pommes de terre.

En ce beau dimanche de juin, le soleil dardait ses rayons à travers la fenêtre.

Rose prépara un gâteau. Elle ouvrit le four de la cuisinière, le déposa. Elle surveilla la pendule et le sortit. Tout gonflé, il dégagea une bonne odeur de chocolat.

Victor se rasait dans une pièce aménagée pour la toilette.

Marie guettait, avec impatience, son apparition.

Il se montra enfin.

Elle s'approcha, fit entendre sa voix :

- Tiens papa.

Il ouvrit un petit paquet, surpris, s'exclama :

- Oh ! Du sent bon, j'en manquais.

Il embrassa sa fille, ignora son épouse.

A midi, tous trois se régalerent avec un délicieux lapin et des pommes de terre sautées.

Rose fit un signe à Marie qui amena le dessert.

Victor, gourmand, manifesta sa satisfaction :

- Maman mérite une récompense.

Il se leva, déposa une bise sur la joue de sa femme.

Elle resta indifférente à son exhibition tardive.

Marie se plaisait dans le jardin, croquait les radis, les carottes que Rose lui lavait. A la récolte des petits pois, elle ouvrait les cosses, mangeait ce délicieux légume. Dans le verger, sa maman lui remplissait son panier de mirabelles, de quetsches ou de groseilles. Elle avalait tous ces fruits juteux, gonflés de soleil.

L'orage la terrorisait.

Victor, vicieux, se plaisait d'aggraver la situation :

- La foudre va tomber sur le toit. Le ciel en colère ne s'arrêtera pas de gronder.

Il coupait le courant pour effrayer sa fille qui s'abritait sous la table et sermonnait son épouse :

- Tu vois de trop la choyer, elle réagit comme un bébé. Je vais de la dresser, elle passera vite ses comédies.

Pour la protéger des sautes d'humeur de son mari, Rose restait muette.

A l'automne, elle disposait les fruits d'hiver dans le grenier. Elle étalait sur la paille, les pommes, les poires, les noix, les noisettes, tous très appréciés pendant les grands froids.

L'hiver amenait avec lui les jours gris. Les feuilles tombaient comme des papillons blessés. Le vent les emportait dans des rondes frénétiques.

Marie, pelotonnée contre sa maman, grelottait, la fièvre teintait ses joues. Elle gémissait, la main portée d'un geste instinctif vers sa poitrine.

Rose appela le médecin qui l'ausculta, diagnostiqua une méchante bronchite. Elle s'installa dans sa chambre, suivit l'évolution de la maladie. Fourbue, elle profitait de son sommeil pour effectuer quelques travaux, préparer les repas. Dès qu'elle entendait sa voix plaintive, elle se précipitait.

Un matin, une lueur inquiétante passa dans les yeux du médecin :

- Cette sévère bronchite ne cède pas. Vu son passé, j'hésite à l'hospitaliser, elle réagira très mal. Je voudrais lui éviter ce tourment, croyez-moi Mme Dupuis, je ne sais que faire ? J'ai demandé l'avis de mes confrères. Je mets tous mes espoirs dans ce médicament spécial pour ce mal.

En fin de semaine, la fièvre diminua, Rose reprit espoir.

Pendant l'affection de sa fille, Victor délaissé ne contenait pas sa colère. Furieux, un pli méprisant à la bouche, il ordonna :

- Rends-toi à la Mairie, tu demanderas le remboursement de tous les frais médicaux. Cette gosse me coûte chère, débrouille toi pour les convaincre.

Les voisins encourageaient Rose :

- Mme Dupuis, avec vos bons soins, Marie va se remettre. A la forge, votre mari ne cesse de se soucier pour sa fille, il l'aime tellement.

Elle se retenait de leur jeter au visage :

- Taisez-vous, que pouvez-vous savoir de cet hypocrite, autoritaire, qui joue le rôle du papa parfait. Il a raté sa vocation, celle d'acteur dans la version dramatique !

La santé de Marie s'améliora rapidement.

Les beaux jours succédèrent à l'hiver.

Elles reprirent leurs habitudes, partagèrent les meilleures joies, les plus fortes, les plus sereines.

Rose, assise à sa place favorite, cousait un ourlet. Sa fille, debout à ses côtés, admirait ses crayons de couleur qu'elle rangeait précieusement dans son plumier. Elle l'attira contre son cœur, l'embrassa :

- Ma chérie, demain c'est ta première journée à l'école, fais un gros bisou à papa et va te coucher.

Vêtue d'une robe bleue, les cheveux bien tirés en arrière dans une natte, Marie marchait à côté de sa maman. Pour ce premier jour de classe, elle s'avancait timidement en tenant son cartable. Dans la cour, des enfants s'ébattaient joyeusement. Elle alla les retrouver. Rose suivit des yeux avec une attention toute particulière cette enfant épanouie. Mise en confiance par l'instituteur, la rentrée se déroula très bien. Enthousiasmée, elle montra à ses parents son premier livre de lecture. Par la suite, elle se rendit à l'école avec sa voisine Betty.

Tout en lui tendant son bol de lait, la fermière se plaisait à la questionner pour entendre ses réparties :

- Alors Marie, l'école te plaît toujours !

Elle s'animait :

- J'apprends à compter avec des bûchettes. Le maître écrit des lettres sur le tableau avec une craie. Il les montre avec une baguette et moi je les cherche sur mon livre. L'après-midi, je joue avec de la pâte à modeler. Ma copine fait des poupées, elles ne sont pas aussi belles que les miennes.

Rose la grondait :

- Marie, je suis sûre qu'elles sont très jolies. Toi, tu préfères les tiennes, elle, adore sûrement les siennes.

Le 6 décembre, St-Nicolas visita la classe. Il distribua des bonbons, en

profita pour dire quelques mots :

- Soyez sages, travaillez bien, obéissez à vos parents.

Le 24 décembre au soir, après la messe, Victor invita quelques amis. Il demanda à Rose de griller des châtaignes, déboucha ses précieuses bouteilles de cidre qu'il ne sortait que pour les grandes occasions.

Il leva son verre :

- Fêtons les sept ans de Marie. J'en profite pour vous annoncer que je cède la forge à un habitant du bourg voisin. Je veux arranger un atelier pour réparer les vélos, la maison ne manque pas de dépendances. Je désire passer plus de temps avec mon adorable épouse et ma fille chérie.

Il les attira contre lui avec un sourire triomphant.

Rose, éberluée, contrôla difficilement sa déception, croisa le regard apeuré de sa fille.

Après la fête, enfin seul, il dévoila ses intentions :

- j'entreprends de gros travaux, vous y participerez toutes les deux. Dîtes adieu à vos balades, vos connivences derrière mon dos. Vos journées ne manqueront pas d'occupations !

Il alla se coucher.

Rose en profita pour reconforter Marie :

- Laissons le savourer son triomphe, nous trouverons toujours un moyen pour déjouer ses intentions. Ma chérie, bernons le par nos cachotteries, continuons dans la gaieté.

Elle attendit qu'elle se couche et déposa dans ses chaussons une orange, du chocolat et du pain d'épice.



## *La vie, c'est l'espoir*

Lisa respectée, traitée avec bienveillance, se plaisait chez les époux Ogier. Son attachement pour leur fille Claire ne passait pas inaperçu.

Admirative, elle complimentait sa patronne :

- Madame, votre jeune fille studieuse, accepte avec un bel entrain toutes les exigences des études. Que de mérite !

Elle confirmait :

- Oui ma fille se destine à la profession d'avocate, se prépare pour des examens d'un haut niveau.

A Noël, le visage de Lisa s'assombrissait.

Tous notaient ses efforts pour sourire. Ils respectaient sa mélancolie, craignant qu'elle éclate en sanglots.

Le soleil de mai descendait à l'horizon. Sa chaleur revivifiait toute la propriété.

Lisa cueillait des fleurs pour renouveler le bouquet de la salle.

Mme Ogier la considérait, assise à l'ombre d'un vieil arbre. Déroutée par cette femme en souffrance, elle osa s'engager dans une épineuse corvée.

Elle l'interpella :

- Venez-vous installer en face de moi. Lisa, nous n'ignorons pas votre nostalgie pendant les fêtes de fin d'année. Si vous éprouvez le désir de vous confier ou solliciter mon aide, je le ferai avec plaisir.

Elle se leva, posa sa main sur l'épaule de sa servante :

- Je vous prie d'excuser mon indélicatesse, oubliez ces paroles, allons-nous restaurer.

Lisa murmura :

- Oui, Madame, je garde un déchirant secret, très lourd à porter. Merci pour votre geste chaleureux qui va me permettre de le partager avec vous. Effectivement, je déteste les fêtes et spécialement Noël.

Sa patronne lui entoura la taille :

- Vous avez perdu un enfant ?

Elle sanglota :

- Oui Madame, ma vie peut se résumer ainsi. Par mon entêtement, mon misérable orgueil, ma cruauté, ma petite fille ne me pardonnera jamais. Elle me manque à chaque minute.

Mme Ogier la serra contre elle, l'encouragea à se livrer.

Lisa pensa à Mme Lambert, à ses recommandations :

- Dès que vous trouverez une nouvelle patronne, parlez-lui de votre plus belle richesse.

En larmes, elle soulagea sa conscience :

- Je ne voulais pas entendre parler de cette gamine. M. le Président me recommanda un couple honorablement connu, sans enfant. Déchargée de toutes obligations, j'acceptais de leur confier. Indifférente aux décisions du tribunal, le jour du jugement, je brillais par mon absence ! Avec la rancœur qui me rongea, je fis même la grave erreur de refuser tous droits de visite. Ces personnes veilleront sur elle jusqu'à sa majorité. Ils voulaient qu'elle garde un lien avec sa mère. Suite à cette demande, j'ai dévoilé mon identité, elle porte mon nom. Chaque 24 décembre, elle fête son anniversaire. Je hais cette date, ce qui explique ma morosité. Je devrais bénir cette femme et cet homme qui la chérissent, je les déteste ! Ils partagent toutes les étapes de sa vie. Elle ne saura jamais que je l'affectionne intensément.

La voix de Lisa tressaillit, honteuse de cette réaction.

Son pâle visage affola Mme Ogier qui resta perplexe :

- Faites une pause, je sers le repas, nous continuerons plus tard à démêler ce trouble histoire.

Lisa, pressée d'en finir, demanda timidement :

- Puis-je terminer ma douloureuse confession ?

Sa patronne fit d'un signe affirmatif.

Elle termina :

- Mon père adorait sa petite-fille, me reprochait mon inqualifiable conduite. Avec ces soucis, son cœur céda, je me culpabilise. Certaines nuits, son visage m'apparaît, il me supplie : « Lisa n'abandonne pas Marie ! ».

Abasourdie par toutes ces révélations, Mme Ogier suggéra :

- Asseyons-nous au salon, réfléchissons à votre infortune. J'envisage votre situation avec le plus grand sang-froid. Ma nature tient à l'honneur de supporter les misères de ce monde. Je peux vous affirmer que les vôtres semblent bien clémentes à côté de certaines personnes. Croyez-moi sincèrement, j'offrirais des années de ma vie pour occuper votre place.

Lisa osa :

- Madame, votre mari vous aime, votre fille vous comble de bonheur !

Mme Ogier l'arrêta :

- Hélas, ne vous fiez pas aux apparences. Un terrible drame frappa notre famille. Un an après notre mariage, je mis au monde un très beau bébé. Comblés par la naissance de notre fils Damien, nous vivions dans la béatitude. A sept mois, il décéda, emporté par des convulsions. Anéantis, nous ne pensions pas surmonter cette affreuse fatalité. Nous n'évoquons jamais cette disparition devant Claire et évitons de nous rendre au cimetière avec elle. Devant la tombe de son petit frère, elle s'effondre. Après ce drame, la venue de notre petite fille nous angoissa. Je passais mon temps à la regarder respirer, la peur de la perdre m'obsédait. Nous reportons tout notre amour à notre fille adorée. Lisa vous ne pouvez imaginer votre chance, votre fille est vivante ! Les orages de la vie vous tordent dans leurs inclémentes fureurs. Soyez fidèle à vos sentiments maternels, à vous-même. Quittez cette morosité, lutez, ne baissez plus les bras. Je vous aiderai à vous battre pour la plus belle des causes, celle de maman. Vous connaissez les personnes qui veillent sur elle, profitez de cet avantage pour fêter sa huitième année. Envoyez-lui un cadeau, par exemple, un joli baigneur que nous choisirons ensemble. J'écrirai moi-même le nom du destinataire, je le posterai d'un bourg voisin pour que ce paquet reste anonyme. Ce couple doit côtoyer beaucoup de monde, votre colis n'attirera pas leur attention. Votre Marie s'amusera bien, en attendant de savoir la vérité sur ce papa Noël surprise.

Elle remercia sa patronne, les deux complices s'exécutèrent.

Elle manifesta son intention de contacter sa fille.

Mme Ogier, très inquiète, le lui déconseilla vivement :

- Vous me voyez désolée de vous en dissuader. Vous mettez en danger l'équilibre de votre enfant et le vôtre !

Très déterminée, elle se défendit :

- Mes nuits sans sommeil m'enseignent le chemin à suivre. Je veux la revoir, m'assurer qu'elle est heureuse. Pardon Madame, je n'écouterai pas vos conseils.

Un matin d'avril, à l'heure de la récréation, elle s'arrêta sur la place du village.

Les enfants s'ébattaient, laissaient derrière eux un sillage de joie. Leurs rires éclataient pour un rien à propos de tout.

Lisa s'approcha d'une élève qui la regardait :

- Bonjour, montre-moi Marie, la fille des époux Dupuis ?

La jolie fillette, aux cheveux noirs, l'appela.

Elle arriva doucement.

Lisa cacha son émotion, la dévora des yeux :

- Bonjour Marie, tu vas bien. Tu joues avec ton baigneur ?

Surprise, elle lui demanda :

- Comment vous le savez ?

Elle répondit en souriant :

- Je connais le Père Noël.

Le coup de sifflet de l'instituteur coupa court à ces instants magiques.

Marie se pressa de rejoindre le groupe d'écoliers.

Mme Ogier guettait avec impatience le retour de sa servante.

Lisa, euphorique, détailla sa fillette :

- Quel bonheur ! Elle est très jolie. Ses cheveux blonds tressés s'harmonisent parfaitement avec la couleur de ses yeux. Maintenant, mon cœur se remplit d'espoir et c'est grâce à vous Madame. L'amour qui sommeillait en moi, se réveille enfin. Je ne veux plus la perdre de vue, dans un mois, je retournerai dans ce bourg.

Sa patronne n'approuva pas :

- Votre intention de suivre Marie dans les étapes de sa vie vous honore. Pour son équilibre, restez discrète. Modérez vos pulsions, évitez les désagréments fâcheux. Attendez son adolescence, vous prendrez contact avec elle par l'intermédiaire de Mme et M. Dupuis. Ce foyer qui l'élève avec le respect des traditions l'aime, veille sur son bien-être, ne la perturbez pas. Changez votre amertume en une éternelle reconnaissance, vous éprouverez de l'apaisement.

Impatiente, elle n'écouta pas les conseils de sa patronne.

En juin, devant l'école, elle attendit sa sortie :

- Bonjour Marie, tu vas bien !

Gênée, elle bredouilla :

- Madame, ma maman et mon papa ne veulent pas que je parle aux personnes que je ne connais pas.

Lisa, surprise, posa une main sur son enfant pour l'apaiser. Elle tenta de déposer un baiser sur sa joue.

Sa fille se dégagea et cria :

- Laissez-moi partir, sinon j'appelle le maître. Ne venez plus, je ne vous aime pas !

Mon papa vous appelle la « méchante. »

## *La plus belle fleur*

Depuis la venue de Lisa, Victor, furieux, grommelait des syllabes malsonnantes :

- J'ai envoyé un courrier au tribunal. Je ne veux plus que cette femme voit sa fille. Elle vit très bien sans cette roulure, qu'elle nous foute la paix !

Ce rebondissement affecta Rose. Après maintes méditations, elle comprit enfin l'habileté mesquine de son époux pour élever Marie. Rien n'arrêtait ce fin calculateur. Adoptée, elle portait officiellement son nom, il perdait tous les secours financiers. Confiée, il élevait une orpheline et exploitait au maximum tous les avantages des enfants placés. Il ne s'en gênait pas, la mairie, les services sociaux, tous supportaient ses doléances.

Elle soupira :

- Pour ce maudit profit, j'ai failli perdre ma raison de vivre.

M. le Juge envoya une réponse favorable.

Victor s'empressa de la lire à Rose :

*M., Mme Dupuis :*

*- Suite à votre lettre concernant l'avenir de Marie, je tiens à vous rassurer, le jugement ne changera pas. Cette enfant résidera chez vous jusqu'à sa majorité.*

*Si sa mère se manifeste, prévenez immédiatement la Gendarmerie.*

*Je lui envoie un courrier pour lui rappeler qu'elle ne se présenta pas à la convocation du Tribunal et qu'elle refusa tous droits de visite.*

*Si ce cas se représente, M. Dupuis n'hésitez pas à m'écrire, j'appliquerai la loi.*

Victor s'empressa de terroriser Marie :

- Fuis cette femme dangereuse et brutale. Si elle t'attrape, tu ne nous

reverras plus.

Elle se jeta dans les bras de Victor :

- Papa, je t'écouterai, elle me fait peur !

Seule avec Rose, elle avoua :

- Maman cette dame m'a demandé si mon baigneur me plaisait, si je jouais avec.

Elle la blottit contre elle :

- Ma chérie, oublie cette personne, nous te protégeons. A l'école, le maître fera de même.

Marie présentait souvent de la fièvre, des difficultés pour avaler. Après divers traitements, le médecin proposa une opération des amygdales et des végétations.

Victor se hâta de pousser la chansonnette :

- Ne paie rien, précise que nous élevons une orpheline.

Agacée, elle installa sa fille sur le porte-bagages et le quitta.

Pour emmener Marie au bloc opératoire, le chirurgien autorisa sa maman à la suivre. Le chloroforme fit son effet, l'intervention se déroula normalement.

Dans le lit, elle tendait les bras vers Rose qui chuchotait :

- Je suis là, dors mon cœur, tout va bien.

Le lendemain, elle l'emmitoufla de la tête aux pieds et la ramena.

Victor ignora sa fille. Impertinent, il réprimanda son épouse :

- Rien ne t'obligeait à dormir là-bas. On ne lui coupait pas la tête. Elle fait la sottise, et toi, tu es plus bête qu'elle !

Dès que les voisins s'informaient sur sa santé, il accourait :

- La pauvre elle souffre, ne mange pas, je la plains.

Il entreprit les travaux pour aménager son nouvel atelier. Sa femme travaillait sans relâche. Parfois, à bout de force, elle se redressait pour freiner le tiraillement de son dos. Il ne supportait pas ce répit, lui lançait tout ce qu'il tenait dans ses mains, l'injuriait :

- Incapable, feignante, disparais de ma vue !

Après le rétablissement de Marie, Victor lui confia de lourdes besognes. Il ne tint pas compte de sa corpulence, de ses devoirs scolaires. Il exigea d'elle des tâches réservées aux adultes.

Elle s'évertuait à les accomplir, n'y parvenait pas toujours. Il la privait de dîner, l'agenouillait aux pieds de son lit pour la surveiller. Tremblante, elle sentait sur son visage la meurtrissure causée par les coups. Elle restait toute la nuit dans cette désagréable posture. Il répétait souvent cette punition, sa favorite.

Rose, révoltée contre son monstre de mari, refoulait ses larmes. Loin de ses yeux, elle l'entourait d'une adorable sensibilité, lui prouvait son appui

sûr et tendre.

Victor ne les laissait pas souffler. Elles réparaient les cages à lapins, le poulailler, l'endroit réservé aux cochons.

Rose lui parla gentiment :

- Papa, pour t'aider, je délaisse la maison, le linge. Marie ne consacre pas le temps nécessaire à ses devoirs. Si ses notes ne te conviennent pas, tu lui infligeras un châtement non mérité. Accorde nous un peu de liberté. Nous ne pouvons pas nous trouver au four et au moulin en même temps !

Il se braqua :

- Les boulangères, agissez au lieu de vous plaindre, vous m'agacez !

Les voisins l'observaient :

- Votre dame et votre fille travaillent comme des forçats !

Sournois, il s'empressait de répondre :

- Elles ne m'écoutent pas. Essayez de les raisonner.

Un soir, il fit part sa de nouvelle créativité :

- Pour donner de la valeur à la maison, nous allons ajouter une chambre d'amis.

Crispées, Rose et Marie se maîtrisèrent difficilement.

Victor les taquina :

- Les femmes ne sautez pas de joie, vous pourriez vous casser une jambe. Gardez votre force et vos guibolles, en état !

Sous son commandement, elles terminaient leur ouvrage. Il donnait le suprême coup d'œil et le dernier coup de main. Pas toujours à l'endroit bienvenu, en fin de compte, il n'arrivait qu'à user sa voix. Toutes les après-midi, il s'allongeait. Elles appréciaient cette liberté, tournaient sa sottise, sa vanité en dérision.

Pendant les vacances scolaires, il répartissait le travail sans oublier une petite phrase gentille :

- Mon épouse, je ne veux pas repasser derrière toi, ne sabote pas le boulot. Marie applique toi, sinon, j'écris à la dame qui te cherche. Tu partageras un morceau de trottoir avec elle.

Dès qu'il tournait le dos, Rose se moquait :

- C'est très éprouvant de jouer au chef, regarder les autres s'activer. Nigaud, va faire ta sieste, ta perversité ne nous touche plus.

Dès que la pièce fut terminée, Victor s'empressa d'entraver le délassement de sa famille :

- La réparation des vélos ne m'intéresse plus. Pour me réserver du temps libre dans le potager, je dépannerai des postes radio.

Il ne tarda pas à appliquer sa nouvelle lubie. Le verger diminua de deux parcelles, au profit du jardin. Il arracha les fleurs préférées de sa femme. Seuls, quelques tulipes, dahlias, fuchsias, en réchappèrent.

Il rabâchait :

- Les fleurs ne se mangent pas. Semez, repiquez des légumes que nous conserverons pour l'hiver.

Les poules couvaient à certaines périodes. Rose guettait l'éclosion des poussins. Elle les plaçait dans une corbeille rembourrée de coton, la glissait sous l'édredon. Elle leurs cuisait des œufs, écrasait le jaune et le mêlait à des miettes de pain. Bien nourris, ils regagnaient rapidement les ailes protectrices de leur mère.

Si la volaille nécessitait peu de soins, les lapins occupaient le temps libre de Marie. A la fenaison, elle se levait tôt, partait avec son père dans un grand champ qui lui appartenait. Avec sa faux, il coupait l'herbe d'un pas lent et régulier. De temps à autre, il sortait de son couffin une pierre qui servait à l'aiguisage. Il en profitait pour s'appuyer sur le manche de l'outil, se reposer, se rafraîchir. Avec le soleil, l'herbe séchait, elle la fanait avec le râteau et la regroupait. Victor sortait l'énorme chariot, il y attelait sa fille qui le tirait avec peine sur des chemins cahoteux. Il ordonnait avec hargne :

- Rose, Marie, chargez bien le foin. Si une seule poignée tombe de la charrette, je vous casse mon bâton sur le dos !

Sa fille rassemblait toutes ses forces pour la traîner. Rose l'aidait, son mari les suivait sans le moindre scrupule. S'il apercevait un voisin, il se précipitait pour pousser. Sitôt dans la grange, il tendait une fourche à chacune. Pendant qu'il se reposait, se désaltérait, elles entreposaient le fourrage dans le grenier.

Marie surveillait les nids des lapines, s'émerveillait devant les petits nouveaux. Sa maman évitait de la peiner, tuait l'élevage en son absence. Elle dépouillait les lapins, tendait leur peau avec un osier et les laissait sécher.

Le chiffonnier venait une fois par semaine, soufflait dans sa corne et criait :

« Peaux d'lapins ! Peaux ! »

Rose décrochait la belle fourrure, négociait le prix :

- Tenez cette beauté, elle mérite de belles pièces de monnaie.

L'homme sortait de sa poche une somme acceptable, la tendait en plaisantant :

- Cela vous va ? Pour vous jolie dame, je me ruinerai !

Chaque jour, Victor attribuait à Marie la corvée d'eau.

Le grand jardin réclamait un fastidieux arrosage. Avec ses deux seaux, elle se rendait à la fontaine à cinq cent mètres de la maison. Elle ne calculait pas les allers retours pour remplir les bacs, les tonneaux... Même si l'orage l'épouvantait, elle bénissait cette pluie bienvenue.



Pendant les vacances d'été, des mamans proposèrent d'agréables promenades aux enfants.

L'insistance d'une voisine empêcha Victor de refuser.

Il tourna cette proposition à son avantage :

- Ma femme s'en sépare difficilement, je déteste la contrarier. Pour plaire à Marie, je vous la confie le jeudi.

Pour la première fois, épanouie, elle s'amusa avec les enfants de son âge. Ils marchaient pieds nus sur l'herbe douce où dans le petit ruisseau qui longeait la route.

Tous chantaient :

- Un kilomètre à pieds, ça use, ça use, un kilomètre à pieds, ça use les souliers....

Elle attendait impatiemment chaque randonnée.

Les autres jours, elle glanait les épis qui restaient après la moisson, jardinait, réparait de vieux postes avec son père.

A l'automne, les dernières récoltes se terminaient, elle ramassait des châtaignes.

Victor, avide d'argent, obligeait Rose et Marie à exploiter tout ce que la nature offrait au fil des saisons. Elles profitaient de cette liberté, rentraient avec des cageots de pissenlits, de doucettes. Elles vagabondaient dans les bois, remplissaient leurs paniers de fraises parfumées que Rose transformait en délicieuses confitures.

Chaque soir, il comptait la recette de son épouse. Il surveillait la vente des poulets, des lapins, qu'elle pesait sur sa balance Roberval. Elle se débrouillait pour garder un petit gain qu'elle dissimulait sous la doublure de son sac à main.

Encouragé par des clients, Victor s'équipa pour la pêche.

Si le poisson ne mordait pas, il rentrait l'air renfrogné :

- Aujourd'hui, je reviens bredouille, sale journée.

Rose et Marie chuchotaient :

- Avec cette moue boudeuse, il fait peur aux poissons.

Sa femme toujours conciliante, le réconfortait :

- Les champignons commencent à sortir. Demain, nous explorerons nos endroits habituels. Elle n'initia pas sa fille à la recherche de ces excellents cèpes, girolles ou autres. Dans le village, une famille décéda à la suite d'une mauvaise cueillette. Elle resta choquée par ce malheur.

En décembre, à la suite d'une bronchite, une vilaine toux persista. Victor lui posa des ventouses. Il entoura un petit bout de bois avec du coton qu'il trempa dans de l'alcool et le fit flamber. Il en badigeonna l'intérieur du verre, l'appliqua immédiatement sur la peau.

Il expliqua à sa fille :

- Ces verres disposés sur le dos de maman enlèvent le mal. Retirés, ces traces disparaîtront, elle guérira.

Les larmes aux yeux, Marie s' alarma :

- Maman, tu souffres, ta peau te brûle ? Je trouve ces soins barbares. Ne me soigne jamais avec ça, je préfère mourir !

Rose expliqua à sa fille les bienfaits de cette médecine ancienne :

- Après ces soins, ma toux s'arrêtera. Sur ma poitrine, je m'appliquerai des cataplasmes de farine de moutarde et de lin.

Pour les dix ans de sa fille, Victor s'absenta. Il revint au volant d'une automobile qu'il ne se gêna pas d'exposer.

Heureuses, Rose et Marie plaisantèrent :

- J'espère qu'elle démarrera, sinon, je connais une personne qui va pousser.

Chacune posa son doigt sur le bras de l'autre.

Victor organisa une fête.

Il fit part de son programme :

- Avec ce véhicule, nous irons taquiner le goujon. Pendant les vacances de ma fille, nous partirons chez ma filleule et son époux qui habitent à deux lieues. Ils travaillent la terre, élèvent des vaches laitières.

Les invités l'approuvèrent :

- M. Dupuis, partez tranquille, nous veillerons sur le jardin et sur vos bêtes.

Victor fit semblant d'être mal à l'aise :

- Que de gentillesse, je ne veux pas vous déranger !

Janvier fut très rigoureux.

Dans la maison, le poêle ronflait, les corps rougissaient. Rose calmait les flammes et revenait s'asseoir devant sa machine à coudre.

Marie terminait ses devoirs, elle s'approcha de sa maman :

- Que fais-tu ?

Elle soupira :

- L'été, je me consacre au jardin, l'hiver à l'habillement. Les voisins me donnent des vêtements de leurs filles, je les arrange. Je termine ce manteau et cette robe que tu porteras volontiers par ce froid. Avec mon œuf en bois peint, je rapiécerais les chaussettes. Cette laine bleue va me permettre de tricoter une veste, un pantalon, un béret pour ton baigneur. Ce costume le transformera en un joli petit marin.

En février, Victor rassembla les couteaux, les aiguisa sur la meule de gré qu'il lubrifia. Avant de partir à l'école, Marie rendit une dernière visite au cochon. En rentrant, la saucisse, le boudin et tous les autres morceaux s'étalaient sur une grande table.

En mars, il mobilisa Rose et Marie pour bêcher le jardin.

Le labeur terminé, il écrivit à sa filleule Rosalie. De bonne humeur, il blagua :

- Pendant que la terre se repose, imitons-la. Préparez vos bagages, nous partirons dès que le facteur nous apportera la réponse.

La lettre ne se fit pas attendre.

Victor nettoya l'auto, rangea les valises dans le coffre.

Tôt le matin, Rose tourna la manivelle. Le moteur fit entendre son ronron à la satisfaction de tous. Après un voyage très agréable, ils arrivèrent dans le village traversé par une rue unique. De chaque côté, des maisons s'alignaient accolées l'une à l'autre.

Les propriétaires sortirent pour les accueillir.

Marie entendit :

- Alors te voilà, tu es grande ! Quel âge as-tu maintenant ?

Rose secoua la tête :

- Dix ans, déjà !

Rosalie poussa son parrain dans le couloir :

- Ne restons pas dehors, entrez.

Son mari Gustave ouvrit la marche, se faufila entre un tas de fumier, une charrue et des stères de bois.

Dans la pièce principale qui servait de cuisine et de chambre, une chaleur bienvenue se dégageait d'une cuisinière. A l'évier en pierre, une pompe permettait de tirer l'eau du puits.

Du tiroir, de la grande table rectangulaire, Gustave sortit une miche de pain.

Rosalie ouvrit les deux portes d'une imposante armoire et se saisit de plusieurs torchons. Pour refermer ce meuble elle batailla, poussa l'ensemble avec ses mains et ses genoux. Rose l'aida pour rétablir l'équilibre. Très propre, ordonnée, elle garda très difficilement son sérieux devant ce foutoir.

Par une porte ouverte, Marie aperçut un lit. Elle chuchota à sa maman :

- Ils dorment dans un placard ?

Ces paroles déclenchèrent un rire qu'elle tenta de contenir. Elle se dirigea vers le couloir en entraînant sa fille. Dehors, elle s'évertua à reprendre un air naturel, expliqua :

- Ce que tu qualifies de placard, c'est un lit alcôve que l'on voit souvent dans les fermes. Rentrons, papa va se fâcher.

Rosalie montra la chambre d'amis. Deux grands lits et un bahut garnissaient la pièce.

Elle s'empressa de les rassurer :

- Les draps en grosse toile, l'édredon en duvet de volailles, vous protégeront du froid. Au-dessus, le grenier contient du fourrage pour les

vaches, il isole de cette basse température.

Rosalie, femme adorable, parla à Marie avec simplicité :

- Appelle-moi par mon prénom, tutoie-moi.

Elle la mena à l'étable, lui présenta les deux chevaux Rubis et Bijou. Un peu plus loin, des vaches et des veaux occupaient les lieux. Elle poussa un portail qui déboucha dans une grande cour. Marie y découvrit tout le matériel nécessaire aux travaux des champs. Des poules, des canards, des dindons, des oies s'agitaient. Rosalie lança des poignées de blé sur le sol. Tous accoururent, picorant à droite, à gauche, laissant peu de graines aux moins dégourdis. Elle expliqua :

- Les premiers jours de leur naissance, je les laisse dans une cage avec leur mère. Après, je les lâche avec les autres, je surveille les repas. Les gros ne se gênent pas d'écraser les petits pour s'alimenter.

Elle se dirigea vers un hangar et lui montra les lapins. Chargée d'une brassée de foin, elle la sollicita :

- Dans chaque clapier, tu mets un petit morceau de betterave fourragère, quelques grains d'avoine et de l'eau.

Elles regagnèrent la cuisine.

Gustave et Rose préparaient la table.

Une soupe aux choux attendait les convives. Un fromage égoutté et un bocal de mirabelles termina cet agréable repas.

Rosalie toléra les déplacements dans la ferme :

- Tu peux aller voir les bêtes, par contre, referme bien les portes derrière toi.

Un peu ennuyée, elle ajouta :

- Ici, l'étable sert de cabinet, pour faire pipi ou autre. Reste loin derrière les vaches, elles pourraient te blesser.

Elle se tourna vers son parrain :

- Nos voisins gardent leur petite fille, de l'âge de la tienne. Si tu es d'accord, elles joueront ensemble.

Victor accepta, ne manqua pas de mentir une fois de plus :

- A la maison, nous la voyons peu, elle se divertit avec ses amies. Enfant je travaillais comme un adulte, toi aussi ma filleule. Elle ne passera pas la même jeunesse que nous.

Il l'embrassa :

- Ma fille, ne la fais pas attendre.

Rosalie la présenta à Fernande qui fut ravie :

- Viens Marie, toutes mes copines nous attendent.

En rentrant, elle posa les questions qui la tracassaient :

- Quand pensez-vous-lui parler du secret de sa naissance ?

Le visage de Victor traduisit sa haine :

- Sa mère, cette femme indigne, se cache pour lui parler à l'école. Le juge lui a envoyé un courrier pour lui rappeler qu'elle refusa tous droits de visite. Notre fille est heureuse avec nous, ne la perturbons pas. A l'adolescence, elle comprendra cette pénible situation.

Rosalie tenta de le raisonner :

- Parrain, ne crains tu pas qu'elle se trouve à nouveau face à cette garce qui risque de lui dire la vérité ?

Rose comprit que ce sujet agaçait son époux :

- Rassure-toi, elle ne reviendra pas. Parlons de ta future cuisine. Mon mari va mesurer les murs, te fabriquer de jolis placards. Avec l'auto, il apportera facilement du matériel et des outils.

Marie partageait les jeux des autres enfants.

Rose la persuadait à profiter de ses vacances :

- Ne reste pas ici, pars avec tes amies. Chez sa filleule, il incarne à la perfection le rôle du gentil papa et du parfait époux. Moi aussi, je profite d'un traitement de faveur, je prépare les repas et je me repose.

Le départ fut très pénible.

Sur le chemin du retour, Marie sollicita sa maman :

- Je préfère que tu laves la vaisselle. Rosalie ne change pas l'eau, elle va la jeter à l'écurie. Chez nous, pour la nettoyer, tu la mets dans une bassine d'eau chaude, la frotte et la rince. Elle ne garde pas de graisse et s'essuie vite.

Rose détailla les gestes de Rosalie :

- Elle lave la vaisselle de cette façon pour garder l'eau grasse. Elle ne la jette pas à proximité des vaches, elle la donne aux cochons. Nous y reviendrons bientôt, tu suivras ses gestes et tu verras qu'elle nourrit ses porcs.

Une fois par semaine, Marie allait au catéchisme.

L'absence de certains enfants décevait M. le Curé, il disait :

- Un bon chrétien doit suivre l'enseignement de la religion. J'allume le gros poêle, je ne chauffe pas la salle pour les pattes des araignées. Monseigneur l'Evêque va se déplacer pour le sacrement de la confirmation. Ceux qui ne modifieront pas leur conduite, ne recevront pas cette grâce.

Pour attirer les récalcitrants, le prêtre projeta un film « muet » tous les jeudis. Aucun enfant ne manqua ce divertissement.

A l'Ascension, Marie reçut ce sacrement. Victor refusa d'y assister.

Passionné par la pêche, il en oublia ses postes radio. Il acheta des accessoires pour son épouse et sa fille. Un dimanche, Rose prépara le panier de victuailles. Ils longèrent la rivière pour choisir un endroit ombragé, calme et poissonneux. Victor attacha des bouteilles avec des

ficelles, les déposa au frais dans le lit du cours d'eau. Après quelques démonstrations pour initier Marie, il lui confia une gaule et une boîte d'asticots. La première fois, un poisson piqua à l'hameçon, elle tira trop vite, il retomba dans l'eau. Le second tenta de se suicider, elle releva la canne, il resta accroché dans l'arbre avec le fil. Acharnée, à la troisième tentative, une perche atterrit enfin dans le champ. Elle se rua vers sa capture, l'emprisonna dans la filoché. A côté, Victor perfectionniste, attachait un gros plomb à son l'hameçon pour mesurer la profondeur. Il amorçait avec des boulettes soigneusement préparées. Malgré ce fignotage, son bouchon ne signalait aucune touche, son panier restait vide. Marie, renseignée par des copains de classe, attrapait dans le pré des mouches et des sauterelles. Elle accrochait ces insectes à son hameçon, promenait sa ligne sur l'onde. Ce piège ingénieux attirait ablettes, gardons, goujons.

Rose s'approcha :

- Ma fille, prends ta bourriche, va mettre cette belle friture qui sautille sous le nez de ton père. Pendant qu'il digérera sa défaite, on cueillera des fleurs.

Elle lui montra sa richesse.

Victor surpris s'exclama :

- Pas possible, tu as vidé une nasse !

Sa maman l'attendait :

- Observe cette jolie libellule qui se pose sur les roseaux. Une coccinelle s'agrippait à un bleuet. Elle la posa sur sa main, la laissa monter sur le bout de son doigt :

- Coccinelle, nelle, nelle, va dire au Bon Dieu qu'il fasse beau demain.

Marie demanda :

- Qui t'a parlé de la coccinelle ?

Rose serra les mains de sa fille :

- C'est ma maman. Il ne faut jamais les tuer, elles portent bonheur. Si tu trouves un trèfle à quatre feuilles, tes désirs se réaliseront. Regarde ces fils, ils annoncent un beau soleil pour demain, on les appelle les « fils de la Vierge ».

Elle sauta de joie :

- Tant mieux, papa nous ramènera. C'est trop bien la pêche !

La fête foraine s'installait dans le bourg de Rosalie.

Pour terminer des étagères, Victor décida de partir un peu plus tôt. Dans l'auto, la joie s'affichait sur tous les visages.

Après les travaux des champs, les enfants rappliquaient :

- Oh, les filles, Fernande, Marie, venez !

La bande montait dans le vieux grenier, sautait dans le foin.

Le propriétaire criait :

- Descendez immédiatement ! Le plancher, fendu, vermoulu, est dangereux. Je laisse les fourches, vous risquez de vous en planter une dans les pieds, sortez. Si vous ne vous exécutez pas, je vous botte les fesses. Bande de chenapans !

A la fête, Marie désigna un cheval de bois, y grimpa. Le patron attachait un pompon rouge. Il le promena en rasant les têtes qui tournaient dans tous les sens, tels des automates. Elle l'attrapa plusieurs fois, gagna des tickets gratuits pour de nouveaux tours. Des étoiles brillaient dans ses yeux. En rentrant, Rose lui acheta une pomme d'amour, des rubans de guimauve. Elles s'arrêtèrent pour écouter l'orgue de Barbarie qui dispersait les notes d'une rengaine que les gens reprenaient en cœur.

Rosalie confia à Rose :

- Ce soir, la reine du pompon va s'endormir comme une marmotte. Demain, le vieux manège tournera encore.

Le temps passait. L'automne se devinait à ses parfums.

A la rentrée scolaire, Victor versa le contenu du cartable de sa fille sur la table. Il jugea le matériel en bon état et acheta uniquement des plumes Sergent Major.

Le matin, elle partit légère, heureuse de revoir ses copines. A huit heures, elle salua le laitier. Avec sa charrette tirée par un cheval il s'arrêtait à chaque ferme, chargeait les bidons de la traite, les déposait au lieu habituel. Le gros camion de la coopérative les récupérait.

Dans la classe, le maître plaça les élèves, distribua les livres et les cahiers.

Désireuse d'obtenir de bonnes notes, Marie restait attentive aux leçons de l'institutrice. Elle terminait un devoir lorsqu'une écolière fit irruption :

- L'orpheline, tu ne sors pas jouer !

Cette réflexion la fit sourire. Elle quitta la classe, tendit les bras pour attraper une balle lancée en sa direction.

Une autre fille cria méchamment :

- Toi l'orpheline, tu ne touches pas à ma balle !

Les enfants reprirent en chœur, l'orpheline, l'orpheline !...

Elle les regarda, déconcertée par cette révélation. Frappée par ces mots cruels, des larmes coulèrent sur ses joues.

L'institutrice, d'un coup de sifflet, mit fin à cette agressivité. Il chercha une leçon de morale adaptée, termina par un avertissement :

- Je déteste ce comportement odieux. Je punirai sévèrement celui ou celle qui ne respectera pas Marie.

Une copine argumenta :

- Tu ne portes pas le même nom que M. et Mme Dupuis. Vu l'âge de ta

maman, mes parents disent que tu ne peux pas être sa fille ! C'est peut-être ta grand-mère, mais pas ta mère.

A la sortie, elle surgit à bout de souffle devant Rose.

En sanglotant, elle libéra sa douleur :

- Maman, je n'ai pas de parents, je suis orpheline !

Surprise et bouleversée, d'un mouvement impulsif elle la serra très fort dans ses bras.

En l'absence de Victor, elle ne s'attarda pas sur le sujet :

- N'écoute pas ces vilains garnements, ils méritent un bonnet d'âne.

Sa fille insista :

- Pourquoi je ne porte pas votre nom ?

Intimidée par la réaction de son époux, elle mentit :

- Papa s'occupe de changer cette erreur, faite à l'état civil.

Marie, rassurée, critiqua les méchants :

- Maman, le maître punit souvent ceux qui se moquent.

Elle avertit Victor qui la gronda :

- Cesse de t'alarmer pour une boutade. Nos histoires ne regardent pas les gens du village, gardons le silence. Si tu couvais moins ta fille, elle se défendrait contre cette racaille.

Les enfants continuèrent leurs bavardages.

Ces moqueries réveillaient chez Marie, une souffrance endormie. Le doute la rongea, créait un poids qu'elle se sentait incapable de porter. Elle ne participait plus aux jeux, aux leçons, restée prostrée sous le préau.

Le maître jugea nécessaire de prévenir les époux Dupuis. Pour l'aider, il ne ménagea pas ses paroles :

- L'équilibre mental de votre fille me soucie. Avouez-lui la vérité, plus bénéfique que le mensonge. Si vous manquez de courage pour cette délicate confession, je préviendrai l'Assistante sociale.

Après son départ, Victor, furibond, gueula :

- Va la chercher. Ici, les secrets se règlent en famille.

Rose, sidérée, se rendit au verger :

- Marie, viens, papa veut te voir.

Elle la prit par la main, l'amena à la cuisine.

Sèchement, il lui parla de l'existence de sa mère Lisa :

- Cette femme, qui vient te voir devant l'école, t'a mise au monde. Le lendemain, elle se débarrassa de toi, te porta à l'orphelinat. Ensuite pour t'éloigner davantage, elle te confia à des ivrognes, au fin fond de la campagne. Elle eut écho de notre gentillesse, de notre dévotion aux pauvres affligés. Pour ne plus payer ta pension, un matin glacial de février, elle se débarrassa de toi.

Il lui montra le jardin :



- Elle t'abandonna là-bas, près du puits, à même le sol. Tu l'appelais en pleurant, « maman, maman ! ». Cette sale bête te laissa seule avec ta peur, tes larmes. Maman Rose entendit tes cris, te réchauffa et appela le médecin qui t'emmena à l'hôpital. Elle alla te voir chaque jour et l'on demanda ta garde. Ta mère, heureuse de continuer sa vie libre, se libéra de tous soucis. Elle précisa au juge qu'elle ne voulait plus te voir et demanda ton placement chez nous.

D'un geste brusque, Il saisit sa fille :

- Rien ne nous obligeait à te garder, tu n'appartiens pas à notre famille. Nous avons fait le choix de t'offrir notre cœur et notre maison. Nous ne regrettons pas notre décision, elle comporte des contraintes. Nous vieillissons, travaille pour nous dédommager, épargne nous les charges les plus lourdes. Si tu ne m'obéis pas, j'ai le droit de te renvoyer chez cette vilaine dame. Tu as une maman et un papa comme tous les autres enfants. Celle qui t'a jetée dehors, n'est qu'une vulgaire étrangère. Tu portes son nom, tout le monde en a un, tu pourrais aussi bien t'appeler « Tartempion ». Cette formalité permet de nous identifier dès la naissance.

Marie eut un violent soubresaut. Dans le désarroi de son esprit, elle essaya de comprendre les paroles de son père. Stupéfaite par cette révélation, elle se réfugia dans les bras de Rose qui la réconforta :

- Tu habiteras toujours avec nous. Papa dit des méchancetés, il ne les pense pas. Il ne sait pas te dire qu'il t'aime, pourtant, il s'est démené pour avoir ta garde.

Marie pleurait, d'une voix douce, elle répétait :

- Je suis une orpheline ! Maman, ma mère Lisa m'a laissée ici parce que je n'étais pas sage ?

Rose, attristée, la tranquillisa :

- Non, tu n'es pas responsable de cet abandon. A ta majorité, tu la verras, elle t'expliquera la raison de son geste.

Marie se révolta :

- Non ! Je ne la verrai jamais, je la hais. J'ai peut-être un papa, je n'en fiche !

Elle lui tapota la joue :

- Ma chérie tu as un père. Seule ta mère Lisa le connaît.

Rose éprouva une forte rancune contre son mari. Elle ne lui cacha pas son mécontentement :

- Marie n'est pas responsable des actes de sa mère. Tu ne connais que les reproches, le chantage. Pour une fois, manifeste-lui un peu d'affection. Des bises, des petits mots tendres, n'entacheraient pas ton honneur. Bref, cette enfant te servira toujours de cible.

Sa réponse confirma ses soupçons :

- Sans tes pleurnicheries, cette gosse n'aurait jamais franchi le pas de ma porte. Ton caprice me coûte cher. Je ne te parle pas de notre intimité inexistante avec ce pot de colle. La vérité va la stimuler, elle travaillera davantage. Je lui répéterai souvent qu'elle nous doit la vie.

Si Marie s'amusait avec son baigneur, il ne le supportait pas, crachait son venin :

- C'est sûrement un cadeau de ta mère, le seul en onze ans. Elle ne se ruine pas, elle préfère acheter de jolies robes pour plaire aux hommes.

Elle courait vers sa maman :

- Papa nous déteste, toi aussi, il te gronde souvent. Tu admirais tes jolies fleurs dans le jardin, il ne le supportait pas. Tu les regrettes, je te vois triste en regardant celles des voisins.

Rose affirma :

- Non mon Ange, maintenant, je chouchoute les haricots, les petits pois, les carottes, les radis, les tomates. Il ne m'a pas privé de ma plus belle fleur. Celle qui s'épanouit toute l'année par son joli sourire, ses gros câlins. Mon bouquet de fraîcheur, je t'aime très fort.

## *Mon Amie, Ma Sœur*

Depuis l'aveu de Victor, Marie ne cessait de penser à sa mère. Seul, le doux visage de Rose apparaissait. Isolée du monde, la petite pipelette ne commentait plus le moindre événement. Elle souffrait de l'indifférence de cette Lisa et de l'affection frivole de son père.

Secouée d'un frémissement d'amertume, Rose songeait :

- Pauvre gosse, destinée à fonder un foyer, que la vie la protège d'une union mensongère. Le destin capricieux favorise les uns, oublie les autres.

Aimante, elle la divertissait par un mot, un sourire, un signe de la tête, une moquerie dans le dos de Victor. Elle lui grillait du pain sur la cuisinière, y ajoutait une couche de saindoux. Du chocolat, des bonnes tartines de confiture ou de crème l'attendaient. Pour la distraire, elle lui apprenait des expressions du patois Lorrain. Elle lui inculquait des astuces pour conserver certains aliments dans la cave voûtée.

Victor hachait finement des choux blancs avec un couteau, sorte de rabot. Elle les mettait dans des tonneaux avec de la saumure aromatisée de baies de genièvre pour la fermentation.

Satisfaite de sa préparation, elle exultait :

- Par grands froids, nous mangerons une bonne choucroute.

Avant que les poules s'arrêtent de pondre, elle préparait dans un grand pot en grès, une solution de sel et de silicate de chaux. Elle lavait les œufs, les déposait délicatement dans ce récipient, puisait dans cette réserve pour l'hiver. Là aussi, elle s'adressait à sa fille en souriant :

- Quel bon frichtic ! Qu'en penses-tu ?

Elle confirmait en Français :

- Oh oui maman, de bonnes omelettes et des gâteaux.

Elle prenait le moulin à café en bois, à manivelle coudée, y déposait quelques grains et lui tendait. Marie le serrait très fort entre ses genoux, mettait toute son énergie pour l'actionner. Rose enlevait le tiroir et

déposait cette fine poudre dans la passette sans oublier une petite poignée de chicorée.

Suite à divers déménagements imposés par Victor, elle mélangeait les expressions locales et testait sa fille :

- Va au schloff. Tu te lèves tôt pour assister à la messe.

Marie allait se coucher. Tous les matins, le bas du visage enfoncé dans son cache-nez, elle se dirigeait vers l'église. Le vent froid du nord sifflait à travers les petites rues et freinait sa marche. Elle assistait à tous les offices pour se préparer au sacrement de l'eucharistie.

Enfin la température s'adoucit.

Début Avril, dans la maison d'en face, une dame et sa fille emménageaient. M. Firmin, habitant du village, les aidait.

Marie s'inquiétait du moindre de leurs mouvements.

Une fillette serrant un petit coq dans ses bras, s'approcha. D'une douzaine d'années avec de jolies joues rondes, les cheveux bruns retenus par un bandeau, elle se manifesta :

- Je m'appelle Anne et toi ?

Méfiant depuis l'apparition de cette femme inconnue, elle se dissimula dans le jardin.

Le lendemain, le maître présenta la nouvelle élève, il lui demanda de s'asseoir à côté de Marie. Elles devinrent vite inséparables. Si l'une recevait des coups de férule, l'autre se voyait infligée d'une punition.

La maman d'Anne ne percevait aucun revenu. Pour survivre, elle accepta toutes les offres. La Mairie lui confia l'entretien de l'école, de la salle des fêtes, la fonction d'annonceur public et l'heure de couture obligatoire pour l'année du C.E.P.

Au roulement du tambour, les villageois sortaient pour écouter la voix de Mme Dejean qui criait :

- « Avis à la population ! » suivi des communiqués municipaux.

Le soir après la classe, Marie se précipitait pour accomplir les travaux habituels. Avec son amie, tout ce labeur devenait un jeu, les pitreries ne manquaient pas. Elles étudiaient les leçons, rédigeaient un devoir de grammaire, se concertaient sur un sujet difficile et mal compris en classe. Leurs voix gaies reflétaient des filles heureuses, les rires fusaient, les petits ennuis s'enfuyaient.

Rose demandait à Anne :

- Ta maman rentre tard ?

Elle confirmait d'un signe de la tête.

Touchée par cette sa situation, elle ajoutait une assiette.

Un jour, Marie intriguée lui demanda :

- Anne, tu n'as pas de papa ?

Elle répondit avec dans les yeux un sentiment d'hostilité :

- Mon père refusa d'assumer son rôle. Il nous quitta un mois après ma naissance, je le hais ! Je ne veux ni en entendre parler, ni le connaître. A cause de lui ma mère continue son existence désolée. Elle accepte tous les travaux qu'on lui propose. Mon oncle, son frère, nous héberge dans cette maison qui lui appartient.

Marie regarda son amie avec compassion :

- Abandonnée par ma mère, M. et Mme Dupuis m'élèvent depuis l'âge de deux ans. Nous formons un beau duo, celui des « rejetées ! ».

Anne la charria :

- Ma sœur unissons-nous pour le meilleur et pour le pire. A nous la belle vie, les délicieux gâteaux de ta maman et les sermons de ton papa.

En vacances, elles ne se quittaient plus.

Rose, amusée, les écoutait s'esclaffer. Elle s'en réjouissait :

- Un seul regard leur suffit pour qu'elles se comprennent. Quelle bénédiction l'arrivée de cette enfant captivante !

A la profession de foi, M. le Curé et sa maman disposèrent des fleurs dans des vases pour orner l'église. Les parents participèrent à la préparation de cette cérémonie.

En ce joli mois de juin lumineux, le soleil clair et beau semblait jeter sur la terre des promesses de joie.

Rose habilla Marie d'une aube blanche, avec une émotivité qu'elle tentait de contenir. Elle sortit son mouchoir, cracha dessus, enleva une petite tâche sur la bouche de sa fille qui se rebella :

- Maman, je me lave très bien la margoulette !

Anne arriva, sa jolie robe confectionnée par sa maman fit l'admiration de tous. Mme Dejean et son frère les rejoignirent.

Victor passa son bras sous celui de son épouse, tous se dirigèrent vers l'église.

Des voix pures retentirent. Les enfants tous de blanc vêtus, avec recueillement, chantaient un cantique. Ils tenaient un cierge allumé et s'avançaient vers le chœur, accompagnés à l'harmonium par la mère de M. le Curé.

Rose, comblée, suivait des yeux sa fille sereine à côté de son amie.

La messe se termina.

Victor sous le porche, un appareil photo à la main, les attendait :

- Il faut immortaliser ce beau jour. Marie tiens maman par la taille. Mes deux femmes préférées, souriez le petit oiseau va sortir.

Il appela Anne, proposa ses talents de photographe.

Un voisin lui tapa sur l'épaule :

- M. Dupuis, allez poser avec votre épouse et votre communiant.

Au retour, Victor s'adressa à la maman d'Anne :

- Mme Dejean, ne nous séparons pas, venez tous les trois. Avec ma femme, vous nous servirez un festin.

Victor surveillait tous les devoirs de sa fille, la punissait à chaque note en dessous de la moyenne. Souvent, par peur de recevoir des claques, elle lui montrait son cahier à signer juste avant de se rendre à l'école.

La colère le dominait :

- Tu me montres cette punition maintenant ! Tu ne perds rien pour attendre. Ce soir, je réglerai cet oubli, tu prendras une beûgne dont tu te souviendras longtemps.

Marie redoutait cet avertissement qui correspondait à une correction ou les coups tomberaient, sans discontinuer.

Suite à ses excès de violence, des rumeurs circulèrent.

L'Assistante sociale se rendit chez Mme et M. Dupuis.

Désappointée, elle exposa le motif de sa présence :

- Je veux vous parler de certains faits qui me dérangent. Pour les agissements de la mère de Marie, M. Le Juge est intervenu. Le problème ne se posa plus. M. Dupuis, élever cette enfant vous honore. Pensez à sa jeunesse, on l'a bien trop vite derrière soi, laissez-la s'amuser. Allégez ses charges, cessez ce chantage vis-à-vis de sa mère. Je compte sur vous pour transformer votre rôle de père Fouettard, en celui d'un bon papa. Restez dans la légalité pour conserver notre confiance. Dans deux ans, elle se présentera au certificat d'études primaires, je désire qu'elle obtienne de bonnes notes. Dans ce cas, l'Etat l'aidera pour continuer les études.

Victor s'excusa :

- J'aime ma fille, je pensais seulement agir pour son bien.

Elle l'ignora, se tourna vers Rose :

- Je vous remercie pour l'affection que vous portez à Anne. Cette enfant s'accorde bien avec la vôtre. Elle se plaît avec vous, apprécie votre bonne soupe.

Elle toisa à nouveau Victor :

- M. Dupuis, je ne vous refuse aucune aide. Vous profitez bien de sa situation d'orpheline. Je vous conseille vivement de ne pas oublier qu'elle n'a que douze ans. Cet avertissement deviendra un rapport officiel si vous ne respectez pas votre promesse. Sa mère Lisa ne doit pas représenter pour Marie un croque-mitaine.

Après ces recommandations, elle les quitta.

Victor explosa de rage :

- Que les gens s'occupent de ce qui bout dans leur marmite. Si Anne déambule ici, je la fous dehors !

Rose, éccœurée, se rebella :

- Victor, que fais-tu de ton honneur, ta fierté, de l'image d'un homme bon ? Si les gendarmes nous la retirent, pense à notre peine. Cesse de rabâcher toujours les mêmes mots au sujet de sa mère. Ne commets pas l'erreur de la séparer de son amie.

Il garda son calme, quitta la pièce sans aucun commentaire.

Par la fenêtre ouverte, le soleil entra dans la chambre de Marie. Elle retrouvait tous les parfums du jardin et du verger.

La journée se présageait magnifique.

Victor organisait une sortie à la pêche, il emmenait Anne.

Marie se réjouissait de montrer ses talents à son amie, lui réservait quelques coups fumants.

Un couple très gentil, M. et Mme Brissot, se joignaient à eux.

Les poissons ignorèrent les vers ou les asticots. Dépité, Marcel proposa de jouer aux cartes. Les femmes gagnèrent sans cesse, Victor garda difficilement sa bonne humeur. Il se força pour plaisanter :

- Et bien, quelle défaite, on ne peut pas tout avoir, « malheureux au jeu, heureux en amour ». Ohé ! Les filles, nous rentrons, rangez vos lignes. Si vos poissons vous donnent du souci pour les transporter, appelez-nous.

Marie et Anne montrèrent la filochette vide :

- Regardez les as de la pêche !

Cette remarque déclencha un humour communicatif.

Eve murmura à son amie :

- Quel changement, tant mieux pour vous et votre fille.

Loin des oreilles de son mari, Rose lui confessa le rappel à l'ordre de l'Assistante sociale.

Mme Brissot, méfiante, répondit :

- Il tient à sauver sa réputation. J'espère que le naturel ne reviendra pas au galop ! Nous le souhaitons pour vous et Marie. Beaucoup de gens ne l'apprécient pas.

Elle la supplia :

- Je ne veux pas perdre votre loyale amitié, votre précieuse compagnie. Ne le contrariez pas, il mettrait fin à notre relation.

Un ancien pêcheur lui donna une barque. Il la remit en état, la badigeonna de plusieurs couches de goudron pour l'imperméabiliser.

Les filles allaient le voir, cueillaient des coquelicots pour pêcher des grenouilles. Elles accrochaient un pétale rouge à l'hameçon, passaient cet appât devant ces pauvres bêtes qui se reposaient sur les nénuphars. Friandes de la couleur de cette amorce, elles sautaient pour l'attraper. D'un coup sec, les filles les tiraient, les déposaient dans le pré. Elles se débattaient pour sortir de ce piège. Celles qui y parvenaient, plongeaient rapidement au fond de la mare. D'autres moins débrouillardes, finissaient

dans la poêle. Rose les rôtissait, y ajoutait de la crème fraîche.

Elle taquinait ses deux protégées :

- Les jours de pêches se suivent, mais, ne se ressemblent pas. Marie à ta première sortie avec ta copine, tu n'as même pas attrapé une ablette.

Anne se moqua :

- Mme Dupuis vous n'y pensez pas, avec ses conseils, je risquais de vider la rivière. Toutes ces grenouilles, enfin presque toutes, sont les résultats de ma pêche. Mon second les décrochait et les mettait dans la nasse.

Les réparations de la barque se terminèrent. Amarrée avec une vieille corde à un arbre, elle dansait au rythme des vagues. Victor se décida à l'essayer. Il la détacha, ce bruit déranga des poules d'eau, des colverts en maraude.

Rose, inquiète, resta déterminée :

- Papa ne te fâche pas, je resterai sur la terre ferme.

Les filles montèrent sans hésiter.

Victor les suivit et demanda à son épouse de lui envoyer la corde. Bien assis, il manœuvra les rames, l'embarcation se déplaça. Ils traversèrent, se retrouvèrent sur l'autre rive.

Marie agita son bras vers sa maman :

- Tu nous vois, tout va bien.

Au retour, il écopa pour vider une légère infiltration d'eau.

Il la rattacha, signala l'avarie :

- Je la ressortirai demain pour colmater certains endroits.

Rose, soulagée, l'approuva :

- Papa sois prudent. Voguons sans risque, ne finissons pas en pâture aux poissons. Vérifie scrupuleusement l'étanchéité.

Cette acquisition favorisa les parties de pêches.

M. Brissot s'acharna à ferrer un brochet, il le captura enfin. Son épouse s'empressa de les photographier. Il manifesta sa joie, en parla avec fierté :

- Ce beau poisson me narguait depuis un mois, je le tiens enfin !

Chaque année, M. le Curé organisait une kermesse. Cette fête permettait de se rencontrer, se distraire. Des enfants pêchaient, d'autres lançaient des balles sur des boîtes. Un couple proposait des gâteaux offerts par différentes familles. Un homme vendait de la barbe à papa. Cette confiserie, faite de filaments de sucre aromatisé enroulés sur un bâtonnet, régalaient petits et grands. Anne et Marie bradaient les derniers tickets de la tombola.

Suite à une lettre de Rosalie, Victor rassembla des outils. Cette invitation le transforma, il alla vers Anne :

- Veux-tu venir chez Rosalie ?



Son visage s'illumina :

- Oh oui, M. Dupuis, je vous remercie de me le proposer.

Il l'attrapa par le cou :

- Ma belle, allons demander l'autorisation à ta maman.

A huit heures, tout le monde s'installa dans l'auto.

Marie énuméra les bons et les mauvais côtés de la ferme :

- Cette dame dispose d'une pompe sur l'évier qui lui tire l'eau du puits.

Pour les cabinets, il te faudra te rendre à l'écurie derrière les vaches. Cette corvée reste également valable pour la nuit, heureusement, tu ne te lèves pas. Le soir maman fait comme la tienne, elle laisse un seau hygiénique dans les chambres. Le jour nous allons dans la cabane du jardin. Pour la vaisselle, je te passe les détails sur sa façon de la laver, tu les découvriras toi-même.

Le voyage terminé, Victor se gara devant chez sa filleule.

Marie sortit en courant, attrapa brutalement la clenche de la porte pour rejoindre Rosalie.

Victor la gronda :

- Actionne la poignée avec douceur et ne laisse pas ton amie là.

Elle prit le bras d'Anne et l'encouragea :

- Viens, ils sont très gentils, je les aime beaucoup.

Tout le monde se retrouva autour de la grande table rectangulaire pour se désaltérer.

Fernande qui les guettait, se montra :

Marie, Anne, venez jouer toute la bande vous attend !

Elles se précipitèrent pour se défouler.

Après le repas, Gustave s'adressa aux filles :

- Avec Rosalie, nous allons faucher, nous vous emmenons.

Il se dirigea vers l'écurie, détacha les deux chevaux Rubis et Bijou. Il leur passa le harnais sur le dos, les plaça à la faucheuse le long de la timonière. Marie hissée sur Bijou, Anne sur Rubis se cramponnèrent, très fières de jouer à la cavalière.

Effrayée, Rose supplia :

- Promets-moi de me les ramener, saines et sauvées.

Rosalie confirma :

- Ces braves chevaux, dociles, promènent les enfants du village. Fais confiance en mon époux, il veillera sur tes deux inséparables.

Le surlendemain, Gustave attela Rubis et Bijou à la charrette aux flancs évasés, ils hennissaient légèrement.

Il fit un signe aux filles :

- Montez, le temps est orageux, nous rentrons le foin. Dans la culture on ne connaît pas les vacances. Elles égalisaient sagement au-dessus des

ridelles ce tas d'herbe doux, puis le tassaient.

Rosalie les complimentait :

- Bravo mes vaillantes paysannes. Nous rentrons, tenez-vous.

Gustave fit claquer le fouet, les chevaux tirèrent vigoureusement.

Après le dîner, Anne et Marie retrouvaient la troupe d'aventuriers pour jouer à cache-cache dans le grenier pourri. Les planches craquaient, cédaient sous leur poids. Les fourches traînaient, rien n'arrêtait ces je-m'en-foutistes.

Rosalie profitait de l'absence des filles pour s'épancher sur l'évolution de la ferme :

- Nous travaillons cette terre transmise par la famille de Gustave. Nous nous levons tôt chaque matin pour l'exploiter. Parrain veux tu me dire pourquoi, pour qui ? Aucun héritier ne perpétuera ses biens, si chers à ses parents et à ses ancêtres.

Rose partageait la même peine, elle tenta de la raisonner :

- La nature décide, il faut s'incliner. Victor désirait un fils pour perpétuer son nom, je n'ai jamais pu lui donner. Dès que la fatigue pèsera, vendez tout, passez une vieillesse tranquille.

Victor entoura les épaules de sa filleule :

- Réfléchissez, je vous conseillerai dans vos formalités.

Machinalement, Rosalie alla vers la campagne qui s'étendait au-delà de la propriété.

Rose prit sa main tremblante :

- L'existence nous paraît injuste. Victor aime Marie, mais, ce n'est pas son sang qui coule dans ses veines. Il me reprocha souvent ma stérilité. Gustave accepta cette déception sans te blâmer. Tu te tracasses sans raison, tes cousins viennent de temps à autre et vous trouverez une solution bénéfique pour tous.

Cette confiance la laissa perplexe :

- Rose, mon parrain t'adore. Tes propos au sujet de ton infécondité me surprennent. Il t'a prouvé son amour en luttant pour obtenir la garde de cette enfant. Prends bien soin de ton adorable époux, reste digne de sa reconnaissance.

Elle confirma sa pensée, souhaita que cette conversation ne vienne jamais aux oreilles de son si gentil mari !

Les filles les quittèrent difficilement.

De retour, Anne s'empressa de raconter ses aventures à sa maman et à son oncle.

Marie retrouva la pierre à eau, le seau, la louche en cuivre.

Rose la regarda :

- Elle te plaît la fontaine de Rosalie ? Patiente, la Mairie va bientôt

nous équiper.

Dès son arrivée, Victor fit l'inspection de ses propriétés. Il pria ses deux boys de le suivre pour lui donner un coup de main. Il commença par sa barque, tous repassèrent une couche de goudron. Marie et Anne rentrèrent toutes tâchées. Rose frotta avec du beurre leurs mains, leurs pieds, tous les endroits recouverts de cette pâte noirâtre.

Elle les taquina :

- Je ne peux pas en mettre partout, adieu les bonnes tartines du goûter !

Victor prépara un épouvantail pour protéger ses pêches de vigne. Il l'accrocha sur une branche pour faire fuir les oiseaux. Cette acrobatie terminée, il fit un signe aux filles :

- Nous repasserons après. Allons vers les ruches et récolter des légumes dans mon champ. Vous remplirez les paniers et les porterez, ainsi, vous économiserez mes reins.

En revenant, il s'approcha de ses pêchers. Le bruit ameuta les gourmands qui se régalaient à côté de son guignol. Ils s'envolèrent à son approche. En colère, il proféra des injures, menaça de leurs envoyer quelques plombs dans les ailes.

Anne pouffa de rire :

- Ton père ne comprend rien. Il faut qu'il monte dans l'arbre, avec sa tête de gorille il ferait fuir un régiment. Ce n'est pas l'envie qui me manque de le conseiller. En haut, la casquette de travers entre quelques poires, il représenterait une jolie marionnette. En bas, je raffolerais de tirer les ficelles !

Cachées, elles étouffaient difficilement leurs éclats.

Les beaux jours de septembre prolongèrent l'été.

Marie embrassa sa mère, prit son cartable et retrouva Anne. Toutes deux, chaque matin, assistaient à la messe. Pour renouveler leurs vœux, un an après la profession de foi, elles ne manquaient aucune célébration religieuse. A la sortie, elles se dépêchaient de rejoindre les copines, le coup de sifflet ne tardait pas.

Anne moins dévote, suivait Marie en disant :

- L'hiver, dans le froid, la neige, je trouve que Dieu nous inflige une pénitence. Comment as-tu récupéré ton acte de baptême ?

Marie s'épancha :

- Quelques jours après ma naissance, ma mère me déposa à l'orphelinat. A cet endroit, je reçus ce sacrement. Il faut que tu croies en la Divine Providence. Nous allons bien, pas trop laides puisque les garçons nous badent, toi Gilles, moi Hugues. Ma sœur, par notre amitié, nous puisons la force d'avancer dans la vie. Réussissons ce C.E.P., il nous ouvrira les portes du succès et le bonheur que nous méritons.

Tous les matins, l'instituteur lisait une leçon de morale. Par cet enseignement, il éduquait ses élèves dans le respect. Ce brave homme supportait la stupidité de certains écoliers, grâce aux bonnes notes des autres. Ils se réjouissaient au plus petit résultat des défavorisés et bannissait le mot cancre ou âne de son vocabulaire.

Parmi les fractions, la règle de trois, les problèmes de trains qui se croisaient, les robinets qui fuyaient, Marie préférait le calcul mental. Elle révisait souvent la table de multiplication. Il lui suffisait de regarder au dos du cahier de brouillon. Avec les coups de pieds aux fesses que Victor lui envoyait, les contrôles lui paraissaient un jeu. Par contre, elle redoutait la dictée, le maître désignait un élève pour la copier sur le tableau noir. Il se munissait de sa règle, marchait dans l'allée centrale. Il lisait le texte en articulant chaque mot très distinctement. Régulièrement, il s'arrêtait, rappelait les embûches :

- Attention au pluriel, aux accords, aux mots invariables, au sujet, à la conjugaison. Formez bien vos pleins et vos déliés. Les fautes d'inattention diminuent vos notes. Les enfants s'empressaient de relire les phrases. En même temps qu'il énumérait les pièges du français, les coups de règle tombaient sur les doigts où sur les oreilles.

La géographie avec ses régions, ses fleuves, ne motivait pas Marie. Elle ne partait jamais, ignorait ce monde inconnu. Elle écoutait plus volontiers l'histoire des rois de France qui laissaient le peuple dans la misère. Ils évoluaient dans un grand luxe, habits de cour, cadeaux aux Favorites. Ils ordonnaient de bâtir des châteaux où un tas de malheureux y laissaient leur vie pendant ces pénibles et dangereuses constructions.

Elle murmurait à Anne :

- Ouf ! Cette époque est définitivement abolie.

Son amie hochait la tête :

- Non, j'en connais un. N'oublie pas ton roitelet qui te sert de père et qui nous prend pour des serfs.

Marie adorait la rédaction, développait le sujet demandé avec facilité et l'illustrait. L'instituteur le lisait à chaque correction.

Un jour, il écrivit sur le tableau :

- Parlez-moi de vos parents ?

Marie leva le doigt :

- Pardon Monsieur, les vrais ou les faux ?

Conscient de son indécatesse, il passa un coup d'éponge sur le tableau, changea de thème. Pour détendre l'atmosphère, il plaisanta :

- Allez Marie, tu vas encore nous surprendre.

La maman d'Anne couturière, venait à l'école et transmettait son savoir aux filles. Sur un petit rectangle de toile blanche, munie d'une aiguille et

d'un coton rouge, elle apprenait les premiers points d'ourlet, point d'épine, de croix, de chausson.

Elle les prévenait :

- Soyez attentives, appliquez-vous. Au C.E.P. vous aurez dessin ou couture. Il vous faut apprendre à faire les brides, les boutonnières, les reprises, les ourlets.

Marie détestait ce cours, gauchère, elle ne parvenait pas à tenir son aiguille comme l'enseignait Mme Dejean. Cette brave dame tentait de s'excuser :

- C'est difficile de te guider. Je ne tiens pas mon tissu avec la même main que toi. Je dois consacrer à chacune un peu de mon temps. Ne t'attriste pas, demande à ta maman de te former à cet art.

Marie allait s'asseoir dans un coin avec son petit bout étoffe, songeait :

- Pas seulement contente de m'abandonner, ma mère m'a collé une tare. Papa m'appelle l'empotée, « l'idiote du village ».

Petite, après bien des efforts et des coups, son père la força à écrire et manger avec sa main droite. Elle ne se sentit pas à l'aise pour réussir des travaux de précision et continua à se servir de sa main gauche.

Le maître la réconfortait :

- La note de couture n'est pas primordiale pour le C.E.P. Le tirage au sort te favorisera peut-être, tu sortiras de la boîte, l'option « dessin ».

Pendant les vacances, il fabriquait des mirlitons. Il coupait une petite flûte en roseau, fermait les deux côtés à l'aide d'une feuille à cigarette. Il en distribuait un à chaque élève. Ce petit instrument de musique vibrait sous l'effet de l'air insufflé par l'une des deux ouvertures latérales. Des mélodies en sortaient, toute la classe aimait ce cours. L'instituteur écoutait les chants et les notes catastrophiques de Marie. Si elle ouvrait la bouche pour entonner quelques comptines, elle subissait les rires de tous.

Pour ne pas la démoraliser, il s'adressait à toute la classe :

- On verra ce que vous ferez devant le jury. Le tirage au sort favorisera peut-être les uns au désavantage des autres qui n'étudient jamais la récitation.

La récréation permettait de rigoler, oublier les notes médiocres, les punitions du soir. Les filles jouaient à la marelle, à la corde, les garçons aux billes, à saute-mouton.

En l'absence de son mari, Rose appelait Marie et Anne :

- Venez à la cuisine, nous allons préparer un bon gâteau, sortez la migaine du buffet.

Aussitôt, elles choisissaient leurs pâtisseries préférées et posaient les ingrédients sur la table. Heureuses de partager ce moment, de déguster ces délicieux desserts, elles proposaient leur aide :

- Nous nettoierons le caillon. Pendant qu'il cuira, nous laverons la vaisselle, le sol. Vous nous distrairez par vos expressions régionales.

Elle confirmait :

- Bien sûr mes beautés, avec une surprise !

Pour les récompenser Rose se mettait dans la lumière. Elle tendait les bras, agitait les mains, créait des ombres chinoises. Marie et Anne devinaient les formes qui naissaient sur le mur. Elles gagnaient des bonbons qu'elles se partageaient.

Avant l'hiver, Victor aidé de Marcel rangea sa barque, la protégea des rigueurs du froid.

Chaque semaine, l'oncle d'Anne venait pour bricoler. Il fumait la pipe avec du tabac brun ou chiquait. Pour plaire aux filles, il jouait de l'harmonica. Il en offrit un à chacune.

Anne se débrouillait. Marie soufflait, sans résultat.

Une fois de plus, Victor se moqua d'elle.

Sa femme plaida sa cause :

- Au lieu de l'élever dans la peur d'un séisme, apprends-lui plutôt le solfège. A l'école, sa note ne change jamais, elle collectionne les zéros. Avec ton acharnement à la faire chanter au sujet de Lisa, elle devrait faire la pige aux divas. Dans de telles conditions, une enfant n'a pas envie de fredonner des sons harmonieux. D'ailleurs depuis qu'elle habite ici, elle chevrote.

En septembre, Rose prévenait le charbonnier qui arrivait avec ses gros sacs. Il les transportait les uns après les autres sur son dos, les ouvrait. Par l'intermédiaire d'un soupirail, il glissait sa marchandise dans le sous-sol. Avec une pelle Marie rassemblait tous ces boulets, les entassait dans un coin. Elle exécutait ce travail sale et fatiguant pour épargner cette tâche à sa maman.

A la fin du mois, Victor attendait ses résultats scolaires, il lui tarda de les voir :

- Alors ma fille, que me camoufles tu ? J'attends ton cahier de composition !

Marie se défendit :

- Non papa, ça va. A cause d'une petite faute d'orthographe, je me retrouve à la deuxième place.

Rose calma l'ambiance :

- Deuxième, je te complimente !

Victor s'approcha :

- Et bien, on va régler cette faute avec des bonnes paires de gifles, tu finiras bien par terminer première.

Marie bredouilla :

- Le maître me félicite, regarde ces mots « Bon travail ».  
Victor s'acharna, le visage décomposé, il s'époumona :

- Je me fiche de ce qu'il marque. La prochaine fois, je veux lire :  
« Première, très bon travail ».

Rose s'approcha :

- Papa tu ameutes tous les voisins.  
Il lui montra le poing :

- Disparais de ma vue, va surveiller ta soupe ! Je reste le seul à juger ses résultats, distribuer les punitions ou les récompenses. Tu connais notre accord, je te conseille de t'y tenir pour ta tranquillité.

Il saisit sa fille :

- Si tu ne veux pas gagner ta vie sur le trottoir, apprends !  
Marie quitta la pièce en pleurant.

Rose sortit toute cette colère qui la rongait :

- A chaque fois que tu la maltraites, le voisinage profite de tes scènes odieuses. Elle travaille bien en classe, tu te ridiculises. Tu tiens à ta popularité, la honte t'éclaboussera. Si l'Assistante sociale se déplace, ne compte sur moi pour te défendre.

Pour ne pas altérer son emblème, il écrivit une lettre très touchante au quotidien régional. Un journaliste annonça sa visite.

Il imposa à Rose un rôle bien défini :

- Confirme toutes mes paroles et affiche un visage affecté. Ajoutes y une petite larme.

Enragée, assise à côté de son époux, elle trépignait.

Victor déballa une histoire habilement préparée :

- Un matin glacial de février, une femme déposa dans notre jardin une petite fille de deux ans. Mon épouse la réchauffa. En hypothermie, couverte de plaies, apeurée, elle pleurait et criait :

- Non, pas bobo !

Il s'arrêta, fit semblant de s'apitoyer :

- A la vue de cette enfant abandonnée, battue, notre cœur se serra. Je fis prévenir le médecin qui nous accompagna à l'hôpital. Tous les jours, même pas mauvais temps, nous allions la voir. En attente d'une décision de justice, convalescente, elle séjourna ici. Notre cœur se brisa le jour où le tribunal nous demanda de la ramener à l'orphelinat. Regardez la photo sur le buffet, quelle belle gosse. Notre amour pour cette enfant attachante, nous incita à faire une demande pour la garder. La justice nous la confia et nous la gâtons avec nos petits moyens. Notre priorité, c'est de la rendre heureuse.

Il regarda sa femme :

- Ma chérie, ce n'est pas toi qui dira le contraire, tu as usé ta vue à

pleurer pour cette petite oubliée.

Elle réitéra les consignes de son mari.

Le journaliste ému par cette touchante histoire, les loua :

- Quel courage, à votre âge, cette bonne action vous honore. Demain jeudi, je viendrai avec mon chef de bureau. Nous l'emmènerons en ville pour lui offrir quelques cadeaux. Mme et M. Dupuis parlez lui de notre visite.

Victor s'empressa de préciser :

- Les jouets, je les lui fabrique. Elle manque de vêtements.

Dès que Marie rentra de l'école, il la saisit par le bras :

- Tu le sais, tu es orpheline !

Elle répondit timidement :

- Oui papa.

Il continua :

- Des personnes qui s'occupent des enfants abandonnés, viendront te chercher et te ramèneront. Ils t'achèteront des cadeaux, accepte tout ce qu'ils t'offriront. N'oublie pas de les embrasser et de les remercier pour les amadouer.

La panique l'envahit. Elle guetta le départ de Victor et fonça :

- Maman, je ne crois pas papa, il me cache la vérité. Cette femme vient me chercher, je ne vous reverrai jamais.

Elle la serra contre elle :

- Ma chérie, papa ne te ment pas. Crois-tu qu'il te laisserait partir ? Et moi je suis là, le premier qui touche à toi, je le saigne comme un poulet.

Les larmes roulaient sur ses joues, surprise par la remarque de sa maman elle sourit :

- Et bien, celui-là, je le plains !

Elle passa une nuit très agitée.

Le matin elle se jeta dans les bras de Rose :

- Ma fille, mon Cœur, que se passe-t-il ?

Elle expliqua le rêve affreux qui hanta sa nuit :

- Ma vraie mère Lisa me tirait par la main et me grondait. Je t'appelais, tu ne bougeais pas, tu pleurais et papa riait.

Rose trouva les bons mots pour qu'elle reprenne confiance.

A quatorze heures, la voiture se gara devant la porte. Une dame en sortit et s'approcha de Marie :

- Bonjour, tu es très jolie. Viens, nous allons dans la ville voisine.

L'homme qui conduisait s'arrêta devant un grand magasin. La femme la fit descendre. Elles entrèrent toutes deux dans une boutique. Elle s'adressa à la vendeuse :

- Je veux habiller et chausser cette enfant pour l'hiver, faites le



nécessaire.

Marie essaya des manteaux, des robes, des gants, un bonnet et des chaussures. Chaque fois, on lui demandait ses préférences. Gênée, elle regardait la dame qui lui servait de chaperon. Elle ne pouvait faire un choix, fascinée par tous ces beaux habits.

Par moment, on la flattait pour la photographe :

- Coucou, tu me fais un beau sourire, quel beau mannequin !

La journaliste mit fin à ce rêve en demandant à la vendeuse de lui remettre les achats. Elles se dirigèrent vers l'automobile. Le chauffeur ouvrit la porte, demanda à Marie de s'asseoir.

Il s'adressa à la passagère :

- Nous achetons un bouquet de fleurs, une boîte de chocolat et nous rentrons.

Marie courut vers ses parents :

- Maman, papa, ces sacs contiennent de jolis vêtements pour l'hiver et des chaussures bien chaudes.

Les bienfaiteurs la suivirent.

L'homme offrit un bouquet de roses :

- Madame, permettez-moi de rendre hommage à votre prénom qui vous va si bien.

La femme tendit la boîte de chocolat à Victor :

- Monsieur, pour toute la chaleur humaine qui règne dans ces pièces.

Les époux Dupuis, confus, bafouillaient.

Devant l'embarras de ce couple, ils les quittèrent.

Victor s'empressa de blâmer sa femme :

- Tu me critiques, regarde ces belles choses que Marie nous rapporte. Il suffit d'exploiter son cas et pleurer sur ses malheurs. Après tout, nous ne sommes pas responsables de son abandon. Au contraire, sans nous, elle croupirait à l'orphelinat.

Il menaça Marie :

- Ferme ton bec, ne raconte rien à Anne.

Deux jours après, sur la première page du journal, un titre attira l'attention :

**- Une nuit d'hiver, des personnes âgées sauvent de la mort une petite fille -**

Une photo représentait Marie habillée d'un joli manteau.

Dessous, on pouvait lire :

« Enfin, une enfant souriante et heureuse ».

Toute son histoire se lisait sur plusieurs colonnes.

Eve montra cet article à Rose et à Victor. Elle les félicita :

- Bravo ! Le journal vous valorise.

Ce reportage révolutionna le bourg. Les uns les complimentaient, les autres les ignoraient. Rose se rendait chez l'épicier avec une envie de battre en retraite au plus vite. Les regards se fixaient sur elle, les gens ne se gênaient pas de la toiser.

L'Assistante sociale ne tarda pas à se montrer :

- Ce journal, édité dans tout le Département, vient de s'enrichir du passé de Marie. En jetant en pâture ses déboires, vous l'humiliez. Le Tribunal vous la confie jusqu'à l'obtention de son C.E.P. Je doute qu'après votre comportement odieux, extravagant, vous la gardiez davantage. M. Dupuis, on ne se moque pas de la justice. Les sentiments désintéressés chez vous n'existent pas. Heureusement, votre épouse, cette maman adorable l'aime pour deux.

Sur ces paroles, elle salua Rose, ignora totalement Victor.

Rose sanglota :

- Qu'allons-nous faire, la moitié des villageois nous fuient. S'ils ouvrent la bouche, leurs commentaires sonnent faux.

Victor posa sa main sur celle de son épouse :

- Restons discrets. Ils se calmeront, la pimbêche aussi.

Anne ne parla pas de ces commentaires.

Marie osa lui demander :

- Tu sais pour le journal ?

Elle la taquina :

- Sale histoire ! Une copine partage les bons moments, très peu les mauvais. Une sœur met les mains dans le fumier pour nettoyer les clapiers des lapins, supporte un vieux grincheux, se moque des racontars. Alors, Je m'en tape ! Cours, si nous ne voulons pas arriver après le coup de sifflet.

Marie imita le maître :

- Et bien sûr ! Toujours les deux même, vous écrirez cent fois votre phrase préférée.

Pour les fêtes, Rose acheta des friandises, des jouets. Elle les dissimula dans l'armoire, entre des piles de linge. A Saint-Nicolas, elle glissa un pain d'épice et une orange dans les chaussons de sa fille. Elle attendait la Nativité, s'impatientait pour déposer tous ces présents à côté de la cheminée. Une semaine avant ce jour magique, un événement imprévu gâcha sa joie.

Marie cherchait un torchon et sa main effleura tous ces trésors. Elle alla immédiatement vers sa maman :

- Je sais tout, le père Noël n'existe pas ! Je viens de trouver du chocolat, une poupée et d'autres choses.

Rose, étonnée et déçue, parla avec sévérité :

- Je suis triste pour ce vieil homme à la barbe blanche. Il t'entend, peiné, il passera pour la dernière fois.

Marie ne répondit pas, trouva cette histoire étrange.

Après l'an, la neige recouvrit tout le bourg.

Rose remettait une bûche dans le poêle, remuait les braises avec le pique-feu. Elle tapotait le tuyau, vérifiait si la clé qui réglait le débit d'air se trouvait sur la bonne position. La nuit, elle le garnissait avec du charbon. Victor clouait des bourrelets contre les portes, les fenêtres. Rien ne stoppait ce vent tenace qui s'infiltrait, sifflait dans la cheminée qui tirait mal.

Marie partait à l'école, enveloppée dans ses beaux vêtements, les pieds au chaud. Ces tenues la mettaient mal à l'aise devant l'inconfort de certains de ses camarades qui allaient nu-tête. Ils grelottaient, leurs galoches et leurs minces chaussettes protégeaient mal leurs jambes rougies.

Lors d'une dispute, un élève reprocha sa tenue :

- Pour une orpheline, tu ne te défends pas mal vêtue comme une princesse. Chez moi, mes parents travaillent, chez toi, les tiens mendient. Je préfère être à ma place qu'à la tienne !

Le maître fit immédiatement cesser ces chamailleries.

A la sortie, Marie confia à Anne :

- Je ne veux plus mettre ces vêtements. Ma sœur, tu portes des habits usagés, moins chauds, je couvrirai avec les anciens.

Anne d'une dérobade, soulagea la conscience de son amie :

- Je te dispense de partager l'onglée, les engelures. En échange, tu me passeras tes devoirs je les copierai. Je ne comprends rien à la règle de trois. La seule que je connaisse, c'est celle de l'instituteur.

Un joli printemps rieur, se pointa enfin. Le coucou se fit entendre.

Rose constata :

- Il annonce la fin de l'hiver. Si nous trouvons des pièces de monnaie dans nos poches, nous aurons de l'argent toute l'année.

Marie entourait la taille de sa maman :

- Papa joue le rôle de « pique-sous ». N'y comptons pas.

Pour les Rogations, trois jours avant l'Ascension, M. le Curé partait avec ses fidèles en procession bénir les champs. Ce rite destiné à attirer la bénédiction divine sur les récoltes, les animaux, regroupait les paroissiens. Certains le suivaient avec dévotion, d'autres en profitaient pour dénigrer quelques villageois.

Rose détestait cette fourberie. Elle éduquait Marie à sa façon :

- Aimer Dieu, c'est soulager la souffrance des gens. Tends ta main à des

personnes dans l'ennui, écoute-les. Ils te distribueront leur seule fortune, d'attachants sourires qu'ils puiseront au plus profond de leur détresse. Avant ton arrivée, en côtoyant la misère, j'ai compris que je m'apitoyais trop sur mon existence. Que de beaux souvenirs de ces leçons d'humilité, je les conserve bien au fond de ma mémoire.

A la Pentecôte, Marie et Anne renouvelèrent leurs vœux. Victor ne daigna pas y assister, ce dimanche resta tout simple.

Après la cérémonie, on baptisa un nouveau-né. Devant l'église, le parrain et la marraine jetèrent des dragées en abondance. Les enfants se précipitèrent, se bousculèrent pour ramasser ces délicieuses sucreries. Parmi eux, Anne et Marie se partagèrent une récolte fructueuse. L'aube ne résista pas aux assauts de la bousculade.

## *Le C.E.P.*

Anne descendait les marches de l'école, s'esclaffait :

- Ouf ! Adieu les punitions, bonjour l'imagination très fertile de Victor.

Au repas du soir, il exposa ses projets :

- Marie, nous allons profiter de tes dernières vacances pour apporter certaines améliorations. Je construis une gloriette dans le verger, tu m'aideras à la fabriquer. Ce petit pavillon sous les arbres, dans la verdure, te permettra de jouer avec Anne. Dans la cour, trop grande, nous bâtirons une remise. Nous y stockerons les graines, le matériel nécessaire pour jardiner et les chaises longues.

Marie énuméra ce programme réjouissant à son amie.

Elle accepta avec plaisir :

- A nous le ronchonneur, la menuiserie, la maçonnerie, nous passons de la discipline à la rigueur ! A demain, ne fais pas cette tête, on trouvera bien le moyen de se payer la sienne.

Victor se comporta avec tolérance.

La gloriette prit forme assez vite.

Rose, ravie, proposa de la fleurir :

- Je mélangerai les capucines, le géranium lierre, la vigne vierge. Au niveau du toit, je l'embellirai en suspendant de jolies jardinières fleuries.

Anne l'encouragea :

- Nous vous confions « notre tanière des secrets ». Ornez-la, qu'elle nous dissimule du service d'espionnage.

Pour la construction de sa remise, il imposa sa loi à sa fille :

- Anne restera chez elle. Ne lui parle pas de ce travail fatigant, sinon, tu passeras la nuit à côté de mon lit.

Rose, dégoûtée par ses propos, éleva la voix :

- Ne t'avise pas à priver ma fille d'une bonne nuit récupératrice. Marie dormira dans sa chambre. Dans le cas contraire, tout le village connaîtra

le bon papa Dupuis au grand jour !

Il leva le bras, l'intimida :

- Ferme ta gueule !

Sous le regard attentif de son père, Marie dosait avec précision le sable, le ciment, l'eau.

Il ne pouvait s'empêcher de la brusquer :

- Malaxe bien avec ta pelle pour en obtenir du mortier. Remplis les seaux, approche les ainsi que les pierres. Je monte ce mur, tu ne veux pas que je fasse aussi ton travail !

Rose apportait des boissons et s'adressait à son mari :

- Victor, ta fille s'abîme le dos et toi aussi, reposez-vous.

Il marmonnait :

- Tu l'entends se plaindre ? Non, alors ne nous retarde pas. J'ai hâte d'en finir, Marie de courir chez Anne.

Le local terminé, il la félicita :

- Pour te récompenser, j'installe une balançoire sur la branche de ce gros arbre. Dans ce verger, vous vous distrairez autant de fois que vous voudrez. A la fête foraine, vous payez !

Il la plaça immédiatement, à la grande satisfaction des filles.

Dans les jours qui suivirent, il aida sa femme dans le jardin.

Anne et Marie s'occupèrent des clapiers.

Rose les china :

- Gardez de l'énergie pour remplir tous les tonneaux.

Marie confia à son amie :

- Quelque chose se prépare. Peut-être un départ chez Rosalie ?

Anne ne cacha pas sa joie.

Victor prononça enfin les paroles magiques :

- Nous partirons jeudi, nous resterons une semaine chez ma filleule. Dimanche, c'est la fête du village. Anne, avec l'accord de ta maman, tu nous accompagneras.

Elle remercia Victor en lui sautant au cou.

Cet élan inattendu laissa Marie ébahie.

Rose, comblée, chuchota :

- Même si sa maman travaille sans relâche, elle ne peut pas la gêner. Avec ma petite cagnotte, les pièces de Rosalie et de son époux, vous profiterez de ces vacances.

L'arrivée dans le bourg enchantait tous les passagers.

Les filles se dépêchèrent d'embrasser Rosalie et coururent vers Gustave. En les voyant, son visage s'illumina. Il termina d'atteler les chevaux, monta Marie sur Bijou, Anne sur Rubis. Il éprouvait un immense plaisir à les balader :

- Nous resterons toute la journée dans les champs, aux quatre chemins, à la « Croix ». Victor, Rose et ma femme nous rejoindront plus tard avec le repas.

A midi, tout le monde assis dans l'herbe se régala.

La moisson s'achevait, l'air sentait bon la paille, le grain.

Gustave donna des ordres à ses chevaux qui se dirigèrent vers la ferme. Il les libéra, les laissa boire à la fontaine et les conduisit à l'écurie pour un repos bien mérité.

Les filles s'éclataient avec les copains. Elles ne comptaient plus les tours de manège, se gavaient de confiseries. Rien ne manquait, même pas les bouri, bouri, bouri criés par Rosalie pour appeler ses canards.

Le temps passa très vite. La vie reprit son cours avec les corvées habituelles.

Victor menait, tambour battant, toutes les parties de pêche.

Parfois, un train traversait la campagne avec sa cheminée fumante. Le conducteur saluait de la main ou par des coups de sifflet. Tout le monde lui répondait par de grands signes.

Rose, toujours attentive à la tenue de sa fille, la grondait :

- Habille-toi convenablement, on voit ta boudette.

Elle remontait sa jupe, cachait son nombril.

Si l'orage menaçait, chacun chargeait l'auto pour rentrer.

Marie succombait à la panique. Rose improvisait une baliverne :

- Rien de grave, c'est le Diable qui se bat avec sa femme.

Dès que le bruit du tonnerre s'éloignait, elle allait dans le jardin, dans le verger pour constater les dégâts.

Sa fille, en retrait, la suivait des yeux :

- Rentre maman, il pleut, tu es toute canardée. Avec tes vêtements mouillés tu apeuras papa.

Cette remarque amusa Rose :

- Allez, arrête tes dâdées, tes plaisanteries. Ce qui peut l'effrayer, c'est de renoncer à sa passion favorite : « par ici la monnaie ! ».

Victor toujours à l'affût d'un travail nullement destiné à une fille de treize ans, dévoila ses intentions :

- Le toit demande un remaniement, il faut gratter la mousse, changer les tuiles cassées. Marie va me seconder.

Rose se fâcha :

- Ne l'oblige pas à monter sur la toiture, c'est trop dangereux. Les voisins te dénonceront et l'Assistante sociale se déplacera.

Agacé, il souleva les épaules :

- Il faut toujours que tu dramatises, elle ne montera pas toute seule. Je placerai l'échelle, côté cour, personne ne la verra. Le travail forme

l'adulte. Plus jeune, tu me suivais partout, c'est à son tour. Tu refuses de l'envoyer laver le linge au lavoir, garde ton mal dans le dos et ne te plains pas. De remettre en état les chevrons, les tuiles, ne la tueras pas. Je l'héberge, je la nourris, je l'éduque. En contrepartie, je lui demande un petit coup de main.

Rose insista :

- Tes raisonnements, haïssables, me répugnent. Je constate que tu ne te gênes pas de l'exploiter, de mettre sa vie en péril.

Il se leva, quitta la cuisine en pestant.

Le lendemain matin, il adossa l'échelle, conseilla sa fille :

- En montant ou en marchant sur le toit, ne regarde jamais en bas. Tu vas vite t'habituer et tu te déplaceras sans peine. Allez, suis-moi !

Marie, tremblante, évitait de baisser sa tête vers le sol.

Il inspecta toute la toiture, montra les réparations à effectuer. Le nettoyage des tuiles, le remplacement des cassées, la réfection des chênattes qui freinaient l'eau vers le tuyau de descente.

Après le repas de midi, il alla se reposer.

Rose en profita pour conseiller sagement sa fille :

- Fais bien attention, j'espère qu'il fera les travaux les plus dangereux la réparation des chéneaux et autres.

Elle l'embrassa :

- Maman, tout va bien se passer.

Il écourta sa sieste pour redémarrer rapidement. Chargés d'outils, ils montèrent péniblement sur le toit. Victor se mit à l'ouvrage :

- Regarde bien ce que je fais, c'est facile, applique toi !

La chaleur d'août ne facilitait pas la tâche.

Il trouva une excuse pour s'éclipser :

- Je descends préparer du matériel. A mon retour, je compte sur toi pour que cette partie facilement accessible soit terminée !

Il alla se reposer sur une chaise longue.

Marie resta seule un bon moment, souhaitant que le travail convienne à M. « Parfait ».

Rose envisageait une chute fatale :

- Attention, sois prudente, marche doucement, tu me donnes le tournis.

Elle entendait la voix apaisante de Marie :

- Maman, ne fais pas un malaise, va t'asseoir.

Victor chargea les tuiles sur les fragiles épaules de sa fille, la somma de les monter, elle n'y parvint pas. Il la gifla, l'injuria, ne se gêna pas de la brusquer. Les larmes aux yeux, d'une main elle les serra contre son corps, et de l'autre, elle cramponna les barreaux de l'échelle. Cette pénible besogne dura plusieurs jours.



Rose très affectée, se culpabilisait de ne pas la défendre :

- Pardon ma chérie, je ne peux pas arrêter ce travail de bagnard. Nous vivons un enfer, il réagirait encore plus violemment !

Des voisins, écœurés par les manières de Victor, proposèrent leur aide.

Rose les remercia chaleureusement.

Ils ne ménagèrent pas leur façon de penser :

- Nous n'agissons pas pour plaire à votre mari. Nous voulons que cesse cette conduite inhumaine vis-à-vis de votre fille. Pour ne pas vous chagriner, nous ne préviendrons pas l'Assistante sociale.

Marie, privée de son amie, put enfin la voir.

Rose, heureuse, les taquina :

- Les pipelettes, finissez vos devoirs, Rosalie nous attend.

Victor exauça le vœu de tous.

Pendant le trajet, il justifia son déplacement :

- La cuisine de ma filleule n'a pas de fenêtre, on l'appelle une pièce borgne. Seule, une flamande placée sur le toit, permet de l'éclairer. Laver cette verrière reste un travail délicat, les cousins de Gustave viennent m'aider.

Heureux de se retrouver, installés autour de la table, les adultes parlèrent des derniers événements. Rosalie nettoya la vaisselle, tendit la cuvette et envoya les filles vider la relavure aux cochons :

- Si vous voulez la boire, n'hésitez pas ! Prenez cette corbeille, vous irez feûgner dans le poulailler.

Rose entendit ce mot :

- Rosalie vous demande de fouillez un peu partout pour ramasser les œufs qui pourraient se trouver dispersés. Dans cette grande ferme, les poules pondent dans tous les coins.

Sous le contrôle du chef Victor, les hommes s'organisaient dans le but d'entreprendre ce laborieux lavage. Vu les risques engendrés, il fit sortir les femmes.

Ce commentaire convint à Rosalie :

- Parrain, tu nous mets dehors, nous allons trôler.

Elle attrapa le bras de Rose :

- On va faire un tour dans le village, les filles suivez nous.

En marchant, elles passèrent devant des croix, Rosalie en profita pour expliquer leur existence :

- Elles protègent le village contre les fléaux, la grêle, les épidémies et bien d'autres. Mes parents les respectaient, je garde cette tradition, je les vénère.

Au retour, satisfaite de la luminosité qui envahissait la cuisine, elle les complimenta et les remercia.

Elle montra à son parrain d'autres occupations.

Gustave, gourmand, ravi, se régala avec les bons plats de Rose. Il tuait un lapin, un poulet, lui portait des fruits pour qu'elle prépare une belle tarte.

La rentrée scolaire approchait, Victor fixa le départ.

Rosalie alla chercher un gros jambon, l'offrit à Rose :

- Pends-le sous la cheminée de la cuisine, il séchera.

Son mari plaça des sacs à l'arrière de la voiture. Les filles posèrent leurs pieds sur l'avoine et le blé.

En rentrant, sa cagnotte bien dissimulée dans le sac, Rose se précipita avec sa fille dans son magasin habituel :

- Marie choisit deux beaux tabliers.

Victor leva les bras au ciel :

- Que de frais ! Elle ne les usera pas.

Il sortit des crayons de couleur très anciens, les ajouta aux fournitures récupérables. Marie les rangea dans son cartable qu'elle détenait depuis le C.P. Ce jour là, son père précisa qu'il lui servirait pendant toute sa période scolaire.

Rose leva les épaules, un pli de mépris souleva ses lèvres :

- Eh bien ! Il ne manque pas d'aplomb. Chaque année il le renforce avec de la corde. Grâce à mon intervention, ton sac ne s'enjolive pas de ficelle de lieuse.

Marie éprouva une impression agréable :

- Les bassesses, les hypocrisies de papa n'échappent pas à mes copines et copains. Ces vieilleries déclenchent des rires taquins et des moqueries. Habitée, je m'en diverts avec eux.

Rose la prit par la taille :

- Raconte-moi tout. Mon époux ridiculisé par des enfants, alors là, je voudrais être une petite souris pour l'entendre.

Avec un air espiègle, elle répéta les blagues qu'elle débitait :

- Eh oui ! La jalousie n'a pas de limite. Si vous voulez rivaliser avec moi, fouillez dans les tiroirs de pépère et mémère. La veinarde, c'est bibi. Avec un père bricoleur comme le mien, on ne risque pas de me voler !

Victor pointa le bout de son nez. Il tendit une petite liste à sa femme, précisa :

- Achète uniquement ces articles, les moins chers. Je donnerai la facture à l'Assistance sociale avec celle des tabliers. Elle nous portera un peu de sous, cela nous changera de ses leçons de morale.

Marie, dépitée, se réfugia chez Anne. Toutes deux allèrent se promener à bicyclette.

Tout en pédalant, elle pensait à ses dix ans. Rose revenait du marché et

l'appelait :

- Monte sur ce vélo, les leçons commencent.

Elle s'installait debout sur les pédales, appuyait de toutes ses forces pour avancer. Sa maman courait à côté d'elle, tenait la selle :

- Regarde devant toi au lieu de baisser la tête, lui criait-elle !

Marie s'affolait :

- Je vais tomber.

Rose persistait :

- Non, tu ne chuteras pas, je te tiens.

Elle progressait rapidement. Elle en fit la remarque à sa maman :

- Je me débrouille bien, tu pourras bientôt me lâcher.

Elle n'entendit aucune réponse, se retourna, constata qu'elle avançait sans son aide.

Anne interrompit ce doux souvenir :

- Bouge tes fesses, l'Angélu ne va pas tarder, direction la salle du trône. Le prince des réprimandes nous attend.

Dans le village, un vieil homme tenait une boutique. Revêtu d'un grand tablier vert foncé, le crayon sur l'oreille, il vendait toutes sortes de marchandises. Marie et sa maman poussèrent la porte. Elles entendirent les clochetons en cuivre résonner pour avertir de leur arrivée. Rose lui tendit la liste de son époux, elle en profita pour acheter quelques aliments. L'épicier prépara dans des sacs en papier épais et gris, des lentilles, du gros sel, des pâtes, du sucre et les pesa. Pendant qu'il servait, Marie contemplait les bocaux de bonbons multicolores. Elle adorait les roudoudous, les réglisses qu'elle déroulait autour de la perle centrale. Il plaça les achats dans leur filet à provisions et lui tendit un caramel mou.

En rentrant, elles s'arrêtèrent chez le boucher.

Là aussi, elle ressortit avec une rondelle de saucisson.

Le jour de la rentrée, Marie se leva tôt.

Le coq s'égosillait par ses aubades matinales :

- Cocorico ! Cocorico !

Elle jeta une poignée de graines, toute la basse-cour afflua.

Rose, alertée par le bruit de la volaille, alla rejoindre sa fille :

- Ma chérie, arrête de tourner comme une pidôle.

Elle lui confia ses craintes :

- Maman, ne me compare pas à une toupie. Je m'inquiète pour ce diplôme. Si je le rate, nous passerons du purgatoire au supplice !

Rose la serra dans ses bras :

- J'ai confiance en toi, tu travailles bien, tu vas réussir. Viens déjeuner, le ventre vide, tu n'étudieras pas.

Marie retrouva Anne, elles marchèrent toutes deux sur le chemin du

savoir.

Le maître les attendait, revêtu de sa blouse grise. Il siffla, les salua, demanda aux filles de former une rangée à droite, aux garçons à gauche. Tous entrèrent dans la salle, il fit l'appel. Il distribua des cahiers, des livres, les accompagna de recommandations :

- Couvrez les ce soir, prenez en bien soin. L'année prochaine, ils serviront à d'autres enfants. N'écrivez pas dessus, ne les déchirez pas, respectez le matériel que je vous confie.

Marie retrouvait l'odeur des pupitres frottés à l'essence de térébenthine. Ils brillèrent, entretenus par une couche d'encaustique.

Après la classe, avec Anne, elles couraient pour dévorer la collation préparée par Rose. Rassasiées, rafraîchies, elles repartaient pour une heure d'études obligatoire.

A la cueillette des mirabelles, Rose cuisait ce délicieux fruit à la peau colorée et très fine. L'arôme exquis emplissait la maison. Elle déposait l'écume dans une assiette qu'elle gardait pour sa fille. Lorsque le sirop nappait la cuillère elle remplissait les pots, recouvrait la confiture d'une couche de paraffine.

Victor et Marie portaient le reste de la récolte à un bûcheron. Il habitait avec sa femme dans une cabane, au milieu de la forêt. Ce couple mettait mal à l'aise avec leurs manières rustres. L'homme montrait un endroit encombré de déchets :

- Mettez-les là, près de cette brouette, je m'en occuperai. Pour la distillation, je vous préviendrai. Comme d'habitude, vous resterez à côté de l'alambic pour surveiller le feu.

En s'éloignant, Victor confirmait :

- D'accord, j'attends vos ordres, au revoir.

Chaque fois, il répétait la même chose à sa fille :

- Ici, je fais mon eau-de-vie, personne ne doit le savoir.

Marie surprise, lui rappelait :

- Papa, tu en offres souvent, tu ne caches pas les bouteilles.

Cette réponse l'agaçait :

- Ma fille, ne cherche pas à comprendre, bois ta limonade. Les affaires des grandes personnes ne te regardent pas.

A cette période, Victor ramonait la cheminée avec une brosse métallique circulaire. Ce hérisson décrochait une suie qui se déposait partout. Rose appréhendait cette corvée qui l'épuisait pour nettoyer cette saleté.

Après la classe, Marie allait chercher le pain. Elle entra chez la boulangère, demandait deux livres. La commerçante choisissait une belle grosse miche dorée, parfumée, encore chaude. Avec un couperet, elle

tranchait un morceau et le pesait. S'il manquait quelques grammes, elle ajoutait une lisquette que Marie mangeait en chemin.

Elle posait le pain, embrassait sa maman qui la chinait :

- Oh, je crois qu'il me manque une petite tranche !

Marie trouvait une excuse :

- Comme toujours ! Monique n'écoute pas l'instituteur. Je dois tout lui expliquer, pendant ce temps j'ai faim.

Elle n'aimait pas les rutabagas. Sa maman en cuisinait, lui demandait de ne pas fâcher son père. Pour l'encourager, elle lui montrait son dessert préféré. Elle avalait difficilement ces navets aux racines comestibles. Victor s'en mêlait, d'un ton sec, il parlait patois alors qu'il défendait de s'exprimer dans ces termes :

- Arrête de nâpier, de faire la pote. Je paie ta nourriture, tu la choisiras le jour où tu la gagneras. Ce n'est pas pour demain, alors mange et cesse de de m'agacer.

Rose surprise, répliquait :

- Tu parles patois à ta fille ? Elle ne mâchouille pas, ne fait pas la moue, cette rentrée la perturbe.

Victor se tournait vers sa femme :

- Je vous entends jargonner derrière mon dos. Elle passe son C.E.P., bon sens de bon sens, parlons uniquement Français.

En octobre, les vendangeurs récoltaient les modestes rangs de vigne pour leur consommation qui donnaient un vin bourru. Les enfants s'amusaient, piétinaient le raisin dans la cuve.

Ce travail permettait aux habitants de se réunir et trinquer :

- Cette année, quelle cuvée ! Une vraie piquette.

Pendant que certains buvaient ce vinaigre amélioré, les cultivateurs s'occupaient des semailles.

Marie se plaisait en classe. Avant l'hiver, le bois consommé pour le chauffage de la classe se montait par brassées. Dans la cour de récré, les élèves chargeaient leurs bras, se dirigeaient vers le grenier. Le maître notait les passages, cette corvée permettait de choisir des images d'animaux, des paysages.

Si la mort rôdait, la cloche de l'église sonnait le glas.

Un écolier quittait la classe pour s'habiller à la sacristie. M. le Curé sortait de l'église vêtu d'un surplis. Il portait le saint sacrement, précédé de l'enfant de cœur qui tenait la croix. Ils se rendaient au chevet du mourant pour recueillir sa confession, réciter des prières, lui donner l'extrême onction.

Rose, prévenue par le médecin, roulait rapidement sur son vieux vélo. Elle aidait les familles, les réconfortait dans l'adversité. Sur un petit

guéridon, elle posait un verre d'eau bénite avec une branche de buis et, entre deux bougies, un crucifix. Dès que les proches arrivaient, ils arrêtaient les horloges, recouvraient les miroirs. Elle s'éclipsait discrètement pour respecter leur douleur.

Chaque décès contrariait Marie. En l'absence de sa maman, son père surveillait ses devoirs. A la moindre erreur, il la frappait, ricanait :

- Alors tu ne vas pas pleurer dans les jupons de Rose, et non ! Elle joue à la femme exemplaire, nous oublie.

Une fois déplus, elle entendit le glas. A la sortie de l'école, Anne l'anima :

- Dans un moment, je passerai te voir.

En poussant la porte d'entrée, Marie se trouva face à sa maman. Elle évacua sa peur, avala une bonne tartine de confiture avant d'étudier ses leçons.

Les époux Brissot arrivèrent pour parler du deuil.

Eve portait une grande amitié à Mme Dupuis, elle en profita pour faire son éloge à Victor :

- Votre dame partage sa joie de vivre avec tous ceux qui l'entourent. Dans les moments difficiles on peut compter sur elle, douce, effacée mais si présente. Avec son âge, chacune de ses rides témoignent d'une émotion, d'un sourire, d'un tracé passé. Tous les villageois apprécient ses services, son dévouement.

Rose embarrassée posa sa main sur l'épaule d'Eve :

- Arrêtez de délirer, allez manger et venez jouer une partie de cartes. Qu'en pensez-vous ?

Elle se tourna vers son époux :

- Et toi papa, que dis-tu ?

Il en profita pour se valoriser :

- Mon épouse, je ne peux rien te refuser. Gare à la défaite ! Les femmes nous vous laissons ce plaisir, n'est-ce pas Marcel.

Marie se régala avec une délicieuse soupe aux légumes :

- Maman, ce goût de poireau, je l'adore.

Pour éviter la colère de Victor, Rose s'empressa de corriger :

- Poireaux et non poreaux. Ecoute bien les conseils de papa pour obtenir ton C.E.P. Une confusion avec les mots peut pénaliser ta note à la dictée.

A la belle saison, la toilette du dimanche se faisait dans une petite pièce aménagée par Victor, l'hiver, dans la cuisine.

Marie versait dans une cuvette l'eau de la bouilloire, se lavait à côté de l'agréable chaleur que dégageait la cuisinière.

Sa maman lui tendait des vêtements propres :

- Tiens prends ton change, couvre toi.

Elle l'aidait à laver ses longs cheveux, les rinçait avec du vinaigre pour leur donner de la brillance. Elle les démêlait avec les mêmes gestes qu'elle la coiffait petite fille.

La nuit gagnait peu à peu sur le jour. L'automne, chargé de regrets des derniers beaux jours et de la menace des gris, s'écoulait mélancolique.

Rose récoltait les derniers légumes, les fruits, rentrait les fleurs dans la remise. Sous peu, les choux recouverts de gelée s'emperleront de blanc. A cette époque, pour éviter les allers-retours à la fontaine communale, elle installait une grande lessiveuse près de la pierre à eau. Elle profitait de la clémence du temps pour la remplir. Avec son broc en métal émaillé, toujours posé sur l'évier, elle puisait la quantité nécessaire à son usage domestique.

La morsure de l'hiver rasait les visages des passants.

Elle sortait très peu et ne s'attardait pas pour nourrir les lapins et les poules. Une fois par mois elle préparait une lessive, aidée de Victor ils chargeaient la remorque. Au lavoir, une pénible besogne l'attendait. Elle cassait la glace, marchait avec précautions pour ne pas glisser. Lorsqu'elle rentrait, derrière ses lunettes embuées, on distinguait à peine ses yeux pleins de larmes. Son châle posé sur une couche de vêtements ne la protégeait pas efficacement du froid. Elle tremblait, pouvait à peine s'exprimer.

Marie s'adressait à elle avec tendresse :

- Papa te prépare un café bien chaud, bois le de suite, reste près de la cuisinière. Je te mets tes chaussons fourrés, couvre tes jambes violacées. Donne-moi tes mains engourdies par l'onglée, je vais te les réchauffer sous mes aisselles. J'étendrai le linge dans le grenier, repose toi.

Ce lavage lui laissait des souffrances qu'elle soignait. Avant de se coucher, elle frictionnait ses doigts avec de la glycérine, les emballait dans de vieux bas. Avec toutes ces crevasses sanguinolentes, sa fille l'aidait dans les travaux trop sensibles.

Le fils Brissot annonça sa visite pour Noël.

Eve, très excitée, s'empressa d'informer Rose.

Elle partagea son enthousiasme :

- Quel bonheur, vous partagerez de merveilleux moments. Thomas, intelligent, bel homme, réussit sa vie professionnelle. Le temps passe vite, je garde le souvenir d'un enfant qui partait à l'école avec sa blouse grise. Je bénis chaque jour la présence de Marie dans mon existence. Elle grandit, je redoute de la voir m'échapper. Eve dans le cœur d'une mère, son enfant reste toujours son petit garçon ou sa petite fille.

Tous attendirent impatiemment les fêtes pour le revoir.

A son pupitre, Marie regardait l'instituteur recharger le gros poêle. Il soulevait la plaque ronde, se dépêchait d'y déposer une bûche, la reposait très vite pour calmer le ronflement qui s'intensifiait. Elle appréciait sa façon d'enseigner, sa pointe d'humour à chacune de ses matières exposées. Des punitions moins drôles, souvent méritées, déclenchaient une distribution de claques de la part de Victor. Elle se confiait à sa maman qui répondait avec bon sens :

- Aux grands maux, les grands remèdes. Ce procédé prouve que les fautes d'inattention peuvent s'éviter. Tes notes s'améliorent, seul compte le résultat. Malgré les années qui nous séparent, je constate que la méthode se pratique toujours. Plus tard, tu remercieras ton maître et ton père pour ce système affligeant mais très efficace.

A Noël, Marie étrenna sa chaude toilette.

Avec la vente des lapins, des poules, des œufs, diverses salades, Rose remplissait sa cagnotte. Elle raffolait de cette vengeance qui se déroulait sous les yeux de son époux.

Pour le réveillon, Victor invita Anne, sa maman, son oncle.

Après l'Office, Rose déposa des châtaignes sur la plaque du poêle, activa le feu pour les griller.

Victor déboucha des bouteilles de cidre. Il en profita pour se féliciter :

- Avec mon pressoir, mes bonnes pommes, je le réussis.

Marcel et Thomas firent une visite à Marie pour lui souhaiter son anniversaire. Elle retrouva avec plaisir son copain.

Eve arriva un peu plus tard, chuchota à son amie :

- Seule, je vous parlerai d'une nouvelle inattendue !

Après le départ de son fils, Eve se confia à Rose :

- Thomas a rencontré une jeune fille. Elle lui plaît beaucoup, il veut nous la présenter cet été. J'espère qu'il ne négligera pas sa carrière pour une simple amourette.

Rose atténua son angoisse :

- Ne dramatisez pas, attendez de la connaître. Cet adolescent devient un homme sérieux. Il ne choisira pas une compagne qui ne correspond pas à sa personnalité. Avant la belle saison, cette petite aventure peut tout simplement se terminer.

Victor entendit les derniers mots :

- Alors, votre petit chéri s'envole sans vous !

Elle le toisa méchamment :

- On verra votre réaction, lorsque Marie fréquentera.

Il exulta :

- Je l'espère bien, je ne vais pas la nourrir éternellement.

Son épouse tenta d'excuser son indécatesse :



- Papa, tu redoutes cette perspective autant que moi. Laisse-la étudier, obtenir son C.E.P. et apprendre un métier.

Eve pensa :

- Quel sale type ce Victor !

Avant de partir à l'école, Rose serrait le cache nez de sa fille :

- Couvre toi bien, ne t'enrhume pas, le froid persiste. Les anciens se repèrent à la lune, à certains phénomènes naturels, ils ne se trompent jamais. Les oignons, recouverts de trois pelures, confirment un hiver rigoureux.

Elle la taquinait :

- Au revoir Madame la « Pluie ou le beau temps ».

En mars, les rayons du soleil traversèrent les fenêtres. Les bourgeons montrèrent leur verdure.

Le maître entraîna les élèves pour le Brevet Sportif :

- Appliquez-vous, cette épreuve permet d'obtenir des points précieux. Ils s'ajouteront à la note finale et peuvent vous éviter l'échec. Pour le grimper à la corde, dès que vous êtes en haut, glissez doucement pour vous poser sur le sol. Suivez bien ce conseil, sinon, vous ressentirez dans vos mains, vos jambes, une sensation de brûlure très désagréable.

Marie se débrouillait bien pour monter. En redescendant, elle oubliait la mise en garde de l'instituteur et taisait ce mal cuisant.

Lancer de poids, saut en hauteur, en longueur, course et mouvements, rien n'échappait à sa surveillance.

La date de l'examen approchait.

Victor éprouvait de la joie à terrorisait Marie qui le croyait :

- Si tu n'obtiens pas ton diplôme, je me loge une balle dans la tête. Le déshonneur ne salira pas notre maison.

Rose intervenait :

- Papa, arrête ce jeu méchant qui la terrorise. Encourage-la, elle travaille bien et va réussir. Ne la déstabilise pas avec tes intimidations macabres et ridicules.

Marie tremblait de rater cet examen, d'être responsable de la mort de son papa :

- Maman, rien ne l'intéresse, il ne lit plus son journal. Tu lui poses sur la table, il ne l'ouvre pas.

Rose se moquait :

- Nous l'attacherons au clou de la cabane. Constipé, il aura le temps de lire les nouvelles. Il respirera le grésil qui lui dégagera les narines et lui remettra de l'ordre dans sa tête de rabat-joie !

Pendant le sport, Marie glissa et poussa une élève qui chuta. Cécile se releva sans trop de mal. Elle portait des lunettes qui se cassèrent. Cet

incident traumatisa Marie. Elle refusa de rentrer chez elle, craignant la colère de son père. L'instituteur compréhensif, vis-à-vis de l'ambiance familiale, l'accompagna. Il mit Marie hors de cause, confirma les paroles que Victor attendait :

- L'assurance scolaire remboursera tous les frais, je me charge de remplir tous les papiers. Votre fille travaille bien, oublions ce petit souci.

Avant le C.E.P., Victor devint de plus en plus pervers, il ne lui laissa aucun instant de repos. Elle recopiait sans cesse des devoirs, révisait des leçons.

Rose admirait ses notes.

Son père s'empressait de se vanter :

- Je ne laisse rien passer, ni un accent, ni une virgule. Il suffit que je la fixe, elle sait que ça va tomber !

A chaque erreur, s'appliquait une punition, une gifle, la privation d'un repas. Il la provoquait par son sermon habituel :

- Tu auras ce diplôme ou ma mort sur ta conscience.

Rose n'y croyait pas, soutenait sa fille :

- Ne l'écoute pas, il s'aime trop pour se tuer. Étudie pour sortir de cette galère et tu continueras les études.

Le jour de l'examen arriva enfin !

Anne et Marie retrouvèrent le maître qui les attendait. Il emmena les élèves dans sa voiture.

A l'appel de leur nom, ils s'avancèrent.

Anne murmura :

- A l'abattoir ! Si tu l'obtiens Victor régalerà les amis, si tu échoues tu ne le supporteras plus. Réjouis-toi ma sœur, tu es gagnante dans les deux sens. Festin ou libération !

Les larmes aux yeux, Marie dissimula mal son angoisse.

Anne lui passa le bras autour de la taille :

- Ma sœur, tu sais bien que je plaisante. On va les épater par notre savoir. Ne pleure pas, avec l'infortune qui te poursuit, tu réussiras. Tu continueras à te coltiner le grincheux.

Les épreuves se passèrent très bien. Marie redoutait le chant, le tirage au sort désigna la récitation et pour la couture, le dessin.

Victor ne posa aucune question.

Seule avec sa fille, Rose entendit ses confidences :

- Maman, la fille assise à côté de moi n'excellait pas en orthographe, elle regardait souvent ma feuille. En calcul, un problème de tronc d'arbre me laissa sans réponse, elle inclina sa feuille vers moi.

Rose la serra contre elle :

- Souhaitons que la providence qui se trouvait près de toi, excellait dans

ce genre de traquenard. Ne mentionne pas cette histoire à ton père, il en profiterait pour te qualifier d'ignorante.

La semaine parut une éternité, elle se déroula dans l'incertitude.

Enfin, l'instituteur arriva avec le sourire :

- Mme et M. Dupuis, je vous annonce avec grand plaisir que votre fille vient d'obtenir son C.E.P. Toutes mes félicitations.

Victor en profita pour se mettre à l'honneur.

Le maître ne fit pas cas de ses paroles, il se tourna vers son élève qui arrivait :

- Marie, tu es reçue. Anne, Gilles et Hugues aussi. Luc se représentera, j'avoue que je ne comprends pas son échec. Maintenant, tu peux taquiner les grenouilles, les poissons, ils t'attendent.

Victor déboucha une bouteille de son cidre. Tous trinquèrent en l'honneur de cette réussite.

Il en profita pour quémander :

- Marie va nous parler du métier qu'elle désire exercer. Nous ferons le nécessaire pour l'inscrire. Monsieur, en tant que secrétaire de mairie, pensez-vous qu'elle bénéficiera d'une aide ?

Le maître, agacé, leva son verre :

- Aujourd'hui, nous fêtons le succès mon élève. L'Assistante sociale qui s'occupe de son dossier répondra à vos questions.

Il se pencha pour embrasser Marie :

- Que la vie te favorise, tu le mérites.

Il salua tous ces visages souriants et se retira.

Rose s'adressa à son époux :

- Je lui porterai un lapin, il assume très bien sa fonction.

Victor refusa :

- Il est payé pour enseigner.

Elle haussa le ton :

- Je récompenserai ce brave homme consciencieux. Il m'évite de gros frais, ceux de ton enterrement !

Victor les attira contre lui :

- Ma fille, tu as devant toi des parents heureux. Ne dites pas que vous pensiez sérieusement à ma mort. Je voulais que tu étudies et voilà le résultat ! Réfléchis à ton avenir professionnel, nous t'inscrivons dans l'école qui correspondra à tes désirs. L'Assistante sociale nous guidera pour les démarches. Avec ton statut d'orpheline, nous toucherons une aide. Toutes ces formalités terminées, nous partirons nous reposer chez Rosalie.

Rose prépara un bon repas qu'ils partagèrent avec Anne et sa famille.

Marie remercia sa maman :

- Quel bon frichtic ! Cette bonne salade de pissenlit avec les chons que tu fais revenir dans la poêle, un délice. Ces jaunottes qui accompagnaient cet excellent rôti de veau, il n'en reste pas une miette. Ce gâteau bien gonflé, toujours préparé dans la cocotte qui appartenait à ta famille, s'associait bien avec les œufs à la neige. Maman, ces mots rigolos me captivent, je reprends mes habitudes :

Frichtic, - repas... Chons, - lard frit... Jaunottes, - champignons... schnaps, - eau de vie... tontiche, - poupée... et beaucoup d'autres. Tes déménagements, notre complicité me permettent de les découvrir. Tu mélanges les expressions des départements, toutes me plaisent. Je veux m'enrichir de ce joli patois. J'aime tout dans ma Lorraine.

## *Un choix pour une bonne fée*

Après cette fête, Anne tourmentée confia ses désillusions à Rose et à son amie :

- Maman accepte tous les travaux qui se présentent. Cela ne suffit pas pour m'inscrire dans une école de secrétariat. Une usine de textile m'embauche à la chaîne de repassage, je commence la semaine prochaine. Sans un père, je rejoins les défavorisées, les « déclassées ». Cette renonciation nous peine toutes deux.

Rose la consola :

- Ecoute bien ces sages paroles ! Toutes les professions méritent le respect. Ces repasseuses qui restent debout dans cette étuve toute la journée, je les admire.

Anne regarda Marie :

- Tu vas pouvoir choisir le métier qui te plaît. Tes bonnes notes t'aideront pour le sélectionner.

Au moment où elle s'adressa à son amie, un frémissement passa dans sa voix.

Mme Dupuis l'affectionnait particulièrement. Impuissante face à cette déception, elle la conseilla :

- Expose ton problème à l'Assistante sociale. Elle se renseignera, tu obtiendras peut-être une aide. Ne baisse pas les bras aussi vite.

Anne s'énerma :

- Mme Dupuis, il n'y a pas de solution pour nous. Ma mère ne m'abandonnera jamais !

Marie changea l'atmosphère qui devenait pesante :

- Tu rêvais d'être secrétaire pour épouser le patron, tu seras la femme du contremaître ! Je ne m'inquiète pas pour toi, jolie, débrouillarde, tu plairas à un homme de bonne famille.

Victor interrompit cette conversation :

- Ton oncle se remet de ses verres de schnaps ? Que t'arrive-t-il, tu en fais une tête ?

Anne l'informa par politesse :

- Je vais travailler dans l'usine de chemiserie.

Il applaudit :

- Anne je te félicite, tu vas ramener une paie à ta maman. Moi, je ne peux pas caser ton amie à l'usine, l'Assistante sociale s'y oppose. Nous attendrons la fin de ses examens et son premier salaire. Je continuerai à sortir les billets de mon portefeuille.

Anne se planta devant lui, la colère la défigurait :

- Votre boy, Marie, mérite le meilleur.

Victor, furieux, ouvrit la porte, la pria de sortir.

En partant, elle cria :

- A bientôt ma sœur, continue tes études, ne loupe pas l'occasion de te faire une place au soleil.

Chagrénées, Rose et sa fille se réfugièrent dans le jardin.

Victor s'empressa de les suivre, il pesta :

- Cette fille, impolie, vous influence. Avec cet emploi, nous la verrons moins souvent. Elle cessera ses ramages sur moi.

Rose sourit :

- Papa tu viens de parler patois. Anne ne te critique pas. Elle ne se remettra jamais du départ de son père. Dès qu'un problème la fragilise, elle se révolte. Tu l'invites à ta table, l'emmènes à la pêche, chez Rosalie, admets le, toi aussi tu la plains. Elle cherche en toi le papa qui lui manque à chaque instant.

Flatté par les compliments de son épouse, il se radoucit :

- Cette gamine nous aide autant que Marie. Elle accomplit toutes les tâches, même les plus fatigantes. Nous vieillissons, elles nous manqueront toutes les deux. Nous réduirons nos activités, nous nous reposerons davantage.

L'Assistante venait chaque vendredi dans le bourg. Elle se rendit chez les époux Dupuis, félicita Marie. Elle lui proposa d'étudier pour exercer dans l'enseignement :

- Très réservée, agréable, les enfants t'adoreront, la communication passera bien, tu feras une bonne institutrice. Dans une petite ville, proche de chez toi, une école prépare à cette profession. J'ai rencontré la Directrice, intéressée par ton dossier scolaire, elle nous attend pour t'inscrire. Pensionnaire, tu rentreras le samedi-après midi pour rejoindre tes parents. Je me charge des formalités et de tous les frais.

Marie regarda Rose avec tristesse et refusa :

- Madame instruire les enfants, ne me convient pas.

Cette brave dame, dépitée par ce refus, lui prit la main :

- Alors dis-moi, que veux-tu faire ?

Sans attendre, elle exposa son projet :

- Secrétaire, une école prépare à ce diplôme. En vélo, je rentrerai chaque jour.

Elle comprit le lien qui l'unissait à Mme Dupuis. Pour la convaincre, elle lui demanda de la suivre à sa voiture :

- Viens, je vais te remettre un paquet.

Elle en profita pour reparler de sa proposition :

- Avec tes notes tu obtiendras un diplôme dans l'enseignement. Les gens du village parlent de la méchanceté de ton papa. Tu vis sous sa domination, le pensionnat sera un milieu plus adapté à ton âge. Je comprends ton choix, tu crains de laisser ta maman seule avec lui !

Marie resta sur ses positions :

- Non Madame, j'aimerais travailler dans un bureau.

L'Assistante sociale sortit une caisse de son auto, lui tendit :

- Ce petit cadeau te stimulera pour t'instruire. Profite de ta jeunesse ! Vu la sévérité de ton père, tes notes ne figureront nulle part. Les professeurs m'en informeront. Continue d'acquérir des connaissances, prépare ton avenir que je souhaite heureux. Je t'apporterai ma machine à écrire qui marche bien. Je ne m'en sers plus, tu t'entraîneras. Si tu as le moindre souci, tu me préviens à cette adresse.

Marie la remercia, l'embrassa. Elle entendit murmurer :

- Elle en a de la chance maman Rose.

Au moment où elle allait démarrer, elle vit des larmes couler sur les joues de sa protégée.

Quelques mots s'échappèrent de sa bouche :

- Madame, par l'amour de ma douce fée, la chance se trouve devant vous.

Elle lui fit un dernier signe de la main, se dépêcha de rentrer pour ouvrir son paquet. Des vêtements neufs, très jolis, s'y trouvaient.

Une fois de plus, Victor se distingua par ses réflexions :

- Elle confond la pauvre dactylo avec la femme du patron, que de tralala pour si peu.

Rose défendit sa fille :

- Papa, tout ce qui lui fait plaisir, te dérange. Dans cette école, elle va côtoyer des adolescents de toutes familles. Elle ne mettra pas les affaires que je ne cesse de lui retoucher ou celles qui lui servent pour monder les lapins.

Il s'informa sur la durée de la scolarité :

- Tu ne vas pas passer ta vie dans cet établissement ! Je t'ai offert un

toit, le couvert, j'attends en retour que tu me portes ton enveloppe à la fin du mois.

Marie heureuse de rester avec sa maman, rassura son père :

- Papa, j'écouterai les professeurs, le métier de secrétaire me plait. Je réalise mon rêve et je pourrai même m'entraîner avec la machine de l'Assistante. Dans un an, je déposerai de jolis billets dans ta main.

Rose, irritée, toisa son époux :

- Recommence avec ton chantage, ton suicide idiot. Si j'entends un seul mot, je prépare la corde pour que tu puisses te pendre. Tu passes ton temps à te mettre en contraste avec ses sentiments, ses désirs. De même que les plaisirs champêtres sont gâtés par un violent orage, tu te plais à railler sa douleur par ton spectacle joyeux.

Victor blême, leva son poing en direction de sa femme. Le silence s'installa, il rabaissa le bras :

- Ne prends pas racine dans cette école, fais bouillir la marmite le plus vite possible.

Fatiguée par des heures de repassage, Anne venait rarement.

Sans elle, chez Rosalie, les vacances paraissaient fades. Les voisins n'hébergeaient plus Fernande. Tous les amis suivaient leur chemin. Gustave comprit sa tristesse, pour la distraire, il activa la vieille batteuse. Les cousins œuvraient dans la poussière de la balle. La machine engloutissait les gerbes. Les sacs se garnissaient de beaux grains dorés. La paille s'empilait pour servir de litière.

Marie et sa maman préparaient les repas.

Avant le départ de son parrain, Rosalie lui demanda :

- Elle va vous manquer, que comptes-tu faire ?

Victor fit part de sa décision :

- Nous allons ralentir nos activités, jardin, élevage. En attendant que ma fille touche sa paie, je continuerai à réparer des postes radio.

Marie se présenta à l'école pour obtenir le diplôme d'employée de bureau. Le matin, les professeurs expliquaient les cours. L'après-midi, les élèves travaillaient chez eux.

Sérieuse, elle révisait les sujets développés, découvrait le fonctionnement de sa machine à écrire. Un cache posé sur le clavier dissimulait les touches. Elle peinait pour réussir ses exercices, ne supportait aucune faute. Seule, la vie extérieure lui permettait de s'échapper. Par la fenêtre, elle regardait le maître passer avec ses élèves. Ils se dirigeaient vers l'ancien château pour y apprendre divers exercices. L'étendue du parc permettait aux enfants de se détendre, en jouant à « saute-mouton. » En regagnant l'école, leurs chants égayaient les rues du village. En fin de journée, le fils du fermier quittait les champs. Il



rassemblait les vaches, elles regagnaient l'étable pour la traite. Les chiens surveillaient la bonne marche du troupeau. Marie admirait la gentillesse et surtout le mérite de ces braves paysans. Levés à l'aube, couchés très tard, ils ne sortaient jamais.

L'Assistante sociale passait pour l'encourager. Elle ne s'attardait pas, évitait les jacasseries de M. Dupuis.

Souvent, elle entendait son père s'égosiller dans le jardin. Cette rébellion l'inquiétait. Elle pensait qu'il devait abriter quelque chose de sombre, de creux en lui. Un endroit où se cachait une pierre à la place de son cœur. Il s'acharnait sur cette pauvre femme soumise qui portait son nom. Assis dans une allée, à l'ombre, il se délectait à l'humilier :

- Regarde ce sillon, tu le traces de travers. Tu ne sers à rien, tu ne peux même pas me seconder. Ton ventre est tari, ta tête aussi.

Cette fois, effrayée par cette perversité qui s'aggravait de plus en plus, Marie courut au secours de Rose. Le spectacle qu'elle découvrit la cloua sur place. Victor tenait le bras de son épouse, l'obligeait à se pencher pour regarder le sillon. Elle arpentait le jardin pour remettre le cordeau à niveau. Elle offrait à son époux une sollicitude humble, telle que la plus dévouée des servantes.

Lorsqu'il aperçut sa fille, il lâcha son bras et ordonna :

- Que fais-tu là ? Si tu loupes ce diplôme, tu repars chez ta mère. Cette méchante femme qui s'est débarrassée de toi. Maintenant, elle s'amuse pendant que je supporte tes emmerdements. A ton âge, je rapportais de l'argent à mon père depuis longtemps.

Pour ne pas envenimer cette situation, Rose lui fit un signe conciliateur :

- Rentre réviser ! L'Etat règle les frais, reste digne de cette générosité.

L'automne pointait son nez.

Victor allait à la pêche, restait absent de longues heures.

Rose, enfin libre, consacrait du temps à l'entretien de sa maison. Le parquet retrouvait ses patinettes, la cuisinière le papier de verre, le sol la wassingue.

Les deux complices se taquinaient :

- Maman, je ne peux pas préparer ma tartine de saindoux, tu viens de laver la cuisine avec ta serpillière.

Rose prenait une grosse voix :

- A non, si tu avances, je te renvoie chez ta mère ! Pour t'acheter un cyclomoteur, j'élève des lapins, des poulets. L'alimentation me coûte chère. Dépêche-toi de finir tes leçons, va les nourrir. Que de chichis, pour taper une lettre, même un âne y parviendrait s'en passer par les « hautes écoles ».

Toutes deux riaient, respiraient une paix sereine.

Marie se familiarisait bien avec les autres apprentis. Elle se plaisait de discuter des sujets à étudier avec Marcelle qui résidait depuis son enfance dans l'orphelinat de la ville. Ses cheveux bruns bien lissés, tirés en arrière dans une énorme natte, la coiffait à la chinoise. Pas grande, maigrichonne, dans cette ambiance un peu huppée, elle paraissait gênée. Indécise de sa contenance, de ses gestes, elle portait sans élégance son uniforme de pensionnaire. Une robe grise égayée d'un petit col et une pèlerine attiraient les sournoiseries.

Les uns s'apitoyaient, les autres l'ignoraient.

Elle se confiait à Marie :

- J'apprécie ton amitié. Avec toi, J'évoque le souvenir de mes parents décédés dans un accident de voiture. Tu m'expliques les cours que je ne comprends pas.

Pour la réconforter, Marie demanda des conseils à Rose :

- Elle m'attendrit, sans toi maman je partagerais le même dortoir. Certains la regardent comme une curiosité. Vis-à-vis de cette attitude tout à fait injuste, je garde le secret de ma naissance.

Rose, consciente de la déception de sa fille, lui répondit :

- Tu ne changeras pas le monde. Prends le temps de l'écouter, de l'aider, offre lui ton amitié.

Peu à peu l'hiver émergeait.

Marie entendait chaque matin :

- Couvre toi bien, il broussine, cette petite brume très désagréable pénètre dans les poumons.

Avant de souper, elles s'éclipsaient toutes les deux vers la ferme pour acheter le lait. Le bol de Marie toujours posé sur l'étagère lui rappelait son enfance.

Un soir, en le versant dans le pot, la brave femme s'adressa à Rose :

- Mme Dupuis, nous aimons beaucoup votre fille. Toute petite, elle s'accrochait à vous, pleurait au moindre mouvement du bétail. Nous découvrons une jeune fille radieuse qui construit sa vie d'adulte. Notre fils Jérôme ne se sert plus de son cyclomoteur, nous voulons lui offrir.

Surprises, elles ne trouvèrent pas les mots appropriés à ce beau geste.

Rose balbutia :

- Non Madame, nous ne pouvons accepter un tel cadeau. Nous vous dédommagerons dès qu'elle travaillera.

La fermière hochait la tête :

- Votre mari nous agace avec ses lamentations. L'achat de la machine à écrire, les cours à payer, le cyclo et j'en passe ! Pour une fois, nous ne l'entendrons pas pleurnicher. Quel repos pour nos oreilles !

Leur fils l'amena :

- Marie, il te plaît ? Je l'entretiens, tu peux rouler en toute sécurité. Je viendrai demain te montrer son fonctionnement et le remplissage du réservoir.

Heureuse, elle exprima sa gratitude, s'empressa d'annoncer la bonne nouvelle à son père.

Il trouva ce beau geste tout naturel :

- Eh bien pour une fois, quelqu'un comprend que nous nous mettons en quatre pour toi, ce n'est pas trop tôt ! Tu gagneras du temps pour faire le trajet, tu étudieras davantage. Tu le sais, je ne te nourrirai pas une année de plus.

Lorsque Jérôme amena le cyclomoteur, Victor ne manqua pas de faire des tas de simagrées :

- Merci Monsieur, j'apprécie ce présent qui va bien améliorer les déplacements de ma fille. Sans l'aide de l'état, nos moyens ne nous permettent pas de lui acheter. Je vous adresse toute ma reconnaissance pour vous et vos parents.

La neige tomba sans discontinuer.

Les professeurs envoyèrent les cours par la poste. Pour la dactylo, Marie lisait les conseils soulignés en rouge, frappait un texte sans le quitter des yeux. Elle répétait ces exercices pour acquérir l'autonomie indispensable à la réussite.

Anne venait après son travail, pianotait sur la machine, racontait les mésaventures de l'atelier de repassage. Dès qu'elle entendait la voix de Victor, elle s'empressait de quitter les lieux :

- Vite, si le monstre me voit ici, gare à nos fesses !

Parfois, Marie s'accordait une petite pose, allait rejoindre sa maman :

- Tu fais la guerre aux artisans ?

Cette phrase l'amusait :

- Oui ma fille, avec ces boules de naphthaline, je protège nos vêtements des mites. Retourne dans ta chambre, évite les reproches de ce rabat-joie, il ne va pas tarder à rentrer.

Marie n'écoutait pas, allait à la cuisine. Elle rinçait la salade, épluchait la chalotte sans se mâchurer.

Une voix bien connue semait la panique :

- Que fais-tu là ? Laisse ta maman s'occuper de l'échalote, étudie.

Les prémisses du printemps apparurent enfin.

Les poules pondaient, couvaient. Rose surveillait l'éclosion des petits poussins. Mécontente, elle s'alarmait :

- Cette année, les poulets me manqueront pour la vente, beaucoup d'œufs sont couvisses. Non fécondés, ils pourrissent sous la mère, notre

tirelire ne se remplira pas.

Sa fille la rassurait :

- Les études terminées, nous irons à la recherche de nos récoltes habituelles. Les balades, l'école, tes bons goûters, mon amie Anne, tous me manquent. Je voulais grandir pour devenir une jeune fille, je réalise que je viens de perdre mes meilleures années.

Sa maman comprit son désarroi :

- Que dis-tu là, pour toi, la vie ne fait que commencer. Ton métier de dactylo te permettra de connaître des personnes instruites, agréables.

Avec les beaux jours, Rose préparait les conserves. Elle rinçait des bouteilles à fond plat, au verre épais, les remplissait de petits pois, carottes ou haricots verts. Elle les fermait avec un bouchon de liège et une armature métallique. Dans sa lessiveuse, elle les emballait dans de vieux chiffons, les calait les unes entre les autres pour éviter qu'elles s'entrechoquent lors de l'ébullition. Elle brossait des petits cornichons pour enlever toute la terre, les saupoudrait de sel, les plaçait dans des pots en grès. Avec un bon vinaigre, de l'estragon, du poivre, des petits oignons, ils se conservaient très bien et restaient croquants.

Victor confectionnait des glanes de haricots en grains, attachait les pieds avec une ficelle qu'il pendait dans le grenier pour le séchage. Il y ajoutait des tresses d'oignons, d'ails, d'échalotes.

Marie s'appliquait pour réussir. La frappe de la machine se faisait en avec une percussion de plus en plus rapide.

Rose, heureuse, la taquinait :

- Tu t'acharnes tellement que cet engin va prendre feu ou rendre l'âme. Si j'entends une explosion, elle me changera de celle de ton père. Pour une fois, on n'entendra pas son langage très raffiné.

Les examens prévus se déroulèrent toute la semaine.

Elle obtint :

- Un diplôme de Commerce, de Comptabilité, de classement et de droit commercial. Pour la dactylographie, le jury y ajouta ses félicitations.

Un professeur l'emmena dans son bureau :

- Marie tes efforts, ton assiduité te récompensent. L'usine de chemiserie te propose de t'embaucher au service comptabilité. Je ne me fais aucun souci pour ton avenir, continue dans cette voie, ton patron t'appréciera et te gardera. Tu possèdes les atouts indispensables pour réussir ta vie professionnelle. Après une année d'apprentissage, on te confiera un poste valorisant.

Elle s'empressa de rentrer pour colporter la bonne nouvelle à ses parents. Ses yeux, son exaltation joyeuse la trahirent dès qu'elle parut dans le jardin.

- Sa maman, les larmes aux yeux, l'enserra :

- Ma fille, ton visage reflète le succès ?

Elle confirma :

- Papa, tu as devant toi une employée de bureau. Avec ma vitesse en dactylographie, l'usine de chemiserie m'emploie, je débute dans une semaine. Le directeur va me le confirmer par courrier.

Victor resta insensible, aucun éloge ne sortit de sa bouche.

Rose interloquée face à cette attitude qui la déroutait, le poussa dans les bras de sa fille :

- Félicite là, embrasse la, ne cache pas ta joie !

Il se contenta de lui taper sur l'épaule, déballa ses sentiments détestables qui brisent le plaisir :

- J'attends ta paie chaque mois, elle mettra du beurre dans les épinards.

Aide ta maman, ne reste pas les bras croisés !

Rose effleura sa joue, songea tout bas :

- Que Dieu te donne la part de bonheur qu'il ne m'a pas accordée avec mon époux... Qu'il veille sur toi, après mon départ dans l'au-delà.

Anne s'informa des résultats. Elle fut ravie d'apprendre que son amie allait travailler dans la même usine :

- Nous bavarderons dans le bus pendant le trajet, mangerons ensemble à la cantine. Que de rigolades en perspective.

La tristesse se lisait sur le visage de Marie.

Rose s'inquiéta :

- Que se passe-t-il ? Tu vas exercer le métier que tu as choisi, passer beaucoup de temps avec ton amie Anne !

Elle se laissa aller aux confidences :

- Maman, je quitterai la maison à 6h30 et rentrerai à 19h. Tu resteras seule avec papa. Promets-moi de ne pas le provoquer, il n'attend que cela pour te gronder.

Elle réagit aussitôt :

- Pense uniquement à cette nouvelle vie qui t'attend avec des collègues de bureau certainement très gentils.

Marie réfléchit :

- Je veux bien, à une condition ! Tu vas me promettre de devenir centenaire.

Leur fou rire alerta Victor :

Tout doucement, elle glissa à l'oreille de sa fille :

- Centenaire avec lui, le rêve de toute ma vie !

Son père alla se coucher, Marie continua ses plaisanteries :

- Au bureau avec ma machine électrique, je ferai une affiche qu'il encadrera dans le couloir :

**« Je ne souris qu'en présence des amis !  
Le reste du temps, j'empoisonne la vie de ma famille. »  
Votre dévoué, Tonton Flingueur**

## *La femme mystérieuse*

Deux jours avant de se présenter à l'usine, Marie ressentit des douleurs dans le ventre. Elle présenta certains symptômes qui inquiétèrent Rose.

Elle appela le médecin. Il diagnostiqua une appendicite, rassura la malade :

- Cette opération se passe très bien. On va t'endormir, tu te rétabliras vite et tu pourras commencer ton travail.

Victor réparait le moteur de sa voiture.

Sa femme lui exposa les faits.

Il continua, ne leva pas la tête pour s'adresser à elle :

- Partez en vélo, un peu d'air la stimulera, que d'histoires pour un petit microbe. Elle est constipée avec tous ces bonbons, tu dévalises l'épicerie. Achète lui plutôt de l'huile de foie de morue.

Outrée par de tels propos, elle courut vers sa fille :

- Habille-toi, je te prépare un petit sac avec une serviette, un gant, un savon, un peigne et une chemise de nuit.

En hâte, elle sollicita le voisin. Victor pathétique fit semblant d'avoir la larme à l'œil :

- Ma fille chérie, je ne viens pas avec vous. Je ne supporte pas de te voir souffrir. Mon épouse, veille sur elle.

Le lendemain, l'intervention se passa très bien. A son réveil, elle gémissait :

- J'ai mal, j'ai mal !

Rose lui murmurait :

- Je suis là, dors la douleur va passer.

Elle ne la quitta qu'à la tombée de la nuit.

Victor attendait dans la pénombre :

- Et bien, cette soupe, tu me la sers ?

Rose se défoula :

- Ta soupe, ta soupe ! Bien plus importante que ta fille !

Il se leva :

- Je me couche, vos problèmes de maladie me fatiguent.

Elle secoua la tête :

- Bonne idée, le jeun te reposera l'estomac. Je me retarderai pendant toute son hospitalisation que cela te plaise ou non.

En fin de matinée, elle laissa son délicieux mari boudier et fila vers sa chambre.

Marie occupait une chambre avec deux lits. En entrant, Rose vit une jeune personne dans le second.

Sa fille allait beaucoup mieux, elle fit les présentations :

- Maman, c'est Nelly, elle va subir la même opération.

Avec un tendre sourire, elle s'approcha d'elle :

- Tout va bien se passer, regardez ma pipelette.

La porte s'ouvrit.

Nelly accueillit avec soulagement toute sa famille.

L'intervention se déroula normalement.

Convalescentes, les filles s'amusaient, imitaient la sévérité d'une religieuse.

Mariniers de père en fils, Nelly vivait sur une péniche avec ses parents et son frère. Sa sœur aînée exerçait le métier de coiffeuse. Accostés pas très loin, ils se relayaient avec Rose.

Pour taquiner Marie, son amie lui disait :

- Mon frère te dévore des yeux, il est amoureux !

Elle se défendait :

- Arrête tes blagues il s'ennuie dans cette chambre, me parle pour passer le temps.

Nelly agitait le doigt :

- Taratata, tu le sais, tu l'encourages !

Le séjour se termina, elles se quittèrent avec regret.

Le voisin ramena Marie à son domicile.

Victor se précipita :

- Bonjour ma fille, je te trouve bien pâle, va t'allonger. Prévenu par Anne, ton patron te conseille de te reposer.

Le soir, sa sœur, la fée espiègle se précipita dans sa chambre.

Elles éclataient de rire. Marie tenait son ventre :

- Je t'en prie, ma cicatrice me fait mal. J'entends les pas de mon père, rentre ! S'il nous surprend il va disjoncter.

Anne l'embrassa :

- Tire-au-flanc, avant de te plonger dans le noir, je file. A demain !

Les yeux de Rose brillaient d'un éclat extraordinaire en entendant les



drôleries qui visaient son époux. Elle raffolait de cette vengeance, se divertissait de leurs persiflages et songeait :

- Pauvre Victor, on ne récolte que ce que l'on sème !

Marie, guérie, se présenta à son poste. Honteuse de ses origines, elle garda le secret sur ce lamentable abandon.

Un monsieur très sympathique se présenta :

- Mademoiselle Marie, je m'appelle M. Michel. Je suis responsable du service comptabilité, donc votre chef. Vous allez travailler avec nous, nous vous accueillons avec plaisir. A la fin de chaque mois nous passons des heures pour faire le bilan des crédits, débits, achats et ventes. Cette balance nous cause bien des soucis, vous y participerez en sortant les fiches des clients. Toutes ces personnes s'occupent des achats.

Il avança dans la grande salle :

- Je vous présente mesdames Madeleine Henaud et Sophie Valreux. Le service contentieux traite tous les impayés et les enregistre sur un dictaphone. Avec cet appareil, elles tapent le courrier des réclamations.

Avant de vous expliquer votre rôle d'apprentie, nous allons chez monsieur le Directeur qui désire s'entretenir avec vous.

Elle le suivit. Il frappa à une porte.

Elle entendit :

- Entrez Mademoiselle, asseyez-vous.

Il tenait dans sa main une lettre qui la fit frissonner.

Il leva la tête :

- Vous tapez très bien, vos notes me conviennent parfaitement. Je désire vous aider, y ajouter la sténographie. Habituellement, nous ne formons pas nos employées mais la lettre de votre père me touche. Votre chef, vos collègues de travail connaissent votre situation délicate. Tous n'aspirent qu'à votre réussite professionnelle. Très aimables, compétents, ils vous aideront à vous inclure et vous formeront. Soyez la bienvenue dans mon usine.

Marie, intimidée, bredouilla :

- Monsieur, je vous remercie infiniment.

Il se leva, appela sa secrétaire :

- Je vous prie, ramenez cette demoiselle dans son service.

Tout en marchant, Marie devinait le contenu de la lettre de son père et ses doléances. Il se servait de la petite fille abandonnée pour s'attribuer, une fois de plus, une réputation digne d'un papa sauveur ! Toujours les honneurs pour lui et la honte pour la pauvre gosse...

Elle retrouva son chef :

- Mademoiselle, vous déposerez de l'argent à la banque. A la fin de chaque mois, vous irez payer les retraités, présenter la machine à

affranchir à la perception. En fait, vous assurerez toutes les courses. Odette a terminé son apprentissage ici, elle occupe un autre poste. Pour vos débuts, elle vous guidera. Parfois, je prépare du courrier, vous le taperez à ce bureau. Nous réserverons une heure le mardi, une le jeudi pour les cours de sténographie. En l'attendant présentez-vous à vos collègues, chacun vous parlera de ses responsabilités.

Cette grande salle comportait deux bureaux vitrés.

Dans l'un le service contentieux, dans l'autre, la bonne marche des achats et des ventes.

Odette ne tarda pas. Très gentille, elle plut de suite à Marie. Discrète, elle lui expliqua sa fonction et les astuces pour parcourir cette ville inconnue :

- Pour ne pas te perdre, repère les magasins, adresse toi aux passants qui te renseigneront. Pendant cette période, tous les débutants se voient confier ce travail, on nous appelle le « petit trotin ». Tu aimeras cette promenade, surtout le jour où tu porteras les retraites. Tous ces braves gens t'attendent avec impatience, te glissent des bonbons dans les poches. Par contre, si tu vas à la banque, tiens bien ton sac contre toi. Dans ce service, on va te bichonner. On se lance dans la vie active, les anciens ne peuvent s'empêcher de nous protéger.

Perdue par la découverte de la ville, Marie s'informa :

- Tu resteras quelques jours, je peux y compter ?

Odette l'apaisa :

- Ne panique pas, M. Michel ne te laissera pas ces responsabilités tant que tu ne te débrouilleras pas seule.

A midi, Marie retrouva Anne à la cantine. Le caissier lui parla brièvement. Elle prit place à côté de son amie, resta silencieuse et avala difficilement son repas.

Anne la questionna, sans succès.

La sirène sonna l'heure de la reprise, elles quittèrent le banc, se dirigèrent vers la pointeuse. Chacune regagna son poste.

Une secrétaire apporta un tas de lettres et d'enveloppes :

- Marie, mettez tout ce courrier sous plis, nous irons dans le bureau qui s'occupe de l'expédition. Ici, on ne les timbre pas. L'affranchissement s'effectue par l'impression d'une marque postale chiffrée au moyen d'une machine à compteur. A la fin de chaque mois, vous la porterez à la perception qui le relèvera, ils nous enverront la note.

La journée se termina.

Une bonne ambiance régnait dans ce bus qui traversait le village de Rosalie et Gustave. Le couple les salua d'un signe de la main.

Rose les attendait. Elle les embrassa, s'adressa à sa fille :

- Raconte moi tout, je veux connaître les moindres détails ?

Sa fille hâta le pas, sema sa maman. Anne confia l'événement de la cantine :

- Mme Dupuis, insistez pour qu'elle se confie. Je lui parle, elle ne me répond pas. Je me farcis cette tête de cochon qui vous sert de mari, je ne veux pas me farcir une tête de lard.

Rose, désireuse de savoir le fin mot, l'interrogea :

Marie, as-tu un patron gentil ?

Elle resta silencieuse.

Elle devina une amertume tenace et la câlina :

- Ma chérie, je soupçonne un problème. Ne le dissimule pas, ne m'accable pas davantage par ta tristesse.

Sa fille s'emporta :

- Maman, papa ne peut pas s'empêcher d'intervenir dans ma vie, profiter de mon statut d'orpheline. Après mon entretien avec mon chef, le Directeur demanda à me voir. Il tenait une lettre qui résumait tout sur mon abandon. Elle contenait les détails et les mensonges qui touchent le cœur des humains. Je ne pourrai plus croiser mon patron sans baisser la tête. A la cantine, le caissier m'a dit :

- Mademoiselle, M. le Directeur n'accède pas à la requête de votre père. Je vous prie de payer votre repas. Ici, des femmes exercent debout les travaux les plus pénible de l'établissement. Seules, veuves ou divorcées, elles élèvent leurs enfants. Aucune ne sollicite l'administration pour bénéficier de secours spéciaux.

Victor bricolait un poste de radio.

Rose, exaspérée, se dirigea vers son mari :

- Quand cesseras-tu de te servir du pauvre sort de Marie pour mendier sa cantine, ses cours de sténo. Tu ne te mets pas à sa place, la honte ne retombe pas sur toi !

Déçu, il répondit :

- Tant pis !... je lui paierai ses repas, qui risque rien, n'a rien. Elle apprendra la sténographie gratuitement.

Le mardi, elle fit connaissance avec Mlle Mathilde Dorian.

Bientôt à la retraite, elle apporta son livre :

- Marie, voyez sa date d'imprimerie, je le gardais précieusement. Je vous l'offre, la méthode Duployé s'apprend facilement. Visionnez bien cette présentation, une ligne de lettres ou de mots, en dessous les signes qui les concernent. Nous travaillerons toutes deux une leçon et corrigerons les devoirs que vous réviserez chez vous. La sténo s'assimile de la même façon que la dactylo, la même tactique, l'entraînement.

Elle s'acharna pour progresser rapidement.

Mme Dorian en fit part à son chef qui la testa :

- Marie, je vais vous dicter une lettre, si vous ne parvenez pas à la prendre en sténo, n'hésitez pas à lire mon brouillon.

Elle s'acquitta facilement de ce travail. M. Michel, très proche de ses employés, la taquina :

- Lettre bien présentée, pas de faute, allez, j'appose ma signature. Bravo Marie continuez dans cette voie. Toutefois, n'en faites pas trop, nous voulons vous garder dans ce service !

Victor ne vivait que pour l'enveloppe que lui remettait sa fille chaque mois. Ne voyant pas d'augmentation, il voulut connaître son emploi du temps. Ravie de lui énumérer ses activités, elle n'oublia aucun détail. Sa réaction fut si violente que Rose l'entendit du fond du verger, elle accourut. Sa fille cachait son visage, il la menaçait avec le poing :

- J'écris au Directeur pour lui rappeler que tu as un diplôme de secrétariat. Coursière, je n'en crois pas mes esgourdes. Tu achèteras bientôt des poireaux, des carottes pour la cantine.

Elle le supplia :

- Non papa, n'envoie pas cette lettre. Après l'apprentissage je toucherai une paie de secrétaire.

Anne partageait sa bonne humeur avec les ouvrières. Elle animait les discussions, réglait les disputes. Tous l'adoraient, se demandaient où elle puisait toutes ses réparties amusantes. A la cantine, dans le bus, elle surveillait sa place habituelle et celle de son amie. Si quelqu'un osait s'y asseoir, elle se chargeait de défendre leur territoire. On la surnommait « l'Adjudant ». Marie adorait ces instants, loin de son bougon de père.

Avril ! Nom charmeur, présage de soleil, qui chasse les frimas. Adorable saison trop vite disparue, lui présagea un cadeau tout à fait insoupçonné.

Les mariniers de passage, accostés dans les environs, s'octroyaient une escale pour se ravitailler. Le fils se dépêcha de lui rendre visite :

- Mes parents arrivent pour saluer les tiens. Ils aimeraient t'emmener deux jours sur notre péniche.

Elle interrogea sa maman qui préparait le repas.

Après un court silence, elle prit le risque de fâcher Victor :

- Va chercher papa, il s'occupe dans le jardin.

Il ne se fit pas attendre.

Le jeune homme renouvela son invitation, précisa que ses parents ne tarderaient pas. Un coup sur la porte se fit entendre. Toute la famille de Baptiste entra. Il les invita à s'asseoir, sortit l'apéritif, fit semblant de s'inquiéter :

- J'hésite, je vous confie la personne la plus chère au monde avec mon

épouse. Cependant, je devine son désir de partir avec vous. Si vous le permettez, je préférerais qu'elle passe ce petit séjour avec son amie d'enfance.

Pour éviter un refus, ces braves gens acceptèrent de suite.

Marie se rua vers la porte d'entrée d'Anne qui sursauta :

- Que se passe-t-il, l'orage menace encore chez toi ?

Envahie par la joie, elle résuma la situation.

Mme Dejean passa la main sur l'épaule de sa fille :

- Rose estime ce couple. Partez-vous amuser. Les filles dépêchez-vous de confirmer cette escapade avant que le chef change d'avis.

Les conseils de Victor ne manquèrent pas :

- Ecoutez bien ces braves gens, remerciez les pour cette belle sortie. Comportez-vous en adultes, pas comme deux sottes.

Je vous emmènerai moi-même demain matin.

Marie embrassa son père :

- Avec Nelly, nous pourrons échanger des idées. Elle suit des cours de comptabilité par correspondance, je l'aiderai.

Victor les salua, retourna dans son potager.

Enfin seule, elle se confia à sa maman :

- D'habitude, papa ne veut pas que je m'absente, ce déplacement avec Anne m'enchant. Peut-être m'aime-t-il plus que je le pense ?

Rose confirma :

- Bien sûr qu'il t'aime, il ne sait pas te le montrer. Il faut toujours qu'il nous déprécie par des mots stupides qu'il sort de sa boîte à bêtises. Prépare ta valise, profite de cette aubaine pour te distraire.

Le lendemain, Victor et Rose déposèrent les filles. Les mariniers les escortèrent pour visiter la péniche. Rose la trouva très hospitalière. Ce logis flottant reflétait la simplicité et la sincérité de ses occupants. Au retour, elle manifesta sa reconnaissance :

- Papa, les filles sautent de joie, ce beau geste te glorifie.

Victor répondit sèchement :

- Si tu ne crois pas que je la laisse partir sans aucune raison, tu te trompes. Ce petit lardon, de la marine fluviale, la mange des yeux. S'il veut l'épouser, j'accepte de suite. Elle naviguera, nous vivrons comme je le désire depuis des années, enfin tous les deux.

Rose songea :

- Ce que je peux être gourde ! Il ne voulait pas lui faire plaisir, tout simplement la caser.

La haine l'envahissait tellement qu'elle ébaucha un mouvement en sa direction. Elle le réprima, ne put retenir ses larmes :

- Papa, je n'interprète pas ton mépris pour une fille qui nous aime

comme ses vrais parents. Pour nos vieux jours, nous apprécierons sa présence. Elle ne remplacera jamais l'enfant que tu voulais, je le regrette autant que toi. Je me pose des questions sur cette hargne que tu lui manifestes !

Il passa sa main sur la cuisse de sa femme :

- Tu t'inventes des histoires. Ma sévérité ne sert qu'à la motiver pour qu'elle réussisse sa vie. Je refuse qu'elle marche sur les traces de sa mère. Avec ses diplômes, un mari, nous pourrions être fiers de notre devoir accompli.

Anne et Marie passaient des moments inoubliables.

La péniche voguait, tirée par un cheval, glissait à faible allure sur l'eau. Lorsque le canal changeait de niveau, l'écluse servait à la faire passer d'une marche à l'autre. Les paysages défilaient, tous plus beaux les uns que les autres. Parfois, les filles découvraient un pêcheur dissimulé dans les grandes herbes. Il surveillait son bouchon qui filait dans le courant, emporté par le mouvement des vagues.

Nelly le montrait du doigt :

- Eux, ils ne nous aiment pas. Pour attraper du poisson, il faut du silence et une eau calme, on les dérange.

Baptiste ne pouvait s'empêcher de contempler Marie.

Anne charria son amie :

- Pauvre garçon, il ne t'intéresse pas ! Comme d'habitude, je vais me dévouer, lui faire les yeux doux pour l'embobiner. J'imagine le tour de France dans une péniche, quelle belle lune de miel !

La réplique ne se fit pas attendre :

- Ma sœur, si tu veux te balader, le bus te transportera avec plaisir lundi matin.

L'arrivée de Victor fit cesser cet enthousiasme.

Les marinières demandèrent aux filles :

- Que garderez-vous de ce petit séjour ?

Elles reprirent en cœur :

- Ces belles promenades, l'impressionnant passage des écluses et votre accueil si chaleureux.

Elles les embrassèrent affectueusement.

Marie continua ses cours de sténographie. Elle montrait son travail à sa maman qui s'exclamait :

- Révise sans moi, j'en perds mon latin !

Elle traçait des signes. En ajoutait d'autres, s'esclaffait, attisait la curiosité de Rose :

- On ne s'amuse pas souvent, fais-moi participer !

Sa fille pointait sa règle vers elle :

- Ma femme, nettoie tes gamelles, surveille ta popote et tais-toi !

Parfois, Marie appelait Anne, tous jouaient à la manille.

Elles laissaient Victor gagner. Cette tolérance lui permettait de se moquer des perdantes. Sinon, il les insultait et brûlait les cartes dans le poêle. Un soir, les filles décidèrent de mener le jeu et lui donner une bonne leçon. Par un heureux hasard, elles gagnèrent leur pari. Il se leva, les accusa de tricher et continua à râler dans sa chambre.

Anne, furieuse, évacua sa haine :

- Sans vous Rose, je le transformerais en chair à saucisse. Quel sale caractère ! Vous ne voulez pas dévoiler votre baraka, vous avez gagné ce gros lot à la tombola des casse-pieds !

Rose déplora :

- Je souhaite que mon histoire vous serve d'avertissement. Prenez votre temps pour vous lancer dans l'aventure du mariage. Ce monde n'est pas celui des anges, le mal y existe. Avant de blâmer autrui, il faut se rappeler l'heure où l'on a failli trébucher. Victor préfère laisser son orgueil l'étouffer que d'admettre ses torts.

Marie tricotait, à l'appel de son prénom, elle alla rejoindre son père. Rose se tenait à ses côtés avec une expression qui devinait un événement fâcheux. Une fois de plus, il ne la ménagea pas :

- Cette femme qui prétend être ta mère, désire te rencontrer. Elle vient d'obtenir un droit de visite du tribunal. Elle manque de clients, ta paie lui comblera ses fins de mois.

Les paroles de Victor causèrent une frayeur incontrôlable à Marie. Elle marcha au hasard, termina sa fuite devant la porte d'Anne. Rose guetta son retour, tenta d'alléger sa déception. Sa fille la serra dans ses bras :

- Maman, tu as gardé le silence pour ne pas me peiner. Qu'allons-nous devenir ? Lisa n'accapare plus mon esprit, nous vivons tranquilles.

Elle atténua les faits :

- Oui, ma fille je le sais depuis trois semaines. Je voulais te protéger de ce bouleversement. Ton papa bavarde à tort et à travers, sans se soucier des répercussions. L'Assistante sociale confirme que Lisa a eu connaissance de ces commérages. Rusé comme un renard, ce filou « M. je t'embrouille » se transformera en « M. je me débrouille ». Ne t'inquiète pas pour cette visite, fais lui confiance. Ni notre colère, ni notre indignation ne dissuaderont ton père. Supportons l'homme intransigeant, évitons de nous trouver dans son bureau le jour J.

Pour Marie, le temps qui suivit parut une éternité. Elle ne trouvait ni le sommeil, ni le repos moral qui apaisent l'esprit. Son cœur se déchirait entre l'envie de connaître sa mère Lisa et la peur de perdre sa maman.

Elle lui criait des reproches immérités :

- Si tu m'aimais, tu ne la laisserais pas franchir cette porte. Je ne veux pas la voir !

Anéantie par ses propos, elle s'emporta :

- Quitte cet air méchant, écoute-moi attentivement. Je vieillis, je ne vivrai pas éternellement pour te protéger. Ton papa la critique, laisse le parler. Attends cette entrevue pour la juger. Un monstre ne donne pas la vie à une enfant aussi dévouée que toi. Cette femme te confessa un jour les raisons de ce geste inqualifiable. Si je garde la santé, nous profiterons des belles années qui nous attendent. Dans le cas contraire, je ne veux pas que tu restes seule avec mon époux. Tu ne seras que sa bonne, son larbin. Il ne parlera de toi qu'en ce terme « l'intruse ». Je préfère que tu vives avec ta mère Lisa.

Marie se résigna, songea :

- Comment l'appeler, Madame, Lisa, Maman ?

Le tendre mot « maman » écorchait ses lèvres.

Elle se retrouva face à ce moment si redouté. La gorge serrée, elle entendit la grille du jardin grincer.

Rose s'avança pour recevoir la visiteuse qui entra.

Immobile, elle aperçut une belle dame avec la grâce et la beauté de sa jeunesse. Elle ne dépassait pas la quarantaine.

Elle s'approcha, s'arrêta, sa bouche eut un léger sourire. Elle caressa la joue de son enfant, déposa une bise :

- Quelle belle jeune fille !

Marie respecta les consignes de son père et resta muette.

Lisa croisa le regard impassible de Victor. Il la pressa d'entrer dans son bureau. Les minutes s'écoulèrent trop lentement au gré de Rose et Marie. Enfin, Lisa réapparut, les yeux rougis, le visage tourmenté. Elle enlaça sa fille, lui glissa discrètement un petit papier. Très gênée, elle se tourna vers Rose :

- Madame, je vous dois le bonheur de ma fille. Mon cœur est plein d'une gratitude infinie.

Victor l'attrapa par le bras, haussa le ton :

- Regardez bien votre progéniture, vous la voyez pour la dernière fois. Pour partager les joies, les peines de son enfant, on ne la rejette pas comme un vieux chiffon. Aujourd'hui, le tribunal vous favorise. Je me charge de le contacter, cette tolérance ne se reproduira pas.

Elle jeta un dernier regard plein de tendresse vers Marie qui devina :

- Je souffre de te quitter.

Il y a des chagrins qui doivent rester discrets. Elle ne savait rien de cette femme qui s'esquiva et qui lui manquait déjà. Elle monta dans sa chambre, déplia ce message :



- Ma chérie, je t'aime très fort, écris moi à cette adresse.

Elle entendit Rose s'approcher et le dissimula.

Admirative, sa maman passa ses mains sur la figure de sa fille :

- Quelle ressemblance entre vous deux ! Cette femme paraissait brisée par l'émotion. Ne laisse pas, à chaque jour qui s'envole, emporter dans l'oubli son souvenir. Si rien ne t'oblige à la revoir ou entretenir une relation, elle reste officiellement ta mère. Comment la trouves-tu ?

Marie ne cacha pas son admiration :

- Belle ! Papa la qualifie de vilaine sorcière, je ne le crois plus. Parle-moi d'elle, du compte-rendu du jugement.

Pour ne pas heurter à son époux, Rose enjoliva son récit :

- Papa gère très bien le courrier. Depuis ce matin de février, il remue ciel et terre pour que tu vives avec nous. Dès que je t'ai vue, je vivais uniquement dans l'espoir de te récupérer. Il s'occupait de l'avancée de ton affaire, me tenait au courant, cela me suffisait. Je me levais chaque matin uniquement dans le but de te revoir, te câliner. La première fois où tu as prononcé ce si joli mot « maman », j'ai su que papa allait gagner cette merveilleuse bataille. Il m'a interdit l'accès de son bureau pendant la visite Lisa, je lui fais confiance. Il te défendra toujours contre le monde extérieur. Je plains cette femme, il n'a pas dû se priver de l'insulter. Il oublie que pour juger les autres, on se doit soi-même d'être parfait.

Marie voulait oublier la visite de Lisa, elle n'y parvenait pas. Son travail, la bonne humeur d'Anne, rien n'effaçait l'être à qui elle devait la vie. Il lui suffisait de fermer les yeux pour la voir devant elle, si inaccessible. Elle ne voulait pas trahir sa maman Rose. Elle refusait de se laisser flatter par l'appel de cette mère.

Depuis cette visite, Victor défendait l'orpheline et passait pour un héros.

Eve, indignée par son comportement, se confiait à Rose :

- Il se vante, ne pense pas à la fragile sensibilité de sa fille.

Mal à l'aise, elle levait les bras en signe d'impuissance :

- Que voulez-vous que je fasse ! Le silence est la réponse à cet imbécile. Parlez-moi plutôt de votre fils ? A ses courtes apparitions, il est seul, vous voilà rassurée.

Avant de répondre, Eve hésita :

- Je sais quand ses yeux reflètent la tristesse. Un rien me renseigne, sa voix moins claire, ses gestes que je devine fatigués. Je cherche sur son visage un fils riant, un Thomas heureux, je ne le trouve pas.

Rose émue, rassura sa meilleure amie :

- S'il a vécu un amour douloureux, il s'en remettra. Croyez-moi, il vaut mieux souffrir quelques mois que de se mordre les doigts toute une vie. Il

réussit bien sa carrière professionnelle, qu'il profite de ses années de célibataire.

Comme à son habitude, Victor organisa le repas de Noël. Il invita la famille Brissot, Anne, sa maman et Firmin. Il se délecta de romancer à son profit la venue de Lisa, enjoliva les détails croustillants.

Thomas le fit taire :

- M. Dupuis, arrêtez avec ces commentaires dont Marie supportent les conséquences. Cessez de jeter un regard sur son passé. Laissez la rêver à de brillantes visions d'avenir. Pour changer, parlons de moi.

Tous les convives s'arrêtèrent de manger pour l'écouter.

Les traits contractés, il confia son mal-être :

- Le dimanche, pour me distraire, je me rends à la salle de cinéma. Un après-midi, je fis la rencontre d'une charmante jeune femme. Je l'invitais à boire un chocolat chaud, elle accepta. Une force invisible, plus puissante que la volonté, nous poussa l'un vers l'autre. Nous partagions nos moments de liberté, cet amour égayait nos jours, m'offrait le bonheur. Une émotion très pure m'envahissait, je voulais offrir à cette personne, mon cœur, ma fidélité. Elle semblait éprouver les mêmes sentiments, ceux qui vous unissent pour la vie. Avec l'été, nous nous promenions parmi les fleurs, les buissons épanouis, les arbres fruitiers. Nous rêvions seuls au monde dans ces endroits féeriques, comme tous les amoureux. Un dimanche, elle tarda, je devinai de suite son embarras. Elle s'effondra contre ma poitrine en sanglotant. Elle reprit son souffle, me confia que son oncle venait de décéder. Il laissait une usine en pleine extension avec deux cents ouvriers. Son devoir l'obligeait à respecter les dernières volontés du défunt pour conserver les emplois. Avec difficultés, elle m'avoua qu'elle partait dans le Sud avec sa famille. Elle m'embrassa, tourna le dos pour cacher ses larmes et disparut dans le paysage. Hébété, je restais figé, n'acceptant pas de perdre mon avenir, mes espoirs, mon amour. Je viens de vous confier ma pénible désillusion.

Il s'adressa à Marie :

- Trinquons pour oublier nos regrets, nos abandons. Adieu ma belle lâcheuse, une mère Lisa invisible. Tes collègues de bureau doivent te faire les yeux doux. Anne, tu n'as rien à lui envier. Profitez de votre jeunesse, restez sages, ne mettez pas la zizanie dans l'usine !

Eve redoutait la réaction de M. Dupuis, elle fit observer :

- Thomas, après l'usine, elles ne s'amuse pas, elles travaillent.

Victor fit des efforts pour garder son sang-froid :

- Régalons-nous ! Les pâtisseries mettez vos délices sur la table. Je me charge d'amener le cidre pour les faibles, la mirabelle pour les robustes. N'oublions pas l'anniversaire de Marie, aujourd'hui, elle fête ses 15 ans.

Comme le temps passe vite, bien trop vite !

A son domicile, Eve commenta les faits de cette journée :

- Nous comprenons ta peine. Sois patient, un jour tu rencontreras celle qui te comblera. Nous ne te cachons pas nos craintes lors de ta mise au point avec Victor. S'il vieillit mal, il rajeunit très bien son style.

Thomas prit sa maman par la taille :

- J'avoue que je ne le regrette pas. Marie souffre, il faut qu'il cesse de cracher ses saletés. Vous rampez devant lui, il profite de vos faiblesses. Clouez lui le bec une bonne fois pour toute !

Cette idée glaça Eve :

- Tu n'y penses pas, nous ne voulons pas lui servir de cible.

Thomas, imbibé d'eau-de-vie, taquina ses parents :

- Cet été, avant de venir en vacances, je vais m'acheter une armure et une pétoire. Ici, le danger menace de partout. Entre le délire de ce vieux fou, les yeux séduisants de Marie ou d'Anne, j'arriverai blindé. Je me tiendrai sur mes gardes !

Marcel tapa sur l'épaule de son fils :

- Allons-nous coucher, distiller ce schnaps !

La vie reprit son cours.

Le timide soleil de mars jouait derrière les rideaux.

Les filles savouraient les premiers rayons, les joies de ces matins radieux.

Anne s'exaltait :

- Mon Dieu qu'il est doux de vivre !

A cette saison, Victor passait la couenne de lard sur les lames des scies. Il les préparait pour travailler la portion de bois, allouée chaque année par la mairie.

Sur place, la forêt retentissait des coups des bûcherons.

Avec une serpe, tous deux tranchaient d'abord les jeunes pousses, les broussailles. Ensuite, la hache s'élevait, s'abaissait sans répit, retombait en biais pour couper avec précision. De légers copeaux s'envolaient, le tronc se sectionnait peu à peu jusqu'à son milieu. L'arbre frémissait, ce tremblement se propageait de branches en branches. L'outil finissait son œuvre, il tombait lentement et s'écroulait sur le sol. Rose le démembrait soigneusement, mettait le bon bois en tas. Elle se débarrassait de l'inutile pour alimenter le feu qui les réchauffait. Avec le passe-partout, cette longue scie à deux manches et aux dents de carnassier, ils débitaient les quartiers qu'elle traînait et entassait péniblement.

Marie sortait du bus, se hâtait de retrouver ses parents. Son père ne parlait pas, ce silence éloquent l'alarmait :

- Papa cette portion vous fatigue. Demain, je ne travaille pas, nous

irons tous les trois.

Il se tourna vers sa femme, soupira :

- Oui ma fille, nous avançons dans l'âge, les forces nous quittent.

Rose approuva de la tête, dans un geste d'accablement.

Victor avala la soupe, se dirigea vers sa chambre.

Marie supplia sa maman de le suivre.

Habilement, elle l'interrompit :

- Ne me supprime pas ces moments favoris, ton sourire, tes prouesses du jour. Cette portion se trouve dans une pente, l'accès et la marche y sont pénibles, ne viens pas.

Sa fille se moqua :

- Si tu ne tiens pas tant que cela à ma modeste contribution, tant pis pour toi et pour moi. Je ne pourrai pas jeter un rututu dans le feu, manger une grosse kartoffeln avec un morceau de calendos. J'attendais toujours avec impatience que tu piques une baguette mouillée dans une pomme de terre. Tu les gardais au-dessus des braises que tu entretenais avec des copeaux. Cuites avec un morceau de fromage, nous nous régaliions tous les trois. Même avec de bonnes moufles, mes doigts ne résistaient pas au froid. Tu saisissais deux patates, m'en plaçais une dans chaque main, j'appréciais cette chaleur. Je guettais l'arbre qui se dressait, s'écrouler sous votre cognée. Il entraînait les oiseaux, les écureuils, les hiboux cachés avec leurs provisions d'hiver.

Rose abdiqua :

- J'avoue que ta vigueur nous stimulerait. Toute petite, tu prenais plaisir à lancer un rututu, puis un autre, en criant ce mot qui te plaisait tant. Papa t'encourageait, adorait ta fougue, ta façon de prononcer ce mot de patois.

Rose se leva de sa chaise et regagna sa chambre.

Marie tria le linge qui s'entassait sur une chaise. Elle sortit les fers rangés dans le compartiment en dessous du four et les posa sur la cuisinière. Avant de repasser, pour ne pas brûler les tissus, elle les approcha de sa joue pour vérifier la chaleur.

Au petit matin, après une longue marche dans des chemins tortueux, ils arrivèrent sur les lieux de la portion. Victor distribua le travail, chacun se démena pour terminer au plus vite. Marie préparait des fagots, disposait des branches plus grosses autour pour leur donner de la tenue. Rose coupait à la serpe le menu bois, appelé « sarpie » qu'elle entassait pour le transport.

Elle proposa un arrêt pour manger.

Victor fit des compliments :

- Les femmes, nous finirons aujourd'hui. Je ne regretterai pas le spectacle que nous offrent les arbres.

Le brave cultivateur attela ses chevaux à la remorque et ramena cette précieuse cargaison. Ce bois de chauffage se trouva enfin entreposé dans l'usoir, espace situé entre la rue et la maison de Victor.

Le scieur se déplaçait dans les villages, proposait ses services aux habitants. Il débitait les rondins qui s'entassaient dans la remise.

Son père prépara le chevalet, le billot, la hache et le coin.

Marie alla vers lui :

- Papa, je ne veux pas que tu te fatigues, je fendrai les gros morceaux. Avec le chevalet, tu scieras les petits. Maman si tu peux les porter, tu les rangeras. Anne t'aidera à les stocker.

Victor la china :

- Eh bien, ma fille tu me commandes ? Je peux t'assurer que tu es la première !

Elle profita de sa bonne disposition :

- Oui, papa, je dois veiller sur vous. Votre état ne vous permet plus d'accomplir certains ouvrages pénibles. Laissez faire la jeunesse qui vous le propose.

Marie prit la main de son père :

- Tu vas me choisir une punition pour te tenir tête ?

Rose essaya, par des signes, de la calmer.

Elle continua :

- Mon papa, j'attends la réponse ?

Il posa un doigt sur sa joue :

- Pour un étranger, le plaisir de l'attraper par le colback et le jeter dehors à coup de pied au cul. Pour toi, une bise du chef.

Rose apprécia ces moments d'indulgence. Son regard s'éclaira, elle les écouta le cœur plein d'espoir.

Elle glissa à l'oreille de son époux :

- Tu ne veux pas l'admettre, le jour de son mariage, elle te manquera.

Tous trois se dirigèrent vers la gloriette. Ils savourèrent le bien-être de cette intimité improvisée.

Victor attira sa fille contre son cœur, soupira :

- Je rends grâce à la vie pour ce don du ciel, déposé un matin de février. Une maman t'attendait. Elle sacrifia sa vie, trembla tant de fois pour ton bien-être, négligea son époux. Garde ton amour à cette bonne fée qui veilla sur toi dans tous les moments de ta jeunesse. Ne la déçois pour une inconnue qui n'en vaut pas la peine.

A cet instant, Rose comprit que ses conseils habilement prononcés, excluaient toutes tolérances vis-à-vis de sa mère Lisa.



## *Adolescence, douce insouciance*

L'apprentissage de Marie se termina à la grande satisfaction de Victor.

Elle lui tendit son enveloppe :

- Papa, lis ce mot magique « Secrétaire » et le montant de mon salaire. Ne vous privez plus pour moi, j'assume d'autres responsabilités. Le chauffeur du bus s'arrête pour les vacances, je ne travaillerai pas pendant deux semaines. Ce repos ne changera pas la paie, je profite simplement de mes congés payés.

Victor désapprouva :

- Maintenant, on donne des gages aux gens pour qu'ils se reposent, on aura tout vu !

Anne gaie, d'une vitalité débordante, projeta :

- Terminons rapidement les corvées du tyran. Profitons de ces quinze jours pour reprendre nos vieilles habitudes. Une balade en vélo nous dégourdira les jambes !

Marie grimaça :

- Sous prétexte que l'argent ne tombe pas du ciel, tous les jours, mon père se rend sur le tas de poubelles du village. Il ramasse les bouteilles et les boîtes non consommées, les fruits, les légumes, les vêtements ou autres. Il remplit les sacs, rien ne se perd. Sur la table, à l'heure du repas, on retrouve le contenu de son butin. Maman s'interpose pour que nous cessions de manger ces produits à l'origine douteuse. Il fume, tel un volcan, devient grossier. Je le remplace, je te rejoindrai un peu plus tard.

A son retour, elle déposa tous ces objets récupérés.

Son père remontait l'horloge façonnée en chêne. La petite porte vitrée ouverte, avec la clé il tournait dans l'orifice du cadran pour redonner de l'énergie au mécanisme. Les poids exerçaient à nouveau leur traction continue. D'un petit coup habile, il mit en route le va et vient du balancier. Le tic-tac familial se déclencha dans la quiétude de la cuisine.

Il se tourna vers sa fille :

- Nous jardinons, va chez Anne, dis-lui d'apporter un panier.

Rose lui fit un signe d'encouragement.

Marie s'empressa de l'appeler :

- On peut dire adieu à notre balade. Par contre, papa va te donner des récoltes.

Elle se bidonna :

- Celles qui pourrissent sur le dépotoir. Avoue le, coquine !

Marie rétorqua :

- Ne te moque pas, prends ta charpagne et suis-moi.

Victor les attendait :

- Anne aide nous, tu porteras des légumes, des fruits frais à ta maman. Si tu veux, on t'emmènera chez Rosalie.

La veille du départ, chez sa filleule, Victor se prépara.

Il aiguisa longuement la lame de son rasoir sur la sangle de cuir, badigeonna son visage de mousse. Il se rase, appliqua une serviette chaude, l'enleva et se parfuma.

Marie le flatta :

- Papa tu es beau, tu sens bon, voici ta récompense une grosse bise.

Il apprécia :

- Ma fille, pour te remercier, je peux en faire autant avec tes cheveux.

Tu ne supporteras plus l'épreuve du peigne à poux.

Revoir sa filleule lui procurait une joie sincère.

A leur arrivée, Rosalie et Gustave les attendaient.

Fernande, prévenue, se manifesta pour les accaparer.

Elle parla de toute la petite bande :

- Les garçons travaillent avec leurs parents. Dans le grenier, notre endroit favori, le parquet s'est rompu. Le fermier rangeait le foin, il marcha sur une planche vermoulue et chuta sur le sol de l'écurie. Immobilisé pour plusieurs mois avec une mauvaise fracture, il bénéficie de l'entraide du village. Tous participent aux travaux de ses champs et s'occupent de son troupeau.

Rosalie en profita pour questionner son parrain :

- Parle moi nos deux inséparables ?

Victor les louangea :

- Sérieuses, elles nous aident pour les besognes pénibles. La maman d'Anne travaille sans relâche. En l'attendant, elle se réfugie chez nous. Tu vois, nous la faisons suivre dans nos bagages.

Rosalie cacha son trouble :

- Tu agis avec ton cœur, nous t'approuvons.

Flatté, il s'empressa de se féliciter :



- Je reste très attentif aux soucis de l'une ou de l'autre. La mère de Marie a obtenu par le tribunal, l'autorisation de la voir. Sa visite fut brève, elle tenta de parler à sa fille qui la dédaigna. Cette rencontre ne la perturbe pas, elle ne l'évoque jamais. Cette femme croyait qu'elle allait se jeter dans ses bras, cette étrangère ne l'intéresse pas !

Rosalie, indiscreète, insista pour entendre tous les détails.

Victor manifesta un état de contentement :

- Je m'occupe de ce dossier depuis le début, mon épouse me fait confiance. Lisa entra dans mon bureau, resta debout. Je lui fis comprendre que Marie vivait dans une famille unie et heureuse. Par son geste d'une mère indigne, sa fille ne l'aimait pas. Elle se dirigea vers la porte, s'empressa de quitter les lieux. Elle menait une vie tellement dissolue qu'elle ne doit même pas savoir le nom du père de son enfant.

Pour mettre un terme au rôle de son vantard de mari, Rose se leva :

- J'appelle les filles, je les envoie chercher Gustave, elles adoreront monter sur Rubis et Bijou.

Après le souper, la petite bande se rassemblait. Tous évoquaient leurs péripéties, les tournaient en dérision.

Le séjour se passa très vite. Au retour, les filles retrouvèrent leur planque, continuèrent à s'imposer des défis.

Cette fois se fut Marie qui partit en courant :

- Bouge-toi paresseuse ! La dernière qui touchera la porte grillagée, cueillera les pêches avec le joyeux luron.

Anne, rouge comme une pivoine, essoufflée, leva les bras :

- Je me rends, arrêtons ce comportement farfelu !

Elle se réfugia sur la balançoire.

Marie cria :

- Tu ne t'en sortiras pas comme ça, cramponne-toi, j'arrive !

Elle grimpa sur ses genoux.

Folâtres, elles prirent de l'élan, montèrent plus haut, toujours plus haut. L'arbre ne résista pas à leur performance. Un grand bruit suivi d'une chute les ramenèrent à la réalité. Anne tomba lourdement sur le sol. Marie s'écrasa sur elle, se releva abasourdie.

Inanimée, son amie ne répondit plus à ses appels.

Terrorisée, elle hurla tellement fort que sa maman accourut :

- Anne est morte, je l'ai tuée !

Rose se pencha, lui humidifia son visage. Peu à peu, elle reprit connaissance. Par prudence, elle lui conseilla de rester allongée.

Marie, affolée, ne la quitta pas des yeux :

- Tu te sens mieux, rassure moi ?

Anne la toisa, fit semblant de se fâcher :

- Sois franche, tu as voulu me tuer ! Je te rappelle que deux sœurs partagent les mêmes joies, les mêmes voyages. Tu ne pensais pas que j'allais quitter cette terre sans toi. Courage ma vieille, le bourreau arrive à grands pas, aide moi à me relever.

Marie s'interposa :

- Ne fais pas d'imprudences, attends encore un peu.

A la vue de Victor, elle retrouva son humour :

- Je me sens pousser des ailes, tout va bien, je me lève et marche facilement. Il faut l'admettre Marie, ton père fait des miracles.

Il remarqua la pâleur d'Anne.

Rose s'empressa de réduire l'importance des faits :

- Cette vieille branche, mise à dure épreuve par les filles, vient de se briser. Anne se balançait, j'espère qu'elle ne gardera pas de séquelles de cette chute.

Pour ne pas ébruiter cet incident, il resta courtois :

- N'en parle pas à ta maman, elle travaille beaucoup, ne la contrarie pas. Rose te soignera, si besoin, elle demandera conseil au médecin. N'hésite pas à lui confier le moindre de tes problèmes.

Pour la distraire, Victor lui proposa une partie de pêche dans sa barque. Elle accepta de suite, alla vers Marie :

- Tout compte fait, je préfère « tonton grincheux à tonton la joie ». Sa gentillesse me lasse, ses paroles sarcastiques me manquent.

Il plaça la barque entre les roseaux, chuchota :

- Les filles ne parlez pas, évitez le bruit, silence !

Les lignes bien adaptées à la profondeur de l'eau, le ver vigoureux, chacun surveillait son bouchon qui se promenait. Anne éternua avec un tel boucan que Marie sursauta.

Victor approuva :

- Bonne idée, il faut prévenir les poissons de notre présence.

Le destin toujours capricieux, joua en leur faveur. Ils rentrèrent avec une jolie friture.

Rose les complimenta :

- Quelle belle pêche ! Je les nettoie de suite. Anne tu en porteras à ta maman et à ton oncle. Expliquez- moi votre tactique ?

Victor, ravi, blagua :

- Tu éternues, les poissons curieux sortent de leur cachette et mordent à l'appât.

Les vacances terminées, les filles reprirent leur poste.

Dans une ambiance chaleureuse, Marie tapait le courrier. Elle finissait une lettre lorsqu'un bruit inhabituel et une abondante fumée sortirent de la machine à écrire. M. Michel se hâta de la débrancher. Il s'amusa à

contrarier son employée :

- Marie, nous ne vous accorderons plus de congés. Ils ne vous réussissent pas, vous cassez le matériel.

Au bord des larmes, elle s'excusa.

Son chef s'arrêta immédiatement :

- Je plaisantais, je ne voulais pas vous peiner. Ici, tout le monde vous apprécie. Ces secrétaires peuvent témoigner que nous les changeons souvent. Les anciennes servent pour l'apprentissage. Suivez-moi, je vais vous octroyer un bureau à côté de nos deux secrétaires, Mme Henaud et Mme Valreux. Cette machine sera désormais la vôtre, je vous promets qu'elle ne vous servira pas de réchaud.

Les mois passèrent.

Le froid, la neige firent leur apparition.

Le conducteur du bus roulait doucement, parfois même, la route glissante l'obligeait à stopper. Tous descendaient, terminaient le chemin à pieds. A vingt-deux ou vingt-trois heures, le visage de Rose s'éclairait à l'arrivée de sa fille.

Marie la grondait :

- Maman, que fais-tu debout ? Je ne rentre pas seule. Ne m'attends pas tous les soirs, tu uses ta vue en tricotant ou en raccommodant. Ton dos usé, fragile, ne se repose pas.

Elle répondait :

- Crois-tu que je peux m'endormir en te sachant sur cette route. Je te vois marcher sur cette neige glissante ou bloquée dans ce bus. Maintenant, je comprends toute l'importance de ces mots, « petite, petits soucis, grande, grands soucis ». Bois cette tisane bien chaude, va vite te coucher. Une brique réfractaire chauffée dans le four, bien emballée dans du journal et des chiffons, propage une douce chaleur dans tout ton lit. Glisse toi sous ton gigantesque édredon en plumes, dors bien ma fille, la nuit sera courte.

Enfin, la tiédeur de l'air encouragea la nature. Un parfum âcre montait des bandes de fraisiers. Autour des arbres qui fleurissaient dans les rayons de soleil, dansaient abeilles, mouches, papillons.

A la belle saison, Victor se levait tôt et surveillait sa fille qui adorait le sucre. Le matin, elle ajoutait un morceau au nombre fixé par son père. S'il surprenait ce geste vers cette gourmandise tout à fait anodine, sa main s'abattait violemment sur sa joue. Il confisquait la boîte contenant cette précieuse douceur.

Rose s'empressait de mettre de l'eau fraîche pour effacer la marque gênante de cette bêrlafe.

Découragée, elle repoussait ce soin apaisant :

- S'il me reste une trace, je parlerai de mon péché mignon.

Sa maman trouvait toujours les mots justes :

- Songe que les jours mornes se transforment parfois en belles parties de pêche, en inoubliables séjours chez Rosalie.

Elle lui glissait discrètement des pièces de monnaie :

- Achète des bonbons, des boissons, partage les avec Anne. Dépêche-toi, elle t'attend.

Le samedi soir, Marie préparait des tiges de rhubarbe, coupait les extrémités et les épluchait. Elle tranchait les tiges en petits morceaux, les laissait macérer dans le sucre. Le lendemain, elle préparait le dessert préféré de son papa.

Rose sortait les haricots conservés dans des bouteilles. Elle les faisait descendre avec une aiguille à tricoter, munie d'un crochet. Elle appréciait ce petit outil très utile, bricolé par Victor. Elle les triait, craignait les filants et les jetait. Elle ne supportait pas de mastiquer ces fils qui se bloquaient dans sa gorge.

Avant les fêtes de Pâques, elle se rendait avec sa fille dans le bourg voisin pour y choisir la tenue d'été. Elle sortait ses économies de sa cachette pour compléter la somme ridicule de Victor. Elle lui achetait la plus jolie toilette du magasin qu'elle baptisait « robe salade ». Pour renflouer sa tirelire, elle repartait dans la campagne à la recherche de ces précieuses récoltes. Pendant ses congés, Marie l'accompagnait et arpentait ses endroits favoris. Avec plaisir et nostalgie, elle lui parlait de la petite ferme qu'exploitaient ses parents. Pour réussir les plantations, ils se fiaient aux préjugés des ancêtres.

Toutes ces histoires intriguaient Marie :

- Tous ces présages se réalisaient ?

D'une voix douce, Rose les évoquait :

- Ma maman les suivait au jour le jour. Elle semait, repiquait, plantait, taillait les légumes ou les fruits en suivant les quartiers de la lune. Elle croyait en son influence, j'avoue que je continue à perpétuer ses idées. Dès qu'elle voyait les hirondelles se regrouper dans le ciel, elle prévenait mon père que l'orage n'allait pas tarder. Par la chaleur, si les limaces traînaient sur les chemins, elle le pressait de terminer les plantations. Elle devinait que la pluie ne tarderait pas si le chat lustrait ses poils et passait sa patte au-dessus de ses oreilles. Je garde l'image de l'expression moqueuse de mon père. Dans ce mariage, l'amour y régnait en maître.

Les yeux de Rose s'emplirent de larmes, elle s'efforça de retrouver ses facultés :

- Ma fille, je vais te confier un bien triste souvenir. A la déclaration de la guerre, en 1914, mon frère, mobilisé, rallia son régiment. La peur de le

perdre nous obsédait. Les nouvelles du front devenaient très rares, nous envisagions le pire. Tout autour de nous, des familles perdaient un de leur proche ou parfois plusieurs. Un matin, Emile poussa la porte, un bonheur intense s'empara de nous trois. Pour fêter cette grande joie, papa invita les voisins. Tandis que maman s'affairait devant son fourneau, elle laissa son époux disposer les assiettes. Il en plaça treize, elle se fâcha, lui demanda d'enlever son couvert. Convaincue que ce chiffre apporterait le malheur dans sa famille, elle s'entêta. Elle pensait que son absence s'excuserait par le bon repas qu'elle préparait. Tous les convives s'installèrent, la réclamèrent. Contrariée, elle céda, resta le moins possible à cette table. Le jour de son départ, sans le savoir, j'embrassais mon frère pour la dernière fois. Un mois après, le maire nous informa de son décès. Ce malheur transforma nos jours en désespoir, nos nuits en un affreux cauchemar. La coïncidence peut résumer cette tragédie. Il ne faut pas croire tout ce qui se raconte. On dit bien qu'il ne faut pas passer sous une échelle pour éviter les ennuis.

Marie attrapa le bras de sa maman :

- Tu viens de trouver la solution à tous mes problèmes ! Je passe souvent sous l'échelle de papa. Je comprends sa colère, son acharnement contre moi. Je l'éviterai, elle me porte la guigne.

Rose la réconforta :

- Ne l'accuse pas, elle nous permet de cueillir les fruits, nous rend bien des services. Le seul fautif, c'est mon incorrigible époux.

Marie approuva :

- Oui, pour déjouer ses combines, nous enrichissons nos talents de comédienne à l'allure grand V, comme Victor. Au théâtre il faut payer, chez nous la représentation reste économique !

Rose riait :

- Nous venons d'aborder un sujet délicat, reparlons-en. D'une région à l'autre, les croyances varient ou se démystifient par la logique. Si tu passes sous une échelle, tu peux recevoir un pot de peinture ou autres outils échappés par un ouvrier. Les chats, très propres, font une toilette minutieuse. Toutes ces convictions ont sûrement une explication.

Un soir, en rentrant de son travail, Marie se trouva face à son père qui soupait. Elle l'embrassa, s'inquiéta de l'absence de sa maman :

- Papa, que se passe-t-il ? Maman va bien, rassure moi ?

Victor ricana :

- Quelle idée, elle se porte comme un charme. Elle t'expliquera tout lorsqu'elle se souviendra de nous. Moi, je termine mon repas et je me couche. Mange, si elle s'attarde, ne l'attends pas.

Elle s'alimenta, se prépara pour la nuit. Pour patienter, elle tricota et

entendit enfin les pas de Rose.

Elle se précipita :

- Maman, que ce passe-t-il ? Papa ne prononça aucun mot pour justifier ta sortie. Tu pleures, il t'a battue ?

Rose très affligée, réagit sans modération :

- Non, pour une fois, il n'est pas responsable de ma tristesse. Je me fous de ce qu'il pense ! La mère de M. le Curé est décédée. Je ressens une peine profonde. Pour orner les présentoirs, elle désirait acheter des tissus dans le bourg voisin. Son fils insista pour l'emmener dans son auto. Elle refusa, prétexta que ce beau ciel bleu encourageait une promenade à vélo. M. Gaétan se promenait, il l'aperçut. Allongée sur le bas-côté, elle ne répondit pas à ses appels. Il se pressa pour prévenir le médecin qui ne put constater son décès. Son fils, prostré par la douleur, ne peut gérer les formalités. Les prêtres des paroisses environnantes se relayent pour le reconforter. Cette femme, veuve, se consacrait à son fils et à l'église. Elle se passionnait pour le jardin et surtout les fleurs, le chœur et les statues n'en manquaient pas. Son dévouement, en maintes occasions, la portait souvent au-delà des limites de son bénévolat. Tout le monde ne donne pas des leçons de patience, de bonté ! Par sa voix attachante, la flamme de son regard illuminait tout. Nous perdons une personne qui puisait au trésor des humbles.

Cette disparition accidentelle anima les conversations.

M. le Curé ne supporta pas de rester dans ces lieux, chers à son cœur. Le diocèse lui confia une autre charge qui l'éloigna.

Un prêtre âgé et sa servante aménagèrent dans la cure. Par leur naturel, les villageois les adoptèrent. Les enfants les embrassaient, surtout les petits. Ils savaient que leurs poches cachaient des trésors, des bonbons à volonté.

Anne et Marie descendaient du bus, heureuses de profiter de leurs vacances. Sur le chemin, les loriots, les chardonnerets, les rossignols chantaient. Anne sautillait, étendait ses bras :

- Adieu le fer à repasser, vive les coups de tête de Victor. Ils se ressemblent, ils m'échauffent les oreilles tous les deux.

Le visage de Marie se figea, elle fit un signe à son amie :

- Sœur Anne ne vois-tu rien venir ?

Victor s'approchait à vive allure :

- Allez, dépêchez-vous, le travail nous attend dans le jardin. Je pars au lavoir, j'aiderai Rose à charger la lessiveuse.

Anne affabula sur son comportement, ajouta un propos spirituel :

- Je m'informerai du passage du bibliobus pour louer le livre :

- **Comment devenir une parfaite esclave -**

Cette remarque amusa Marie, elle précisa :

- Il faut se procurer aussi

- **Non à la soumission** -

ces bouquins doivent comporter des idées très piquantes.

Rose tira la remorque dans le verger :

- J'ai des chaurées, je suis tout en sueur.

Sa fille lui passa la main sur l'épaule :

- Va te rafraîchir, j'étends le linge.

Après le repas, les filles s'installèrent dans la gloriette pour observer les étoiles filantes, faire un vœu. Dans les près, les récoltes répandaient leurs bouquets enivrants, un mélange furtif, délicieux.

Anne se leva :

- Maman accepte toutes les besognes. Elle rentre, s'alimente et disparaît à la vivacité de l'éclair. Je me demande ce que je deviendrais sans vous. J'adore ma douce Rose, je déteste ton goujat de père. Le mien s'est sauvé, merci Madame la Chance.

Marie faillit s'étouffer d'un rire saccadé :

- Ne compte pas trop sur cette charmante personne, elle se transforme vite en poisse. Un regret de ton paternel et tu te retrouves devant tonton ronchon ! Laisse moi me marrer, deux chefs contre deux rebelles, vive la guéguerre.

Victor écrivit à sa filleule pour la prévenir de son arrivée.

Sur la route, les filles admiraient ces courageux paysans qui se démenaient dans les champs, sous une chaleur étouffante. Elles s'impatientaient de revoir Fernande qui détaillerait les dernières nouvelles. Victor se gara devant la porte de sa filleule. Contrairement à ses habitudes, elle ne se montra pas pour les accueillir. Ils entrèrent, impatient de les revoir. Rosalie pleurait, elle alla se réfugier dans les bras de Rose. Gustave se leva de sa chaise et s'approcha.

Victor inquiet, supplia :

- Dites-nous ce qui arrive, vous nous tracassez.

Sa filleule, apaisée par la présence de ses proches, libéra la peine qui l'ébranlait :

- Bijou a la maladie du « crapaud ». Une sorte de pourrissement de la fourchette du sabot qui ne lui permet plus de marcher. Aucun traitement ne peut le soigner. Cet après-midi, il part à la boucherie. Nous le déplorerons longtemps, nous l'aimions comme notre enfant. Il participait à tous les travaux de la ferme. Fidèle, très obéissant, il restera irremplaçable. Rubis va bien, nous continuerons nos cultures avec lui. Sans héritier, vu notre âge, nous mettrons une partie de la propriété en fermage.

Rosalie s'adressa aux filles :

- Fernande vous attend, n'assistez au départ de Bijou.

Marie se hasarda :

- Je t'en prie, autorise-nous à lui dire au revoir.

Les larmes aux yeux, elle accepta :

- Parrain et mon mari vous accompagneront à l'écurie. N'oubliez pas de caresser Rubis.

Gustave la gorge nouée, passa sa main sur son dos :

- Je suis sûr qu'il comprend. Comment allons-nous faire tout à l'heure pour lui dire adieu ?

Victor tenta d'alléger leur peine :

- Nous resterons près de vous.

Les filles passaient une main rassurante sur un, sur l'autre. Elles leurs parlaient doucement, une bise termina cet au revoir. Bijou les regarda s'éloigner. Elles se précipitèrent chez Fernande pour ne plus croiser ses yeux remplis d'amour.

Tous tentaient d'adoucir la détresse de ce couple.

Le retour soulagea Anne et Marie qui avouèrent :

- Dans l'écurie, la place vide de Bijou nous oppressait.

Un événement imprévisible chassa la morosité.

Thomas arriva par surprise chez ses parents.

Il alla saluer les époux Dupuis, sollicita une faveur à Victor :

- Je désire dérouiller le vieux vélo de mon père, redécouvrir les lieux de mon enfance. Accepteriez-vous que Marie et Anne partagent les balades avec moi.

Il le pointa du doigt :

- J'y consens, j'y mets une condition !

Thomas le rassura :

- Je vous promets de rentrer avant l'Angélus.

Il afficha un air sérieux :

- Cela ne me suffit pas !

Il le regarda, ne sachant que penser de ces paroles évasives.

Victor se mit à rire :

- On dit bien que le ridicule ne tue pas. Si tu veux faire un vol plané, avec cette bécane, c'est l'idéal. Je les connais les pipelettes, dans dix ans, elles commenteront encore l'événement. Porte-moi cette antiquité, je te la transformerai. Tu n'auras rien à envier aux coureurs du Tour. Je compte sur toi pour clouer le bec à ces deux boute-en-train.

Thomas confirma :

- M. Dupuis, avec mes talents de cycliste, je vous garantis de semer ces deux tortues.



La présence de Thomas égaya les derniers jours. Ils se promenaient ou tout simplement s'arrêtaient pour discuter. Chacun se laissait aller à ses confidences.

Marcel proposa une partie de pêche qui reçut l'approbation de tous. Les hommes chargèrent les voitures. Rien ne manqua pour piéger les poissons, déguster un bon repas. Victor tendit la manivelle à Thomas :

- Si tu peux démarrer mon teuf-teuf, je te prête ma casquette de chauffeur.

Le hasard l'avantagea.

On entendit le bruit du moteur et les applaudissements des curieux. Les filles s'engouffrèrent à l'arrière. Tous se dirigèrent vers un coin ombragé, accessible à des champs aux fleurs multicolores.

Marie et Anne préparèrent les lignes, les appâts. Si Thomas se disposait à une belle carrière professionnelle, il se trouvait bien emprunté avec sa gaule. Quand il la lançait, elle atterrissait dans les roseaux où sur les arbres. Il sollicitait les filles qui remettaient de l'ordre dans tout ce mélémélo. A côté de lui, elles remplissaient la filoché.

Ecœuré, il s'approcha des veinardes :

- Dans cet emplacement désert, je ne risque pas de pêcher un poisson. Laissez-moi le vôtre, vos lignes et je vous montre mes dons cachés. Les comploteuses allez effeuiller la marguerite, en revenant vous admirerez le roi des pêcheurs.

Eve surveillait discrètement son fils.

Désireuse de quêter des indices sur sa façon de vivre, elle s'approcha de lui :

- Les belles ablettes, elles passent en surface et gobent les mouches. Tu pourrais les capturer avec la trayatte.

Le bouchon s'enfonça, il tira et vit danser au bout de sa ligne un joli gardon. Très fier, il se pencha pour le saisir. Le petit vertébré s'agita, se décrocha et s'empressa de sauter dans la rivière. Fou de rage, il se tourna vers sa mère :

- Je te conseille de repartir discuter avec Mme Dupuis. Sinon, cette épuisette miraculeuse te servira de chapeau !

Victor tapa dans ses mains :

- Venez manger, après, vous taquinerez le goujon.

Les filles, intarissables dans l'art de la conspiration, proposèrent d'attraper des grenouilles.

Thomas refusa :

- Ne comptez pas sur mon adresse pour cette distraction !

Marie le persuada, lui expliqua les faiblesses de ces pauvres bestioles :

- Elles adorent la couleur rouge, tu accroches un coquelicot sur

l'hameçon, le tour est joué. En peu de temps tu remplis la bourriche.

Victor le persuada :

- Suis-les ! Dans ta ville, les grenouilles ne courent pas les rues, il te faut assister à l'office pour les repérer.

Rose interrompit son époux :

- Tu manques de tact, tu ne respectes pas la religion. Tout le monde sait que le toit de l'église ne te tombera pas sur la tête.

Eve craignait ses réactions, elle l'approuva :

- Vous avez raison il ne faut jamais prendre des risques inutiles. Mon fils, relève ce défi, donne une bonne leçon à ces deux fanfaronnes qui se croient les plus fortes.

Son pliant sous le bras, il se dirigea vers Marie qui murmura :

- Ne bouge pas, celle-là se repose sur les nénuphars. Je vais lui passer la fleur devant son nez.

La grenouille sauta sur l'appât. Elle tira d'un coup sec :

- Voilà je la tiens.

Thomas s'empara de la ligne de son amie :

- Allez me chercher des coquelicots, je ne laisserai aucune opportunité à ces paresseuses qui se dorment au soleil.

Il les attrapait mais sa maladresse l'empêchait de les saisir. Ses échecs déclenchaient des commentaires cocasses de la part des filles.

Tout à coup, il lâcha sa gaule et les poursuivit :

- Vous ne perdez rien pour attendre, j'arrive planquez-vous !

Victor les interrompit. Il montra l'autre rive :

- Thomas, demain, nous irons en face. Tu verras une magnifique grotte, tes parents adorent cet endroit.

Le matin, tous s'empressèrent de charger les voitures pour se rendre au lieu indiqué. Sur place, Victor prépara la barque et fit deux traversées. Tout d'abord, il déposa sa femme et les époux Brissot. Ensuite, il emmena Marie, Anne et Thomas. Eve amoureuse de la nature commenta les moindres détails de ce joli coin. Avec une sorte d'ivresse, tous se délectèrent de la lumière blonde épandue par le soleil.

La journée s'acheva.

Victor proposa un premier voyage pour regagner l'autre berge. Au second trajet, l'eau s'infiltra doucement dans la barque. Il confia le contrôle des rames à Thomas et écopa.

Anne fit des pitreries. Elle sortit son petit verre :

- M. Dupuis, pas de panique à bord de la barque qui coule ! Je vous la vide, en deux ou trois coups de gobelet. Nous rentrerons sains et saufs.

Il secoua la tête :

- Grâce à tes idées géniales, nous ne coulerons pas. Si tu n'existais pas,

il faudrait t'inventer.

Anne ironisa :

- Je vous remercie pour ce gentil compliment. Sachant que vous n'en faites jamais, je me sens toute émue. C'est inné, mon père spécialiste de la fuite me laissa ce cadeau en héritage.

Les vacances se terminèrent.

Thomas quitta le bourg. Anne et Marie retournèrent à l'usine.

Victor reçut un courrier de sa filleule. Prenant certaines décisions importantes, elle désirait les conseils de son parrain.

Tous se retrouvèrent avec plaisir.

Rosalie exposa le problème :

- Après réflexion avec Gustave, nous sollicitons ta sagesse pour régler nos affaires. Nos cousins nous proposent de nous acheter le troupeau et louer des champs. Nous garderons Rubis et une vache. Les années nous mènent vers la vieillesse. Ce pénible choix diminuera notre charge de travail. Nous élèverons un seul cochon, de la volaille, des lapins et jardinerons davantage.

Victor l'écoutait avec attention :

- A votre âge, sans enfant, acceptez. Je vous guiderai dans vos démarches. Ces accords permettent à vos biens de rester dans la parenté. N'hésitez pas, libérez vous rapidement des papiers officiels, profitez de votre retraite.

Rosalie se tourna vers son mari :

- Qu'en penses-tu ?

Résigné, il fit un signe de la main :

- Eh bien oui, c'est comme ça.

Un redoux inespéré rendit la route praticable. Victor s'empressa de préparer son auto :

- Allons surprendre ma filleule et lui confier nos projets.

Cette visite éclaira leur visage. Rosalie s'empressa de commenter les dernières nouvelles :

- Les arrangements, concernant l'exploitation, sont terminés.

Victor les félicita :

- Fêtons cette bonne nouvelle, acceptez notre surprise.

Elle s'impatienta :

- Dis-nous tout de suite laquelle, tu nous intriques ?

Il s'approcha de sa filleule :

- Pour vous changer les idées, après toutes ces épreuves, nous vous proposons de passer Noël chez nous. Je viendrai vous chercher et je vous ramènerai. Votre famille soignera vos bêtes.

Rose insista :

- Réunissons nous pour l'anniversaire de Marie. Votre profession vous bloquait avec le bétail, ces contraintes sont terminées.

Gustave appela ses cousins qui acceptèrent de veiller sur la ferme. Avant le départ, il apporta une caisse de vin rouge qu'il déposa dans l'auto. Content, il s'adressa à Marie :

- On le boira pour tes dix-sept ans, il provient de nos vignes.

Rose murmura à l'oreille de sa fille :

- Je n'ai jamais vu papa aussi heureux.

Elle pouffa :

- Il le sera moins lorsqu'il boira cette piquette.

Rose et Victor les amenèrent, deux jours avant la Nativité.

Gustave pensait à ses animaux :

- Ces trois hommes célibataires se consacrent à leur ferme. Ils veilleront sur toutes nos bêtes. Parfois nos vaches nous manquent, nous les regardons dans leur pré. Eh oui, c'est comme ça.

Il s'exprimait peu, gardait sa peine au fond de son cœur.

Pour la Nativité, Rose prépara le frichtic qu'elle laissa sur le coin de la cuisinière. Elle cacha les œufs à la neige, le délice de Gustave. Sachant que Rosalie allait chaque dimanche à la messe, elle lui proposa de s'y rendre :

- Pendant que les hommes discutent, nous pourrions assister à l'office avec Marie. Vu l'âge de ce vieux prêtre, il rassemble ses fidèles à vingt heures. Demain à midi, vous verrez Anne, elle se réjouit de votre visite. Vous ferez la connaissance de sa maman, une femme travailleuse, adorable, très méritante. Son frère Firmin nous jouera des airs connus avec son harmonica.

Pour le dîner, les visiteurs arrivèrent, chargés de victuailles. Anne enlaça Gustave et Rosalie.

Vers seize heures, Eve tapa à la porte :

- Pouvons-nous partager cet après-midi avec vous ?

Victor se leva pour les accueillir. Tous trois souhaitèrent un joyeux anniversaire à Marie. Thomas tenait une très belle gaule et une boîte de chocolat. Il les offrit à son amie :

- Ne te frotte pas les mains, je ne t'offre que les friandises. La ligne, je te la confie pour que tu me la rodes.

Anne mit son grain de sel :

- Mon pauvre, tu places bien mal ta confiance. Avec ses dons cachés à la naissance, elle va te l'envoûter. Avec sa machine à écrire, elle a failli brûler l'usine. Dans le bus, il suffit qu'elle s'installe derrière le chauffeur pour que le moteur s'arrête.

Victor invita tout le monde à trinquer :

- Alors Anne, levons notre verre à ta sœur Marie, la Reine de la calamité. Les femmelettes votre cidre vous attend. Nous les hommes, pour ne pas rouiller la tuyauterie, nous préférons du vin.

Firmin jouait de l'harmonica, tous l'écoutaient avec plaisir.

Thomas se leva, se dirigea vers la sortie.

Eve rassura les invités :

- Il ne s'éclipsera pas longtemps, il désire vous surprendre.

Effectivement, il réapparut tenant un accordéon. Il joua quelques notes, demanda l'indulgence de tous :

- Cet instrument me plaît, je débute les cours. Au mois d'août, je vous interpréterai un petit morceau.

Anne ne put retenir son humour :

- Améliore-toi. Sinon il te faudra remplacer ta gaule par un fusil. Des canards envahissent toute la pièce.

Elle se tourna vers Mme Dupuis :

- Demain vous mettez du gibier au menu.

Thomas s'adressa à Mme Dejean :

- Avouez-le ! On vous l'a échangée à la maternité, à la place, on vous a fourgué ce moulin à paroles !

Rosalie lui portait une grande affection et la défendit :

- Je préfère la voir ainsi. Elle saura se défendre dans la vie, surmonter les difficultés qui se présenteront.

Anne l'embrassa tendrement :

- Merci mon bon Samaritain.

Marie la taquina :

- Je rassure tout le monde, c'est déjà fait. A l'usine, dans le bus, tous l'appellent « Adjudant ! ». Depuis qu'elle me compare à un troufion, elle est rodée.

Cette remarque déclencha un rire communicatif. Les bons moments passent toujours trop vite.

Thomas quitta ses parents.

Victor remmena Rosalie et Gustave. Il fit remarquer à Rose :

- Tout compte fait, son vin se laisse boire.

Cette remarque l'amusa :

- Le soir de Noël, tu as bu ton vin. Le lendemain, celui de Firmin et les autres fois, celui de Marcel. Avec la complicité de nos amis, la piquette se transformera en bon vinaigre.

Le soir du Nouvel An, Marie alla vers son père, la serra dans ses bras :

- Papa, je t'aime très fort. Continuons à marcher tous les trois sur le même chemin, avec amour. Bonne année, bonne santé et le paradis à la fin de tes jours. Le plus tard possible !

Victor rétorqua :

- Et bien, bonne année pour toi ma fille. Un avancement dans ton travail et peut-être un jules ?

Rose attendait avec impatience de se retrouver seule avec Marie :

- Tu viens de me surprendre.

Elle justifia son attitude :

- Mes dix-sept ans me permettent de faire le bilan. Ma maman chérie, avec ta tendresse qui n'exige rien, qui donne sans limite, c'est une grande joie de vivre auprès de toi. Tristes ou souriantes, nous formons un duo soudé. Papa m'offre un toit, ces idées abracadabrantes, que demander de plus ! Ma combinarde, sans notre perspicacité tonton grincheux s'ennuierait.

**N'oublie jamais ta promesse, deviens centenaire.**

**Bonne année, mon ange gardien.**

## *Nul mot juste à la joie, à la douleur*

Rose s'installa devant sa machine à coudre à pédale. Marie surveillait ses pieds qui s'harmonisaient pour régler la vitesse. Avec ses mains elle tenait le tissu, le guidait pour créer des chefs-d'œuvre.

Elle tendit un jupon à sa fille :

- Mets-le, s'il te va, je te l'amidonnerai. Avec cet artifice, tu porteras une robe bouffante. Eve réserve une surprise pour toi et ton amie.

Marie exulta :

- Quel plaisir, il me va très bien. La maman d'Anne lui coud le même. Les employées de l'usine s'habillent ainsi.

Mme Brissot entra, elle tenait deux oulaoup. Mme Dejean et Anne fermaient la marche.

Les filles ravies se tortillaient, ne parvenaient pas à réussir ce jeu de cerceau qui atterrissait sur leurs pieds.

Eve crêpa leur chevelure :

Métamorphosées par ses doigts agiles, elles s'empressèrent de se vêtir.

Admirative, elle s'exclama :

Mazette ! Nos deux parisiennes arborent parfaitement la mode.

Anne suggéra :

- Demain, nous les porterons pour aller travailler !

Marie s'enflamma :

Oh ! Oui, bien volontiers. Nous ferons la pige aux copines.

Rose fit la moue :

- Me voilà encore impliquée dans une mission impossible. Je dirais mieux, un coup fourré.

Victor ne rata pas son entrée :

- Les femmes vous perdez la tête ! Avec cette coiffure, cette tenue, l'air va s'engouffrer. Vous récupérerez les filles sur les arbres. En plus ce bout de plastique ne ressemble à rien. Heureusement, le ridicule ne tue pas. Le

sport, la danse, les attendent dans le jardin, nous le bêcherons bientôt. Mme Dejean, la vôtre s'accoutre comme elle le veut, Marie ne mettra jamais cette espèce de parapluie volant.

Anne, sans rien perdre de son air dominateur, se moqua :

- M. Dupuis, ne nous refusez pas un baptême de l'air entièrement gratuit. « **Gratuit**, par ici la sortie ! ». N'en perdons pas un souffle, je dirai même mieux, le moindre petit envol.

Par l'opinion de Victor, Mme Dejean envenima le contexte :

- M. Dupuis, je travaille beaucoup pour donner un peu de bonheur à ma fille. Elle a cessé ses études pour m'aider, je lui offre ce jupon avec plaisir. Je ne passe pas mon temps à la changer en poupée de luxe. Toutes les jeunes villageoises les portent. Je veille tard pour satisfaire ces demandes. Si ces jeunes filles ne profitent pas à de leur âge, elles ne le feront plus au nôtre. D'ailleurs vous aussi, à dix-sept ans, vous portiez sûrement les habits de cette époque. Les éloges ne devaient pas manquer, avec votre prestance et votre attrayant visage. Je félicite votre épouse pour ce beau choix. Je trouve stupide cette façon de garder Anne sous cloche.

Elle s'arrêta, sa tête dressée d'un mouvement de défi.

Victor céda :

- Nos filles veulent mettre ces robes, je m'incline. J'espère que le vent ne nous les emportera pas. Vous croyez avoir libéré Anne de sa cloche, ouvrez les yeux, elle a seulement changé de place. Pour leur payer un voyage à Rome, forcez sur l'amidon !

Elle haussa le ton :

- M. Dupuis, cette fantaisie ne changera rien à votre budget, ni à leur moralité. Elles resteront jolies pour étendre le fumier dans votre jardin, adorables pour sortir.

La veille du 1er mai, les jeunes hommes préparaient des branches de hêtre. Ils les transportaient sur une charrette, les mettaient dans les chéneaux.

Les filles les guettaient. Anne rêvait :

- Un jour, un beau chevalier m'emmènera loin d'ici.

Marie la secouait, avec une gaieté ironique :

- Le seul qui se trouve dans les parages va chanter la sérénade si nous ne regagnons pas nos chambres.

A la fête des mères, elles quémandaient des fleurs pour offrir un bouquet à leur maman. Les boules-de-neige se mêlaient aux autres fleurs pour charmer les yeux.

Anne n'oubliait jamais Mme Dupuis, elle en tendait un à son amie :

- Tu lui donneras discrètement de ma part.

Rose ne discutait plus de mille choses, ce silence inquiétait Marie qui



tremblait dans l'hypothèse d'un nouveau séisme.

Elle ne tarda pas à connaître l'horrible vérité.

Victor, l'attitude méprisante, s'adressa à sa fille :

- Je t'ai élevée, maintenant, je veux rester avec ma femme. Je m'occupe de te chercher un époux.

Marie face à cette réalité, se fâcha :

- Je ne veux pas de fiancé ! Si tu persistes, je demanderai mon placement à l'orphelinat avec Marcelle.

Elle s'éclipsa dans la remise, claqua la porte. Il lui fallut du temps pour se remettre de ce choc. Elle s'inquiéta pour sa maman restée avec ce timbré et entra silencieusement.

Elle entendit des paroles mordantes :

- Tu as bien fait joujou avec ton bébé chéri, prépare toi à lui dire adieu. Pour te distraire, prends la rasette, va biner les légumes.

Rose garda son sang-froid :

Comment peux-tu la mettre à l'épreuve avec autant d'indifférence... m'atteindre aussi... Ta haine nous anéantit, nous afflige.

Marie regagna sa chambre. La tête enfouie dans son oreiller, elle ressassa :

- Je te hais papa, je te hais...

Rose maudissait son mari que rien n'arrêterait pour satisfaire son sale égoïsme. Elle encouragea sa fille :

- Ma chérie, gardons l'espoir. Prions pour qu'un événement imprévu nous sorte de cette impasse.

Marie laissait fuir les jours, gardait sa douleur au plus profond de son être. Elle songeait à ces inconnus, cet homme et cette future belle-mère. Ses pleurs, versés dans les ténèbres de la nuit, ne la soulageaient pas du déchirement de quitter sa maman Rose. Sa tristesse attira l'attention des employés. Ils se concertèrent pour déléguer à M. Michel la délicate mission de se renseigner sur cet abattement inhabituel. Discrète, elle louangeait ses parents, ne parlait pas de Lisa. Cette fois, aux premiers mots de son chef, elle ne put contenir ses déboires. Très mal à l'aise de salir son père, elle bafouilla :

- Je dois à mon bienfaiteur, les doux câlins de Maman Rose. Ma mère Lisa regrette sûrement cet abandon mais n'interviendra pas contre son entêtement. Il agit pour mon avenir, je le critique, il a élevé une ingrate. M. Michel, n'en parlons plus, la honte m'envahit.

Scandalisé, il lui montra son bureau :

- Marie, ne vous culpabilisez pas, asseyez-vous ici. Ecrivez à votre mère Lisa. Détaillez tous ses agissements malsains et joignez mon adresse. Si nécessaire, j'interviendrai personnellement. En France, on ne

marie pas les gens sans leur consentement et encore moins les mineures.

Par retour du courrier, il lui remit une lettre.

Le cœur battant, elle la décacheta, découvrit un contenu affectueux. Soulagée, elle partagea sa joie avec son chef :

- Lisa propose de prévenir l'Assistante sociale, le tribunal, s'il persiste à me harceler.

Les jours passaient. Victor ne parlait plus de cette union.

A l'arrêt de bus, Marie aperçut Rose. Elle murmura à l'oreille d'Anne :

- Que se passe-t-il encore ? Je crains de me trouver face à mon fiancé et à ma marâtre.

Elle alla vers sa maman, l'embrassa :

- Je me doute que le monstre retrouve sa liberté.

Rose serra le visage de sa fille entre ses deux mains :

- Nous bénéficions d'une trêve. Le complot de mon chameau d'époux, n'aboutira pas. Tu plais au jeune homme, pas à sa mère. Elle n'accepte pas que son fils épouse une fille aux origines douteuses.

Cette bonne nouvelle amusa Anne :

- A force de mentir, de pleurer sur son sort, l'agité du bocal vient de perdre une belle occasion de se la fermer. Ton statut d'orpheline te sauve, se retourne contre ce combinard. Vive la belle-doche poule, son simplet de fils et le célibat !

Marie arriva rayonnante au bureau.

M. Michel partagea sa joie :

- Quel soulagement ! N'arrêtez pas votre correspondance avec Lisa. Son aide sera précieuse si ce drôle de personnage renouvelle son exploit.

Le comportement de Rose changeait. Elle évitait sa fille, abrégeait leurs tête à tête. Marie ne comprenait pas cette façon de se dérober. Elle demanda timidement :

- Maman, toi aussi, tu voulais que je parte ?

Rose tendit un courrier de Lisa :

- Cela dure depuis combien de temps ?

Marie, très gênée, confessa :

- Pardonne-moi, je préférerais partir chez elle plutôt que de me marier avec cet homme. En plus de l'éloignement, j'héritais d'une belle-mère tyrannique. Le parfait projet pour me construire une vie d'épouse tout à fait semblable à la tienne. Cette union me déplaisait, je me voyais piégée dans une vie pénible et ingrate. Mon père se trace son idéal, pense-t-il aux suites de ses caprices ! Bien sûr, d'autres y sont parvenues, je ne serai pas la première à subir un mariage forcé ou arrangé. Dans cette lutte opiniâtre, exigeant de la volonté, je risquais de développer la rancœur au dépend de l'amour ? M. Michel connaît ma situation, reçoit le courrier de Lisa et me

le transmet.

Depuis la découverte de cette lettre dans la poche de sa fille, Rose pensait qu'elle lui échappait. Si une ombre de jalousie passait dans sa tête, elle la chassait pour y trouver sa récompense. A l'idée de mourir avant son époux, elle espérait que sa mère Lisa la sortirait ses griffes.

Elle l'approuva :

- Ma chérie, oubliez vos vieilles rancunes, rétablissez la confiance et l'amour filial vous réunira toutes les deux.

Marie admira cette âme noble :

- Ma maman chérie, je t'aime très fort. Depuis l'âge de deux ans, cette petite étrangère perdue à qui tu ne devais rien te doit tout. Lisa ne te remplacera jamais dans mon cœur.

Elle mit tant de chaleur dans sa voix que Rose retrouva l'enfant qu'elle appelait sa source de joie. Elle lui conseilla de cacher les lettres, ajouta :

- Ne juge pas Lisa, la vie est une cruelle histoire qui réserve aux plus vaillants des souffrances inattendues.

Rose lisait cette correspondance, plaisantait :

- Si Victor le savait, il nous tuerait !

Marie le ridiculisait :

- Tu n'y penses pas, tous ces frais ! Un radin n'enterre pas deux personnes le même jour. Il nous jetterait plutôt dans le puits.

Rose, très méfiante, mettait ses doigts sur ses lèvres :

- Un jour, il nous entendra. On finira dans ce trou noir.

Lisa proposa à sa fille de la voir.

Rose appuya cette demande :

- Vas-y, partage cette cachotterie avec Anne. Confrontée à l'embarras, la joie, ton amie dégèlera l'ambiance.

Toutes deux roulèrent sur un chemin de campagne inconnu.

A l'instant où Marie aperçut sa mère assise sur un talus, elle quitta son vélo, courut vers elle.

Enlacées, elles sanglotaient, chaviraient de bonheur. Leurs yeux brillaient de cette lueur joyeuse qu'un cœur plein d'espoir sait allumer au fond des prunelles.

Anne, silencieuse, respecta ces moments intenses.

Tous trois s'abritèrent à l'ombre d'un arbre.

Lisa aborda le sujet douloureux qui la rongait depuis toujours :

- Parle-moi des époux Dupuis, des étapes de ta vie ?

Marie glorifia Rose :

- Débordante d'amour, tu ne pouvais faire un meilleur choix en me laissant dans cette propriété. Maman approuve notre correspondance et notre rendez-vous.

Sa mère continua :

- Que pense ton papa de tout cela ?

Elle regarda son amie :

- Il ne montre jamais son affection, je le regrette. Il ne sait pas que j'entretiens un courrier avec toi. Je ne pourrai jamais oublier ton visage en sortant de son bureau. Pour conclure, il ne manqua pas de te rafraîchir la mémoire sur l'âge de la majorité.

Lisa chercha l'appui moral d'Anne :

- Savourons notre vengeance, notre précieuse retrouvaille. Merci pour votre aide, nous resterons prudentes.

Rose se préoccupait, guettait avec impatience leur retour. Elle savait que l'indulgence et la naïveté de Marie la rendaient vulnérable.

Anne passa :

- Tout va bien Mme Dupuis, au revoir.

Ces paroles la rassurèrent.

Très troublée, Marie bredouilla :

- Je pense à des tas de choses... Ça va, ça vient dans ma tête. Cet entretien favorise toutes les hypothèses !

Sa maman comprenait sa confusion :

- Le passé restera gravé et te hantera longtemps. Tu passeras par des périodes d'harmonie ou de révolte profonde. Puis, la complicité, l'apaisement, s'installeront pour vous deux. Victor mérite ce retour de bâton, il l'a bien cherché pour se faire battre, continuez !

Les filles s'organisèrent pour revoir Lisa. Elle ouvrit ses bras :

- Ne restons pas là, remontez sur vos vélos, suivez-moi.

Elles roulèrent sur une petite route qui serpentait dans les champs et arrivèrent dans un bourg. Elle s'arrêta :

- Descendez, venez.

Elle montra une maison abandonnée, se fraya un passage entre la verdure et ouvrit la porte :

- Entrez, après ma confession, vous pourrez m'accabler de votre courroux ! Vous ne me jugerez jamais aussi sévèrement que le je fais moi-même. Ma conscience me dictait mon devoir, je n'ai pas obéi à cette voix. Il y a vingt ans, je quittais cette maison le cœur déchiré. Ces grandes herbes qui envahissent la cour, les volets qui pendent à leurs gonds, prouvent mon désintéressement. Ma chérie, cette demeure appartient à tes grands-parents. A leur époque, elle résonnait des voix joyeuses de la clientèle. Ta grand-mère brodait avec une telle finesse que les personnes aisées lui commandaient tous leurs travaux. Ton grand-père, cordonnier et sabotier, travaillait à côté dans son atelier. Ma venue dans ce monde les combla. Mes rires, mes jeux d'enfant, mes beaux souvenirs se trouvent

ici. Mon père très sensible à la misère d'autrui, réparait gracieusement les vieilles savates des pauvres. Pour les plus démunis, il remplissait un bidon de soupe. Le sourire de ces malheureux lui procurait une joie extrême, il me confiait :

- Tu manges à ta faim, pense à eux. En quelques mois, la maladie emporta ma maman. Trois ans après, mon papa alla la rejoindre.

Des larmes coulèrent sur ses joues, elle monta un escalier :

- Regardez, voici la chambre de mes parents. Dans la mienne, mes poupées m'attendent, elles évoquent ces belles années trop brusquement déchirées.

Elle serra sa fille dans ses bras :

- Ma chérie, tu es née dans ce lit. N'oublie jamais que ton grand-père t'adorait, il pensa à toi jusqu'à son dernier râle. Il obtint avec difficulté ma promesse d'assumer mon rôle de maman. A sa mort je fis tout le contraire, je ne te voulais pas. Tu me rappelais, sans cesse, cette faute que je voulais oublier. Je bannissais mes propres actes, ma stupidité.

Marie tressaillit, anéantie par cette révélation.

Prise d'une soif de savoir, chagrinée, elle ne ménagea pas Lisa :

- Tu me blesses jusqu'au plus profond de mon être, je veux entendre la vérité. J'écoute tous les détails sur ce jour de février où tu m'abandonnas. Ne me cache rien sur cette ignominie !

Lisa conta des événements, resta vague sur certains points délicats.

Le cri d'un oiseau les ramena à la réalité.

Elle sursauta :

- Le temps s'écoule, rentrons. Par la suite, nous donnerons un éclat à cette demeure enfermée dans ses nuits de grisaille.

Marie raconta les faits à sa maman :

- Il me semble que je viens de vivre en quelques heures, toute une époque. Je me sens si vieille ! Ma mère évoqua difficilement ses souvenirs, ne fit aucune allusion à mon père.

Anne l'attira vers elle, la chambra :

- Tu as raison, tu penches, je vais te chercher une canne. Avec cet après-midi époustouflant, tu ressembles à une mémère. Pour ne pas devenir une croulante, oublie ton père. Garde l'échantillon que tu as, ne prends pas le risque de t'encombrer de son sosie. Fais-toi une raison, tu es née par le Saint-Esprit !

Dans sa chambre, Marie réfléchissait.

Chacune des deux femmes qui l'aimaient, tournaient cette histoire à leur avantage. L'une des deux mentait, laquelle ? Sûrement pas Rose !

Dans la tonnelle, les filles élaboraient une autre rencontre.

Rose couverte de sueur, les dénicha :

- Comment pouvez-vous rester là, par cette chaleur accablante ? On supporterait bien la fraîcheur. On suffoque, l'orage ne va pas tarder.

Marie ne se lassait pas de ce lieu :

- Avec cette verdure qui la recouvre, les parfums qui s'y dégagent, nous nous y plaisons. Nous mettons au point une escapade pour demain. Maman, va te reposer, cette température te fatigue.

Avant de s'éclipser, elle passa sa main sur la joue de sa fille :

- Lisa consentira peut-être à te dévoiler le nom de ton père ? Je comprends que ce secret te trouble.

Anne implora le ciel :

- Ne l'écoute pas. Un pignouf nous suffit.

Comme convenu, elles allèrent la rejoindre. Marie remarqua un obscur souci sur le visage de sa mère. Elle se confia à Anne qui n'approuva pas :

- Ton acharnement à savoir la vérité fausse ton objectivité.

Après le goûter, Lisa fixa sa fille :

- L'Assistante sociale me tient au courant du comportement de ton papa. M. et Mme Ogier connaissent mon erreur de jeunesse et ton existence. Mon patron dirige une usine de tréfilerie, il t'emploiera volontiers. Tu habiteras avec moi, on rattrapera le temps perdu.

Marie se dirigea vers son vélo.

Lisa la suivit :

- Je te comprends, tu penses à tes parents. Réfléchis, agis selon ton désir.

Installée sur sa selle, avant de démarrer à toute allure, elle lui jeta à la face :

- Révise tes classiques ! Malheureusement, le temps perdu ne se rattrape jamais.

Anne, très mal à l'aise, la salua :

- Si nous ne pouvons pas venir, votre fille vous écrira.

Marie appuya sur les pédales pour fuir cette l'hypocrisie.

Son amie arriva difficilement à sa hauteur :

- Arrête, tu vas tomber. Descends, vide ton sac, pas de discussion, exécution !

Dépitée, le visage inondée par les larmes, elle protesta :

- Elle ne respecte pas la femme qui m'a ouvert les bras, soignée, élevée.

Anne la serra dans ses bras :

- Ma sœur ne pleure pas, tu resteras avec ta bonne fée et papa grincheux. Ta bonne étoile qui te gâte t'a évité la case mariage, il te reste celle du couvent. Victor a dû oublier ce genre d'échappatoire, je lui en toucherai un mot. Tu développeras tes cordes vocales par les chants

religieux. Chaque fois que nous jouons à la belle volaille que tu connais, tu passes ton temps en prison, cela te changera d'ambiance. Rentrons par le chemin des écoliers, ne montre pas ce visage à ta maman. Garde tes forces pour te coltiner l'affreux jojo ! Ne te plains pas, j'allège tes ennuis en m'en farcissant une demi-part !

Elles arrivèrent à l'heure du repas.

Rose ajouta une assiette :

- Après cette balade, il faut reprendre des forces. Mangez, vous paraissez épuisée toutes les deux.

Victor regarda les filles :

- Vos vélos méritent une bonne révision, je les arrangerai.

Anne les quitta.

Marie desservit la table et suivit son père. Elle arrosa les légumes, écouta ses conseils pour la cueillette des fruits.

Son agitation intriqua Rose. Sa fille s'effondra dans ses bras :

- Dis-moi tout, je t'écoute.

Enragée, elle se débarrassa de cette tempête violente qui la secouait :

- Maman ne me parle plus jamais de Lisa. Elle désire que je quitte mon travail pour vivre chez elle. Ses agissements, pour me voler à toi, intensifient ma rage. Je me lave les fesses et mange seule. Pour les maladies infantiles, le tour est fait. Je gagne ma vie, le moment idéal pour me récupérer.

Rose se retint de ne pas crier son indignation vis-à-vis de cette femme qu'elle défendait. Elle resta indulgente :

- Ne la juge pas ! Consciente de sa lâcheté, elle tente de réparer ses erreurs. Ta compréhension t'aidera à excuser son indécatesse, pense à sa désillusion. Cette invitation ne pouvait que précéder une radieuse vision vers l'avenir.

Marie cessa de voir sa mère. Certains mystères la tenaillaient. Elle proposa à sa maman d'en discuter.

Rose hésita à les dévoiler. Ses aveux risquaient de creuser davantage ce fossé entre ces deux êtres déroutés.

Sa fille plaida sa cause :

- Mon chef me considère adulte, fais comme lui ! Elle affirme qu'elle m'a abandonnée dans une grange, sur un tas de paille. Elle nie les sévices de ma nourrice et me cache le nom de mon père.

Pour mettre fin à toutes ses interrogations, Rose céda :

- Je ne peux pas te certifier ton vécu, avant tes deux ans. Ce matin de février, attirée par des cris qui venaient du jardin, je t'ai vue près du puits. A côté de toi, dans un petit sac des papiers précisaient ton prénom et ton âge. Lisa signalait qu'elle ne voulait pas t'élever mais finissait par cette

petite phrase « Je vous en prie, aimez-moi ». Des mauvais traitements, chez ta nourrice, nécessitaient des soins. Après un long séjour à l'hôpital, ta convalescence se déroula chez nous. Guérie, l'orphelinat demanda de te ramener. Nous tenions à garder ton image, un photographe nous immortalisa. Effondrée, je n'aspirais qu'à une chose mourir... ! Avec l'aide de la Mère supérieure, le jugement tourna en notre faveur, on nous accorda ta garde. Cette décision exauça mon rêve. Dans ton dossier, aucun indice ne mentionne le nom de ton père. Ta mère ne batifole pas, employée de maison, ses patrons l'estiment. Tourne-toi vers le futur, travaille pour obtenir un poste plus gratifiant. Enrichis tes liens avec tes collègues du bureau. Préserve cette précieuse amitié avec Anne.

Marie embrassa son visage où les pleurs suivaient le sillon de ses rides. Elle lui prit la taille :

- Allons-nous ravigoter avec un verre de cidre, une tranche de pain et un calendos qui grouille d'asticots.

Rose reprit des couleurs :

- Quel délice ! Un bout de fromage, avec des assises.

Dans le bus qui ramenait les employées de l'usine, Anne chuchota à l'oreille de son amie :

- Je m'inquiète pour maman. Je l'entends la nuit se lever pour boire différentes tisanes. Le matin, fatiguée, elle part entretenir l'école. Sous prétexte que toutes les femmes souffrent de ce problème, elle refuse de consulter le médecin. Je désire en parler à la tienne.

Marie la rassura :

- Allons-y de suite. Entre femmes, elles aborderont ce trac.

Rose traversa immédiatement la route et entra chez Mme Dejean. Surprise par son visage amaigri, elle s'informa :

- Que vous arrive-t-il ? Votre fille se fait du souci.

Gênée, elle diminua l'importance de son état :

- Mme Dupuis, le travail ne me manque pas. En fin de journée, je dois l'avouer, j'apprécie un peu de repos. Anne, par son affolement, vous dérange pour rien. Sa venue au monde dura deux jours, avec de sérieuses complications. Depuis, ces maux empoisonnent ma vie, ils disparaîtront avec l'âge.

Rose lui proposa d'en parler à son médecin. Elle lui fit observer que cette auscultation tranquilliserait tout le monde.

Mme Dejean ne changea pas d'avis.

Elle s'inclina devant sa volonté, conseilla Anne :

- Ta maman refuse de se soigner, surveille la bien, tiens moi au courant. Si son état s'aggrave, j'en parlerai discrètement au médecin.

Les filles attendaient impatiemment l'arrivée de Thomas. Elles lui



concoctaient de bons tours.

Eve arriva en courant :

- Mon fils ne viendra pas pour les vacances. Fatigué, il va profiter de ses congés pour subir des examens médicaux. Il désire se rapprocher de nous et s'éténue pour obtenir une mutation.

Victor, le roi de l'indélicatesse, ne rata pas son entrée :

- Pauvre chou, ne me dîtes pas que vous gobez cette excuse. Il a tout bonnement attrapé la maladie d'amour. On n'en meurt pas, elle rend tout simplement idiot.

Mme Brissot, vexée, le toisa :

- Je sais maintenant d'où vous tenez votre intelligence.

Le bus déposa les filles pour les congés annuels.

Anne accéléra le pas :

- A demain ! Maman m'attend pour nettoyer la salle de cinéma.

Elle arriva en fin de matinée. Toutes deux se dirigèrent vers leur cachette. Anne regarda ce lieu reposant, s'exprima avec des regrets dans la voix :

- Je quitte le monde de la légèreté pour celui de la lucidité. L'adjutant tire sa révérence, avec regrets et tristesse. Maman peine de plus en plus pour s'acquitter des tâches de la mairie. Hier, le comptable m'a remis une enveloppe contenant ma dernière paie. A la fromagerie, le directeur me fixera des horaires adaptés qui me permettront de nettoyer l'école. Si je commence tôt, je l'entretiendrai le soir et inversement. Je me réserverai du temps pour la salle de ciné et les annonces publiques. Ma sœur, ne m'en veux pas, j'ai peur de perdre ma maman.

Marie la serra dans ses bras :

- Non, elle ne va pas mourir. En ralentissant ses obligations, elle se reposera davantage et guérira. La couture lui permettra de conserver une rentrée d'argent. Nous nous verrons en fonction de ton emploi du temps. Regarde cette lumière atténuée en ce moment par des nuages; ils la voilent, mais tout va s'éclaircir.

Elle hésita à partager ses espoirs, soupira :

- C'est si bon, de croire aux beaux jours.

Rose préparait le déjeuner, sa fille l'éclaboussait. Elle imitait le ton sec de son époux, parlait en patois :

- Tu me distrais, j'en oublie le repas, le voilà tout rassapi, rousti. Aide-moi à enlever ce trop cuit. Ne gratte pas trop pour ne pas rétrillonner ton père, il ne supporte pas le rationnement.

Ouvre la fenêtre pour que cette odeur de brûlé se disperse !

Soudain, les cris de Victor retentirent :

- Marie tu perds la mémoire, cette planche ne se rabotera pas seule !

Elle sortit en vitesse :

- Papa je ne t'oublie pas, je terminais le gâteau.

Une fois de plus, il la menaça :

- Votre frichtic ne vous accapare pas ! De mon atelier, je vous entends rire comme des bécasses. Une poignée de chocottes appliquée sur tes jambes te calmeront. Ces orties fouettent le sang, stimulent la mémoire. Ecoute mes ordres, tu éviteras les ennuis !

Sans l'humour d'Anne, un séjour chez Rosalie laissa une impression douloureuse. Les pensées de Marie vagabondaient vers la seule personne qu'elle voulait oublier, sa mère Lisa.

A leur retour, Anne les rassura :

- Maman se rétablit, elle va mieux. J'en profite pour quémander une faveur. M. Dupuis, votre présence me permet de vous solliciter.

Il resta très courtois :

- Si je peux t'aider, c'est avec plaisir.

Anne posa un regard interrogatif sur son amie :

- Entre la fromagerie, la classe, la salle des fêtes et le tambour, je croule sous le travail. Accepteriez-vous que votre fille m'aide pour le cinéma et les annonces. La personne qui s'occupe de la projection du film m'offre la place, elle le fera aussi pour Marie. Avec la grosse caisse je regrouperai les gens, elle informera la population.

Victor afficha une mine charitable :

- J'apprécie ton courage. Bien sûr, Marie participera à tes obligations. Organisez-vous, je te prépare des légumes.

Les filles s'empressèrent de se planquer. Marie demanda à son amie :

- Comment ça se passe à la laiterie ?

Elle se marra :

- Les crèmes me draguent, laissons les fermenter ! On ne va pas en faire tout un fromage. Aimerais-tu revoir ta mère Lisa ?

Elle se dévoila :

- Elle me manque beaucoup. Ma rancune s'atténue.

Anne lui conseilla d'éclaircir ce dilemme :

- Ne reste pas sur ce litige. Cette rencontre te permettra d'imposer tes choix. A mon prochain repos, je t'accompagnerai. Je me forcerai pour dépeindre Victor comme un brave père.

Marie en parla à Rose qui guida la fille vers la mère.

Lisa ne cacha pas sa joie. Tout de suite, elle mit fin à ce désaccord :

- Je ne te séparerai jamais de ta maman. Sur ta première lettre, tu me racontais ton combat contre M. Dupuis. Un mot à retenu toute mon attention « orphelinat ». Loin de moi, tu as pleuré, tu as souffert ! En cas de danger, viens t'abriter dans mes bras. Ne dérive pas vers d'autres

issues plus désastreuses.

Sa fille resta muette à son invitation.

Affectée, elle constata que toute une partie du caractère de son enfant lui restait inconnue. Elle la jugeait impulsive, distante et comprenait qu'elle reflétait le modèle créé par Victor.

Anne entra en scène :

- Victor entretient nos vélos, porte des légumes, des fruits à maman. Il progresse, fait comme le bon vin, s'améliore en vieillissant.

Lisa comprit le message :

- Ces explications me tranquillisent.

Au retour, Marie remercia Anne :

- Ma sœur tu me sauves la vie à chaque tournant, que deviendrais-je sans toi ?

Elle poussa la blague :

- Tu te trompes, je ne fais que de la figuration. Sans l'acteur principal on sombrerait dans la monotonie. Vive Victor !... Les déceptions remplissent assez notre vie, restons prudent ! La semaine prochaine on préparera la salle de cinéma. Grâce à mon idée géniale, tu assisteras à la projection d'un film. Pour ta première soirée, le titre te plaira « Les deux orphelines ». Tout baigne ! Tu te placeras à l'entrée et tu crieras :

**- demandez le programme, tout le mélodrame ! N'oubliez pas la placeuse, sa main quêteuse -**

Rose proposa à son époux d'assister à la séance :

- Marie ne paie pas, on pourrait se distraire. Eve et Marcel s'y rendent.

Sa réponse la figea :

- Allez-y toutes les deux, si vous voulez regarder des gugusses qui font des grimaces. Je ne connais qu'un seul spectacle, celui qui nous permet de manger.

Le nettoyage de la salle de ciné se passait dans la gaieté. Par contre, l'annonce des dernières nouvelles patinaient dans la semoule.

La corpulence d'Anne ne correspondait pas à celle de sa maman. A l'aide du ceinturon, elle maintenait le tambour bien serré contre son corps. Dès qu'elle roulait la mesure, il descendait vers ses genoux lui tapait les jambes.

A chaque arrêt, avec sa voix fluette, Marie forçait le ton :

- « Avis à la population ! » elle lisait les communiqués et finissait par « qu'on se le dise... ».

Anne la secouait :

- Gueule, on ne t'entend pas !

Elle haussait les épaules :

- Cesse de me haspouiller.

Son amie s'énervait :

- Arrête ton javanais. Pense que Victor te file une bonne dérouillée, crache ton venin ! Tiens, reçois ce coup de baguette pour te mettre dans l'ambiance !

Le ton s'accentuait et s'enrouait.

A chaque annonce, Anne concluait tristement :

- Nous perdrons cette fonction et la petite rentrée d'argent. Entre une naine et une muette, adieu notre boulot.

Pour qu'elles puissent continuer, Monsieur le maire fit un geste honorable. Il changea le tambour contre une grosse cloche que Marie actionnait.

Anne criait les dernières nouvelles. Par leurs élucubrations, elles amusaient le village. Cette accalmie ne dura pas.

Firmin entra dans la cuisine, tout affolé :

- M. Dupuis, venez vite, ma sœur vous demande.

La malade se tordait de douleur.

Le médecin proposa de l'emmenner à l'hôpital.

Elle jeta un regard vers Rose :

- Je vous confie ma fille, veillez sur elle. Son âge adulte ne l'empêche pas d'agir impulsivement.

Elle la réconforta :

- Acceptez tous les soins nécessaires et revenez en bonne santé. Anne mangera et dormira chez nous.

Elle suivait des yeux cette femme au regard cireux qui s'enfonçait dans le coin de la voiture. Mme Dejean se pencha pour l'embrasser, essaya de poser sa main sur son épaule, en vain. Elle murmura :

- Je regrette de ne pas avoir suivi vos conseils.

Rose, Firmin et Anne, se relayèrent auprès d'elle. Chaque jour, le médecin les informait. Un matin, il arriva avec un air soucieux :

- Je suis désolé, une subite aggravation de son état nécessite une opération. Nous la pratiquerons demain.

Firmin, pâle, s'appuya au mur du long couloir :

- Vous la sauverez docteur ?

Seul le regard inquiet du chirurgien répondit à son angoisse.

Anne se blottit dans les bras de Mme Dupuis :

- Pauvre maman, je vais auprès d'elle.

Rose la devança, ne fit aucun bruit. Elle caressa sa main brûlante qui se crispait. Ce contact la tira de son assoupissement. En voyant sa fille, son frère, un éclair de bonheur traversa sa figure. Elle murmura :

- Ma chérie, que de soucis !

Anne l'embrassa :

- Ne t'en fais pas, cette fois, tu vas guérir.

Mme Dejean répondit :

- Oui, je l'espère bien...

Elle tenta de se redresser, ce mouvement lui arracha un cri de douleur.

Rose s'interposa :

- Mme Dejean, restez tranquille, que voulez-vous ?

Elle se força, un léger sourire éclaira son visage :

- Cessons d'imiter les dames de la haute société. Appelons nous par nos prénoms.

Rose l'embrassa :

- Avec grand plaisir, mon amie Amandine.

L'opération se passa bien. Elle regagna son domicile. En l'absence d'Anne, Rose lui consacra son temps libre.

Heureuse de sa convalescence, elle plaisantait :

- Les hommes ne nous réussissent pas. Protégeons nos filles contre cette calamité. Pour notre futur gendre, nous ouvrons l'œil et le bon. Dans le mariage, il verra que la partie de plaisir ne se trouve pas là où il pense. Gare à la belle-mère ! Le mien est parti, je préfère ma place à la vôtre. Ce Victor, quel oiseau rare ! Anne me dit que vous n'achetez jamais de laine, votre mari à l'art de vous mettre les nerfs en pelote ! Nous portons le titre du génie de l'embrouillamini !

Radieuses, elles oubliaient les tracas. Se moquaient de leur fiasco.

L'entretien de la salle des fêtes se passait toujours dans un grand chahut. Les péripéties des filles frôlèrent l'accident. Marie bouscula Anne qui perdit l'équilibre, dégringola tous les gradins pour s'affaler près du gros poêle. Elle simula l'impossibilité de marcher, ne s'embarrassa pas de brouilles :

- Avec une sœur, on fusionne les chagrins, les joies dans la douceur, pas les crimes. Je finirai par conclure que tu désires ma mort. Avoue-le ! Si tu veux épouser ce boutonneux d'Hugues, dis le moi, n'attende pas à ma vie. Tu me libéreras de l'affaire du siècle, et toi, tu ne finiras pas derrière les barreaux. Pour te punir, je me régalerai avec ton paquet de caramels.

Heureuse de récupérer sa pétulante Anne saine et sauve, Marie se défoula. Elle posa un béret sur sa tête et imita son père :

- Jeux de mains, jeux de vilains ! Aussi sotté l'une que l'autre. Votre tête ne contient qu'un petit pois ! Filez avant que je perde patience, dégagez de ma vue !

Anne garda des bleus qu'elle dissimula aux yeux de tous.

Victor acheta un moulin à café qu'il fixa au mur. Il ramena également

un réchaud à gaz et s'empressa d'appeler Eve et Marcel :

- Regardez, on n'arrête pas le progrès, il suffit de tourner la manivelle. Ma femme supporte mal la chaleur de l'été, avec ce petit fourneau, elle cuira son repas sans allumer la cuisinière.

Il tourna la tête vers elle :

- Tu n'apprécies pas ces cadeaux, tu restes silencieuse ?

Elle passa sa main sur son bras :

- Papa, tu me gâtes, ce réchaud va me simplifier la vie. Je soupçonne la surprise de Marie devant ces objets très utiles.

Eve charma Victor en s'adressant à son épouse :

- Voilà un homme attentionné, imaginatif. Il cache tellement de trucs dans son chapeau de magicien que plus rien ne nous étonne.

Rose ironisa :

- Mon amie, un époux comme le mien ne court pas les rues !

Elle devina l'automne, montra le poulailler à sa fille :

- Les poules sont à joc. Elles prédisent la pluie pour se mettre sitôt sur le perchoir. Bientôt, les jardins s'engourdiront pour l'hiver, en attendant le renouveau.

Elle voulait occire une volaille et l'éloigna :

- Va rejoindre papa. Je range mes pots de fleurs dans la calougeatte pour les protéger du gel. Je tue une poule pour préparer un délicieux bouillon avec la tête, les pattes, les abattis et je rentre. Tu en porteras à Amandine, elles se régaleront toutes les deux.

Marie en profita pour lui exposer son appréhension :

- Ses joues pâles et sa faiblesse contrarient Anne qui la surveille la nuit. Elle la surprend, allongée sur le divan, tenant une brique chaude sur son ventre et un verre de tisane à la main.

Rose hésita :

- je constate comme toi qu'elle dépérit. Energique, elle lutte, la nature domptera peut-être l'affection.

Le soir, Marie et sa maman tricotaient. Si une aiguille tombait sur le sol, cette chute cachait un signe de sommeil. Un chandail, des chaussettes, une cape créées par leurs doigts agiles, les encourageaient à continuer d'autres œuvres. Lorsqu'un lainage ne se portait plus, elles le détricotaient, le mettaient en écheveau. Marie tendait les bras en avant, facilitait le déroulage. Rose les lavait et les séchait.

Chaque jour, Rose allait chez Amandine. Elle frappait, l'entendait :

- Entrez mon amie.

Un matin, après plusieurs coups à la porte, elle n'obtint aucune réponse. Elle s'empressa d'ouvrir et l'aperçut pliée en deux.

Elle s'exprimait avec difficultés :

- Rose, pouvez-vous prévenir le médecin ?

Elle se précipita vers la sortie et le ramena. Aussitôt, il ordonna son départ pour l'hôpital. Pendant le trajet, elle scruta anxieusement le visage de son amie pour y trouver la réponse qui la torturait :

- Rose, si je quitte cette terre, promettez moi de veillez sur ma fille. Mon frère ne la laissera pas seule, il adore sa nièce. Pour les petits problèmes délicats, intimes, ma fille se confiera plus facilement à vous.

Après son admission, Mme Dejean perdit connaissance.

Anne arriva angoissée, s'écroula dans les bras de Rose.

Deux infirmières entrèrent, poussant devant elle un chariot. Avec de grandes précautions, elles y déposèrent la malade. L'une d'elle adressa quelques mots à sa fille :

- Le chirurgien va tenter une opération très délicate. En attendant, allez brûler un cierge dans la petite chapelle.

L'attente fut interminable. Enfin, une religieuse les appela :

- Ma responsabilité m'oblige à vous faire part d'une situation bien triste. Le chirurgien s'incline devant l'ampleur de la maladie. Ce mal la rongait depuis trop longtemps.

Firmin s'efforça de supporter cette épreuve.

Anne cria :

- Rose, maman est morte !

Le médecin l'entoura d'une main compatissante :

- Nous la ramenons à sa chambre, elle va s'éteindre doucement.

Il se dirigea vers Rose :

- Mme Dupuis, nous ne tarderons pas à la transporter chez elle.

Son agonie se termina sous les yeux de sa fille.

Le prêtre partagea sa peine :

- Ma chère enfant, prions pour son âme.

Elle riposta, guidée par le chagrin :

- Prier ! Vous vous moquez de moi. Le Bon Dieu n'existe pas ou se fiche bien de mon terrible malheur.

Dans ce couloir sombre, Rose la prit dans ses bras :

- Viens ma chérie, nous allons préparer son départ avec beaucoup d'amour. Dans le ciel, elle veillera sur toi. Son calvaire est terminé.

Anne sanglotait :

- Pour moi, le mien commence. Pourquoi ma maman chérie ?

Ses bras s'accrochèrent aux épaules de Mme Dupuis. Rose attira éperdument vers le sien le doux visage baigné de larmes. Elle essaya de la consoler de cette réalité inexorable.

Dans la prostration qui suit les grands brisements, elle chercha à s'anéantir dans l'inertie et le silence. Elle exprima le désir de rester seule

dans sa maison, espaça ses visites.

M. le Maire l'informa par courrier qu'il lui retirait les tâches accordées à sa maman. Elle n'accepta pas cette décision, se dirigea très agressive vers la mairie. Elle croisa Rose, se libéra de toute sa haine :

- C'est un égoïste, il ne pense pas à ma situation. Je croyais que le village ne possédait que les cloches de l'église et celle qui nous sert pour les nouvelles. Je constate qu'il y en a d'autres !

Rose calma sa colère :

- Viens boire un bon chocolat ou un café. Ne pars pas agacée, ne te fâche pas avec le Conseil municipal.

Firmin exposa ses soucis aux époux Dupuis :

- J'observe le visage de ma nièce, aucun sourire ne l'illumine. Si Marie frappe à la porte, l'appelle pour la distraire, elle m'interdit de lui ouvrir. Elle passe à côté de la chambre de sa maman, court et tourne la tête. On dirait qu'elle craint de voir surgir son fantôme. Cette maison l'empêche de faire le deuil de ma sœur Amandine. Je vais la loger provisoirement chez moi. Dans un autre décor, j'espère qu'elle retrouvera le goût de vivre.

Rose respecta sa volonté :

- Nous approuvons votre décision, n'hésitez pas à venir si vous voulez soulager votre cœur.

Anne passa, sa peine la rendait pitoyable. Elle étreignit Rose, Victor, Marie et s'enfuit comme une voleuse.

Pendant plusieurs semaines, elle ne donna aucun signe de vie.

L'hiver très froid, mobilisa les villageois.

Victor dut renoncer à se déplacer pour amener Rosalie et André.

Thomas fit de même, il resta dans sa ville d'adoption.

Le matin, les vitres fleuries comme un coupon de dentelles cachaient le paysage. Pour voir la maison d'Anne, Marie grattait les carreaux.

Les époux Brissot venaient de temps à autre jouer une partie de cartes.

Rose se confiait à Eve :

- Ma fille souffre de l'absence d'Anne. Je l'encourage pour qu'elle invite Yvette, une amie de travail.

Elle accepta, lui rendit visite régulièrement.

Déjà, la nuit assiégeait le bourg.

Marie se dépêchait de rentrer. Elle poussa la porte, sentit l'odeur de la bonne soupe, se frotta les mains :

- On se croirait au pôle Nord. J'apprécie la chaleur de cette maison et mes chaussons.

Rose mettait la table. Elle se dirigea vers le buffet pour l'aider.

Victor l'arrêta :



- Le facteur t'a apporté un paquet. Va dans ta chambre contrôler si ta commande correspond à tes désirs.

Elle hésita :

- Je me réchauffe, je verrai ce colis après.

Victor insista :

- File, maman terminera sans toi.

Des bras ouverts l'attendaient. Elle courut s'y réfugier :

- Pince moi, dis-moi que je ne rêve pas.

La gorge serrée, Anne tenta de sourire. Enfin, elle fit entendre une voix assourdie :

- Pardon ma sœur, pour cacher ma peine, je restais chez mon oncle. Rien ne me rappelait la douce présence de maman ou plutôt sa cruelle absence. Je ne pouvais séparer ma douleur et notre amitié.

D'un élan joyeux, Rose tapa sur son l'assiette :

- Les filles venez dîner, vous discuterez en mangeant.

Victor se moqua :

- Alors ma fille, le colis de la poste te plaît ?

Elle laissa à nouveau échapper son émotion :

- Papa, j'adore ce facteur fantaisiste.

Anne devina son embarras :

- Ne pleure pas dans ton assiette de nouilles. Elles sont parfaites, elles ne manquent ni d'eau, ni de sel !

D'habitude, Victor n'écoutait que son estomac. Il participa à la conversation, plaisanta, ouvrit une bouteille de cidre pour fêter ce retour trop longtemps espéré.

Rose emballa deux briques.

- Tu laisseras une petite place dans ton lit pour ton amie !

Victor fit un geste qui s'accompagna d'un sourire :

- Les pipelettes, finissez votre dessert et filez. Allez éplucher la gazette, la nuit est à vous !

Elles s'installèrent confortablement sous le plumon.

Anne se lâcha :

- Dis-moi tout. Je reprends le contrôle des « rejetées. »

Marie s'exécuta :

- Je passe le dimanche avec Yvette, une amie de travail. J'échange une correspondance régulière avec Lisa, elle se porte bien. Avec cet hiver très glacial, Thomas ne se hasarda pas à se déplacer. Papa ne prit pas le risque de sortir la voiture, Rosalie et Gustave restèrent chez eux. Mes 18 ans furent fêtés dans la simplicité.

Anne se sentait revivre, elle imposa sa loi :

- J'arrive au bon moment pour redresser la situation. Tout d'abord, pas

de ménage à trois. Pour voir Yvette, tu la recevras le jour où je travaille à l'usine. Dès la belle saison, nous rendrons visite à Lisa. A la pensée que nous agirons derrière le dos de ton père, je retrouve ma vigueur. Mon oncle désire taquiner le goujon, nous les enverrons ensemble. Pendant qu'ils guetteront leur bouchon, tonton grincheux fichera la paix à sa femme. Bon, je pense avoir fait le tour de la situation. Cet après-midi, avec Rose, j'ai trié les vêtements de maman. Maintenant, marchons vers l'avenir.

La vie reprenait ses droits. Leur amitié, cette force indestructible, les menait vers d'autres aventures.

Anne la secoua :

- Réveille-toi, les garçons nous attendent, je décide et toi tu me suis. Nous n'allons pas finir nonne.

Marie retrouva enfin sa sœur et jubila :

- A vos ordres mon commandant ! Un seul petit problème, pour me réveiller, laissez-moi dormir.

## *Bonsoir la confiance, bonjour les trésors*

Pensive, le menton appuyé sur la paume de sa main, Rose restait inactive devant son bol de café.

Pourquoi ce manque de volonté ?... Malgré les années, sa santé lui causait peu tracas. Elle éprouvait de la mélancolie pour sa source de joie. En âge de se marier, elle ne tarderait pas à la quitter. Elle se ressaisit, imagina ses petits-enfants piétiner ses plantations, manger ses belles fraises rouges ou s'extasier devant les poussins ou les lapereaux. Ils lui tendraient les bras, couvriraient ses joues de baisers, l'appelleraient mémère. Cette heureuse perspective la fit sourire.

Le comportement d'Anne changeait. Elle ne ménageait pas son temps pour obtenir une coiffure et un maquillage parfaits.

Le dimanche, Marie la grondait :

- Cette transformation ne te met pas en valeur ! Ta beauté naturelle, l'éclat de ta jeunesse feraient tourner la tête à tout un régiment.

Elle supportait mal les conseils :

- Oh toi, il me tarde que tu rencontres un garçon ! Case ton popotin sur cette chaise, le boulot m'attend. Présente ta façade et ne bouge plus. En avant pour l'allure pimpante, garde le rococo pour le retour.

Elle s'exécutait, heureuse de braver les interdits. Après la métamorphose de ses cheveux, elle lui badigeonnait le visage avec des produits qui débordaient de sa boîte magique. Tout ce barbouillage lui donnait des frissons. Elle manifestait sa crainte :

- Si je croise papa, il me tue !

Firmin adorait sa nièce, approuvait tous ses faits et gestes :

- Promenez-vous sans peur, vous ressemblez à des pots de peinture. Je ne vous identifie qu'avec ma lorgnette. En cas de problèmes, Anne l'emberlificotera en deux temps, trois mouvements. Elle ferait avaler un verre d'eau à un alcoolique en le persuadant qu'il boit la gniole la plus

fruitée du coin.

La bonne humeur l'emportait, sa nièce applaudissait :

- A notre retour, Marie tu te laveras le bout du nez, tu remettras tes vêtements et tu tresseras ta natte de collégienne. Le tour sera joué !

Au village voisin, les amis les attendaient. Tous passaient un agréable après-midi. Ils sirotaient une limonade en tapant du pied pour marquer le rythme de l'orchestre.

Rose désirait obtenir une explication avec sa fille. Elle lui proposa de flâner dans la campagne. En arrivant dans la clairière, Marie s'exclama :

- J'aime cet endroit, à la belle saison, le maître nous y amenait. Après les répétitions des figures de gymnastique imposée pour le C.E.P, nous partions par petits groupes pour nous retrouver à un point désigné.

Rose trouva l'endroit idéal pour lui parler :

- Arrêtons-nous. Tu marches trop vite, mes vieilles jambes ne suivent pas. Je dois t'avertir de certaines médisances qui me mécontentent. Des commères racontent que tu affiches un mauvais genre avec ton amie. Reste naturelle avec tes simples atouts. Tes vêtements te mettent en valeur, tu n'as pas besoin de te peindre le visage. Anne n'arrive pas à faire le deuil de sa mère, je la comprends. Très impulsive, elle mélange ses désirs à la vraie vie. Sa liberté de langage ne plaît pas à tous. Ces ragots vous salissent et m'offensent. Pour te distraire avec elle, ne glisse pas sur la mauvaise pente de la vulgarité.

Marie, confuse, s'excusa :

- Pardon maman, je ne partagerai plus ses idées farfelues.

Elle poussa un soupir :

- Me voilà soulagée, je redoutais cette mise au point. Même si l'on est sali que par la boue, une rumeur peut détruire une honnête personne. Victor sort peu, n'attire pas la sympathie, nous éviterons un cataclysme. Allons préparer le repas, ne perdons plus de temps avec toutes ces sornettes. Je vais éclaircir la salade, nous apprécierons une bonne petite pouillotte. Celle qui commence à pousser, c'est la meilleure.

Marie ouvrit le garde-manger, saisit un morceau de jambon et du fromage. Sur les étagères où les conserves s'étaient étalées, elle attrapa un bocal de confiture et quelques œufs.

Après le souper, elle plaisanta :

- Papa va se coucher bien rassasié. S'il continue à manger comme un ogre il va se péter la sous-ventrière.

Rose sourit :

- Il prend des forces pour la venue d'Anne.

Pendant ses repos, elle passait en coup de vent. Son énergie physique et morale le fatiguait. Dès qu'il l'apercevait, il s'empressait de se réfugier

dans le jardin. Sa femme entendait ses doléances :

- Quelle énergie, elle me soûle, me gonfle. Elle a réponse à tout ! Où va-t-elle chercher toutes ses histoires ?

Sa femme lui prenait gentiment le bras :

- Papa, tu préférerais la voir malheureuse ? Elle apporte un souffle de gaieté et de fraîcheur.

Il s'irritait :

-Tu veux dire un ouragan !

Anne adorait chiner son amie :

- Je travaillais ce dimanche, raconte moi cet épisode très attractif.

Marie attendait ses moqueries :

- Avec Yvette, nous garderons longtemps la frousse d'une balade le long du rivage. Un homme nous proposa de visiter sa péniche. Mon amie, curieuse de découvrir l'intérieur de ce bateau et la façon d'y vivre, accepta. A peine entrées, il ferma la porte, tourna le verrou. Il prit des verres d'une saleté repoussante, versa de l'eau douteuse. Nous parlions peu, notre regard restait figé vers l'ouverture. Cet homme très barbu, bâti comme un titan, prenait un malin plaisir à nous affoler. Il nous dragua sans aucune correction dans ses paroles et sa tenue. Enfin, il se dirigea vers la porte et nous libéra. En pédalant, nous avons battu notre record de vitesse.

Anne triompha :

- Dès que je tourne le dos, tu risques l'empoisonnement, les exhibitions, le viol. Bien fait ! Alors là, je ne vous plains pas. Deux poules mouillées, je regrette d'avoir raté ce spectacle. Moi, avant de prendre la poudre d'escampette, je lui aurais fait passer la gaudriole à ce gros lourdaud. Quant à son défilé de mode, je le rhabillais pour l'hiver. Moussaillons d'eau douce, vite fait, bien fait, il jetait l'ancre !

Vexée, celle qu'elle manipulait comme un pantin se rebella :

- Admets le, tes idées frisent souvent l'incorrection. Yvette et moi, nous nous habillons simplement. Pour nos virées, je garderai mes vêtements et un peu de rose sur mes lèvres. Imite-moi, quitte tes artifices, tes vêtements provocants et tes couleurs criardes.

Anne d'un geste brusque la secoua :

- Je pense à maman, elle me manque à chaque instant. Je garde le souvenir douloureux de ses larmes versées pour ce père que je déteste. Je provoquerai tous ces zèbres, ils souffriront les uns après les autres. Tu me casses les pieds avec ton sermon, je salue tes parents et je pars.

Marie, la gorge serrée, alla vers sa maman :

- Je viens de perdre Anne. Elle ne pense qu'à se venger de son père. Je ne veux plus que l'on m'attribue ce titre d'allumeuse. Ces calomnies ne se

justifient pas, nous bavardons avec nos amies.

Rose prit la main de sa fille :

- Les hommes s'amuse avec les filles provocantes, ne les épousent pas. Lisa t'a fait le plus beau des cadeaux à ta naissance, sa beauté. Lorsque les rides envahiront ton minois, tu les cacheras avec de la poudre de riz. En cessant tes extravagances, les bavardages se calmeront. Laisse Anne digérer votre différent, elle reviendra vers toi. Votre amitié vous unit pour toujours.

Marie, sereine, lui proposa de l'aider au lavoir :

- Tu resteras moins de temps accroupée. Cette position accroupie te laisse des courbatures. Je me réjouis de laver mon linge sale avec toutes ces jacasseuses.

Yvette lui rendit visite.

Elles en profitèrent pour couper leurs longs cheveux et les friser. Elles rentrèrent sous une pluie battante, regrettèrent leurs bouclettes et leurs économies.

Les relations entre Marie et Lisa s'améliorèrent. Le rendez-vous avec sa mère s'approchait. Elle redoutait d'y aller seule. Un soir, en sortant du bus, elle aperçut Anne. Elle cacha sa joie, ignora sa présence.

Son amie l'interpella :

- Attends, je viens avec toi !

Marie garda un air sérieux :

- Tu as perdu mon adresse. Que fais-tu là, sans tes appareils ?

Elle s'accrocha à son amie :

- Je viens de me confesser. Pour ma pénitence, M. le Curé m'a conseillé de faire une bonne action. Crois-tu qu'en accompagnant une pauvre ouaille chez sa mère Lisa, mes péchés seront pardonnés ?

Heureuse, elle lui adressa un sourire :

- Voilà, Mlle « Système D » qui récite le chapelet en sautant des grains. A ta communion, tu chantais je suis crétine au lieu de chrétienne. Pour ta mise en scène du prêtre, tu me rends service.

Anne l'attrapa par la taille :

- Eh oui, ma sœur liée pour le meilleur et pire ! Un bon conseil, la prochaine fois ne confonds pas l'enseigne « coiffeur » avec « tondeur de brebis ! ».

Dans un ciel sans nuage, le soleil descendait à l'horizon. Les deux complices pédalaient, rigolaient bruyamment.

Lisa découvrit la nouvelle coupe de cheveux de sa fille et ne put s'empêcher de s'exprimer :

- Quel dommage, je perds ma petite fille pour une jeune femme. Cette coupe te va bien, il faut que je m'habitue. Venez, des boissons fraîches

nous attendent.

Au retour, Anne taquina son amie :

- Aucun doute, ta mère détient le diplôme de la divine menteuse. Je l'entends encore te dire « ma chérie, cette coupe te va bien! ». Continue à délaissier ton peigne au profit d'un pétard, tu feras la pige aux hérissons.

Firmin ne cacha pas sa joie de revoir Marie.

Anne finissait de se préparer :

- Garde ta morale, je ne t'écouterai pas. Viens, je te passe un léger rouge à lèvres, ce petit détail te donnera de l'éclat. Sans ta natte, quelques rouleaux, tu seras sortable.

Son amie lui fit part des qu'en-dira-t-on :

- Les gens du village nous montrent du doigt, nous appellent les aguicheuses. Ces propos contrarient maman. Une voisine a même osé lui dire « votre fille n'a ni foi, ni loi ». Par respect pour elle, j'arrête ce carnaval.

Anne très choquée, repoussa sa boîte de maquillage :

- Je vais faire des efforts pour changer mon apparence.

Sur son vélo, Anne fredonna un air à la mode. Marie l'imita et ne tarda pas à entendre ses critiques :

- Oh la diva, arrête toi ! Tu effrayes les oiseaux, le gibier. Les uns s'envolent, les autres se camouflent dans les terriers. Un bon conseil, pour séduire un homme, ne lui pousse pas la chansonnette.

Marie aborda son sujet préféré :

- Le beau blond qui te plaît, se déplacera-t-il pour toi ? Il peut aussi arriver avec une jolie fille à son bras !

Elle n'apprécia pas du tout cette remarque :

- Tais-toi, la semeuse de pois. J'espère qu'il ne me posera pas un lapin. S'il débarque avec une greluce, je le scalpe.

Marie aiguïsa sa jalousie :

- Je souhaite que l'amour le guide vers d'autres cieux, je ne veux pas être témoin d'un meurtre.

Elle s'énerva :

- J'entreprends un travail laborieux pour l'attirer. Mes efforts payent, je l'aperçois.

Marie suivait des yeux ce couple qui pétillait de fougue.

Dans la pénombre de la gloriette, Anne d'une voix grave, confia son bonheur :

- L'amour vient de me tomber dessus, comme un coup de foudre. Avec sa délicatesse, sa bonté, sa tendresse, je revis. Ma sœur, cette rencontre ne changera rien à notre complicité.

Emue, elle partagea sa joie :

- Mon père dirait que tes yeux taquins brillent de la maladie des idiots. Je n'entends plus ton rire moqueur qui éclatait à tout propos. Avec ce charmant garçon, tu vas faire des envieuses. Toujours pareil, de la chance que pour la crapule !

Elle ne put retenir une boutade :

- Je ne te le fais pas dire, tu ne sais pas t'y prendre.

Les époux Brissot proposèrent une journée au bord de l'eau.

Des bruissements d'insectes, des pépiements d'oiseaux, le rire des joueurs de cartes se confondaient dans ce doux paysage.

Marie, seule dans son coin, remplissait sa filoché. Elle réfléchissait à ces années, prenait conscience du pas franchi par ses amis. Avec confiance, ils bâtissaient leur avenir. Anne rêvassait dans les bras de son amoureux. Thomas, marié, attendait avec l'élue de son cœur leur premier enfant. Une immense sensation d'isolement s'abattait sur elle.

Eve, ravie, quittait difficilement ses aiguilles et sa laine.

Son amie la taquinait :

- Allez dites-moi tout, Mme la Cachottière. Avec cette layette que vous préparez, votre belle-fille attend une équipe de handball ?

Marie se promenait avec Anne, dans l'auto d'Yves. Assise à l'arrière, elle rêvassait devant ce bonheur qui l'étourdissait.

Seule, elle continuait à songer au prince charmant.

Rose la grondait :

- Redescends sur terre, regarde l'état de cette casserole et de la cuisinière. Tu as oublié le monte lait. Déploie ton énergie avec de l'huile de coude et frotte ! Enlève ce rouge sur tes lèvres. Ton père n'entend pas bien, par contre, il n'est pas beüloux. Nous supportons un sourd et dingue, pas un miro.

Marie repéra le manège douteux d'un homme marié. Au début, il se contenta de lui sourire. Ensuite, plus audacieux, il s'approcha :

- La petite fille qui courait en portant son cartable, me plaît de plus en plus. Mon épouse se plaint de tous les maux de la création, je ne la supporte plus. Si tu acceptes de partager un peu de ton temps avec moi, je te gâterai.

Marie le toisa méchamment :

- Vous ne méritez pas la femme qui vous aime. Sa fragilité provient de votre comportement. Épaulez-la pour élever vos quatre enfants.

Rose, informée, s'affola :

- Ce sale type va se venger. Il informera papa de tes sorties. Nous pouvons nous préparer à une explosion !

Le dragueur persista, en vain. Ce refus ne tarda pas à lui nuire.

Victor rappela les règles de la discipline :



- Ici, je commande et je vous interdis de revoir Anne. D'où sort ce zigoto qui ne parle pas de fiançailles et encore moins de mariage ?

Les accusations de son père l'indignaient. Heureusement, avec ses collègues de bureau elle retrouvait ses yeux pleins de lumière, son rire franc et joyeux.

Le vent du Nord soufflait.

Rose et Marie entendirent deux coups frappés à la porte.

Anne entra lentement :

- Votre mari refait un poste chez mon voisin. Avec ma complicité, il va le retenir pour nous laisser le temps de discuter. Mme Dupuis, Marie, je ne peux vous exprimer la peine que je ressens privée de vous deux.

Rose s'avança :

- Viens que je te serre dans mes bras.

Elle expliqua le but de sa visite :

- Yves possède tous les qualités d'un bon époux. Il est très amoureux, travailleur, attentif à mes désirs. Ses parents adorables me considèrent déjà comme leur fille. Nous habiterons ici, nous resterons vis à vis. La personne insignifiante qui vous parle, n'osait espérer un tel bonheur. Je vais l'épouser, j'aimerais que ma sœur et vous Mme Dupuis partagiez cette journée unique. Je n'invite pas votre mari, j'évite un refus et des critiques. Quel dommage, pour un événement aussi important, malgré son vilain caractère, il me manquera. Je n'oublierai jamais la maçonnerie, la pêche, la barque et surtout Rosalie et Gustave. M. Dupuis nous menait durement, je le lui rendais bien. Je compte sur vous, ne me laissez pas. Vous étiez près de moi dans la peine, je vous attends dans la joie. Je file !

Victor croisa Anne qui sortait de sa propriété, il se précipita :

- Je ne veux plus croiser cette peste. Vous cherchez les ennuis ?

Rose bredouilla :

- Elle se marie le mois prochain, insiste pour que nous partagions cet inoubliable moment. Ce jeune homme est responsable d'une usine de confiserie. Fils unique, ses parents payeront toutes les réparations dans cette maison. Les jeunes mariés y habiteront aussitôt après leur mariage. Victor ne trouves tu pas cela magnifique ?

Il tapa avec son poing sur la table :

- Pauvres imbéciles, en utilisant le patois, vous ne comprenez plus le français. Ne prononcez pas le prénom de cette farfelue ici.

Sa femme murmura :

- Papa, calme-toi, tu t'étouffes. Ne déçois pas Anne, la vie s'en est très bien chargée.

Il hurla contre son épouse :

- Si tu désobéis à mes ordres, je jette ta fille dehors.

Le lendemain, Marie informa son amie.

Firmin, déçu, resta prudent :

- Il ne vous séparera jamais. Au contraire, il rage en attendant l'installation des jeunes mariés. Ne prenez pas le risque de le voir se pointer pendant la cérémonie et créer un scandale. Patientez, avec l'emménagement chez ma sœur, vous déjouerez ses embûches. Quittez-vous avant qu'une valise passe devant ma fenêtre. Ici, aucune pancarte ne mentionne « pension de famille ».

Dans sa cachette, Rose retira de son bas de laine l'argent nécessaire au cadeau des fiancés. Elles profitèrent de la sieste de Victor pour leur porter et les féliciter.

En face, les ouvriers s'activaient. Les beaux-parents ne ménageaient ni leur argent, ni leur temps pour préparer ce nid douillet. Le jour du mariage, elles s'évadèrent pour admirer ce couple et surtout la jolie robe de l'épousée.

Anne et Yves s'installèrent.

Victor traversa la route et alla se présenter à la famille :

- M. Dupuis, J'habite juste en face, j'adore votre belle-fille. Venez boire l'apéritif, nous ferons connaissance devant un bon remontant.

Il s'empressa de remémorer toutes ses bonnes grâces à tout le monde :

- Je la considère comme ma fille. Elle partageait souvent une assiettée de soupe avec nous. Lors de la maladie d'Amandine, ma femme resta à ses côtés pour la soutenir dans cette terrible épreuve.

La maman d'Yves malicieuse, avertie de son hypocrisie, le flatta dans son amour-propre :

- Anne bricole bien, avec vous, elle ne manqua pas de s'exercer. A l'âge où les fillettes jouent à la poupée, elle sciait les planches ou nettoyait les cages à lapin. Toutes ces tâches vous mettent en appétit. Eclairiez ma lanterne cher monsieur, j'ai sûrement raté un épisode de tous ces rebondissements. Ne me dites pas que les amoureux, par étourderie, ont oublié de vous mettre tous les trois sur la liste des invités ?

Esquivant un coup d'œil furieux vers son interlocuteur, elle jubila :

- Je vous prie de m'excuser, j'avais oublié l'indisposition de Marie et votre lombago !

Il ne savait qu'elle contenance adopter devant cette femme qui pointait sa raillerie sous le ton de la plus exquise politesse. Laisser deviner son embarras n'était pas dans ses principes. Il formula le désir de les recevoir à sa table dans les jours prochains.

Tous se levèrent, quittèrent la pièce.

Anne glissa à l'oreille de son amie :

- Le règne de tonton vantard se termine. Ma belle-mère, avec son

caractère bien trempé, ne se gênera pas de le remettre à sa place. Elle se retient pour ne pas lui faire avaler son acte de naissance. Des beaux jours se préparent pour lui, savourons notre Revenge.

Avant l'hiver, Victor vidait les tonneaux pour éviter leur dégradation par le gel. Marie osa aborder le sujet sensible de ce jardin :

- Maman, au printemps, tu les redresseras et tu récupéreras l'eau du toit. Ce puits pourrait vous éviter les va-et-vient de la fontaine.

Rose passa un pied dessus :

- A ton arrivée, papa le condamna par sécurité.

Elle saisit un pot de chrysanthèmes :

- Va le porter à Anne, déposez le sur la tombe d'Amandine.

Sa fille la taquina :

- Si je vois sa belle-mère, je lui passerai le bonjour de la part de ton mari. Il l'apprécie, la surnomme la mégère.

Les nuées, d'un gris lourd, flottaient dans le ciel de décembre.

Pour Noël, Yves tenait à présenter Anne à tous les proches.

Cette idée l'amusa, elle plaisanta :

- Je vais passer à la loupe. Quel dommage pour mon petit grain de beauté que je réserve à mon chéri !

Fatiguée par sa grossesse, l'épouse de Thomas voyageait très peu. Eve et Marcel se déplacèrent.

Marie resta seule avec ses parents. Début janvier, elle récupéra ses amis. Anne commenta son séjour avec ses mots croustillants. Les époux Brissot parièrent sur le sexe du bébé.

Chaque année, la chandeleur réunissait les jeunes gens du village. Ils décoraient la salle des fêtes, dégustaient des crêpes et du cidre.

Après le souper, Marie coiffa ses cheveux et se rendit à la soirée.

Chacun se plaisait à évoquer les entourloupettes bravées sous les yeux du maître. Certains y ajoutaient une pointe d'humour qui déclenchait des éclats de rire. Le temps s'arrêtait pour se rappeler des instants passés sur ces bancs.

Gilles résuma en quelques mots la pensée de tous :

- Adieu à cette joyeuse période qui s'enfuit trop tôt pour laisser la place à notre rôle d'adulte.

Marie et Monique quittèrent le groupe des joyeux lurons. Sylvain les suivit, ils continuèrent à parler de leur jeunesse.

Dans sa chambre, Marie songea à ce jeune homme, à sa jovialité. A quatorze ans, il fut placé en apprentissage chez un menuisier où il obtint un C.A.P. De taille moyenne, avec ses yeux marron, ses cheveux châtain, Marie lui trouvait un certain attrait. S'il passait devant chez elle, son cœur battait si fort qu'il lui semblait que Rose en entendait toutes les pulsions.

A la sortie du bureau, elle l'aperçut à côté du bus. Il l'invita à la fête du bourg, par la suite, ils se retrouvèrent régulièrement.

Victor apprit cette relation. Content de se débarrasser de sa fille, il précipita le destin :

- Le village jase sur toi, cette conduite n'est pas digne d'une jeune fille. Choisis de te marier ou va avec ta garce de Lisa.

Sylvain la demanda en mariage. Amoureuse, elle se précipita dans cette union. Elle écrivit à sa mère pour lui faire part de sa joie et l'invita à ses fiançailles. Elles se rencontrèrent, Lisa parla avec une insistance douloureuse :

- Ma fille chérie, réfléchis. Ce simple petit mot « oui » peut te basculer dans la prospérité ou la désillusion.

Marie resta sourde à ses prières, fixa une date, imposa sa présence.

Victor pesta :

- Ne t'avise pas à me la ramener chez moi, je vous balance toutes deux dehors.

Sa fille répliqua :

- Papa, si tu l'insultes, je me rends au tribunal et je porte plainte contre toi. La justice interdit de jeter une jeune fille non majeure dans la rue.

A l'annonce de ce mariage, Anne réagit violemment :

- N'épouse pas Sylvain, avec son frère Serge qui bat sa femme, on les surnomme les « deux alcooliques ». Je t'en supplie, au nom de notre grande amitié, crois-moi. Choisis un homme comme Yves qui rentre directement de son travail sans passer par le bar.

Marie, aveuglée par l'amour, la rassura :

- Après sa journée de labeur, seul chez lui, il boit un verre, joue aux cartes. Ne le juge pas sévèrement, accorde lui ta confiance. Marié, il se précipitera pour rentrer, t'épatera. Mon père précipite cette union, à la grâce de Dieu !

Anne la serra dans ses bras :

- Ma sœur, je ne pourrai pas te faire changer d'avis. Je m'incline et te souhaite tout le bonheur du monde. A bientôt pour le spectacle de la corde au cou !

Pour fixer la date des noces, Sylvain emmena Marie chez son frère Serge qui habitait en dehors du bourg. Il les attendait, les fit entrer dans le salon, présenta sa femme Agnès. Il louangea le dévouement des époux Dupuis.

Marie parla de sa mère Lisa. Il la fit taire immédiatement :

- Nous ne voulons pas connaître cet odieux personnage. N'insistez pas, une maman qui abandonne son enfant ne vaut rien...

Sur le chemin du retour, secouée par un frémissement de révolte, elle

refoula ses larmes.

Sylvain la consola :

- Mon frère comprendra ta faiblesse pour Lisa, sois patiente !

Rose ne lui ménagea pas son point de vue :

- Si tu doutes, annule ce mariage ! Un mauvais choix brise toute une existence. Cette pauvre crédule qui est devant toi te le confirme.

Pour plaire à Serge, elle cessa d'écrire à sa mère. Inquiète, elle lui envoya des courriers, ils restèrent sans réponse.

Marie établit la liste des invités, la porta à Serge.

Il raya Lisa et Anne :

- Celles-là, non ! L'une Lisa, représente la débauche, l'autre Anne, nous accuse de picoler.

En septembre, elle entra dans l'église au bras de Victor.

Après la messe, le cortège se dirigea chez les époux Dupuis. Une cuisinière préparait le repas.

A l'apéritif, Sylvain leva son verre :

- Adieu cette limonade dégueulasse, j'ai gagné mon pari. Je lui ai passé la bague au doigt, à moi le bon vin, les tournées d'apéro.

En entendant ces paroles, Rose devint livide. Stupéfaite, elle toisa Sylvain, s'écria d'un ton horrifié :

- Ayez la délicatesse de respecter votre épouse, taisez-vous !

Les bouteilles se vidaient, les buveurs divaguaient.

Le frère de Sylvain empoigna Rose, la secoua fortement :

- Alors mémère, on ne danse pas !

Elle perdit l'équilibre, alla s'échouer lourdement sur le sol.

Marie se précipita, la releva et l'aida à s'asseoir.

Elle se plaignit de douleurs violentes dans bras.

Le médecin diagnostiqua un poignet cassé et l'emmena à l'hôpital.

Victor resta impassible devant cet acte de sauvagerie. Content d'avoir casé sa fille, il quitta la pièce avec un air de suffisance.

Le cœur brisé, Marie se trouva seule parmi les invités. L'amour qui la rendait aveugle, sourde aux conseils des sages, venait de lui restituer la vue et l'ouïe. Sylvain et son frère indifférents, se soûlaient, riaient. Elle posa les yeux sur son alliance, pensa à son engagement et reprit sa place auprès de son époux.

Ils aménagèrent dans le village.

Serge et Agnès meublèrent l'appartement à leur goût. A aucun moment, ils ne se préoccupèrent de ses préférences. Elle trouva la chambre à coucher très laide. Chez ses parents, elle s'habillait devant la glace de l'armoire, cette faveur lui fut refusée. Trois portes, toutes simples, formaient ce meuble tout à fait banal.

Elle subissait l'humeur de sa belle-famille, de son père lorsqu'elle allait voir Rose.

Il l'agressait violemment :

- Que fais-tu ici, va au diable, ne nous dérange plus. Prépare la soupe à ton époux, occupe-toi de ta maison.

Serge la somma d'enlever la plainte déposée par Rose. Pour la convaincre, il la menaça de toutes les calamités.

Sylvain reprit ses vieilles habitudes. Marie découvrit avec stupeur son penchant pour l'alcool. Elle lutta contre ce fléau, n'y parvint pas et s'en accommoda.

L'arrivée d'un bébé raviva une lueur d'espoir. Fou de joie, il la serra dans ses bras, courut vers la porte :

- Je pars en informer mon frère !

Il rentra au milieu de la nuit, ivre.

Marie prépara la layette, aidée de Rose. Au troisième mois de sa grossesse, elle contracta une maladie très grave. Elle s'angoissa pour ce petit être qu'elle attendait. Le docteur s'inquiéta, redouta qu'elle perde son l'enfant ou soit trop faible pour supporter l'accouchement. Pendant sa maladie, Agnès et Serge l'évitèrent. Un soir, elle les entendit parler dans une autre pièce. Eveillée, elle écouta son beau-frère :

- Sylvain, vue l'état de santé de ta femme, j'ai rendu visite à ton ancienne copine. Elle t'aime toujours, te reprendra avec l'enfant si ton épouse décède. Au cas où elle se rétablisse, elle restera fragile. Je te conseille de divorcer, ne traîne pas un boulet.

Marie posa ses mains sur son ventre :

- Mon bébé, mon trésor, maman va guérir. Pour toi, mon ange et pour contrarier tonton Serge.

Sylvain se libéra de cette visite, alla vers son épouse, constata qu'elle dormait. Voyant son mari préoccupé, elle ne répéta jamais cette conversation. Avec les beaux jours, elle reprit progressivement des forces, vaqua à ses occupations ménagères. Le dimanche, elle marchait au bras de son époux. L'amour de Sylvain la rassurait.

S'ils croisaient Serge, il se plaisait à humilier sa belle-sœur :

- Alors la vache, tu n'as pas encore vêlé !

Elle se crispait, ne répondait pas.

Sylvain l'excusait :

- Ce Serge ne peut pas s'empêcher de plaisanter.

Un matin d'octobre, frais et ensoleillé, elle mit au monde un magnifique garçon.

La sage-femme l'approcha d'elle :

- Rémi, maman va t'embrasser.

En entendant ce doux mot « maman », elle fondit en larmes.

Sylvain prévenu, partagea sa joie. Pendant le séjour de sa femme à la maternité, ses visites furent rares. Il arrosa la naissance de son fils avec son frère et les copains. Il envoya une de ces amies lui porter une petite boîte de concentré de tomates :

- Votre mari travaille, je viens de sa part. Mettez un peu de ce produit dans l'eau, cela vous désaltérera davantage que de la limonade. Rien de plus efficace qu'une petite boîte de ce fruit pour couper la soif.

Rose et Anne s'émerveillaient devant ce petit trésor. Marie, fascinée par son magnifique bébé, surveillait ses moindres mouvements. La veille de son départ, son beau-frère lui rendit visite. Le regard dédaigneux, il se dirigea vers le berceau :

- Avec ce bâtard, vous faites la paire !

Il sortit rapidement.

Rose arriva peu de temps après, Marie pleurait. D'un geste tendre, elle l'attira sur son cœur :

- Garde le moral pour ton joli bout de chou. Tu n'as rien à te reprocher, pour ce genre de personnage, le silence est le plus grand des mépris.

Marie rentra enfin chez elle. Sylvain l'attendait, il l'aida à installer Rémi. Il se montra extrêmement prévenant, heureux d'être papa.

Elle profita de ce bonheur tout neuf.

Un soir, il inventa un prétexte pour la quitter, réapparut au milieu de la nuit. Elle ne dormait pas, sentit son haleine empestée par l'alcool. A cet instant, tous ses rêves s'écroulèrent. Lorsqu'il partait, elle le suppliait de ne pas se retarder, il la repoussait. Parfois, il s'excusait, promettait de changer. Elle ne croyait plus en ses promesses. Son fils l'empêchait de penser à sa vie fichue, sa déception persistante.

Dans le courrier, elle distingua une lettre adressée à Sylvain.

D'une main tremblante, elle la décacheta.

Une carte, écrite par une main anonyme, contenait ces mots :

*- Tu es père d'une petite fille Gisèle, elle te ressemble.*

*Je t'aime*

Ses fraîches couleurs s'effacèrent de son visage, elle marcha avec peine vers une chaise. Pour garder son couple, elle s'accoutumait à ses défauts, ses absences. Cette fois, elle ne se sentait pas de lutter contre cette petite chose innocente.

Au retour de son mari, elle lui tendit la carte. Après une courte hésitation, il prit un air étonné :

- Je ne connais pas cette femme, elle est folle !

Marie insista pour savoir la vérité, il bondit sur elle :

- Tais-toi, tu m'agaces !

Puis il s'éloigna à grands pas.

Cette révélation laissa un doute. La vie continua avec son lot de joies, de peines.

Elle présenta Rémi à Victor. Il ne tourna pas la tête pour admirer son petit-fils. En entendant ses petits cris, il ne cacha pas son agacement :

- Repars chez toi avec ton chialeur !

Marie remarqua la pâleur de sa maman, son allure éreintée. A cet instant, elle réalisa qu'elle pourrait la perdre.

Rose la tranquillisa :

- Ton père vieillit, ses forces s'amointrissent, il ne m'aide pas. Je supporte seule la charge de travail et en plus son mauvais caractère. Je profite de sa sieste pour cajoler mon doudou et partager ses jeux. Avec mon petit-fils, j'oublie ce râleur qui m'attend à la maison.

Marie attendit un second enfant, son époux fut ravi.

A l'annonce de cette nouvelle, Anne se mit à rire :

- Moi aussi, si les bébés sont du même sexe, nous les appellerons pareils. Nous scellerons ainsi notre amitié par nos échantillons.

En février, Anne accoucha d'un beau garçon. Début Mars, Marie donna naissance à un autre fils. Pour plaire aux deux copines, les papas acceptèrent le prénom de Bruno.

Rose venait avec Rémi à la maternité.

Marie se réjouissait de le voir trotter avec une expression amusée. Il épiait tous les gestes de son petit frère. Elle adorait ces instants uniques qui lui donnaient l'illusion d'une femme heureuse.

Elle rentra, se consacra à ses deux adorables fils. Sylvain continua ses escapades.

Rémi, souriant, d'une nature calme, fêta son quatrième anniversaire. Ensuite, Bruno, bambin gai, espiègle, affectueux, souffla ses deux bougies.

Le soleil perçait le brouillard de cette matinée de novembre.

Marie suivait du regard le facteur distribuer le courrier. Il lui remit une lettre, l'écriture fine de Lisa l'émue, elle s'empressa de l'ouvrir :

*- Ma fille chérie,*

*Les années passent, tu me manques.*

*Je ne supporte plus cette séparation.*

*Je t'en supplie, écris-moi !*

*Je t'aime, je t'embrasse avec tout mon amour.*

*Ta mère Lisa.*



Encouragée par Rose, elle ne perdit pas de temps pour lui répondre. Elle se ficha de la réaction de Serge, des étranges réflexions de Victor. Leurs critiques ne la détacheraient plus de ses liens maternels.

Elle arriva en fin de semaine, resta deux jours avec sa fille. Leurs regards se croisaient, plus explicites, plus éloquents que les paroles prononcées. Elles se comprenaient car les mots deviennent inutiles quand les cœurs se devinent. Elles jouaient avec les enfants.

Marie la taquinait :

- Embrassez votre grand-mère Lisa.

Elle les serrait très fort dans ses bras, ne cessait de répéter :

- Appelez-moi, tata Lisa.

Un rayon d'espoir naissait, un miracle s'accomplissait.

Serge et Agnès avertis, ne manquèrent pas leur entrée. Ils déposèrent une bise sur le front de leurs neveux et s'empressèrent de déplorer l'indifférence de leur belle-sœur :

- Madame, nous n'approuverons jamais l'affront de votre fille lors de son mariage. Nous avons insisté pour la persuader de vous inviter. Aujourd'hui encore cette monstruosité nous dérange, nous peine. Nous tenons à vous recevoir pour laver cette offense.

Marie se remémora les sages paroles de Rose :

- Je t'en supplie, ne les affronte pas. Reste digne, tout ce qui ressemble à une dispute s'évite habilement. Entre gens bien élevés, le dialogue s'installe, avec ce genre de personnages, on détale !

Dégoûtée, elle se contenta de la médaille des causes perdues. Une fois encore, on lui attribua le rôle du vilain petit canard !



## *Affreuse déchirure*

Par cette belle journée d'avril, toute imprégnée d'une tiède senteur de printemps, Marie regardait ses fils jouer dans le jardin.

Anne, apparut au bout de l'allée :

- Dans un mois, nous quitterons la région. Mon mari rejoint une autre succursale. Nous reviendrons, cette mutation n'est pas définitive.

Surprise par ces paroles, elle laissa échapper sa déception :

- Alors, je ne vais plus te voir ?

Elle s'empressa de la reconforter :

- Nous nous écrirons, je viendrai à chaque vacance scolaire.

La réalité l'oppressa :

- Mon amie à qui je confie mes espoirs, mes joies, mes appréhensions, tu me manqueras. Avec maman, je n'aborde jamais les problèmes de mon couple. Mon père est insupportable, ce désagrément lui suffit. Les lettres ne remplaceront pas ma baratineuse. D'une entourloupette, tu transformes mon univers rembruni en un enchantement. J'aimerais avoir ton bagou, ta facilité de duper, d'amuser la galerie. Par magie, tu te dépatouilles de toutes les situations même les plus saugrenues. Pour toi, il n'y a pas de problème, il n'y a que des solutions. En ta présence, on ne discute pas, on patauge dans la frénésie ! Ma sœur, bonne affectation et rentrez vite au bercail.

La veille de leur départ, pour plaire à sa femme, Sylvain les invita. Il demanda à Rose et à son époux de se joindre à eux.

Victor lui répondit :

- Ma femme m'excusera, souhaitera un bon séjour à tous de ma part. A mon âge, je ne supporte plus les cris de toute cette marmaille.

Le lendemain, Anne effondrée, serra très fort Marie contre son cœur et s'engouffra dans sa voiture.

La santé de Rose se dégradait. Pour ne pas contrarier sa fille, par

d'énormes efforts, elle dissimulait ses souffrances. Un matin, elle grimaça, s'appuya à la table. Ses paupières se fermèrent sur ses grandes prunelles. Honteuse de cette faiblesse, elle se redressa.

Sa fille la gronda :

- Maman tu es patraque, consulte le médecin, je te l'ordonne ! Ne cherche aucune excuse, n'oublie pas ta promesse de devenir centenaire.

A son retour, elle afficha un visage soucieux :

- Le docteur a pris rendez-vous pour une hospitalisation. Il faut que je subisse des examens approfondis. Dès qu'il aura les résultats, il décidera d'un traitement ou d'une opération.

Elle l'encouragea à se soigner sans tarder et alla affronter Victor :

- Papa, maman est malade. Pour la soigner et la guérir, le médecin l'oblige à rester quelques jours à l'hôpital. Pendant son absence, je m'occuperai de toi, t'apporterai tes repas.

Rose appréhendait sa réaction, elle proposa une solution :

- Je vais revoir le médecin, il me prescrira des médicaments qui me soulageront. Il s'affole pour rien, je ne me sens pas aussi affaiblie qu'il le dit.

Sa fille se fâcha :

- Ne perds pas de temps, le mal s'aggrave vite. Je t'aide à préparer une petite valise et Marcel t'emmènera demain matin.

Victor passa sa main sur l'épaule de Marie :

- Je te confie maman, fais tout ce qu'il faut pour qu'elle se retape. Nous nous débrouillerons tous les deux.

Il alla vers sa femme :

- Rose, soigne toi, écoute le docteur. Marie veillera sur moi. Remercie Marcel, je regrette d'avoir vendu ma voiture.

Après quelques jours d'analyses, le chirurgien diagnostiqua un ulcère à l'estomac. Cette lésion, impossible à soigner par traitement, nécessita une opération.

Marie s'occupait de Victor. Son caractère agressif laissait la place à la tristesse. Effondré, il refusait de s'alimenter, répétait toujours les mêmes mots :

- Pourquoi Rose ne revient pas à la maison ?

Marie ressentait de la compassion pour ce tonton grincheux. Il comptait les heures, les jours, sans son épouse. Elle l'encourageait à manger sa soupe, l'accompagnait à l'hôpital avec Marcel.

Voyant sa maman très fragile, Marie rencontra le chirurgien. Avec ménagement, il la fit asseoir et résuma l'état de Rose :

- Madame, je vous vois si désemparée que j'ai retardé cet entretien. Votre maman vient de subir une intervention très délicate. Elle pense

qu'elle va se remettre, fait des projets d'avenir. Si un ulcère de l'estomac ne fait pas mourir, un cancer ne vous épargne pas. Elle ne vivra pas très longtemps, selon sa résistance, un an ou peut-être un peu plus !

Marie se sentit défaillir. Elle se recomposa un visage avant d'aller dans sa chambre.

A côté, une dame charmante admirait son courage :

- Votre maman envisage de transformer le jardin, nous aimons les fleurs, elle va l'enrichir de nouvelles variétés.

De retour, Marie trouva Sylvain en compagnie de son frère. Elle les informa du terrible verdict.

D'un geste affectueux, son époux l'attira contre lui pour atténuer sa peine. Serge secoua la tête en s'écriant :

- Vous ne perdez pas vos bonnes habitudes, vous dramatisez toujours !

Marie ne parla pas à Victor de son entretien avec le médecin. Elle échangeait une correspondance avec Lisa et Anne et cachait également ses soucis. Sa peine suffisait, par sa discrétion, elle épargnait sa mère et son amie.

Rose quitta l'hôpital, Victor lui ouvrit les bras. Douée d'une volonté exceptionnelle, elle s'affaira dans le jardin, le potager. Sa fille laissa l'appréhension de l'avenir pour ne garder que ce présent radieux. Elle entraîna Marie et les enfants sur les chemins qui sillonnaient la campagne. Elle passait son bras sous celui de sa fille :

- Avec votre maman, nous parcourions tous ces champs, que de sacs de pissenlits, de doucettes et bien d'autres ! Ce vaste horizon de prés convenait bien à nos loisirs, nos rêves d'une existence combative et laborieuse. Je regardais, avec attention et tendresse, votre mère penchée qui remplissait son sac. Quel isolement délicieux et de bien jolies robes « salade ».

Le temps passait.

Rose ne manifestait aucun signe de fatigue. Marie espérait une erreur dans les conclusions du chirurgien.

Un dimanche matin, alors que les cloches lançaient sur le petit bourg leurs notes joyeuses, elle entendit la voix de Victor. Il fit irruption dans la cuisine :

- Ma femme a eu des nausées toute la nuit, elle ne peut pas quitter le lit, viens de suite.

Elle courut vers la maison et atteignit la chambre. Pendant qu'elle lui préparait une tisane, un brusque retour à la réalité lui déchira le cœur. Cette maladie sournoise, sans pitié, revenait la hanter. Le médecin l'examina, lui proposa une hospitalisation. Marcel et Eve insistèrent pour l'accompagner. Dans la voiture, sa fille comprit que cette maladie la

mènerait peu à peu vers le repos éternel.

Un jour, pendant qu'elle préparait le repas de son père, il posa sa main sur la sienne :

- Installe-toi sur la chaise de ta maman. Ma femme me manque...

D'un ton voilé par l'angoisse, il avoua :

- J'ai compris, Rose va mourir !

Sa fille se leva, lui tapota l'épaule.

Tournée pour dissimuler ses larmes, elle répondit :

- Papa, garde confiance, laisse le docteur accomplir son travail. Elle est solide, elle guérira, reste confiant.

Elle ne trouvait jamais les mots pour lui dire la vérité. Ce grossier personnage qui usait autrefois de sa corpulence, de mots offensants, ressemblait à un pauvre malheureux.

Rose vivait des périodes d'aggravation qui la plongeaient dans le désarroi. Si son état lui offrait une rémission, elle rassemblait toute son énergie, s'en voulait de se décourager. Elle demandait une permission, retrouvait Victor. Marie reprenait espoir et contestait le diagnostic du chirurgien. Navré, il se penchait vers elle, compatissait :

- Madame, je comprends votre acharnement à capter la moindre petite amélioration. Hélas ! Vous le savez, le mal continue son œuvre avec de profondes ramifications dans son organisme. Ne gardez pas une lueur d'espoir, rassemblez vos forces, aidez là à partir paisiblement.

Marie, impuissante devant cette vie qui s'enfuyait, lui amenait ses trésors, ses deux petits-enfants. Ravie de les voir, elle se dirigeait vers le buffet, prenait une bonbonnière et distribuait des friandises.

En ce beau dimanche d'avril, elle se leva très tôt. Anne et Bruno venaient pour une dizaine de jours. Elle entendit un coup de klaxon, se précipita vers la voiture. Elles savourèrent ces retrouvailles.

Anne regarda les enfants :

- Ils grandissent, ma pauvre vieille, le temps passe bien trop vite. Parle-moi de Rose et de tonton grincheux.

La voix saccadée de son amie la frappa :

- Oh ! C'est terrible. Ma sœur il n'y a pas de mot juste à la douleur. Elle lutte depuis des mois contre un cancer de l'estomac. D'après les médecins, elle nous quittera avant la fin de l'année. Je t'ai caché cette terrible nouvelle pour retarder ta peine.

Anne désarmée, tourna la tête :

- Quel déchirement, elle s'est dévouée pour tout le bourg. Cette saleté a emporté maman, maintenant, voilà Rose. Il n'y a pas de justice sur cette maudite terre.

Une silhouette frêle s'approcha lentement.

Marie secoua son amie :

- Cette révélation te cause un choc, cache ta peine, reprends toi !

Le visage de Rose s'illumina :

- Anne ma douce, tu mets du baume dans mon cœur. Viens que j'embrasse la championne de la conduite. Tu dois baptiser les chauffards de tous les noms d'oiseaux.

Elle passa délicatement sa main sur sa pauvre joue fripée :

- Mme Dupuis, si l'on ne peut pas mener une auto, on achète un âne. Et oui, la honte du village ne changera jamais.

Les bonnes habitudes ne se perdent pas. Les deux amies papotaient dans la gloriette. Après la sieste, Rose participait à leurs bavardages. Les anecdotes d'Anne, commentées de façon humoristique, la distrayaient.

Le jour de Pâques, elle gâta ses petits-enfants et Bruno. Elle éparpilla dans le jardin et le verger, des œufs teintés avec des feuilles d'épinards ou des pelures d'oignons.

Marie la gronda :

- Maman, seul le repos favorise la guérison.

Elle la fit taire d'un signe de la main :

- Laisse-moi profiter de ces instants magiques. Je garderai leurs joies, leurs rires, dans ma mémoire.

Victor distingua les œufs colorés. Il la taquina :

- Si les plumes des poules changent, qu'elles deviennent pareilles, qu'allons-nous faire ?

Elle s'accrocha à lui :

- Papa rentrons manger. En dégustant la poule au pot, tu lui poseras la question.

Les vacances se terminèrent. Anne laissa son amie avec ses angoisses.

Le brave curé venait régulièrement. Rose acceptait cette visite avec sérénité. Il se déplaçait pour tous les paroissiens malades, priait pour leur guérison. Il ne jugeait personne, persuadé que dans les épreuves, tous devaient avoir droit à l'aide de Dieu.

Les ouvriers effectuèrent des travaux dans le village. L'eau coula enfin sur l'évier. Par plaisir, Rose tournait le robinet, se rafraîchissait les mains, exécutait quelques lavages.

Marie la surprenait :

- Maman, cuis ta bonne soupe, joue avec Rémi et Bruno et ne te surmène pas.

Cet état d'impuissance l'agaçait :

- Puisque tu me conseilles de m'asseoir, passons ta pharmacie en revue. Garde toujours mes astuces à ta portée. Pour les cataplasmes, farine de lin et de moutarde. Les yeux, bains de camomille, les maux d'oreilles,

gouttes d'huile. Bleu de méthylène pour les maux de gorge.

Marie l'arrêta :

- Ventouses simples ou scarifiées pour les bronchites, très peu pour moi. Chaque fois que les enfants présentent des symptômes douteux, j'appelle le docteur. La médecine évolue, les médicaments soulagent rapidement.

Rose souleva ses épaules :

- Ne t'acharne pas à me convaincre, rien de plus efficace que nos bons vieux remèdes.

Elle lui prit la main, l'attira vers elle :

- Je vais bientôt quitter cette terre, je ne veux pas que tu restes seule, écris à Lisa. Elle t'aime et t'aidera à endurer le vide de mon départ.

Sa fille la gronda :

- Tu exagères, tu ne vas pas mourir !

Rose continua :

- Pour apaiser mes craintes, fais ce que je te dis ! Ton mari subit l'influence de son frère, il ne t'épaulera pas. Voici quelques billets pour acheter une médaille à mes deux amours. Tu en choisiras une pour toi, tu as bien besoin d'être protégée. Ne tarde pas, je veux les admirer avant de vous quitter.

Marie voulait épargner à Lisa les remarques de Victor. Pour respecter la volonté de Rose, elle envoya un courrier. Sa mère répondit aussitôt, déplora l'état Mme Dupuis et la fin qui s'approchait. Elle lui demanda de la prévenir en cas de décès.

Lorsque Marie entendit Victor crier :

- Rose est tombée !

Elle courut, la trouva allongée sur le sol. Elle l'aida à se relever. Malgré la souffrance qui la tenaillait, elle tentait de garder sa dignité. D'un élan de tendresse, elle tendit les bras vers sa source de joie, la serra sur son cœur :

- Promets-moi de prendre soin de ton père, de te rapprocher de Lisa. La vie te fait emprunter des sentiers ombragés et sinueux, ne t'abandonne pas au désespoir.

Le docteur entra, Rose dénoua son étreinte pour le suivre. Soutenue par sa fille, elle se dirigea vers la porte. Elle lança un ultime regard dans la pièce, murmura :

- Victor, Marie, mes trésors, je vous aime.

Le lendemain, elle réclama sa robe bordeaux.

Marie refusa de partager cet horrible pressentiment :

- Maman, je te vois chanceler où veux-tu aller ?

Elle enlaça sa fille :



- Tu me fais plaisir en parlant patois, oui, je titube. C'est justement pour cela que je veux ma plus belle tenue.

Dans le couloir, elle se jeta dans les bras d'Eve :

- Je n'ai pas la force de lui apporter, de lui confirmer qu'il n'y a plus d'espoir. Je veux qu'elle garde le moral, je ne veux pas qu'elle meure !

Avec tendresse, Mme Brissot la raisonna :

- Elle attend la délivrance, résigne-toi, laisse la partir. Porte lui ce qu'elle réclame, offre lui ce dernier geste d'amour.

Le lendemain, elle y retourna avec Sylvain :

- En ouvrant la porte, une scène d'horreur les paralysa.

Rose assise sur le lit, calée par des oreillers, tenait une cuvette. A mesure que la transfusion pénétrait dans sa veine, elle la renvoyait dans la bassine.

Sa fille sortit la robe et la plaça dans le placard.

Rose fit un signe de la tête. A cet instant, elle trouva le calme et la résignation, aspira à la paix définitive.

Marie songea que les brutalités de son père, sa tyrannie, ses insultes ressemblaient à des caresses. Le vrai, le plus atroce calvaire se trouvait dans cette chambre. Elle tenait la main de sa maman, profitait de ses rares et derniers moments de conscience.

Sylvain passa ses bras autour de son épouse :

- Déposons lui des baisers, nous reviendrons demain.

Dans le couloir, une religieuse s'informa :

- Vous avez apporté la robe de votre maman ?

Elle fit un signe affirmatif.

Elle continua :

- Tout le monde, ici, l'aimait. D'un courage exemplaire, elle ne se plaignait jamais. Devant une tasse de thé, seule boisson qu'elle digérait, elle nous disait que ce breuvage ne remplaçait pas un bon café.

Marie serra le bras de Sylvain, chercha un peu de consolation :

- Je viens d'embrasser maman pour un ultime adieu. Que Dieu me la prenne vite. Qu'il arrête cet enfer pour l'envoyer au paradis.

Le lendemain matin, Victor le visage décomposé se réfugia dans les bras de sa fille :

- Rose n'est plus de ce monde. Le carillon vient de s'arrêter.

L'épicier qui gérait la cabine téléphonique ne tarda pas à confirmer son pressentiment. Sylvain se rendit à la morgue avec son beau-père. Marie voulut garder une image vivante de sa maman Rose et refusa de se joindre à eux. Elle installa provisoirement son papa chez elle pour s'unir dans cette terrible disparition. Anne arriva pour épauler son amie.

En ce jour de mai, les villageois se serraient sur les bancs pour rendre

un dernier hommage à leur bienfaitrice.

Marie ne quittait pas des yeux le cercueil où Rose reposait. Elle soutenait Victor, silencieux, anéanti. Ils se dirigèrent vers le catafalque pour le bénir et poser leurs doigts pour une dernière caresse.

Au cimetière, elle se tint toute droite près du monticule de terre, déposa une rose sur la bière et songea :

- Ma bonne fée, ton chemin de croix est terminé, repose en paix.

Ils se dirigèrent vers la sortie pour recevoir les condoléances des personnes qui partageaient leur peine. Agnès passa son chemin, Serge s'approcha sans aucune compassion :

- Ne pleurez pas devant mon frère, gardez vos lamentations !

Blême, Victor réagit violemment :

- Laissez-nous avec notre malheur ! Foutez la paix à ma fille !

Sylvain, embarrassé, entraîna sa femme et son beau-père vers la sortie.

Eve s'approcha de Marie :

- Une amie voudrait te parler un instant, peux-tu venir ?

Elle confia son père à son époux et la suivit.

Lisa se montra, serra très fort sa fille dans ses bras :

- Je tenais à assister à cette messe pour lui rendre hommage. Grâce à sa gentillesse, sa droiture, son dévouement, je suis fière de ma fille. Tu perds ta maman, il te reste ta mère Lisa qui t'adore. Si ta douleur est intolérable, n'hésite pas à me prévenir, je viendrai de suite. Sois courageuse, à bientôt ma chérie.

Tous retrouvèrent Anne et les enfants qui les attendaient.

Plus rien n'intéressait Victor. Il ne quittait son lit que pour se rendre au cimetière au bras de sa fille. Sylvain proposa à sa femme de lui aménager une chambre pour éviter tous ces va-et-vient. Marie promit d'y réfléchir.

De ce Victor égoïste, détestable, elle n'en voulait pas. Elle gardait dans sa mémoire, ses punitions, son ironie, les larmes de Rose. Elle se souciait de son bien-être pour respecter la promesse faite à sa maman.

Accro à ce maudit alcool, son mari passait beaucoup de temps avec son frère. Très absorbée par les tâches ménagères, les soins prodigués à Victor, elle accordait peu d'importance aux agissements de son époux.

Ses enfants grandissaient, s'épanouissaient.

Début juillet, une lettre d'Anne, joyeuse comme un alléluia, annonça son arrivée pour trois semaines. Elle se pointa avec plein de projets dans la tête. On entendait des voix animées. Eve portait des gâteaux, des bonbons et parlait avec joie de son petit-fils Mattéo.

Marie, nerveuse, regardait son amie fermer ses valises. Elle allait chez ses beaux-parents où son époux l'attendait. Elle la pressait :

- Ne fais pas attendre ton chéri, tu as bien rencontré.

Anne confirmait :

- Oh pour ça oui... Yves est l'homme idéal. Sylvain serait un époux attentif et un père adorable s'il ne fréquentait pas cette bande d'ivrognes. Heureusement, tu peux compter sur la bonté d'Eve, mes lettres pleines d'ingéniosité et les visites de ta mère Lisa.

L'arrivée d'un troisième enfant la combla de joie.

Sylvain lui fit un compliment :

- J'espère que nous aurons une petite fille.

Marie informa son papa, il insista pour qu'elle habite chez lui :

- Chez moi, la place ne manque pas, tu ne payeras plus de loyer et tu vivras parmi tes souvenirs. Je garde ma chambre, tu arrangeras les autres pièces comme tu le voudras.

Cette offre la tentait, elle en discuta avec son époux qui l'approuva. Cette aubaine lui permit de continuer sa vie de célibataire.

Les cultivateurs présageaient un hiver long et froid.

La cuisinière, les poêles à bois, tous diffusaient une chaleur très appréciée.

Pour égayer les fêtes, Sylvain dressa un grand sapin. Marie aidée des enfants, accrocha les boules et les guirlandes. Victor participa à la décoration, fabriqua des petits sujets avec du carton, du petit bois. Lorsque le chef-d'œuvre fut terminé, il passa sa main sur l'épaule de ses petits-enfants :

- Mémère Rose applaudirait cette splendeur. Elle vous aimait très tendrement. Vos rires, vos plaisanteries l'amusaient. Profitez de ces vacances, flânez dans le lit, faites de la luge, bombardez les passants de boules de neige en attendant papa Noël.

Quatre jours avant les fêtes, Marie vit un énorme camion se garer devant la demeure de son amie.

Les enfants entrèrent comme des bolides :

- Maman !... Anne et Bruno arrivent en voiture. Yves est dans un gros camion.

Folle de joie, elle alla au-devant de ses amis qui crièrent en cœur :

- Surprise, nous revenons dans le village !

Elle invita tout le monde à venir se réchauffer, boire une boisson chaude et se restaurer. Sylvain et Yves allumèrent les poêles à bois. Pour leur première nuit, Marie coucha les enfants sur des matelas et prépara la grande chambre pour ses invités.

Le matin du réveillon, Anne souhaita un joyeux Noël à tous avant de partir chez ses beaux-parents.

Les fêtes se terminèrent, les enfants reprirent le chemin de l'école. Son époux, celui de son travail et du bar. Rien ne changea !

Anne venait chaque jour pendant la sieste de Victor.

Un après-midi, Marie agita deux petits chaussons.

Déroutée, celle qui répondait du tac au tac resta silencieuse. Enfin, elle ironisa :

- Je pensais à ton divorce, j'étais complètement à côté de la plaque. Au lieu de t'assister au Tribunal, je te tiendrai la main à la maternité. Femme le vin est tiré, il faut le boire. Une fois de plus, je reste abonnée à grenadine. Je la vois rouge dans ce verre mais pas de la même façon que la fureur que tu me files par cette nouvelle. Si tu ne me fais pas une adorable poupée, je ne te parle plus. Cela t'apprendra à mijoter des coups bas derrière mon dos.

Marie taquina son amie :

- Pour te faire râler, je te ferai une ravisotte.

Tu auras le temps de tricoter des brassières, puisque cet enfant naîtra une dizaine d'années après cette grossesse.

## *Un délice, dans un ciel gris*

Marie levait les yeux avec l'impression étrange d'entendre la voix de Rose. Elle suivait du regard les choses familières qui l'entouraient. Il lui semblait vivre au gré d'un rêve confus, obsédant. Anne ouvrit la porte, parla d'un ton insouciant, gai :

- Bonjour l'ébouriffée, tu ressembles à l'épouvantail de ton père ! Pense à toi et à l'enfant qui va naître.

Marie passa la main sur son ventre :

- Avec ces maux de cœur, ce cuisant, je mange comme un petit oiseau.

Anne résuma les aspects drôles de la situation :

- Victor, cette tête de mule se moque de toi, tu deviens chèvre. Serge, cette langue de serpent sème la pagaille. Lisa fait le pied de grue pour te revoir. Ton époux sort du bar, gai comme un pinson. Ton rôle d'oie blanche me donne un mal de chien pour te consoler. A part ces petits détails, tout va bien dans la ménagerie.

Marie adorait ses blagues, son esprit imaginaire pour exprimer cette vérité. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver des arguments pour alléger les apparences :

- Victor ne se remet pas de la mort de sa femme. Il salit ses draps, crache par terre, renverse son bol. Je le gronde, il se réfugie dans le silence. Tu ne voudrais pas que l'imbécile de service se transforme en assassin. Serge préfère la première copine de Sylvain et ne me pardonnera jamais ce mariage. Pour se venger, il détourne mon mari de ses devoirs de père et d'époux. Je préfère suivre le conseil de maman qui disait « reste bouche cousue, laisse les mijoter dans leur sauce ». Lisa m'écrit souvent, ses lettres me réconfortent.

Pour mettre un terme à tout ce discours Anne s'imposa :

- Va chercher ta boîte de bigoudis. Avec de l'eau chaude, une cuvette et un peu de savon, tes cheveux retrouveront toute leur beauté. Ces nausées

te permettent de garder la ligne. Moi enceinte de Bruno, j'avalais des tas de sucreries. Je ne peux plus perdre les kilos qui m'enrobent. On dit que le cuisant, ces brûlures d'estomac, présage beaucoup de cheveux au bébé. N'accouche pas d'un singe, le zoo affiche complet. Tu as eu droit à ton jour de gloire dans la première page du journal local. Halte !, Halte-là !

Eve qui entrait, s'écria :

- Marie tu attends une fille, tu t'arrondis tout autour. Pour tes deux garçons, tu les portais devant.

Anne modéra sa fougue :

- Souhaitons la santé à la maman, à ce poupon ou cette poupée que nous accueillerons joyeusement.

Pendant que les deux femmes se penchaient vers l'évier, Eve ne perdit pas de temps. Elle prépara deux chaises, plaça un ciseau sur l'une d'elle et les recouvrit toutes deux d'un torchon.

Marie se retourna pour s'asseoir :

- Eve vous me préparez deux chaises, vous me voyez aussi imposante ! J'accouche dans cinq mois, mes fesses reposent encore sur une seule.

Eve sauta de joie :

- Bravo ! Tu t'installes sur le ciseau. Pour confirmer les croyances des anciens, donne ton alliance en or et un de tes cheveux.

Elle le passa dans l'anneau, l'approcha près du ventre de Marie. Il tourna, s'arrêta et balança.

Anne cherchait à interpréter l'expression interrogative de son visage :

- Je vous trouve bien concentrée ? Ne me dites pas qu'elle va donner naissance à des jumeaux et de surplus, à deux garçons ! Eve refaites ce texte, prenez autant de tifs qu'il vous faut sur cette crinière qui se hérissent, trouvez nous le côté folichon.

Un peu déconcertée, elle conclut :

- Ce genre d'hypothèse n'est pas un jeu, arrêtons notre curiosité. Marie, je te le confirme, tu peux réfléchir sur un prénom féminin.

Elle ferma les yeux, tenta de croire à ces prédictions. Elle songea à son mari, à sa joie, à la lumière de son regard devant sa petite beauté.

Anne posa à Eve la question qui lui démangeait les lèvres :

- Pour la naissance de Mattéo, vous vous êtes exercée sur votre belle-fille ?

Elle leva les bras :

- Non, ses parents ne croient pas à toutes ces coutumes. Je ne veux pas passer pour une sorcière. J'aimerais que la famille s'agrandisse, je me garde bien d'en parler à mon fils et son épouse.

Anne étala de la couleur sur les joues de Marie, s'adressa à Eve :

- Quand pensez-vous ? Avec sa jeunesse, si elle ne s'habillait pas

comme une mémé, elle serait ravissante.

Les brumes bleutées de l'hiver s'estampaient. Un soleil pâle mais acide s'attachait à reconquérir l'horizon. Marie s'attardait dans cette nature féerique, son verger, son jardin.

Elle aimait les jours où Sylvain quittait son travail pour la rejoindre. Pendant qu'elle préparait le repas, il s'amusait avec les enfants.

Un soir, un coup de poing sur la vitre la fit sursauter. Son frère fit son apparition avec un inconnu. Ils saluèrent son époux, l'ignorèrent ainsi que ses enfants.

Serge le regarda :

- Bouge-toi, une affaire urgente nous attend.

Marie, pour la première fois, s'interposa :

- Encore une sale combine, nous soupçons, va rejoindre ton épouse.

Surpris par cette révolte, il l'attrapa :

- Dehors, sale chienne ! Tu t'arranges pour te retrouver en cloque, pourrir la vie de mon frère. Tu portes encore un polichinelle dans le tiroir, un mioche de plus à sa charge.

Il la secoua, continua à la tirer pour la faire sortir de son logis. Elle s'accrocha à la barre de la cuisinière qui se déplaça vers la porte. Les tuyaux, déboîtés, roulèrent dans un vacarme qui effraya les enfants.

Au bord de l'escalier qui menait sur le perron, elle envoya un regard implorant à son époux. Il resta silencieux, elle s'indigna :

- Ici, je suis chez mon père, je ne quitterai pas les lieux. Prends garde à toi, arrête de me maltraiter. Si je perds mon bébé, je déposerai une plainte à la gendarmerie. Tes menaces ne me font pas peur, ne compte pas sur ma clémence, je ne m'appelle pas Rose. Sors, n'oublie pas ton acolyte qui applaudit en présence de tes vrais neveux.

Sylvain leva le poing vers Serge :

- Dégage, si tu ne pars pas immédiatement avec ton connard, je te casse la gueule !

Ils ne se firent pas prier.

Il alla immédiatement vers son épouse, l'embrassa :

- Ne t'occupe pas de ce désordre. Va voir ton père, emmène les enfants dans la gloriette. Je remets de l'ordre dans la cuisine et je viens vous retrouver. J'espère que le bébé ne souffrira pas de ce traitement de choc.

Elle secoua la tête :

- Si seulement tu pouvais admettre l'effet néfaste qu'il produit sur toi, nous nagerions dans le bonheur. Ne le laisse plus agir ainsi, pour notre couple, pour nos enfants.

Marie ouvrit doucement la porte de la chambre de son père, elle l'entendit ronfler. Elle se réfugia dans son repaire avec ses enfants.

Anne pointa le bout de son nez.

Marie se jeta dans ses bras :

- Que fais-tu là ?

Elle expliqua :

- La dispute résonnait dans toute la rue. Je m'inquiétais, Eve aussi. Ton mari m'a demandé de veiller sur vous. Ne restons pas là plus longtemps, les soirées sont fraîches, allons-nous réchauffer. Sylvain nous rejoindra plus tard. Nous passerons par les dépendances, il nage dans la suie. Si on tourne cette secousse en dérision, tu évites un ramonage. N'oublie pas de saluer ton beau-frère, quand il va au charbon, il s'applique.

Le lendemain, Anne et Eve nettochèrent le caillon.

Quelques jours après cet événement fâcheux, Marie ressentit des douleurs. Le médecin lui prescrivit du repos et des piqûres. Le propriétaire du bar du village se déplaça pour la soigner. Lors de sa visite, elle fut surprise d'entendre le poste radio diffuser un air ambiant.

Indulgente, elle caressa sa joue :

- Pendant le deuil, aucune musique ne doit le perturber. Je ne vous blâme pas. Votre père devient pénible, il vous faut garder vos sourires pour vos enfants. Votre mari se retarde chez moi, je me permets de lui rappeler ces devoirs d'époux. Il regarde sa montre, se moque par des remarques peu valorisantes à votre égard. Il se plaît à mettre de l'animation, fait allusion à sa bourgeoise qui l'attend et qui va encore gueuler. Il fréquente son frère et d'autres qui ne valent pas mieux.

Marie profitait de la sieste de son père pour s'allonger. Le repos, les soins l'aidaient pour continuer cette grossesse dans de bonnes conditions.

De grands coups frappés à vitre, l'éveillèrent. Elle se leva, alla vers la porte. Deux femmes la poussèrent pour entrer, exposèrent le but de leur présence :

- Nous voulons parler à M. Dupuis, veuillez le prévenir.

Indignée par leur toupet et leur l'habillement, elle essaya de s'en débarrasser :

- Il se repose, je suis sa fille, je peux vous renseigner.

Elles crièrent :

- M. Dupuis, nous sommes là, nous venons vous délivrer.

Il se manifesta :

- Entrez, je vous attendais.

Elles s'empressèrent de s'engouffrer dans la chambre, y restèrent deux heures. En sortant, elles se plantèrent devant Marie avec un regard intimidant. La plus dévergondée haussa la voix :

- M. Dupuis vient de nous confirmer qu'il n'a pas de fille, cette maison lui appartient. Nous lui écrivons depuis quelques temps, nous désirons



prendre soin de son état. Vous ne profiterez plus de ce vieil homme, malheureux, sale, qui meurt de faim. Avec nous, il grossira et retrouvera son sourire. Préparez vos bagages, nous reviendrons demain après-midi. Je vous conseille vivement de n'emporter que vos quatre frusques. Dans le cas contraire, ce brave homme préviendra la gendarmerie.

Marie tenta une question indiscreète :

- Mesdames, il ne sort pas, comment vous a-t-il contacté ?

La mégère qui dirigeait les opérations, la nargua :

- Il a répondu à mon annonce sur un journal. Il lit, écrit très bien, dans ses lettres nous ressentions toutes vos méchancetés. A demain !

Marie fixait la pendule, tendait l'oreille dans l'espoir d'entendre la mobylette de son époux. Il pénétra dans la cuisine, reçut sa femme dans ses bras. Elle garda un instant le silence, chercha les mots pour dédramatiser cette visite, vis-à-vis de son caractère emporté.

Hébété, il l'implora :

- Calme toi, vous allez bien tous les deux ?

Elle lui fit part de la visite de ces deux intrus.

Survolté, il réagit immédiatement :

- Je pars à la cabine téléphonique pour prévenir mon patron. Je ne travaillerai pas demain, j'attendrai fermement ces deux vermines. Ne t'en fais pas, je t'envoie Eve. Je passe chez Anne, elle gardera les enfants. Il est temps de donner une bonne leçon à ton intransigent et autoritaire paternel !

Mme et M. Brissot arrivèrent de suite. Eve écœurée par ce triste sire, ne cacha pas sa colère :

- Rose n'est pas refroidie, il cavale déjà les femmes ! Marie tous les jours tu lui changes ses draps, il pisse pour te faire enrager. Sur les fils de fer du verger, on ne voit que sa literie et ses vêtements. Par contre, pour les sales combines, il peut se lever.

Sylvain rentra, posa son bras sur l'épaule de son épouse :

- Pour régler cette navrante situation, mon patron insiste pour que je reste auprès de toi. Avant de mourir, Rose avait convoqué un notaire pour nous vendre la maison. Les documents doivent se trouver dans le bureau de Victor. Si nous ne les retrouvons pas, nous contacterons cet homme. Va parler à ton père, je resterai en retrait avec Eve et Marcel. Je veux entendre la version de ce faux jeton.

Marie approcha, s'appuya sur son lit :

- Papa, tu plais encore aux femmes ! Peux-tu m'expliquer le but de leur venue.

Il prit un air malheureux :

- Avec tes enfants, ta grossesse, tu ne peux pas tout faire. Je ne bois

jamais mon café au lait à la même heure et mange quand tu le décides. Après la venue de cet enfant, tu oublieras de me nourrir. Cette charmante personne, veuve comme moi, se propose de venir partager ma vieillesse. Seul, je recherche un peu d'affection. Tu retourneras vivre dans la maison que tu louais. Nous n'avons aucun lien de parenté, je reste le seul propriétaire des lieux. Elles reviendront demain, je compte sur toi pour les recevoir poliment.

Sylvain fit irruption :

- J'écoutais votre conversation. Pour le logement, il me faut des bulletins de paie. Mon épouse les range dans votre bureau, nous les récupérons et nous décampons. Je vous souhaite beaucoup de bonheur avec cette dame qui partagera votre urine et vos crachats. Une perle qui va vous faire de bons bouillons que vous avalerez à onze heures. Marie sert lui sa soupe et laisse-le rêver.

Tous deux quittèrent la pièce.

Eve exprima tout haut, ce qu'elle pensait tout bas :

- Sale cochon !

Sylvain agita un acte notarié :

- Je le tiens.

Marcel jubila :

- Nous témoignerons que M. Dupuis reçoit de bons soins de sa fille. Prévenu, l'Officier public se présenta.

Indigné, il ne ménagea pas Victor :

- Je suis venu ici avant que Mme Dupuis quitte ce monde. D'un commun accord, vous avez vendu cette maison à votre fille et à son mari. Rien n'annulera l'authenticité de cet acte notarial.

Très en colère, il s'égosillait :

- Monsieur, je ne me souviens pas de vous. Je ne crois pas un mot de toute cette histoire. Cette demeure m'appartient, je la donnerai à la femme qui me soignera.

Le notaire se fâcha :

- Vos paroles désobligeantes me permettent de constater que vous ignorez la loi et le savoir-vivre. Regardez bien ces documents, votre signature et celle de votre défunte épouse y figurent. Marie, cette personne qui vous soigne avec dévouement, restera dans sa maison. D'après les propos recueillis dans le village, elle l'a payée au prix fort. Mme Dupuis me pressait de régler cette vente, je la comprends aujourd'hui. Vous attendez ces dames, nous les recevrons ensemble.

Elles ne tardèrent pas à se pointer. Après l'explication du notaire, la mise au point de Marcel et Sylvain, les deux furies se sauvèrent.

Sylvain apaisa son épouse :

- Elles ne reviendront pas, je te le confirme. Je vais m'entretenir avec ton père, ne disculpe pas cet odieux personnage.

Devant Victor, il ne mâcha pas ses mots :

- Marie, à dix ans, remaniait votre toiture tandis que vous flemmardiez sur votre chaise longue. Elle préparait le mortier, montait les murs et j'en passe !... Cela ne change pas, vos manières, vos ordres, s'adressent à une domestique. Vous dîtes que vous ne pouvez pas vous lever pour faire votre toilette et autres. Vous refusez de vous rendre sur la tombe de Rose, accroché à notre bras. Pour chercher des femmes sur les journaux, poster ce courrier coquin, vous marchez bien. Je refuse que le verger se remplisse de vos draps, vos caleçons. Votre fille a exercé bien des métiers, on ne lui attribuera plus le premier prix des lavandières. Vous jouez très bien votre rôle de malheureux avec fourberie. Une promesse à celle-ci, une larme à celle-là. Rien ne vous dérange.

Victor se rebella :

Quelle faute ai-je commise ? Sinon d'épargner à votre femme les désagréments de mon âge. Je l'ai élevée comme ma fille mais mon sang ne coule pas dans ses veines. Elle n'avait rien à faire chez moi, Rose me l'a imposée. Moisir dans un coin de l'orphelinat ou s'ébattre avec sa mère sur le trottoir, voilà sa place. Pauvre imbécile, pour me surveiller ou me faire la morale, il vous faudrait avoir les yeux en face des trous. Cuvez votre vin et foutez-moi la paix.

Sylvain fit un geste provoquant, Marie le saisit :

- Viens, arrêtez de vous disputer, allons chercher nos enfants.

La sage-femme s'inquiétait de la grossesse de Marie :

- Vos jambes enflent, bandez les, suivez mes conseils. Je parierais ma fortune qu'une petite fille a hâte de voir ses parents. Je vous estime beaucoup, ne mettez pas votre vie et celle du bébé en danger. Votre situation m'oblige à discuter avec votre médecin pour décider de la suite de cette grossesse.

Il ne tarda pas à lui rendre visite. Après un instant de silence, une phrase lui vint aux lèvres :

- Que vais-je faire avec ma malade qui refuse de m'écouter ?

Marie hasarda :

- Peu démonstratif, mon père ne laissa jamais paraître son affection. Par ses démarches, il m'offrit une maman merveilleuse qui m'aima pour deux. Je ne pourrai jamais lui payer ma dette, laissez-moi lui en rendre une faible partie. Je me dois d'accomplir mon devoir, exaucer le désir de Rose.

Le médecin persista :

- Très pénible, particulièrement pour sa propreté, il vous épuise. Je

vous propose une solution très acceptable. Je l'hospitalise, j'en profiterai pour lui prescrire quelques examens. Après votre accouchement, je vous le rendrai. Libérée de ce gros ventre, vous travaillerez plus à l'aise.

Marie se culpabilisa, pour gagner du temps, elle lui demanda un délai pour réfléchir.

Très déçu, il secoua la tête :

- Je vous prescris des piqûres en espérant que ce bébé restera bien au chaud. Reposez vous, si vous perdez votre enfant, vos regrets ne vous quitteront jamais.

Confrontée à ce cas de conscience, elle en fit part à Mme Brissot. Elle lui conseilla d'accepter la décision du médecin.

Sylvain écoutait ses propos avec intérêt. Il s'éclipsa, ne tarda pas, prit sa femme par la taille. Par cette attention, elle devina qu'il la préparait à un événement spécial :

- Je viens d'apercevoir Anne, les enfants s'amuse. Elle les gardera pour manger, donne la soupe à ton père et allonge toi un instant.

Marie aidait Victor à se préparer pour la nuit. Elle entendit la voix du docteur, monta les couvertures sous sa tête et quitta sa chambre.

Sylvain lui fit signe de fermer la porte. Il lui prit la main :

- Ta santé me tracasse. Pour t'éviter les remarques désagréables, je prends en charge toute la responsabilité de cette hospitalisation. Allons tous les trois affronter la terreur.

Le médecin se chargea de cette démarche :

- M. Dupuis, votre fille s'inquiète pour votre santé, je vais vous examiner. Effectivement je partage son avis, votre état nécessite une hospitalisation. Nous pourrions prévoir cette entrée à l'hôpital pour le début de la semaine prochaine.

Victor le fixa :

- Puisque l'on me met dehors, que voulez-vous que je réponde ? Complotez bien derrière mon dos, vous n'y changerez rien. Je resterai une semaine et pas un jour de plus que cela vous plaise ou non.

Ce brave homme venait de gagner la bataille, il lui serra la main :

- Vous me tranquillisez, je passerai pour les formalités. Vous reviendrez rajeuni et vous partagerez les jeux de vos petits-enfants.

Marie, culpabilisée, le réconforta :

- Nous passerons te voir souvent.

Elle lui acheta des habits, renouvela sa boîte de rasage :

- Papa, regarde ces deux jolies chemises. Tu quitteras celle que tu portes, le pané ressemble à une frandouille. Je me bagarre avec toi pour jeter toutes ces guenilles, cette fois, tu ne peux pas refuser.

Il lisait le journal, le plia et lui envoya au visage :

- Que d'argent jeté par la fenêtre, je vais bientôt mourir. La honte ne t'étouffe pas de m'abandonner. Disparais, je ne retrouve pas en cette étrangère la petite fille qui pleurait près du puits.

Marcel l'emmena à l'hôpital. Il jetait des coups d'œil haineux vers sa fille qui tentait de garder un contact affectif.

Par la suite, il sembla content du personnel médical, de ses repas. Il demandait sa canne, se promenait au bras de Marie, parlait de ses petits-enfants.

Ces conversations effaçaient ses remords, elle le félicitait :

- Papa, tu marches mieux, ce séjour te remet en forme. Continue, il te faudra des forces pour porter le bébé qui va arriver. La sage-femme suppose cette fois qu'une petite fille va agrandir la famille. Si mon cœur ne portait pas une profonde peine, je l'appellerais Rose.

Son père l'arrêta :

- Si accouches d'un garçon, tu pourras lui donner mon prénom. A toi de voir, je ne quitterai pas cet endroit vivant. Je ne pourrai pas le savoir.

Eve s'empressa de le gronder :

- M. Dupuis, je parie que vous fabriquerez des petits jouets pour parer l'arbre de Noël. Ne nous faites pas cette vilaine farce, tout le monde attend pépère.

Sa fille le ramena dans sa chambre, un petit sourire illumina sa figure.

Il se tourna vers Eve :

- Mme Brissot, même sans moi, la vie ne sera jamais ennuyeuse. Anne à elle seule animerait tout un village. Un brave fille, travailleuse, gentille, spécialisée dans les guets-apens.

Elle se moqua :

- M. Dupuis, je vais vous faire un aveu. Dans une autre vie, elle interprétait le rôle d'artiste comique.

Dans cette bonne humeur, Marie embrassa son père :

- Après-demain, tu pourras te distraire, je viens avec elle.

Marie profita de l'absence de Victor pour inviter Lisa. Avec la gentillesse de sa patronne, elle arriva rapidement. Elles s'enlacèrent passèrent des moments inoubliables.

Sa mère se laissa aller au mal qui la rongait. Des propos qu'elle gardait dans son cœur, s'échappèrent de sa bouche :

- Ma fille chérie, même à ma plus pire ennemie, je ne voudrais pas voir infliger les douleurs morales que je connais depuis ta naissance. Tu es entrée trop vite dans la vie où l'on souffre. Je suppose que Victor me décrit comme une personne abjecte. Je refuse de me déplacer pour son enterrement, je le déteste. Ton mari et tes amies t'entoureront.

Elle la quitta avec regret, répéta plusieurs fois :

- Ma chérie, prends bien soin de toi, je t'aime très fort.

Les jours passaient, Victor s'adaptait à sa nouvelle vie. Assis sur un banc, à l'ombre d'un vieil arbre, il parlait de son veuvage, de son dévouement pour son orpheline. Il fabulait sur ce sujet, cette distraction l'évitait de sombrer dans la rancune.

Eve et Marie terminait une brassière. Elles entendirent une personne monter les marches du perron.

Elle frappa et entra :

- Marie, je ne sais pas comment vous apprendre cette terrible nouvelle, votre père vient de décéder. Il parlait avec son compagnon de chambre, il s'écroula sur son lit. Pour atténuer votre peine, pensez qu'il n'a subi le calvaire de votre maman.

Toute abasourdie, elle se serra contre son amie et se ressaisit :

- Madame, voilà le numéro de téléphone du patron de mon mari, je vous prie, prévenez le immédiatement.

Sylvain arriva rapidement. Marcel l'accompagna pour les formalités. Marie préféra garder une image vivante de son père.

A son retour, devinant les pensées de sa femme, il la rassura :

- Lorsque le cœur décide de s'arrêter, il ne choisit pas l'endroit, ni l'heure. Il ne s'est pas vu mourir. La Religieuse se trouvait dans la chambre, elle me l'a confirmé.

Marie murmura :

- Tu fais comme pour maman. Je veux qu'il parte dignement dans sa dernière demeure. Nous finissions le mois de Juin, j'organisais son retour, le destin est injuste.

Sur son ordre, le prêtre fit une belle messe chantée accompagnée à l'harmonium.

Au cimetière, le cercueil descendit la fosse. Marie pensa :

- Adieu mon papa grincheux, je t'aime. Repose en paix avec ma douce maman.

Sylvain et son épouse se placèrent à la sortie.

Les gens défilèrent. Les uns partageaient leur peine, les autres dressaient son procès. Des voix indignées, à droite, à gauche, faussaient la conscience publique. Arrogants, tous entendaient leurs reproches :

- Pauvre homme, il est mort de chagrin à l'hôpital. Sans sa bonté, elle passait sa jeunesse à l'orphelinat. Quelle ingratitude !

Marie, honteuse de s'exposer aux insultes, se cramponna au bras de son époux pour ne pas flancher.

Sylvain se fâcha :

- Rentrons, nos enfants nous attendent. Rose disait qu'avant de critiquer la paille dans l'œil du voisin, les gens feraient mieux de regarder

la poutre dans le leur. En voyant toutes ces grenouilles de bénitier qui te reluquent, je l'approuve. On dirait qu'elles aperçoivent le diable.

Eve les entraîna vers sa voiture.

Marie ne ressentit pas la même peine que pour Rose. Il laissait des sentiments où se mêlaient, tout à la fois, soulagement pour cette « belle » morte et grand vide dans sa chambre.

Lisa venait le dimanche pour lui transmettre l'énergie nécessaire. Par sa présence, sa fille retrouvait la force, la confiance. Elle se blottissait volontiers contre cet abri protecteur.

L'accouchement approchait.

Elle lui fit une proposition :

- Ta patronne t'accorde des vacances, veux-tu garder tes deux-petits enfants ? Tu connais Anne et Eve, elles te seconderont.

Son visage s'illumina. Elle lui fit part de sa joie.

Sylvain entra, sa femme alla vers lui pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle se trouva face à Serge et Agnès.

Lisa s'empressa de passer son bras autour de l'épaule de sa fille :

- Bien sûr ma chérie, je viendrai, préviens moi aussitôt.

Elle embrassa toute la famille et insista :

- Je me réjouis de m'occuper de Rémi et Bruno, merci de me les confier.

Serge intervint :

- Madame, votre patronne vous attribue des congés, détendez-vous. Ne vous fatiguez pas pour faire la bonne d'enfants. Ma femme et moi-même, nous garderons nos neveux.

Lisa resta silencieuse et s'éloigna.

Dans la semaine qui suivit, Marie reçut une lettre de sa mère qui prétextait un motif équivoque.

Anne, la championne des causes désespérées organisa la marche des opérations :

- Ce Serge ne gagnera pas, les enfants n'iront pas chez lui. Avec les vacances, ils dormiront chez moi. Ton mari mangera avec nous.

Eve écoutait, elle ajouta :

- Tu peux compter sur moi et mon mari, sollicite-nous.

Elle lui exprima sa joie, conclut :

- Rien à ajouter, voilà une affaire réglée. Elle tourne sur des roulettes carrées, à toi d'arrondir les angles. Débrouille toi ma grande, persuade ton mari. Il faut absolument qu'il ferme le clapet à ce coco. Ne coupe pas le vin en rajoutant de l'eau. Au contraire, joue de tes atouts, imagine toi la gueule que Serge va tirer. Courage, tu t'en sortiras, on fêtera cette victoire demain en s'empiffrant de gâteaux pendant que l'autre restera baba.

Le soir, Marie parla à son époux :

- Lisa ne pourra pas venir pour veiller sur les enfants. Je ne veux pas les confier à Serge, il les traite de bâtards. Anne et son époux me proposent de les héberger. Avec Eve et Marcel, tous se débrouilleront très bien. Je t'en prie, ne te fâche pas.

Il s'approcha d'elle :

- Ma femme, si cette situation te convient, je l'approuve. Mon frère n'emmènera pas nos fils chez lui. Tu es leur maman, tu vis avec eux en permanence, tu sais mieux que moi ce qui convient à leur bien-être. Donc, ce choix me ravit autant que toi.

Heureuse, elle lui sauta au cou.

Elle préparait sa valise lorsqu'elle entendit des voix dans la cuisine. Elle sortit de sa chambre, se trouva face à deux gitanes qui vendaient de la mercerie. Pour qu'elles quittent la maison, elle acheta des boutons et de l'élastique. Avant de partir, une des visiteuses prit sa main :

- Madame, vous attendez une fille. Nous reviendrons pour l'admirer.

Marie, heureuse, les raccompagna sur le balcon et entendit la discussion qui s'animaient entre les deux femmes :

- Pauvre fille, si gentille, elle mourra en accouchant.

Pour ne pas peiner son entourage, elle garda ce secret. A la suite de ce choc émotionnel, elle nota toutes les choses qui lui paraissaient importantes pour continuer à vivre sans elle. Les paiements habituels, les démarches concernant les enfants et tous les documents importants se retrouvèrent dans un carton.

Un beau jour de Juillet où le ciel offrait un grand ciel bleu, une chaleur langoureuse, Marie et son époux se rendirent à la maternité. On l'installa dans une chambre. Elle glissa à l'oreille de son époux :

- J'ai fait un résumé de toute la paperasserie, trié les factures, les formalités scolaires et autres. Tu les trouveras dans l'armoire de chambre, dans une boîte bleue, lis-les.

Il la serra dans ses bras :

- N'abuse pas de ton séjour, nous t'attendons !

L'accouchement dura des heures. La sage-femme ne la quitta pas.

A la venue du bébé, elle s'exclama :

- Marie, il y a des instants dans la vie où l'avenir tout entier se trouve préparé. En voilà un, vous allez prendre soin de cette jolie petite fille. Comment voulez-vous l'appeler, Désirée ?

Marie se releva :

- Louise.

L'infirmière la recoucha :

- Oh, ne bougez pas, ne prenez pas le risque de nous quitter ! Ecoutez



votre petite diva.

La sage-femme lui montra sa beauté, l'approcha pour qu'elle dépose un baiser sur ses jolis petits doigts.

A nous deux maintenant :

- Tu la mérites ta fille, je partage ta joie. Ta faiblesse pour ton époux t'empêche de mener un dur combat. La place d'un papa se trouve avec sa femme et son bébé. Il ne se déplacera pas plus que les autres fois, malheureusement.

Elle quitta la salle de travail, son assistante hocha la tête :

- Elle vous apprécie et vous plaint, vous êtes sa « chouchoute ».

Dans la journée, Sylvain rendit visite à sa femme. Marie, emportée par un tourbillon de bonheur, lui tendit les bras. Avec émotion, il se pencha vers le berceau :

- Notre fille, c'est la plus belle !

Anne et Eve arrivèrent avec Rémi et Bruno. Ils s'empressèrent de grimper sur le lit pour regarder leur petite sœur, guetter ses moindres mouvements. La naissance de Louise ne changea pas l'attitude de Sylvain.

Marie questionnait Anne :

- Que fait mon époux ? Il passe tous les deux ou trois jours, aussi vite qu'un courant d'air.

Pour ne pas peiner son amie, elle mentait :

- Après son travail, il ne s'attarde pas. Il s'acquitte de ses occupations et nous rejoint. Avec moi, il se tient sur ses gardes. Il craint que j'oublie de tourner sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler. Par ce beau temps, il se promène avec ses enfants.

Dès qu'il venait la voir pour parler de leurs fils, s'extasie devant sa fille, son cœur chavirait. Elle aimait ces moments précieux qui donnaient l'illusion d'une famille heureuse.

Avant de quitter la maternité, l'aumônier se déplaça pour ondoyer Louise. Cet acte, religieux et provisoire, se pratiquait dans la chambre avant le sacrement du baptême.

Avec joie, elle retrouva ses enfants et son mari.

Sylvain la saisit :

- Viens, je te présente ta nouvelle lavandière. Elle fonctionne bien, fini la corvée du lavoir. Cette machine neuve, payée comptant, me rend fier de cet achat. Pour notre réfrigérateur, nous débutons dans notre vie de couple, on se contenta d'une occasion.

Marie se serra contre son époux :

- Merci pour cette surprise inattendue. Anne possède presque la même, elle me montra la façon de m'en servir. Sylvain, repartons de bons pieds,

le destin vient de nous offrir une jolie petite fille. Avec nos trois enfants et cette maison, donnons-nous une vraie chance, partageons la définition du mot bonheur.

Il l'embrassa :

- Je tenais à te faire plaisir. J'ai apprécié les conseils de Serge pour la choisir et l'installer ici. Agnès veut te demander une faveur, elle te conseillera pour le blanc et le linge fragile.

Contrariée, elle cacha sa déception pour profiter de son mari, tendre et dévoué. Il se hâtait de rentrer pour admirer sa petite Louise, jouer avec ses enfants et la seconder. Il ne s'absentait plus, Marie savourait ce triomphe inattendu. Parfois, il buvait ou deux verres d'alcool et s'arrêtait. Elle admirait sa volonté pour quitter cet affreux penchant.

Un soir, un bruit à la porte d'entrée la fit tressaillir. Elle leva la tête et aperçut sa belle-famille.

Sylvain déposa Louise dans son lit.

Serge s'approcha du bébé, avec un sourire ironique, il cracha son venin :

- Cette fois, elle ressemble à Gisèle, aucun doute sur ses origines !

Agnès s'approcha de Marie :

- Quelle petite fille, je serai très fière de la porter sur les fonds baptismaux.

Son mari approuva cette requête.

Tous ses rêves s'écroulèrent en quelques secondes. Sylvain retombait dans ce cercle vicieux, entraînant avec lui la fin de leur union. Le divorce la tentait mais elle ne possédait pas les deux avantages indispensables, la santé et le travail. Sans appui, elle décida de rester avec son époux. Alors se répéta, les longues soirées d'attente, les nuits d'angoisses. Elle se consacra à son foyer, le laissa agir à sa guise. Il ne fit aucun effort pour sauver son couple.

Lisa et Marie entretenaient une correspondance banale. Son refus de venir pour l'accouchement laissait un malaise, détériorait leur relation. Sa mère lui écrivit une lettre très touchante. Marie effaça ce faux pas pour l'accueillir.

Affectée par cette trop longue absence, mère et fille se promirent d'éloigner de leur route toutes les teignes de la zizanie.

Elle serrait ses petits-enfants dans ses bras, admirait Louise :

- On dirait une poupée, tu as trois beaux enfants !

Devant une tasse de café, Marie se confia :

- Lisa, je regrette le départ prématuré de maman, elle l'adorerait. Je pleure souvent son absence.

Elle prit la main de sa fille :

- J'éprouve de la peine pour Rose, pour cette brave femme. Ne me parle pas de Victor, sa disparition ne me touche pas du tout.

Marie devinait que chaque jour qui passait, l'attachait plus étroitement à sa mère. Sans compter, elle voulait lui donner son amour, sa confiance. En lui abandonnant son cœur, allait-elle au-devant de souffrances encore inédites, elle acceptait ce risque.

Dans son verger, Marie piétinait les feuilles mortes déjà tombées. Autour d'elle un bruissement très doux montait de la terre.

Anne s'approcha :

- Dans ta toilette noire, tu sembles personnifier l'automne. Je déteste cette saison où les rêves d'été s'achèvent, je me sens vieillir.

Eve les rejoignit :

- Encourage ton amie, ne te lamente pas sur ton sort. A son âge, elle préférerait porter des couleurs vives, on ne devrait pas imposer le deuil aussi longtemps. Les hommes revêtent un brassard noir au bras. Le chagrin de perdre un être cher, n'a pas besoin de représentation. Ce sentiment de vide qui se cache tout au fond de nous suffit amplement.

Les fêtes de fin d'année approchaient.

Avant de partir avec son époux et son fils chez ses beaux-parents, Anne coiffa les cheveux de son amie.

Eve fit irruption, toute excitée :

- Thomas ne vient pas pour Noël, quelle chance !

Anne étonnée, s'esclaffa :

- Le matin, avec le café, il faut y ajouter du lait. Ne confondez pas cette bouteille, avec la mirabelle. Je plains votre pauvre belle-fille, votre attachement pour elle ne vous étranglera pas !

Elle se défendit :

- Ne dit pas de sottises, je ne bois jamais d'eau-de-vie. Nous passerons les fêtes chez Thomas pour que sa femme ne se fatigue pas. La famille va s'agrandir, je plane de bonheur.

Elle continua ses plaisanteries :

- Eve, avant de vous envoler par la fenêtre et vous casser une jambe, revenez vite sur terre. Nous vous félicitons pour cette bonne nouvelle. Par contre, pour savoir le sexe du bébé, n'oubliez pas les ciseaux.

Avant d'installer le sapin dans l'entrée, Sylvain en discuta avec son épouse qui répondit :

- Profitons de ces fêtes pour nous détendre avec nos enfants et Lisa.

Elle arriva pour la veillée et portait avec difficultés de lourdes valises qui dissimulaient des cadeaux. Elle tendit un paquet à Marie qui l'ouvrit. Un cri d'admiration sortit de sa bouche devant une jolie robe bleue.

Elle demanda :

- C'est pour moi ?

Lisa, satisfaite, hocha la tête, l'encouragea à l'essayer. Sa fille réapparut, transformée, la couleur s'harmonisait avec son visage. Elle s'approcha d'elle, arrangea ses boucles, la maquilla. Elle éprouvait tant de délices à la bichonner que ce plaisir se lisait sur son visage. A cet instant, la pensée de Marie alla vers sa maman Rose. Elle assortissait toujours le ruban qui tenait sa natte, à la teinte de ses vêtements. Elle prit tout à coup conscience que sa mère était passée à côté de tous ces instants.

Lisa la sortit de ses pensées :

- Tu es magnifique !

Marie lui glissa à l'oreille :

- Je sais à qui je le dois, on se ressemble tellement.

Elle posa son regard sur le vieux carillon et courut vers le four où la dinde cuisait.

Dans la salle à manger, décorée de guirlandes et de boules, chacun prit place autour de la table. A minuit, tout le monde alla se coucher.

Tôt le matin, Marie et sa mère disposèrent les cadeaux autour du sapin. Dès que les enfants se levèrent, Lisa se dissimula dans le couloir. Elle guetta leurs regards lumineux, émerveillés, sur les paquets enrubannés. Leurs mains s'agitaient, impatients de les ouvrir, ils déchiraient tous les jolis emballages. Elle s'approcha discrètement pour ne pas gâcher cette féerie. Son émotion, sa satisfaction se lisait sur sa figure.

Après cette ruée, chacun profita de la bonté de ce papa Noël.

Lisa attira sa fille dans un lieu plus tranquille et la serra contre son cœur. Emue, elle lui adressa une prière :

- Ma chérie, allons vers les années qui nous sourient, pleines d'espoir, de complicité. La même tragédie, le même sang nous unissent.

Marie songea à Rose :

- Ma maman chérie, tu m'as transmis ta bonté et ton indulgence. J'ai pardonné, je vais me projeter dans l'avenir avec ma mère et réaliser ton souhait.

## *Souvenirs amers*

Firmin, très dévoué, proposait régulièrement ses services à Marie.

Il arrivait en sifflotant :

- Je vais fendre du bois et je vous le rangerai dans le grand coffre. Par ce vilain temps, évitez les allers retours dans la grange.

Elle appréciait cet homme bon et dévoué :

- Merci pour votre aide. Vous acceptiez tous les interdits de notre jeunesse, maintenant vous alléger mes peines. Avec ce froid, la vieille cuisinière ronfle jour et nuit. Heureusement, grâce à la prévoyance de mon papa, je chauffe sans compter les bûches. Anne va nous rejoindre, nous boirons un café bien chaud.

Devant cette collation, les commentaires affluaient.

Marie, mal à l'aise, guettait les bruits :

- Parlons plus doucement, restons raisonnables. Firmin, plus mon mari m'interdit de vous voir, plus je lui désobéis.

Il prenait ces avertissements à la légère :

- N'écoutez pas ses intimidations. Il fait comme les petits chiens, il aboie mais ne mord pas. Je lui rappelle souvent que sa place est avec sa famille, pas dans un bistrot. Je me souviens de ce garçon qui portait des culottes courtes. Son âge ne m'empêcherait pas de la sermonner s'il vous maltraitait.

Anne pimenta la discussion :

- Mon oncle, je ne veux pas imaginer sa tête s'il nous surprenait autour de cette table ! Ces falzars se sont rallongés, restons vigilants. On entend sa pétrolette, cette terreur, dès qu'il démarre de son chantier. En cas d'alerte, nous filerons dans nos terriers. Bon rat de bon rat ! Bon sang de bon sang !

Deux après-midi par semaine, Eve et Anne se retrouvaient chez Marie. Mme Brissot s'affairait pour terminer sa layette. En même temps, elle

enseignait à ses deux élèves l'art du crochet.

Anne ne pouvait s'empêcher de la taquiner :

- Que de jolies brassières bleues ! Achetez des pelotes roses, des blanches, variez les couleurs.

Elle hochait la tête :

- Ne te moque pas de mes dons. J'ai bien observé ma belle-fille, je ne me trompe jamais. Toutes deux, au lieu de vous poiler, redressez votre ouvrage. Votre écharpe part en pointe, ressemble à un accordéon. Elle ne protégera pas votre cou, en tirant dessus, vous pourrez tout juste habiller le hochet de Louise. Continuez à vous bidonner et vous pourrez renoncer à votre carrière dans la dentelle.

Marie songeait à ses amies, délicates, toujours là dans l'adversité. Résignée à changer les habitudes de son époux, elle s'organisait des journées agréables.

Pour atténuer la lourdeur de ses absences, Sylvain emmena sa femme choisir une télévision. Cet achat enchantait toute la famille.

Lisa venait souvent, appréciait ces délicieux moments :

- Les cris, les rires de mes petits-enfants me transforment.

Marie la titillait :

- J'en suis ravie, grand-mère.

Avril, simple, rieur, ranimait la nature.

Chaque année, les hirondelles choisissaient la maison de Marie pour construire leur nid. Elle les regardait s'activer.

Eve s'approcha :

- Elles reviennent chez toi. Garde confiance, c'est un bon signe.

Elle soupira :

- Depuis que j'attends ce miracle, je n'y crois plus ! Elles ne sauveront pas mon mariage.

Mme Brissot se reprochait de rester impuissante devant la prière de son amie. Embarrassée, elle lui posa la main sur l'épaule :

- J'entends vos disputes. Ne le provoque pas lorsqu'il boit, il ne se contrôle plus. Ta maman Rose puisait sa force dans sa source de joie, fais pareil avec tes enfants.

Marie adorait créer des robes à Louise. Elle crochetait le buste, les manches en mailles serrées. La ceinture avec une rangée de brides et terminait le bas par des coquillages. A la taille, elle passait un ruban et y faisait un flo.

Anne admirait son dernier ouvrage :

- Il me manque une petite fille.

Eve ne perdit pas de temps pour lui répondre :

- Votre couple va bien, offrez une petite sœur à Bruno.

Son visage s'attrista. Elle quitta son rôle taquin pour se laisser aller à des confidences :

- Le métier de mon époux nous oblige à déménager. Indécis, il refuse une autre maternité. Par le changement de classe, la perte de ses amis, il redoute que Bruno ne s'épanouisse plus. Je l'aime, je respecte sa décision, je ne partage pas ses craintes.

Marie, étonnée, rétorqua :

- Tu ne vas pas repartir, ce poste reste définitif ?

Elle leva les bras :

- Espérons que le ciel t'entende !

Eve coupa court à ce nuage qui s'assombrissait :

- Avec des « si » on refait le monde. Travaillons pour vêtir tout la famille et tester nos recettes. Parlons plutôt du conseil de révision. Cette fois, la joyeuse bande s'est distinguée, les conscrits cachèrent les outils des cultivateurs dans des endroits insolites. Bon pour le service, je dis non ! Bon pour la bêtise, je dis oui ! La France sera bien défendue avec de tels soldats. Au lieu de leur décerner une cocarde, moi, je les enverrais dans une colo ou un camp de scouts.

Anne s'exclama :

- Réveillez-vous ! Tous se dévergondent, maman ne le sait pas. Thomas, enfant de cœur buvait le vin blanc, conscrit il prêta main forte aux farceurs. Aujourd'hui ce jeune homme intrépide est un brave mari et un bon père de famille. Il faut que jeunesse se passe.

Eve riposta :

- En t'écoutant, je me demande si elle te quittera un jour ! Soyons égoïste, pour notre plus grand plaisir, garde-la.

Tous les mercredis soir, les villageois s'asseyaient devant le kiosque. Les premières mesures résonnaient avec une marche entraînante. La foule vibrait, les accompagnait par le battement des mains. Vers vingt-deux heures, en habit d'apparat, les musiciens saluaient et arrêtaient la magie du spectacle.

L'été se pointait. La splendeur du ciel rutilait à travers les arbres.

Un arsouille pénétrait dans les jardins. Il volait les légumes, écrasait les plantations. Les gens se réunissaient, commentaient ces méfaits.

Eve s'inquiéta :

- Cet individu qui rôde dans les propriétés, me fait peur. Marcel veut le surprendre, je ne voudrais pas que cet affrontement dégénère en bagarre.

Marie l'interpella :

- Savez-vous ce que vous répondrez Rose ? Elle vous dirait que la peur n'évite pas le danger. Laissez agir votre mari, il ne dépassera pas les limites du bon sens.

Elle s'insurgea :

- Tu n'y penses pas ! Mon époux est souple comme un verre de lampe.

Anne brilla par ses répliques :

- Ne vous plaignez pas, avec l'âge, il se transforme en lumière.

Mme Brissot haussa les épaules :

- Que tu es sotté, je te parle du verre, pas de la mèche inexistante.

Elle se délectait dans ce dialogue hilarant :

- Si je comprends bien vous l'avez usé jusqu'à la corde.

Eve se leva, se dirigea vers la sortie :

- Je reviendrai plus tard ! Tu délirés, tu copies sur Sylvain, tu ne sucés pas que des glaçons.

Les deux amies se marraient, retrouvaient l'ambiance du bon vieux temps. Le lendemain, elle ne se manifesta pas. Anne en profita pour bousculer le programme :

- Marie, je repasse ta pile de linge et je me livre à ma distraction favorite. Une jolie mise en plis t'égayera le visage. On ne joue plus au garde champêtre, quitte ces baguettes de tambour.

Marie se moqua :

- Si tu comptes me vendre, n'oublie pas mes trois options !

Son amie lui envoya un torchon sur ta tête :

- Coince-toi la bulle, profite de ta bonne gratuite.

Eve entra sans frapper :

- Devinez la bonne nouvelle ? Nous venons de gagner un grade. Une petite Eva comble toute la famille.

Anne l'asticota :

- La carotte est cuite. Avec vos ciseaux vous confondez les légumes et les fleurs. Une fille naît dans une rose, un garçon dans un chou. Nous vous aiderons pour les brassières. Allez voir votre beauté et félicitez les heureux parents.

Sur son petit nuage, elle confirma :

- Je vais dévaliser la mercerie. C'est la première fois que je me trompe sur le sexe d'un bébé. Les ondes de ma belle-fille ne s'accordent avec les miennes. Je me réjouis de ce prénom Eva, ce qui prouve que je compte beaucoup pour eux.

Elles partagèrent sa joie, crièrent en cœur :

- Allez préparer vos valises, méfiez-vous des interférences.

Anne continua :

- Pour éviter de les mélanger, contentez-vous de chercher les grandes et petites ondes sur votre transistor.

Elle les embrassa :

- Les gamines, arrêtez ces apoloches, ces histoires à dormir debout. A



bientôt, je vous adore, mes impayables amies.

Louise s'amusait avec le baigneur qui ressemblait à un petit marin. Aussi expressive que mignonne, elle s'émerveillait de tout. Elle regardait ses frères se déplacer avec des patinettes. S'ils feintaient une chute, elle riait aux éclats.

Certains soirs, après le coucher des enfants, Marie les confiait à son époux pour se diriger vers le cimetière. Elle se recueillait sur la tombe de ses parents. Si parfois un bruit étrange l'incitait à fuir, elle posait sa main sur la tombe et s'adressait à Rose :

- Ma maman chérie, je n'oublie pas tes précieux conseils. Le danger ne vient pas des morts, par contre, je me méfie des vivants.

Elle croisait Anne qui admirait son courage :

- Comment peux-tu aller seule à cet endroit, à cette heure, avec tous ces feux follets ?

D'un geste affectueux, elle calmait son angoisse :

- Tu sais bien que chacun se ressource à sa façon. Moi, je parle à Rose.

Les années passaient, au rythme des saisons.

Marie emmenait Louise à l'école pour sa première rentrée. Sur le chemin du retour, elle entendit la voix d'Anne :

- Tiens, ce télégramme t'est destiné.

Elle pâlit, l'ouvrit, ses yeux s'emplirent de larmes :

- Rosalie m'annonce la mort de Gustave. Elle se laissera aller pour le rejoindre au plus vite. Avec les grossesses, la naissance des enfants, mes lettres remplacèrent mes visites.

Anne la fit rentrer :

- Je ressens la même peine que toi. Que de beaux souvenirs avec ces braves gens. Nous irons toutes deux à l'enterrement pour la reconforter dans cette déchirante épreuve.

Revoir cette ferme dans de telles circonstances, les anéantissait. Avec les cousins, elles soutenaient Rosalie qui suivait tel un automate. Un seul mot sortait de sa bouche, mon Gustave...

Au retour, Anne conduisit sans prononcer un seul mot.

Elle gara sa voiture et s'effondra :

- A qui le tour maintenant ? L'un après l'autre, tous nos êtres chers nous quittent. Je tremble pour mon oncle, il vieillit, sa santé décline. Profite bien de Lisa, le temps passe trop vite. Avec cette maman de rechange, ne vous perdez pas dans les peccadilles.

Marie ressentit un petit pincement au cœur :

- Non pas une maman de rechange, ma mère Lisa. Toutes les familles subissent ces terribles moments. Par égoïsme, nous ne pleurons que nos proches. Ton oncle se porte bien. Je ne voudrais pas avoir ma tête sur le

billot lorsqu'il abat la hache pour fendre les rondins.

Une quinzaine de jour après ce décès, elles rendirent visite à Rosalie. Assise dans la pénombre de la cuisine, Marie la fit sursauter en tournant le bouton électrique. Elle alla se blottir dans ses bras.

La vaisselle s'entassait sur la pierre à eau, le linge sale se mélangeait avec le propre. Elles proposèrent de mettre de l'ordre.

Elle parut satisfaite de ce travail, les invita à s'asseoir :

- Assez pour aujourd'hui, laissez-en pour la prochaine fois. Venez manger un morceau de votre gâteau et goûtez mes fruits.

Elle posa sa main dans celle de Marie :

- Gustave t'adorait. Il admirait le dévouement de tes parents. Ma fille n'oublie jamais qu'ils se privaient pour te gâter, t'épargnaient les besognes pénibles. Ton enfance se résuma à jouer, bien travailler à l'école et manger la bonne cuisine de Rose. Pour te fortifier et soigner la faiblesse de ta vessie, mon parrain demandait à sa femme de te rôtir des souris. J'avoue que je ne partageais pas cette idée. Tu reçois Lisa, je ne t'approuve pas. Elle ne mérite aucune indulgence de ta part.

Marie accepta ses reproches, ménagea ses paroles :

- Papa ne l'aimait pas, je le sais. Avant sa mort, Rose a insisté pour que je garde une relation avec elle, je respecte sa volonté. Pour les souris, tu me l'apprends !

La haine se lisait sur le visage de Rosalie :

- Pour cette faiblesse, une cuillère d'huile de foie de morue suffisait. Pour ta mère, mon parrain la détestait, je partage cette haine. Rose t'encourageait à la voir, elle pensait à sa mort et ne voulait pas rompre tes liens avec Lisa.

Elle secoua la tête, en signe d'avertissement.

- Méfie-toi de cette femme, elle t'abandonnera encore.

Anne coupa court à cette délicate conversation :

- Rosalie, il se fait tard, nous rentrons.

Elle les accompagna à la voiture :

- Mes deux fées du logis, votre présence et ce bon gâteau me témoignent votre attachement. Dans les jours difficiles, ces petits gestes font plaisir. Revenez vite me voir, amenez les enfants.

Troublées, elles s'engouffrèrent dans la voiture.

Anne confirma les craintes de Marie :

- Elle va retourner dans cette pièce lugubre. Elle attendra la nuit, ira se coucher sans s'alimenter. Dans cette cuisine, j'ai la sensation que le fantôme de Gustave erre çà et là. Victor cet homme à deux faces cachait bien son jeu. Rose obéissait et se taisait pour ne pas subir ses représailles. Je suis sûre qu'elle cuisinait ces petites bestioles avec dégoût. Pour Lisa,

écoute ton cœur petite Souricette !

Deux mois après la mort de son époux, Rosalie rejoignit son bien-aimé. L'attention de ses cousins, des voisins, le courrier de Marie et d'Anne, leurs visites, rien ne la consola.

Les vacances, toujours très attendues, permettaient de se distraire. Les garçons organisaient leurs journées. Louise découvrait le Tricotin et les scoubidous. Marie préparait une pâte et posait le gaufrier sur le fourneau. Composé de deux plaques en fonte ornées de dessin de cœur et de deux longs manches, il se manipulait facilement. Sylvain se préparait un grand bol de café au lait, sortait les pots de confiture, tous se réjouissaient de ces soirées.

Pour acheter des articles non disponibles à l'épicerie du village, Anne et son amie s'approvisionnaient dans le bourg voisin. Elles s'arrêtèrent devant l'étalage du casseur de vaisselle. Il jetait au sol sans discontinuer, des assiettes, des saladiers, des soupières. Anne lui dédia des rires colorés et des mots fleuris :

- Arrêtez de dire des boutades. Votre service de table ne résistera jamais dans une embuscade avec mon mari. Vendez-moi de la fonte.

Il s'esclaffa :

- Avec vous, la baratineuse, on ne risque pas de s'ennuyer. Je sors mon mouchoir pour pleurer, pauvre femme. Approchez, effectivement vous gardez une petite cicatrice sur le front.

Anne prit un air grave :

- Oh, ne m'en parlez pas. Le souvenir d'une dégringolade sur les gradins d'une salle de cinéma. Je me souviendrai longtemps de ces élucubrations. Et vous ne savez pas le pire, c'était avec une femme !

Elle répondait du tac au tac, au grand plaisir du commerçant qui continua à blaguer :

- Ma belle pour que votre mariage réussisse, convolez un jour de pluie. Plus simplement, épousez le bel homme qui se trouve en face de vous. En attendant, je vous offre à chacune un joli plat, évitez d'y mettre les pieds dedans. Namm dong, n'est-ce-pas !

Pour épater sa belle-fille Eve préparait des conserves. Elle demanda des conseils à Marie.

Navrée, elle lui répondit :

- Je ne sais pas tout faire. Je le regrette, on ne pense pas que les parents quitteront cette terre un jour, on les croit éternels. Je peine pour réussir de simples préparations que maman exécutait en un tour de main. Elle réussissait tout ce qu'elle entreprenait, dans tous les domaines.

Le fromage blanc, elle ne le préparait pas, elle l'achetait à la fermière. Je continue à me servir chez elle. Je m'approche de la casemate, ce

meuble où elle travaille. Elle met le lait caillé dans des récipients métalliques où il s'égoutte par les trous. On se régale en le savourant salé ou sucré. Par contre, pour garder les champignons, les faire sécher, maman les étalait sur du papier journal et les exposait au soleil. Ils finissaient dans des bocaux, placés dans un endroit sec et frais. Le vinaigre maison se fait dans un tonnelet. Vous verser trois ou quatre bouteilles de bon vin rouge. Laissez faire la « mère » pendant deux mois. Vous pourrez l'utiliser après ce délai. N'oubliez pas de remettre une quantité équivalente au retrait. Préparez un fût, je vous donnerai une « mère ». Vous ajouterez quatre bouteilles de vin et vous ne patienterez que six semaines. En attendant, donnez-moi votre litron, je vous le remplis. Je ne peux pas vous expliquer le secret de son délicieux civet, je ne l'ai jamais noté. Je me souviens seulement qu'elle saignait le lapin, récupérait le sang et y mettait un filet de vinaigre pour qu'il reste liquide. Voici la recette des petits cornichons, gardez-la précieusement.

Eve, ravie, chercha un crayon et un papier :

- Je vais noter tous ces renseignements. Ma mémoire me joue des tours, mon mari m'appelle « sa tête de linotte ».

Anne en rajouta une couche :

- Il veut vous faire devenir chèvre pour fabriquer du chabichou. Ne vous gossez pas de toutes ces recettes. Prenez plutôt un schlouk de cette eau de vie pour parfumer vos mirabelles au sirop.

Eve secoua la tête :

- Tu ne changeras jamais. Je ne me gave pas, j'apprends l'art de la conservation. Je ne boirai pas une seule goutte de ton remontant. Ma fille, tu es « marteau » mais tellement amusante qu'on ne se lasse pas d'entendre ton jargon. Notre précieuse amie, garde nous toujours en réserve ton humour drôle et imprévisible.

Bruno, turbulent revenait de l'école, sale, les vêtements déchirés avec des boutons en moins.

Anne se lamentait :

- Avec ce phénomène, je ne compte plus les boutons que je réassortis à ses vêtements. Il me vide le buffet pour gobloter. Je le gronde, je l'interdis de grignoter en dehors des repas. Aucun vêtement ne lui résiste, Eve, j'apprécie votre aide pour le raccommodage.

Marie lui fit la leçon :

- Il vaut mieux avoir un garnement en bonne santé, qu'un enfant malade dans un petit lit blanc. Voilà ce que Rose te répondrait, si elle pouvait t'entendre.

Eve poussa un soupir :

- Que de fois elle se dirigea vers l'hôpital pour rester auprès de toi, te

rassurer. Si elle s'attardait pour que tu manges un peu de soupe, semoule ou autres, Victor la sermonnait. Votre tribu va bien, ne vous lamentez pas pour un accroc. Dès que le caïffa arrive dans le village, ils se précipitent vers ce commerçant ambulancier. Ils demandent des sucreries et surtout des chewing-gums. Gâtez-les, ils grandissent bien trop vite.

Anne arrivait chaque matin, la voix assurée. Elle posa sa main sur l'épaule de son amie :

- Confie-moi le prochain incident qui se prépare. Tu sais que tu ne peux rien me cacher, je le lis sur son visage.

Marie se libéra de son cauchemar :

- Hier, la première dent de Louise est tombée. Je lui ai expliqué la légende de la petite souris. A son réveil, contente, elle tendit ses mains pleines de pièces. Sylvain la félicita, l'encouragea à les mettre dans sa tirelire. Je fais le rapprochement avec l'alimentation croustillante de Victor.

A cours d'argument, Anne chercha sa réplique :

- De quoi te plains-tu ? Après ta sérieuse maladie, tu as mis au monde trois jolis enfants. Tu résistes à toutes les attaques. Je recommanderais ce fortifiant à bien des chétifs. Ton père favorisait les produits de la nature. Tu avalais des couleuvres, des souris, tout cela pour pas un sou. Sacré Victor, cet avare n'en ratait pas une avec sa tapette.

Marie la secoua :

- Tu rigoles de tout, j'aimerais posséder ton humour. Au fait, tu partageais souvent mes repas, qu'en penses-tu ?

Anne fronça les sourcils, leva les yeux vers le ciel :

- Tonton la bidoche, on se retrouvera un jour, je réglerai les comptes.

Pendant ses congés, Sylvain oubliait son domicile. Marie le laissait aller et venir à sa convenance.

Un matin, Anne arriva toute haletante :

- Ma sœur, ton époux est fou. Je préparais un peu de soupe à mon oncle qui se rasait, il rentra sans frapper. Agressif, il sautait comme un cabri et nous insulta. Il pointa une arme vers Firmin, cet engin de malheur l'intimida. Il dissimula sa peur et lui demanda de le ranger. Avant de quitter les lieux, il le regarda méchamment, lui promit de le tuer s'il le trouvait chez lui. Je l'ai suivi, il se dirige vers le bar. A son retour, ne le contrarie pas.

Eve se déplaça rapidement. Anne lui résuma la situation.

Après réflexion, elle appliqua sa théorie infallible :

- Marie, l'araignée du matin, annonce le chagrin. Regarde celle qui court sur le mur, les soucis ne s'arrêteront pas, reste prudente. Par contre pour le soir, elle t'apportera l'espoir.

Anne la poussa vers la sortie :

- Mme la voyante, araignée du matin zinzin, midi rififi, soir déboire. Filons avant que la boule de cristal se transforme en boule de nerfs et rapplique.

Sylvain rentra tard et alla immédiatement se coucher.

Dès qu'il reprit le chemin de son chantier, Firmin et Marcel cherchèrent ce pistolet. Ils fouillèrent toute la maison, sans aboutir.

Un jour, en étendant du linge dans le grenier, Marie l'aperçut sur une poutre. Elle appela Marcel qui l'emporta chez lui.

Eve passa rapidement pour conclure :

- Cette arme ne contenait pas de balle. Ancienne, elle ne fonctionnait plus, elle devait appartenir à Victor.

Cette trouvaille soulagea tout le monde.

La neige fit son apparition.

Par la vitre, Louise regardait les flocons blancs voler comme des moucherons avant l'orage. Marie, frileuse, mettait une bûche dans le vieux poêle à bois et attendait avec impatience des nouvelles de Lisa. Elle n'écrivait plus aussi souvent, mais elle ne s'en souciait pas. A sa dernière visite, elle lui confia les marottes de ses patrons qui redoutaient ses absences. Elle ajouta en riant « Ma chérie, on ne devrait pas vieillir ». Enfin, le facteur lui porta une lettre. Elle l'ouvrit en hâte. Un cri de déception s'échappa de sa bouche. Elle éprouva une souffrance aiguë, malgré les mots affectueux qu'elle contenait.

Elle ne retint que cette petite phrase « je ne viendrai pas ».

Les paroles de Rosalie torturèrent son esprit. Qui croire, sa mère Lisa ou l'avertissement de la filleule de Victor ? Seule, cette puissance supérieure qui règle le cours de nos événements y répondrait.

## *Un rêve inachevé*

Anne refusa de compromettre les fêtes par l'attitude de Lisa.

Elle resta un moment perplexe et tapa dans ses mains :

- C'est bon ! Avec mon génie, on va improviser. Ta mère assume ses obligations vis-à-vis de sa patronne. Ne te tracasse pas pour des prunes, laisse la manger ses oranges avec eux. Nous fêterons Noël tous ensemble. Mes beaux-parents viendront pour la Nativité et nous irons pour le Nouvel An. Je me charge de les convaincre. Ton époux quittera sa cigarette pour fumer le calumet de la paix avec mon oncle.

Un sourire éclaira le visage de Marie :

- Si tout se déroule selon tes projets, cette fête s'annonce dans la joie. Escomptons que Sylvain n'abuse pas de l'alcool et respecte Firmin.

Excitée au milieu de tous ces conflits, Anne pétilla :

- Mon mari surveillera les bouteilles. S'il le faut, il demandera à sa maman de porter son martinet fétiche. Ses fesses s'en souviennent encore. Ne t'en fais pas, j'ai plus d'un tour dans mon sac. Avec mon baratin, j'affronte tous les dangers. Je frise l'audace, d'un coup de pied je chasse les catastrophes.

Marie enviait son tonus :

- Avec toi, je ne risque pas de mourir d'ennui, par contre, mourir de rire me guette à chaque instant. Tu ne te laisses jamais abattre, tu es présente en toutes circonstances. Si tu pouvais me communiquer ton caractère, ton optimiste, je volerais de mes propres ailes.

Anne l'arrêta :

Oh ! Ma libellule, ne décolle pas, reste sur cette terre. Si je possède l'esprit d'un super génie, je n'ai pas l'art de l'excellent cordon bleu. La popote, très peu pour moi, je te la confie. Je ne veux pas que ma belle-mère me complimente en regardant pitoyablement son assiette.

Marie heureuse, plaisanta :

- Bravo la combinarde, bien joué ! Vous vous régalez avec le mets que me réservait Victor.

Anne leva la tête :

- Elle sauterait sur sa chaise pour s'accrocher au lustre ! Je tiens trop à mon plafond pour le mettre en péril. Surpasse-toi, cuisine nous un repas digne d'un chef.

Son amie haussa les épaules :

- Maman Colette t'adore. Elle te décorerait en avalant ton rata.

Elle se marra :

- Fous toi de moi, tu ne sais pas ce que c'est d'épouser un fils unique. De jouer à la parfaite belle-fille, j'ai l'impression d'être un agent double.

A la ville, elles achetèrent les marchandises nécessaires.

Anne amadoua le casseur de vaisselle :

- Je tiens à mettre les petits plats dans les grands. Montrez-moi vos plus belles pièces.

Il lui proposa de la porcelaine.

Elle refusa immédiatement :

- Oh non, avec mes deux invités qui se regardent en chien de faïence, les coups de gueule me coûteraient chers. Si je pouvais les acheter au ferrailleur, j'évitais de sortir la balayette et la pelle !

Le matin du réveillon, Anne et Marie se levèrent à l'aube. Elles préparèrent un délicieux festin. De subtiles odeurs s'exhalèrent, se mélangeaient harmonieusement. Dans le séjour, la table recouverte d'une nappe blanche resplendissait. Le couvert, soigneusement disposé, s'harmonisait aux décorations réparties. Pour la circonstance, le feu crépitait dans l'ancienne cheminée.

Le soir, tout le monde fit son apparition. Après un apéritif très copieux, ils s'installèrent pour festoyer.

Au dessert, Marie leva son verre :

- Je remercie ma sœur pour sa précieuse amitié. Je lui dois les plus belles années de ma jeunesse, si sombres avant sa venue. Levons notre verre, buvons à cette fête qui nous réunit, à tous ceux que l'on aime.

Au milieu des félicitations générales, Anne se fit entendre :

- Ne rêve pas, je ne traversais pas la route pour toi. Je venais turlupiner tonton grincheux et remplir mon panier de provisions.

Marie songea :

- Qu'ils sont doux et profonds, ces yeux qui expriment des choses tendres et espiègles. Lorsqu'on l'excitait un peu, son entrain eût animé des pierres et donné l'esprit à des imbéciles.

Elle s'empressa de la titiller :

- La maîtresse de maison, au lieu de casser du sucre sur mon papa,



apporte le entier et prépare le café.

En début d'année, la vie reprit son rythme habituel.

Les jours passèrent en perles roses avec ses joies, en perles grises avec ses déceptions.

A Noël, malgré les efforts de chacun, l'accalmie ne s'installa pas entre Sylvain et Firmin.

Ce climat malsain ne dérangeait pas ce brave homme.

Eve se plaisait à répéter :

- On voit que le chat n'est pas là, les souris dansent !

Ce rappel ne lui coupait pas l'appétit, il répondait calmement :

- Si la peur domine, on ne fait plus rien. Cette visite me permet de voir mes deux préférées. Jeunes filles, je peux vous dire qu'elles m'en ont fait voir de toutes les couleurs.

Anne le tapota d'un geste affectueux :

- Cela ne change pas. Tu te trouves toujours entre deux feux. Au temps de Victor, tu redoutais de voir passer une valise devant la fenêtre, aujourd'hui c'est une pétrolette. Mon tonton, nous t'adorons, je te conseille de rester prudent. Quand on dit que la retraite c'est la détente, cela dépend du théâtre qui se joue devant vos yeux. Avec tes deux fantaisistes peu fréquentables, reste vigilant.

Firmin, célibataire endurci, se laissa aller aux plaisanteries :

- La plus dangereuse poursuite, c'est celle que m'a déclaré le garde-champêtre. Je ne braconnais pas dans la forêt mais, je ne pouvais pas résister aux attraits de sa jolie femme. Heureusement, les fenêtres étaient basses et les herbes assez hautes pour me cacher. Dans ma jeunesse, les dames resplendissaient de beauté.

Eve, vexée, soupira :

- Et oui, maintenant, il ne vous reste plus que des moches !

Cette réflexion l'amusa :

- Rendez-moi ma jeunesse, je vous montrerai qu'elles sont toujours très belles. Vous savez avec le temps, la vue baisse.

On sentait le regret dans sa voix. Il se hâta de les quitter.

Eve le regarda s'éloigner :

- Je le comprends, avec les années mon mari perd les pédales.

Anne fut catégorique :

- Interdisez-lui les balades en vélo ou enlevez la selle.

Les lettres de Lisa s'espacèrent de plus en plus. Un matin, un courrier attira l'attention de Marie. Elle l'ouvrit, sortit une feuille de papier écrite par une personne instruite. Les majuscules, les pleins et les déliés dénotaient un raffinement rarement rencontré. Elle lut :

*Madame,*

*Je suis la patronne de Lisa.*

*Mon mari et moi-même vous connaissons à travers ses confidences. Vos difficiles années de séparation et les liens qui désormais vous unissent.*

*Notre devoir est de vous informer sur son état de santé.*

*Opérée d'un cancer, le chirurgien reste pessimiste pour sa guérison. Elle ne connaît pas la gravité de son état. Je l'encourage à aller vers vous.*

*Changez cet avenir qui apparaît d'une poignante brièveté en une belle victoire sur cette terrible maladie.*

*Sur ses paroles d'espoir, je termine cette triste missive. Soyez forte, votre mère vous aime très fort.*

*Bien affectueusement.*

*Mme Ogier*

Elle relut ces mots palpitants, se trouva désarmée face à cette nouvelle épreuve.

Lisa arriva quelques jours plus tard. Malgré son teint terreux, elle ne parla pas de sa maladie. Heureuse de retrouver sa fille, ses petits-enfants, elle proposa volontiers des jeux.

Marie cacha difficilement sa peine.

Elle la sentait si lointaine et si faible qu'elle glissait sa main dans la sienne. Rassurée, elle contemplait sa fille et son sourire illuminait son maigre visage. Ses vacances se prolongèrent plus que prévu. Cette présence contraria Sylvain, il reprit ses habitudes avec ses amis.

Lisa découvrit les absences de son gendre, cette odeur d'alcool qui s'imprégnait sur lui. Elle s'agaça de respirer la fumée de ces cigarettes qu'il tenait toujours entre ses lèvres. Révoltée, elle fut animée d'une énergie insoupçonnée et sortit de ce chaos où elle semblait glisser. Elle enlaça sa fille, s'exprima avec douceur :

- Ma chérie, mes patrons s'alarment d'un rien. Cet hiver, une mauvaise grippe m'a épuisée. Le médecin me soigne, avec de bons fortifiants, cette fatigue va me quitter. Je ne t'ai rien apportée petite, tu peux compter sur moi pour divorcer. Les enfants quitteront bientôt le nid, tu viendras habiter dans mon village.

Marie l'apaisa :

- Avec Sylvain, je ne manque de rien. J'ai trois adorables enfants qui me comblent d'affection.

Lisa resta septique. Elle retourna chez sa patronne et écrivit régulièrement. Puis, le courrier se fit de plus en plus rare.

Un jour, elle arriva sans prévenir, les yeux pleins de confidences muettes avec une légère anxiété. Sa pâleur, ses traits tirés, laissaient deviner que la vie s'échappait peu à peu. Dans les jours qui suivirent, elle évoqua ses parents, répéta avec des regrets dans la voix :

- Ton grand-père t'adorait. Il aurait tant voulu te gâter, te chérir.

Dans ce climat de confiance, Marie se hasarda :

- Ce jardin des époux Dupuis, pourquoi l'as-tu choisi ?

Lisa fit un signe expéditif :

- Ne perdons pas de temps avec ce misérable passé. Songeons à ma guérison et à ton futur départ vers une nouvelle vie. Avec mes économies, je t'aiderai à redémarrer. Nous nous organiserons pour nous réserver des instants agréables.

Marie supportait mal d'entendre ses projets qu'elle ne réaliserait jamais. Elle croisa ses deux amies et libéra la douleur qui envahissait son cœur :

- Au prix de durs combats moraux et d'opiniâtres résistances, je suis parvenue à l'aimer, lui redonner sa place dans mon cœur. Non pas Lisa, non pas mes deux mamans !

Eve l'enlaça :

- Reste courageuse, gaie, drôle, plaisante. Devant une tasse de café, évoque vos fous rires, le souvenir d'une ballade. Sois forte pour deux, vis normalement.

La santé de Lisa se dégradait rapidement. Le médecin ordonna son retour chez Mme Ogier pour y recevoir des soins plus appropriés à sa maladie.

Elle serra sa fille dans ses bras :

- Ne pleure pas. La vie t'a blessée, tu as pardonné, elle te doit encore beaucoup ! En ces jours passés avec toi, j'ai reçu beaucoup plus d'amour que je ne le mérite.

Cet au revoir ressemblait à un terrible adieu. Un mois plus tard, Lisa alla rejoindre ses parents.

Anne accompagna son amie et Sylvain à l'enterrement.

Les patrons de Lisa s'approchèrent. Mme Ogier s'adressa à Marie :

- Je craignais de ne pas vous reconnaître. Lorsque je vous regarde, je vois votre mère, cette ressemblance est frappante. Votre maman pensait que Dieu l'avait abandonnée depuis longtemps. Elle souhaitait aller directement à sa dernière demeure. Rendons un hommage à cet être sensible.

Marie connut encore une fois le deuil. Sa douleur fut d'autant plus violente que la personne qui se trouvait dans ce cercueil quittait bien trop tôt cette terre.

Elle lui envoya un dernier message :

- Adieu ma mère Lisa, repose en paix. Tu emportes nos souffrances, nos joies, nos secrets.

A la sortie du cimetière, Mme Ogier attira Marie vers elle. Loin des oreilles de Sylvain, elle chuchota :

- Si vous voulez divorcer écrivez-nous, nous vous aiderons. Venez avec votre amie Anne, nous vous montrerons le petit logement qu'elle occupait. Je vous remettrai sa dernière lettre et une boîte qu'elle gardait précieusement.

En rentrant, elle confia ses doutes :

- A l'adolescence, indifférente à ses appels, presque ennemie avec l'aide de Victor, je jouais à la petite garce. Je la blessais profondément au lieu de lui prouver mon amour. Je maudis mes faiblesses, mon comportement odieux. Mes amies, expliquez-moi comment on peut aimer la maman qui vous a élevé, sans blesser celle qui vous a donné la vie.

Anne la consola :

- Ne laisse pas les remords importuner ton l'existence. Continue ton chemin en gardant toujours une grande tendresse pour les deux femmes qui t'ont chérie.

Les études de Rémi se terminèrent, il quitta le nid.

Parfois, les vacances scolaires réunissaient toute la famille. Ce tableau touchant laissait quelques nostalgies à Marie. Elle redoutait le jour où elle resterait seule avec son époux.

L'étrange histoire de sa naissance l'empêchait de dormir. Elle songeait à ce père invisible dont elle ignorait tout. Était-il vivant, disparu ou tout simplement à la recherche de sa fille pour la serrer dans ses bras ? Aucun indice ne lui permettait de le rechercher.

Elle s'interdisait de capituler, en fit part à ses amies :

- Par leur silence, maman et ma mère empoisonnent mes jours. Rose ignorait les détails ou se taisait. Lisa refusa de déterrer ses confidences gênantes. Tous ces mystères m'accablent de questions inassouvies. Vivre dans l'ignorance est parfois plus dévastateur que d'entendre la vérité, si affligeante soit-elle ! On peut faire face aux plus déplorables révélations mais on parvient difficilement à vivre dans l'inconnu.

## *Insolite Destinée*

Marie sarclait une parcelle de jardin et songeait :

- Quelle misère, ce coin ressemble à une friche !

Anne cria :

- Bonjour la main verte, mon oncle nous attend.

Elle aborda le sujet sensible que Marie repoussait sans cesse :

- Terrifiée par la confession des époux Ogier, tu freines ta venue. Par mon coup de pouce, ces personnes nous attendent cet après-midi.

Marie marcha fiévreusement :

- Tu as pris cette décision sans moi, tu iras seule !

Son amie se fâcha :

- Tu es majeure, vaccinée plutôt deux fois qu'une. Cesse de râler, allons crever l'abcès de cette pénible saga. Depuis que tu nous cours sur le haricot avec tes pleurnicheries pour ce paternel, je ne compte plus mes indigestions. Réagis ! N'explose pas le citron. Ne nous oblige pas à te pendre par les panards pour te remettre les méninges en place. Prépare-toi, j'assurerai ma livraison !

Firmin l'influença :

- Les patrons de ta mère lui portaient un intérêt affectueux. Le moindre petit indice peut débloquent ce passé. Tu obtiendras peut-être des réponses à cette lamentable situation qui te hante depuis ta jeunesse. Tu vivras plus sereinement et nos tympanes aussi.

Après le déjeuner, Anne se dirigea vers la maison où Lisa passa la moitié de sa trop courte existence. Marie, tremblante, devinait que ces personnes allaient prononcer des mots graves, des mots qu'elle redoutait d'entendre.

M. et Mme Ogier les attendaient dans la loggia. Ils se levèrent pour les accueillir. Marie se trouva face à ce couple digne de respect, d'une infinie gentillesse. Brièvement entrevus pendant l'enterrement de sa mère, gênée,

elle s'exprima avec peine :

- Madame, Monsieur, merci de nous recevoir.

Mme Ogier les invita à s'asseoir :

- Votre visite nous enchante. Vous vous révélez telle que Lisa vous décrivez. Tendre, mais assombrie par de secrètes désillusions qui voilent la légèreté délicate de votre âge.

Après un coup petit frappé à la porte, une dame âgée apporta un plateau garni pour le goûter. Elle le déposa et s'éclipsa rapidement.

En faisant le service, la maîtresse de maison entra dans le vif du sujet :

- Marie, parlons en toute simplicité de votre mère Lisa. Son aveu nous rapprocha et nous lia amicalement. Notre premier complot, en votre faveur, fut un petit baigneur. Dans le magasin, Lisa, excitée comme une petite puce, voulait le plus beau.

Elle se leva :

- Allons dans le petit appartement où elle vivait.

Marie découvrit son lieu de détente. La porte entr'ouverte de l'armoire de la chambre laissait entrevoir des vêtements pendus sur des cintres ou pliés avec soin sur les étagères. Elle eut l'impression de la revoir dans ces toilettes qu'elle portait avec grâce. Elle frissonna.

La brave dame lui tendit un petit sac noir orné de perles :

- Votre mère désirait que je vous le donne après sa mort. Marie plongea sa main, sortit le portrait d'une femme et celui d'un homme et un écrin qui contenait une broche en forme de camée.

Mme Ogier essuya furtivement une larme :

- Voici votre grand-père Charles et votre grand-mère Toinette. Cette broche très ancienne appartenait à votre aïeule. Je vous remets également cette lettre écrite par votre mère, quelques jours avant sa disparition.

Marie la glissa dans le sac. Elle demanda :

- Madame, je vais enfin savoir le nom de mon père ?

Elle la serra contre son cœur :

- Quelle que soit sa teneur, n'oubliez jamais que vous représentiez sa seule raison de vivre. Nous allons nous recueillir sur sa tombe.

Devant sa sépulture, elle l'immortalisa :

- Gardons dans notre mémoire, son sourire, son humour, son courage. Lorsque le mal devenait insupportable, elle luttait pour sa grande fille. Elle voulait guérir pour vous délivrer de ce mariage sans bonheur. Ces liens d'amour tissés entre vous deux la comblaient.

Les époux Ogier renouvelèrent la promesse faite à Lisa :

- Si vous divorcez, nous vous recevrons avec plaisir. Vous occuperez sa place et son appartement. Vous ne serez pas simplement notre servante, nous vous accorderons notre affection.

Au retour, une foule de questions se pressèrent sur ses lèvres. Elle retourna l'enveloppe dans tous les sens, chercha un petit endroit, glissa un doigt pour l'ouvrir.

Anne, excédée, lui arracha des mains.

- Ne perturbe pas ma conduite pour un simple adieu.

Elles arrivèrent. Son amie lui tendit la mystérieuse lettre :

- Allez ! Bouge tes fesses, direction la gloriette, n'oublie pas tes mouchoirs. Ma sœur, je t'écoute, dégoupille la grenade !

Marie l'ouvrit et déplia la page écrite par Lisa. Elle regarda cette écriture qu'elle aimait et commença à lire :

*Ma fille chérie,*

*J'aimais un homme de tout mon cœur, au point de me laisser aller corps et âme. Tous mes rêves se fixaient sur cet avenir. En apprenant mon état, cet être adorable, prévenant, se changea en un monstre. Il me demanda d'avorter, me chassa de sa vie.*

*Bien au chaud dans mon ventre, tu te développais. Plus tu prenais l'apparence d'un bébé, plus je te maudissais. A ta naissance, je t'ai abandonnée à l'orphelinat et ensuite confiée à une nourrice. Je te croyais heureuse, j'accordais toute ma confiance à ce couple. Ton grand-père qui t'adorait, alla te voir et découvrit un spectacle insoutenable. Je me rendis immédiatement à cet endroit. En te soulevant pour t'emmener, tu hurlas ces mots, « Pas bobo, pas bobo ». Imprégnés dans ma tête, je les entends encore aujourd'hui.*

*Les époux Dupuis n'avaient pas d'enfant. Je t'ai laissée dans les dépendances de leur maison en espérant qu'ils accepteraient de t'élever. Les événements tournèrent en ma faveur. Le tribunal leur confia ta garde.*

*Conseillée par Mme Ogier, j'écrivis à tes parents pour te voir. Mme Dupuis m'invita à entrer. Je me dirigeais vers toi lorsqu'une voix me fit sursauter. Son époux me demanda d'entrer dans son bureau.*

*Pardon ma chérie, en te laissant chez ce couple parfait, j'ignorais que je te poussais dans les griffes acérés de ton père. Tu as payé très cher mon refus d'avorter.*

*Rose te chérissait, toute ma reconnaissance va vers cette douce femme. J'espère que cet homme cruel, ignoble, ne lui a jamais avoué qu'elle élevait le fruit de ses infidélités. M. Dupuis ne se gênait pas de la déshonorer par ses bassesses.*

*Ma chérie accepte l'aide de mes patrons. Sois heureuse.*

*Je t'aime, je te serre très fort contre mon cœur.*

*Dans l'au-delà, ma main protectrice veillera sur toi.*

*Ta mère Lisa*

Ecœurée, Anne refoula ses larmes. Devant Marie abattue, son naturel reprit le dessus. Elle mentionna le pire au profit du meilleur :

Félicitations ! Une fois déplus, tu te réserves ton heure de gloire. Je te jalouse pour ce tonton flingueur bien sous tous rapports et j'en passe... Résumons ! Tu cherchais ton père, tu l'as trouvé Mlle Dupuis. Avec ses travaux forcés diversifiés, il t'a évité une jeunesse ennuyeuse. Grâce à Rose, tu es la propriétaire de cette maison. Tu as trois enfants adorables, un mari impayable par ses épisodes inédits. Tout baigne, arrête de travailler du ciboulot. Ce rusé de Victor profita de la stérilité de sa femme pour te caser dans ses bras. L'homme irréprochable, spécialiste des cadeaux empoisonnés, tenait trop à sa réputation pour avouer sa liaison et encore moins ton existence.

Marie, septique, insista :

- Après la mort de maman, mon père me raconta ses interventions auprès du tribunal pour m'éviter l'orphelinat. Il ne fit aucune allusion à un lien de parenté entre nous. Un bourreau de travail, oui ! Un coureur de femmes, non !

Anne l'arrêta :

- Tu as la mémoire courte ! Si sa chaise longue pouvait parler, elle raconterait ses siestes prolongées. Et ces deux pimbêches, tu as oublié ce jour où elles voulaient te jeter dehors ! Victor te demandait de déguerpir avec ton époux et tes gosses. Je crois Lisa, fais de même. Clos ce chapitre, pense à ton avenir, fin de la discussion !...

Marie ne céda pas :

- Fais-moi plaisir, va chercher Eve. Elle s'entendait très bien avec Rose et sait peut-être des éléments que j'ignore.

Elle secoua la tête :

- Allez, c'est parti ! En avant pour de nouveaux pépins qui vont nous rester en travers de la gorge.

En voyant Mme Brissot, Marie sentit une indicible expression de soulagement. Elle lui montra le portrait de ses grands-parents, le camée de Toinette. Eve apprécia la prestance de ces deux personnes ainsi que la beauté de la broche. Elle lui tendit la lettre de Lisa.

Gênée de violer l'intimité de cette confession, elle hésita. Encouragée par ses amies, elle commença la lecture. Peu à peu, l'expression de son visage se transforma, affectée, elle chercha les mots pour dévoiler cette énigme... compliquée :

- Ta maman m'a confessé certains faits que je devais taire jusqu'à la mort de Victor. Son décès me met face à mes engagements. Un jour, seule avec Rose dans sa chambre d'hôpital, elle me tendit la main. Je compris à l'accent de sa voix et à son regard la gravité de cet instant. Elle me confia



qu'en se promenant dans le couloir, elle surprit le chirurgien et la religieuse qui s'entretenaient sur son état. Elle les écouta attentivement et entendit le terrible verdict. Les larmes aux yeux, avec courage et résignation, elle m'avoua qu'elle ne verrait pas la nouvelle année. Elle m'affirma que la mort lui serait douce par rapport à cette terrible souffrance. Marie, elle regrettait de te laisser la charge de son époux qui devenait de plus en plus sale et exigeant. Elle craignait également la méchanceté de Serge et le penchant de Sylvain pour l'alcool. Il travaillait près de l'hôpital, ne passait jamais la voir. Rose ne demandait pas grand-chose, sa visite avec un peu de sucre ou une chemise de nuit propre. Elle bannissait son comportement en me rappelant que pour signer l'acquisition de la maison, il ne manqua pas le rendez-vous. Elle termina par la plus délicate et honteuse confidence. Elle me pria de ne plus amener Victor. En notre absence, elle craignait son comportement vicieux. Devant nous, il jouait au mari attentif, prévenant. Seul, ses manières changeaient, ses mains baladeuses l'agaçaient. Elle me confia une lettre qu'elle écrivit avant sa mort, pour toi et tes trésors. Tu passes par des moments pénibles, émouvants. Accroche-toi à tes deux fidèles amies, nous t'aiderons à surmonter ces terribles révélations.

Marie songea à sa croix qu'elle porta jusqu'à la fin :

- Eve, Anne, j'espère que papa n'a jamais parlé à maman de cette relation avec Lisa et surtout pas de notre filiation.

Mme Brissot ajouta :

- Rose restera une Sainte femme dans mon cœur.

Anne s'approcha :

- Ma sœur, maintenant, je comprends la lettre de ta mère. Veux-tu lire celle de Rose en ma présence ou isolée.

Marie salua son amie :

- La lettre de ma maman ne peut-être que belle et triste. En la lisant, je veux sentir sa présence, m'imprégner de chaque mot, garder son souvenir intact.

Seule, elle la décacheta et lut :

*Ma source de joie,*

*Lorsque tu liras cette lettre, mon père et moi-même serons dans notre dernière demeure.*

*Je te quitte heureuse d'avoir connu le bonheur d'être maman et mémé.*

*Victor ne me respectait pas. Je prêtais une oreille attentive à la misère des gens pour me donner une raison de vivre.*

*Le jour où Lisa te déposa à côté du puits, j'ai tout de suite remercié le ciel qui me récompensait. L'espoir de te garder me plongea dans un*

*monde merveilleux. Victor s'occupa des papiers juridiques. Moi, je préparais ton arrivée.*

*Dès que tu entras dans ta chambre, tes yeux se perdirent dans la pièce, garnie de poupées, de dons des voisins. Tu regardas ces jouets comme les enfants un matin de Noël.*

*Il m'en fallut de l'amour, de la tendresse, de la patience pour surmonter tes peurs, dompter ma petite sauvageonne. Peu à peu, tes joies remplirent mon espace d'un cadeau qui n'a pas de prix, le bonheur.*

*Dans un excès de colère, mon mari m'avoua sa paternité, me demanda d'emmener ce secret dans ma tombe.*

*Je pouvais te déguiser en petite fille modèle. Victor se réservait le droit de t'éduquer, juger tes résultats scolaires, distribuer les punitions et les coups de pieds aux fesses. Je te défendais, mon intervention le rendait fou.*

*J'étais une femme trompée, j'élevais la fille de ma rivale et pourtant, je ne ressentais aucune jalousie. Je te berçais dans mes bras, tu me couvrais de baisers, notre vie rayonnait.*

*J'encourageais ta relation avec ta mère Lisa. Je ne lui en voulais pas, je la plaignais plus que je la blâmais. Si la vie te déçoit, tourne toi vers elle, ne refuse pas son aide. Elle a été comme nous, victime de ce beau parleur !*

*Ma chérie, tu m'as apporté la lumière de ta jeunesse. Tu accompliras une tâche qui ne sera pas toujours facile, veiller sur ton papa. Pardonne, n'entretiens pas la rancune très mauvaise conseillère.*

*Mon rayon de soleil, puise ta force dans tes trésors, ta source de joie. Fais leur de tendres caresses de ma part.*

*Je vous serre très fort sur mon cœur. Je vous embrasse tendrement.*

*Je vous aime*

*Ta maman Rose*

Pendant le repas, Bruno en profita pour exposer ses projets :

- J'ai obtenu mes diplômes et mon patron désire me garder. Si j'accepte, il me logera à côté de l'usine. Cette offre m'intéresse, le salaire aussi, je pense que je vais accepter cette proposition. Qu'en dites-vous ?

Son père l'approuva :

- Mon fils, au travail, on y passe la moitié de sa vie. Si tu t'y plais, n'hésite pas, prends ton envol.

Cette nouvelle s'ajouta à la tristesse de Marie.

Sylvain s'approcha :

- Que ce passe-t-il encore ? Tu as une mine épouvantable !

Marie le rassura :

- Rien de grave, le départ de Bruno me secoue. Bientôt Louise nous quittera elle aussi.

Il se contenta de cette réponse et quitta la maison.

Elle s'appuya à la fenêtre ouverte. Après ces révélations elle se transporta loin de la brutale réalité, au radieux pays de sa maman Rose :

- Pendant mes dix premières années, je pensais vivre avec ma véritable maman. Après cette affreuse vérité, la peur d'être séparée scella davantage notre infortune. Elle me gâtait sans réserve, m'entourait d'une tendresse extrême. Nos sourires, nos cachotteries nous stimulaient.

Dès que la voie fut libre, ses fidèles amies arrivèrent.

Après la lecture de la lettre de Rose, chacune la stimula.

Eve qui détestait Victor, s'aventura la première :

- Ne pleure pas sur tes origines. La honte retombe sur celui qui la sème, pas celui qui souffre. La vérité te broie le cœur, libère toi de ce malaise qui te torture. Lorsqu'il pouvait cavalier après une voisine, il trompait sa femme sans remord. Il essaya avec moi, j'en fis part à Rose qui me répondit « Sapristi, il est encore vert ! ». Pour atténuer ses crasses, elle s'en sortait toujours par une réponse malicieuse.

Marie hurla :

- C'est ça un père ? Un menteur, un cavaleur. Lorsque Sylvain partait travailler, je me levais pour tourner le verrou de ma chambre. Plus d'une fois, je l'ai entendu s'acharner sur la poignée.

Anne détendit le climat :

- Mesdames, il faut tout vous expliquer. Il ne trompait pas sa femme, il se trompait tout simplement de partenaire. Voyons, ne dramatisez pas, tout le monde à droit à l'erreur calculée.

Elle ne put s'empêcher de rire :

- Et moi je jouais le deuxième valet ! Il faut bien admettre qu'il n'avait pas le cœur d'un romancier, ni d'un poète !... Tout juste un viscère, un mécanisme admirable de pompe aspirante. C'est le cerveau qui conçoit les sentiments, il lui manquait sûrement cette case.

Eve, heureuse de sortir sa colère, continua :

- Puisque nous faisons son procès, je continue. J'ajoute ses pannes de mémoire. Lorsqu'il fit les yeux doux à Lisa, il oublia qu'il portait une alliance. Pour ta maison, il ne se souvint pas du tout de sa signature devant le notaire. Par contre pour trouver la boîte aux lettres, poster ses cochonneries, il s'orientait très bien. Il bluffa les femmes, renia sa fille, essaya de revendre sa maison. Quel tripatouillage !

Marie, déroutée, énuméra quelques souvenirs :

- Je ne le comprends pas. Il me battait, ne me montrait jamais le moindre geste d'affection, et pourtant, il me fabriquait des jouets. Je me

souviens d'une jolie brouette en bois et d'une trottinette. Ce qui me fit le plus plaisir, ce fut une poupée en chiffon, bourrée de son. Un morceau de peau de lapin lui couvrait la tête et représentait sa chevelure. Peinturée comme un clown, elle partagea une bonne partie de mon enfance.

Anne se fendit la pêche :

- Comment tonton radin qui grattait les ordures a-t-il pu renoncer à une peau de lapin et quelques morceaux de bois !

Eve applaudit :

- Ma justicière, je te félicite ! Demain, je vous invite à déjeuner. Les fadâtes du balai, les gratteuses de gamelles, cessez de rabâcher.

Marie rendit un dernier hommage à sa bonne fée :

- Maman offrit tout son cœur à une étrangère. Elle ne me fit jamais aucun reproche, aucune allusion à cette situation pénible. Mes amies, être à la hauteur d'un si grand sacrifice n'est pas à la portée de tous, pas à la mienne. La sagesse et l'équité de Rose la guidaient sans faille.

Une fois par semaine, les deux copines préparaient un panier de victuailles. Elles sortaient toute l'artillerie de pêche et se dirigeait vers leur paradis.

Dès qu'Anne plongeait le bouchon dans l'eau, elle criait :

- Attention les potes, tous dans les abris, l'asticot qui me ressemble a plus d'un tour dans son moulinet.

Marie mettait sa main sur sa bouche pour lui demander de se taire. Elle répondait :

- Il faut éternuer pour les avertir de notre arrivée. Tonton grincheux le disait, je le crois. Un homme franc comme lui, on en trouvera plus !

Louise, toujours de bonne humeur, resplendissait.

Sa maman songeait :

- Quelle charmante jeune fille. Hélas elle aussi terminera ses études et projettera de s'installer en ville.

Marie, le visage grave, regardait cette silhouette fine marcher à ses côtés. Avec une voix douce, elle la suppliait :

- Ma chérie, promets-moi que tu viendras chaque fois que ton travail te laissera un peu de répit.

A la veille de partir, en ce soir d'été, Marie lui livra son malaise :

- Je regrette le décès rapide de maman Rose. Elle adorait en toi, la petite fille à qui elle tendit les bras. Garde bien sa médaille, seul cadeau qui te restera d'elle. Ma chérie, je te souhaite une bonne réussite sociale et amoureuse. Je me tracasse moins pour tes deux frères, les hommes se défendent plus facilement devant les assauts de la vie. Ils réussissent, suivent un chemin qui me rend particulièrement fière. Ce combat mené pour que notre couple résiste à ce maudit alcool, je l'ai perdu. J'adorais

ton père avec ses arrivées attentionnées, je détestais ses absences interminables. Je vis avec mes grandes joies par vos naissances, la douleur par les décès, la honte pour toutes ces révélations sur mes origines.

Louise l'encouragea :

- Tu as deux amies adorables, profite de la vie, ne te fixe plus sur cet abandon qui te ronge. Tes enfants t'aiment très fort.

Anne s'inquiéta pour son oncle, communiqua ses doutes à ses amies :

- Sa santé décline, il ne s'intéresse plus à rien. Si je ne lui portais pas un peu de soupe, il ne s'alimenterait pas. Bruno voulait lui présenter sa future femme Myriam, il refusa. Le médecin revient demain, je crains son verdict. Je pressens un affreux malheureux !

Firmin fut transporté à l'hôpital et décéda quelques jours après.

Les beaux-parents accoururent. Yves demanda un congé pour assister son épouse dans cette épreuve.

Eve ressentit le besoin de parler de cet homme avec Marie :

- Serviabile, il manquera à tous. Après la secousse, on se trouve face à la réalité qui tue votre joie de vivre. Rien n'est plus éprouvant que d'être affligé dans ses sentiments familiaux où réside la vraie force.

Anne, entourée de sa famille, en profita pour mettre de l'ordre dans les affaires de son oncle. Elle franchit enfin la porte de son amie :

- C'est si bon de te revoir ! Merci d'avoir respecté notre deuil en t'effaçant. Bruno pleurait comme s'il venait de perdre son grand-père. Myriam le réconfortait tendrement mais dans ces moments-là, rien n'atténue votre peine. D'ailleurs, je ne te l'apprends pas, seule la volonté te sort du gouffre. Influencée par tes lettres, je me suis montée le bourrichon. J'ai fouillé toute la maison de Firmin de « A à Z ». Je pensais y trouver une lettre qui me fournirait un indice pour retrouver mon père, j'ai tout simplement révisé l'alphabet. Rien pour la fille conçue par le Saint-Esprit ! En ne voulant pas se mouiller, mon père me laisse sur ma soif. Ne perdons plus notre temps à cogiter, manipulées par les non-dits des adultes !

Eve s'aventura dans l'allée :

- Je ne vous dérange pas ?

Anne alla se blottir dans ses bras :

- Cette épreuve permet d'apprécier notre grande amitié qui soude notre beau trio. Si vous le désirez, je vous demanderai de m'aider à vider la maison de mon oncle, je la vends. Il ne possédait pas grand-chose, nous les donnerons à un couple dans le besoin.

Elle s'empressa d'accepter :

- Marcel et moi-même, nous nous mettons à ta disposition.

Gênée, elle ajouta :

- Je dois vous informer d'un changement.

Marie la regarda bêtement :

- Ne me dis pas que tu vas devenir mémé !

Anne secoua la tête :

- Ce n'est pas parce que tu jouais à la paysanne qu'il faut que tu mettes la charrue avant les bœufs. Ma grande, on propose une promotion à mon époux. Nous gardons cette maison pour nos vacances et plus tard pour la retraite. Ne crois pas te débarrasser de moi aussi vite, je me déplacerai pour garder un œil sur toi et même les deux.

Anne bougea Marie :

- Je te coiffe, prépare les bigoudis.

Eve s'offusqua une fois de plus :

- Elle vient de manger, il faut qu'elle attende avant de se laver la tête.

Tu pousses le bouchon un peu trop loin.

Anne essaya d'arracher un sourire à son amie :

- Ah ! C'est une histoire de pêche ! Le vieux démon vous turlupine, il vous baratine pour se balader avec vous en barque. Ne vous trompez pas, tout est vert au bord de l'eau, même ce que je ne citerais pas.

Marie éclata en sanglots :

- Tais toi, tu ne parviendras pas à me rendre la bonne humeur avec tes calembours. Mon animatrice farfelue, ta solution comique qui efface la peine, tu nous manqueras.

Anne leva la tête :

- Non, tout ne changera pas. La balafre que je te montre me colle à la peau. Une autre que toi, je peux te l'affirmer, ne serait plus là pour l'admirer. Je t'excuse, le vingt-quatre décembre, en passant par la cheminée le Père Noël t'a fait tomber dans la marmite des catastrophes.

Yves ferma les volets. Anne serra très fort son amie dans ses bras.

Marie murmura :

- Pourquoi faut-il que les jours tristes prennent toujours le dessus sur les beaux.

Son amie lui répondit :

- Pour que les années partagées laissent de nombreux souvenirs, doux ou amers et que l'oubli ne vienne jamais. Rose comparait la vie à un bâton merdeux. Elle ne se trompait pas, bien souvent, on ne sait pas par quel bout le prendre. Retrousse tes manches, salie toi les mains. Bonne chance ma Souricette.

## *Un message en pétales de roses*

Lorsque Marie croisait le regard de son époux, la routine brisait leurs élans. Cet homme travailleur, père de famille, ne réagissait plus à ses appels.

Anne lui écrivait souvent, se déplaçait pour entretenir sa maison. A chaque arrivée, elle parlait de ses inquiétudes :

- Sylvain me ressasse sans cesse que je possède tout le confort qu'une femme peut désirer. Il pense qu'une machine à laver, une télévision, apportent la félicité. Bien sûr, cela y contribue ! Le dimanche, il part dans ce maudit café, joue aux cartes avec ses amis, ces glus que je déteste. Dans un foyer, l'amour doit apporter la sérénité où l'on se sent capable de toutes les persévérances. Il y avait tant de choses à partager avec les enfants, les jeux, les sorties pour s'amuser d'un rien, rire de tout. Les années gâchées, dans cette union banale, ne se rattraperont plus. Depuis quelques temps, une femme me harcèle au téléphone. Son vocabulaire grossier, sa virulence, la classe dans la catégorie des êtres sans éducation. J'espère que cette poivrôte restera soudée à son bar. Les emmerdes... Non, pitié !

Anne déplora sa malchance :

- Pendant mon séjour, si ce spécimen se ramène avec un verre dans la main et sa descendance sur le bras, je le recevrai dignement. Ma pauvre vieille, le virus de la persécution ne te quitte pas. Avec ta déveine, tout baigne ! Les hommes ne te réussissent pas. Après tonton grincheux, te voilà avec Jojo la fleur bleue !

Les appels persistaient, Marie entendait la même chanson :

- Va chercher Sylvain, je veux lui parler.

Elle répondait poliment :

- Madame, mon mari travaille, rappelez vers 19 heures.

La typesse la menaçait :

- Il est là. Sale garce, menteuse ! Dès qu'il apprendra tes manières, il t'arrangera le portrait.

Elle l'informa de ses appels.

Il se moqua :

- Ma pauvre femme, je trinque à la farce qui ne te fait pas marcher, mais courir !

Elle se rebiffa :

- Lorsque le téléphone sonne, tu ne réponds jamais. A croire que tu as peur de te brûler les doigts ou entendre ta greluce.

Un courrier de Mme Ogier arriva un matin et chavira son cœur.

*Marie,*

*J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer.*

*Après une longue et douloureuse maladie, mon bien-aimé vient de me quitter. Claire m'assista dans ses derniers instants. Elle est repartie, je regrette sa chère présence. Je dois apprendre à vivre dans l'horrible isolement, sans le tendre visage de mon époux. La peine, les tourments accompagnent mes jours et mes nuits.*

*Si vous désirez occuper la place de votre mère Lisa, je vous accueillerai volontiers chez moi. Vous entretiendrez la maison, nous évoquerons nos souvenirs.*

*Réfléchissez à ma proposition.*

*Je ne voudrais jamais être responsable de votre séparation.*

*Si vous choisissez de sauvegarder votre mariage, je vous souhaite tout le bonheur du monde.*

*En attendant de vos nouvelles, je vous embrasse très affectueusement.*

*Mme Ogier*

Cet écrit bouscula son avenir.

Anne fit un bilan positif de cette suggestion:

- Tu ne te plains jamais, tous pensent que ton ménage tourne comme une toupie. Lorsque les volets sont fermés, là, plane la vérité, la vraie ! Mme Ogier t'ouvre la porte vers la sécurité, t'offre le travail, le gîte et le couvert. Ne néglige pas cette opportunité, tu ne peux espérer mieux. Ta mère Lisa vivrait, elle t'encouragerait à partir. Bouge-toi, sors de cette alternative de doutes.

Marie soupira :

- Anne je me remémore tes inquiétudes pendant mes fiançailles. Je voyais mon avenir se fixer selon mes vœux et la sécurité de nos sentiments réciproques. Il me semblait qu'avec la force, la douceur de Sylvain, rien ne pourrait plus m'atteindre.



Eve argumenta :

- Tu tiens ton destin entre tes mains. Parle à tes enfants, ils t'aiment.

Elle les informa. Ils lui laissèrent le choix de diriger son avenir et promirent de ne rien changer dans leurs relations affectives.

Face à Sylvain, Marie se lança :

- Je te quitte ! Il est impossible à deux créatures humaines de moins se comprendre que nous. Je regrette cette décision pénible mais, inévitable.

Il y eut un silence qui parut une éternité.

Son visage se décomposa, il blêmit, ses lèvres se pincèrent. Ses yeux froids et impénétrables se posèrent sur son épouse.

Il montra son poing et cria :

- Ta mère t'a abandonnée, je me suis dévoué pour t'épouser. Tu me dois tout, tu ne travailles pas, je traîne un boulet. Où veux-tu aller sans argent, pauvre imbécile.

Marie l'affronta à nouveau :

- Tu as raison, ton boulet n'a jamais manqué de confort. Par contre, de l'essentiel toujours ! Ta présence, tout ce qu'un homme et une femme partagent. Une vie toute simple avec des enfants heureux. Au contraire, je croisais des visages tristes, torturés par nos disputes. Mon père grondait maman, je vivais dans la peur. Moi, je comprends ce qu'ils ressentaient. J'ai pardonné tes erreurs, gardé mes secrets pour ne pas anéantir un père qui élevait ta fille. Ne parlons pas des insultes de tes copines et surtout les plus humiliantes, celles de ton frère. Lorsqu'une femme va mettre au monde un enfant, comment peut-on avoir le courage de lui demander la date de son vélage. Tu gaspilles le trésor le plus cher que tu possèdes, ta vie. Tu es travailleur, adorable, lorsque tu ne t'acoquines pas avec ta bande d'assoiffés et les femmes. Tu n'entretiens pas notre maison, nous perdons tout notre bien.

Il se fâcha :

- La ferme ! C'est toi qui mangeras les pissenlits par la racine en buvant de l'eau. Arrête d'assécher cette fontaine, tu verras que tu te porteras mieux. Je ne chope jamais la grippe. Les microbes n'ont pas le temps d'agir, ils sont tout de suite zigouillés. Mets du vin dans ton verre, il colorera tes joues et t'évitera de les barbouiller avec ton trompe-œil. Ne me reproche pas l'état de ton héritage. Je ne délaisserai jamais mes amis ou mon frère pour l'entretenir !

Marie haussa les épaules :

- Je cherche du travail, un logement et je pars. J'emporterai mes affaires, les bibelots de mes parents. Je vendrai la maison, nous partagerons cette somme. Les enfants géreront leurs visites comme ils le désireront.

Sylvain prit cet avertissement à la légère :

- Continue à écouter les sornettes de ta copine. Avec la peste de Marcel, elles détiennent le record de la pagaille. Lisa n'est plus de ce monde, je te souhaite bien du courage. Je pars dans le village, je te ramènerai le journal, tu éplucheras les petites annonces.

Anne s'empressa de traverser la route.

Marie dépitée, sanglota :

- Il ne croit pas à mon départ, la fautive c'est moi. Je réponds favorablement à Mme Ogier qui me rappelle ma maman. Heureusement, les enfants ne me tourneront pas le dos. Ma maison d'enfance va me manquer, que faire ! Partout où l'on passe, on laisse un peu de soi-même. On ne franchit pas cette étape sans subir de graves traumatismes.

Elle accepta cette offre chaleureuse et inespérée. Elle abandonna tant de choses qu'elle ressentit une impression de trahir de ses parents. Elle se rendit sur la tombe pour un au revoir pénible. Tout en arrangeant les pots, elle parla à sa maman :

- Je me sépare de mon mari. Ta source de joie va vers des bras qui l'abriteront. Pourquoi ce foutu destin s'est-il acharné en t'emportant sitôt. Avec ton aide, un toit, un boulot, je divorçais. Comme à son habitude, Madame la Scoumoune a utilisé sa baguette magique en nous séparant. Si papa t'ennuie, défends toi ! Réserve-lui une de nos blagues favorites. Ma maman, mon ange gardien, veille bien sur moi. Vous occuperez mes pensées jusqu'à mon dernier souffle.

Tout en secouant sa salade dans un torchon, Anne motivait Marie :

- Allez un peu de patience et je t'emmène dans ta planque.

Elle s'en voulait de tout quitter, elle répondit :

- Je ne connaîtrai pas le bonheur de partager mes vieux jours avec mon époux, entourés de nos petits-enfants. Tu as devant toi une mère et une mauvaise épouse, un cancrelat à écraser.

Anne sursauta :

- Que personne ne s'avise à te critiquer !

Marie regardait la machine à coudre de Rose, la chaise où elle cousait, tricotait. Elle s'attendrit :

- Toutes ces choses seront vendues ou données avec la maison. Même la chaise longue où mon père se reposait en me regardant travailler, me manquera.

Elle partit un jour d'automne.

Son visage était empreint de cette placidité qui donne les résolutions suprêmes. Dans la voiture d'Anne, elle murmura sa déception :

- On avait tout pour être heureux ! De beaux enfants aimants, en bonne santé, quel gâchis !

Mme Ogier guettait leur arrivée. Elle serra Marie dans ses bras :

- Entrez, mesdames, je vous prie d'excuser ma fatigue. Si Lisa pouvait nous voir, elle se réjouirait.

Elle tendit ses mains vers Anne :

- Ne vous inquiétez pas pour votre amie. Venez aussi souvent que vous le désirez en fonction de vos séjours. Amenez Eve, toutes trois, vous dissiperez ma mélancolie par vos conversations pimentées. Avant de nous quitter, venez-vous rafraîchir.

Elle prit congé de la maîtresse de maison et embrassa sa sœur :

- Je suis soulagée de te voir en lieu sûr. Astique les cuivres et prends bien soin de ta bienfaitrice. Je reste dans les parages, je passerai vous embrasser avant de rejoindre mon époux.

Mme Ogier invita Marie à s'asseoir :

- J'entretenais avec votre mère une relation privilégiée. Elle s'acquittait très bien de ses obligations, nous parlions souvent de nos filles. Construisons un lien solide pour égayer notre existence malgré les événements affligeants. Claire désire garder cette maison après ma disparition. Elle signera tous les documents officiels, vous resterez dans le logement de Lisa. Nous mangerons ensemble, j'aime tout, sauf les épinards.

Marie sourit :

- Moi aussi. Maman Rose comparait ce plat à de la bouse des vaches.

Un petit air amusé envahit le visage de sa patronne :

- Vous venez de passer le pas de la porte et déjà vous me redonnez le sourire. Si vous voulez recevoir vos enfants, n'hésitez pas.

Elle se leva, ne résista pas à la tentation d'embrasser la figure dolente de sa nouvelle employée. Touchée par les égards que lui témoignait cette femme, elle exprima sa gratitude par des mots simples :

- Merci Madame, vous êtes si bonne !...

Pour rompre cette gêne, elle l'entraîna :

- Allons déposer vos valises dans votre nid. Installez-vous, gardez les objets qui vous plaisent.

Marie songea :

- Ce petit coup de pouce du destin va me permettre à moi, la femme sans famille, de songer à un avenir plus serein. Mes enfants me rendront visite régulièrement. Que puis-je demander de plus ?

Un matin, Mme Ogier sembla plus silencieuse. Une sorte de réserve, faite de profondes réflexions, scella ses lèvres.

Elle l'appela :

- Je reçois une lettre de ma fille. Elle arrivera dans deux jours. Elle ne perd pas ses bonnes habitudes, elle vient seule. Je ne verrai ni mes petits-

enfants, ni mon gendre.

Elles s'affairèrent pour l'accueillir.

Claire descendit du taxi et se précipita dans les bras de sa maman :

- Quelle joie de te revoir. Mon époux, investi dans sa lourde charge de travail, te présente ses excuses. Les enfants réussissent leur vie professionnelle, ils nous comblent de joie. Toute la famille t'embrasse très affectueusement. Mes pensées vont souvent vers mon papa. Maman, allons à l'intérieur, j'ai hâte de connaître Marie.

Elle arriva avec une collation et la posa sur la table.

Claire alla vers elle, l'embrassa :

- Je me réjouis de voir enfin la personne qui fut toute la raison de vivre de Lisa. Je ne pouvais confier maman dans de meilleures mains. Pendant mon séjour, je verrai le notaire. Vous pourrez résider dans l'appartement autant que vous le désirerez. Avant sa mort, votre mère nous supplia de vous aider, nous respecterons sa volonté avec grand plaisir. Vous entretiendrez cette maison et percevrez un salaire.

Marie manifesta sa reconnaissance et quitta la pièce.

Claire se blottit contre sa mère :

- Ma dévouée maman, mon aimante, je te dois une gratitude infinie. Toutes les mères élèvent leurs enfants en sachant qu'ils partiront un jour. Malheureusement, je suis loin, si loin, c'est pourquoi je veux te rassurer. A tous les enfants, les femmes, je souhaite un père et un époux aussi attachant. Ce mariage m'offre une vie confortable ce qui me permettra de veiller sur ta protégée. N'hésite pas à la gâter, financièrement tu peux te le permettre. Organise toi une retraite plaisante avec la fille de Lisa, je la trouve adorable. Cette grande enveloppe contient ton cadeau, des lettres et des photos de tes petits-fils.

Le temps passa trop vite au gré de Mme Ogier. Ses yeux fixaient cette voiture qui roulait vers l'aéroport. Elle emmenait son bien le plus précieux, sa fille chérie.

Parfois, elle se saisissait d'un cadre, le montrait à Marie :

- Pardonnez-moi, je me répète, je ne peux m'empêcher de fixer mes yeux sur cette photo. Regardez ces trois visages heureux, un papa, une maman et leur jolie jeune fille. Lorsque mon mari se déplaçait avec sa canne, il s'asseyait sur ce fauteuil et guettait le facteur. A son air triste, je devinais sa déception.

Les mois s'écoulaient.

Anne profitait de ses vacances pour amener Eve.

Ce jour-là, Mme Ogier préparait une table bien garnie et taquinait Marie :

- Vous êtes gauchère, cela m'amuse. Par contre, ne vous trompez pas en

mettant les couverts, évitons les mots badins de votre amie. Toutes les quatre appréciaient de se retrouver. Anne infatigable, pleine d'idées originales avec son rire franc, rafraîchissait le salon.

Le chagrin de Mme Ogier s'atténuait. Elle fit part d'un projet qu'elle élaborait :

- Nous portons nos êtres chers dans notre cœur, continuons notre petite route. En m'exprimant ainsi, croyez-moi, je sais de quoi je parle ! Je désire que vous obteniez le permis de conduire. Votre mère ne voulait pas entendre parler de cette formalité. Je tiens à vous préciser que je n'accepterai aucune excuse de votre part. D'ailleurs, je vous présente votre nouvel ami, ce beau livre de code. Vous étudierez, et moi, je vous interrogerai. Cela me rappellera le bon temps, celui où je supervisais les devoirs de ma Claire.

Marie se risqua dans cette nouvelle aventure. Mme Ogier, impatiente de se balader, surveillait ses progrès. Elle obtint le code rapidement et se présenta trois fois pour la pratique. Aussitôt, elle conduisit une petite voiture, très agréable à manœuvrer.

Sa patronne ne la ménagea pas :

- Ce papier vous permet tout simplement de circuler. Rien ne vaut l'entraînement. Je devine votre pensée, par ce beau temps, allons repérer un beau coin de pêche. Elles s'arrêtèrent à l'ombre d'un arbre.

Mme Ogier parla de son mari. Elle lui prit le bras :

- Je vous prie de m'excuser, dès que je parle de Maxime je ne sais plus m'arrêter. Bientôt, j'obtiendrai le premier prix de la radoteuse. Expliquez-moi votre parcours chaotique ?

Elle hésita :

- Mon divorce me hante. Les intolérants me jugent. La lettre d'une dame que j'aime beaucoup m'a brisé le cœur. Elle me reproche mon départ, la souffrance de mes enfants et de mon mari. L'affection que je porte pour elle n'est pas partagée. Ce divorce lui offre la possibilité de me dégrader. Entourée d'un père et d'un mari adorables, elle ne sait rien de tous les coups tordus que me réservaient mon père et mon mari.

Mme Ogier posa sa main sur la sienne :

- Ne pensez plus à ces écrits méchants. Les égoïstes vivent dans leur cocon, ne comprennent pas les problèmes des autres. Allez, démarrez !

L'auto fila sur la route, dans la véhémence du soleil. Heureuse, elle retrouvait la bonté de sa maman Rose.

Comme chaque année, pour Noël, Claire restait une semaine. Marie s'éclipsait et laissait mère et fille profiter de ces heures précieuses. Elle recevait ses enfants ou allait les voir.

A son départ, Mme Ogier ne cacha pas son inquiétude :

- Je me demande si elle vit toujours avec son époux. Dans le cas contraire, elle ne me le confessa pas. Nous avons rencontré les parents de ce garçon deux fois, aux fiançailles et ensuite le jour du mariage. Ils décidèrent de l'organisation de la cérémonie et insistèrent pour assumer tous les frais. Avec mon mari, nous attendions un rapprochement entre les deux familles, cet agréable souhait ne se fit pas. Après un bref au revoir, la correspondance se limita aux vœux du nouvel an. A la naissance de mon premier petit fils, elle nous l'amena. Elle en fit autant au second. Je vois encore Robin trotter devant la maison et Gautier s'agiter dans son landau. Pour l'enterrement de Maxime, nous marchions serrées l'une contre l'autre avec notre chagrin. Mon gendre, ni aucun membre de sa famille ne se déplacèrent. Ils m'envoyèrent des condoléances, une simple formule passe-partout. Il y a des choses dans la vie qui choquent.

Les soirées d'hiver, tout en dégustant des confiseries, elles tricotaient, terminaient un ouvrage au crochet ou jouaient aux cartes.

Tout se ranima enfin, après ces tristes journées, la belle saison se pointa.

Mme Ogier ne perdit pas de temps :

- Je téléphone à Eve et à notre esprit imaginaire.

Dès qu'Anne pointa le bout de son nez, elle s'en donna à cœur joie :

- Avec toi au volant, les hôpitaux ne chômeront pas ! Prenons des culottes de rechange.

Mme Ogier défendit Marie :

- Ma cocotte, au lieu d'affoler Eve, assieds-toi dans la voiture.

Elle continua ses boutades :

- Je monte devant, en cas d'urgence je tirerai le frein à main. Roule ma poule, n'y laissons pas nos plumes. Celles d'un bon canard me suffiront.

Eve, très peureuse, montra son agacement :

- Pas possible, on t'a vaccinée avec une aiguille de phonographe !

Marie arrêta la voiture dans un pré au bord de la rivière. Les deux « mordues » taquinèrent le goujon.

Mme Ogier et Eve se promenèrent.

Au retour, Anne continua d'animer le voyage :

- Tu te débrouilles bien. Si tu abîmes l'auto, tu pourras la transformer en cyclomoteur puisque ton mari t'a piqué le tien. Dans le pire des cas, tu achèteras un âne.

Eve se moqua :

- Les pipelettes, nous comptons sur votre pêche. Les gardons, les ablettes sautaient, se moquaient de vous. Un gros a failli avaler votre gaule. Parler et surveiller son bouchon, ce n'est pas facile !

Par un matin de mai, radieux de soleil, de parfums, le téléphone sonna.

Mme Ogier sortit de sa chambre avec le sourire :

- Marie, ne vous précipitez pas, c'est ma Claire chérie.

Elle réapparut, le visage décomposé, le souffle haletant et s'écroula sur le divan :

- Marie, cet appel est pour vous.

Elle cria :

- Mes enfants, non pas eux !

Elle entendit la voix d'un homme qui sanglotait :

- Marie, c'est Yves, ta sœur chérie est décédée dans un accident de la route. Plongée dans le coma, elle est morte pendant son transport à l'hôpital. Mes parents te rappelleront.

Un cri de douleur s'échappa de sa gorge. Elle se jeta dans les bras de Mme Ogier. Pendant d'interminables minutes, le visage inondé par les larmes, elles restèrent blotties. Elle se dégagea, bredouilla dans une détresse éperdue :

- Non pas ma sœur, non pas Anne. La vie est injuste !

Mme Ogier passa ses mains sur ses joues :

- Soyons courageuses. Pensons surtout à son époux et à son fils. Vous perdez un être merveilleux, et eux ? Un homme se retrouve sans son épouse et un fils sans sa maman. Prévenez Marcel et Eve.

Dévastée par ce décès, ils se pressèrent pour épauler Marie.

Elle les suppliait :

- Dites-moi que je vais me réveiller de cet affreux cauchemar !

Les parents d'Yves insistèrent pour qu'elle repose dans le caveau familial.

Dès leur arrivée, maman Colette se dirigea vers Marie.

- Nous tenons à vous avoir auprès de nous dans l'église. C'est la place d'une sœur, donc la vôtre.

Marcel soutenait sa femme et Mme Ogier.

Devant le cercueil, Marie ferma les yeux. Elle revit leur première rencontre, un jour banal qui allait tout changer. A cet instant, elle connut les plus vives distractions, les petits secrets, les complots contre le chef Victor, le délice tout simplement. Exquise comme les arômes qui montent des parterres, heureuse comme les notes claires de l'oiseau, à elle seule, elle représentait tout un ravissement.

Au cimetière, elle murmura :

- Adieu ma sœur ! Il restera cette richesse terrée dans un coin de ma mémoire, notre belle histoire. Elle m'aidera à surmonter cette vacherie, ta disparition...

Yves puisa les forces nécessaires dans les yeux de son fils. Dans sa douleur, il l'attira vers lui :

- Non, tout n'est pas fini, nous allons apprendre à vivre sans sa chère présence. Cela nous prendra du temps, nous y arriverons. Ma chérie, pour ta façon de dévorer la vie, pour ton inépuisable énergie, nous lutterons et survivrons.

Mme Ogier fit un courrier à sa fille pour l'informer de cette tragédie. Ce drame la toucha, elle confirma sa venue.

Une sonnette retentit.

Sa patronne se précipita :

- C'est Claire !

Un silence suivit son enthousiasme. Elle se trouva face à deux jeunes hommes magnifiques et à leur maman.

Mme Ogier fixa ses deux petits-fils. Elle serra dans ses bras ses deux êtres chers :

- Quelle belle surprise ! Je vois encore leur visage d'enfant. Je ne me lasse pas de les admirer. Robin aux yeux bleu clair, Gautier aux yeux gris.

Sa fille, telle une tornade, organisa des journées pour visiter les environs et entraîna sa maman dans ses péripéties.

Un soir, Mme Ogier le supplia :

- Ma chérie, je t'en prie, tu oublies que je n'ai plus vingt ans.

Celle-ci appela Marie :

- Demain, invitez Eve et Marcel.

Elle alla vers sa maman :

- Tu reposeras tes jambes. La jeunesse se débrouillera sans nous. Ils visiteront la France, cela les changera de leur pays d'adoption.

Elle s'approcha de sa fille :

- Leurs gestes, leur attitude, leur langage portent l'empreinte indélébile de la culture de l'esprit, de la courtoisie raffinée, de la générosité.

Claire louangea Yoann :

- C'est un professeur, un éducateur sévère et juste. Un très bon père.

Le jour du départ, Mme Ogier, mélancolique, les regarda s'éloigner. Pour combler ce vide, elle proposa à Marie de retourner dans son village natal.

Le lendemain, elles se dirigeraient vers la maison de son enfance. Elles passèrent devant l'école, firent une halte à l'église. Elles marchèrent dans la petite rue. Marie se tourna vers sa patronne :

- Voici ma maison, que de changement ! Restaurée, le perron n'existe plus. Par ces fenêtres, on devine des pièces faites dans les dépendances. Regardez ce jardin, j'ai l'impression de voir maman Rose penchée pour éclaircir un carré de salades ou des radis. Avançons pour découvrir ce verger. Ses arbres nous comblaient avec leurs bons fruits. Vivre heureuse dans cette chaumière avec mon époux, mes enfants, ne devint jamais un



conte favorisé par le sort.

La nostalgie l'envahissait :

- Là, je pense à Anne, à notre chute magistrale sur la balançoire. Par contre, je n'aperçois pas notre gloriote, ce lieu où nous complotions contre mon papa. Je regretterai toujours cet héritage que mon mari refusa d'entretenir. Voici la propriété d'Anne, fermée, elle m'attriste.

Une voisine qui les regardait, les invita à entrer. Elle serra Marie contre son cœur, salua Mme Ogier. Devant un bon café, toutes deux évoquèrent cette brave Mme Dupuis et son pénible mari.

Sa patronne proposa :

- Soyons audacieuse ! Surprenons Marcel et Eve.

A cet instant, elles entendirent des applaudissements :

- Bonjour mesdames les coquines. Le tam-tam fonctionne dans ce bourg, on vous guettait. Entrez, vous mangerez avec nous.

Mme Ogier appréciait les sorties aussi bien en auto qu'à pieds.

Elle persuadait Marie de ne pas s'attarder dans les tâches ménagères :

- Quittez ce plumeau. Août, la nuit se fait plus profonde, elle prépare un petit matin frais, l'été véritable passe. L'hiver arrivera trop vite, vous aurez le temps de déclarer la guerre aux indésirables. Allons marcher dans les bois, cela nous dégourdira les jambes.

Côte à côte, elles bavardaient.

Mme Ogier regardait les arbres :

- J'en ai vu des histoires d'amour, saison après saison, sur ses ombrages très vieux. Regardez ces initiales gravées dans ces petits cœurs. En votre compagnie, je redécouvre l'entrain dans la sérénité. Avant votre arrivée, je me demandais si cela valait la peine de rester sur cette terre ? Je ne me pose plus la question.

La belle-mère d'Anne entretenait avec Mme Ogier une correspondance régulière.

Elles reçurent une très jolie enveloppe qui contenait une invitation :

*Mme Ogier, ma Marie, mes délicieuses Amies,*

*Cette lettre est très chère à mon cœur.*

*Suite aux événements tragiques qui accablèrent notre famille, les fiançailles de Bruno et de Myriam furent célébrées dans la simplicité avec leurs proches.*

*Je vous annonce leur union, fixée pour le premier samedi de juin.*

*Je tiens absolument à ce que vous partagiez ces instants.*

*Anne débordante de vitalité, d'imagination, voulait un mariage original. Les parents de Myriam, charmants, nous épaulent pour que ce jour reste inoubliable. Avec mon fils, nous réservons aux tourtereaux une*

*foison de surprises.*

*Ce vide noir que nous laisse Anne, ce désespoir nous secoue toujours. Tout le monde refoulera sa tristesse pour monter un visage souriant, des voix gais et peut-être des chants.*

*Marie, l'harmonie de vos sons musicaux sont bien connus !*

*J'informe Eve et Marcel pour qu'ils partagent notre joie.*

*Portez-vous bien.*

*Je vous embrasse très affectueusement.*

*Votre amie, Colette*

Ce courrier contraria Mme Ogier :

- Marie, cette invitation ravivera votre peine. Ce n'est pas toujours facile d'afficher un air jovial, quand l'âme souffre. Heureusement, nous ne manquons pas de temps pour nous y préparer.

Heureuse de cette bonne nouvelle, Marie s'enthousiasma :

- Madame, cette lettre nous apporte un rayon de soleil. Pour son fils, Anne rêvait d'un mariage hilarant. La famille respectera ses désirs. Avec tout le respect que je vous dois, partageons leur bonheur, « soyons folles ».

Mme Ogier passa son bras autour de sa taille :

- Je suis d'accord avec vous, laissez moi diriger les préparations.

A Noël, Claire les motiva pour ce mariage :

- Choisissez des toilettes plaisantes, uniques en leur genre, Anne adorait le style pimpant. N'oubliez pas, c'est une noce ! Habillez-vous, selon cette circonstance. Maman, je te confie cette mission, relooke Marie et offre lui tout le nécessaire.

Mme Ogier posa sa main sur l'épaule de sa fille :

- Oui ma chérie, nous t'écouterons. Pour cette belle journée, nous choisirons des tenues originales. Ne crains pas pour notre réputation, nous n'irons pas avec des couleurs sombres. Nous ne passerons pas inaperçue, d'ailleurs, je t'enverrai des photos.

Février était là, la clarté du soleil attiédissait l'air, donnait l'illusion d'un renouveau tout proche. Enfin, le printemps frappa à la vitre sous la forme d'une grosse mouche bourdonnante, remorqua le soleil à sa suite.

Chaque année, le jour des Rameaux, elles allaient bénir le buis. Elles en mettaient dans les chambres, l'accrochaient au crucifix installé au-dessus du lit.

Le lendemain, sa patronne se plaignit d'une douleur à l'œil.

Marie observa cet endroit sensible, identifia le problème :

- C'est un orgelet. Maman Rose prenait une alliance en or et la passait sur la paupière. Elle renouvelait ce geste, il disparaissait rapidement.

Elle enleva son alliance de son doigt, le lui tendit :

- Allez, débarrassez-moi de ce souci.

Cette astuce marcha, les libéra de ce désagrément.

Le mois de juin arrivait.

Mme Ogier dévalisait les magasins, s'extasiait devant les nouvelles collections et s'attardait.

Marie la pria de rentrer :

- L'après-midi s'achève, je ne désire pas conduire la nuit. Permettez-moi de vous rappeler que nous allons à un seul mariage. Votre fille, toujours très élégante, m'a donné une partie de sa garde-robe. Je les mets pour sortir, une tenue pour la noce me suffira.

Cette remarque fit sourire sa patronne :

- Regardez votre route, votre travail consiste à nous ramener en bon état. Je veux vous persuader qu'une orpheline peut porter la toilette aussi bien qu'une grande dame, sinon mieux !

Elle gagna son pari. Toutes deux resplendissaient.

Une robe bleue, des bijoux offerts par ses enfants pour les fêtes changèrent complètement l'aspect de Marie. Le bon goût de Mme Ogier valorisa sa prestance. Elle égaya son tailleur très à la mode avec un pendentif et un bracelet.

Le soleil accorda à cette cérémonie sa royale collaboration.

A l'église du bourg, la cloche sonna, lança son hosanna plein d'allégresse.

Dès que Marie gara son véhicule, Colette s'approcha. Elle les présenta et tous les accueillit joyeusement.

L'auto de la mariée s'arrêta. Son père l'aida à descendre. Elle dévoila sa jolie robe blanche, brodée, avec une longue traîne. Tous s'extasièrent sur sa grâce, son charme.

Bruno, tiré à quatre épingle, rayonnait dans son costume d'apparat. Il saisit la main de la grand-mère de Myriam pour fermer la marche. M. le Curé officia et bénit la félicité de ce couple amoureux.

Le cortège entraîna ce joyeux monde.

En sortant, ce coquin mois de juin leur réserva une surprise.

Une invitée cria bien fort :

- Oh non, ce n'est pas possible, il neige !

Les nouveaux mariés accélèrent le pas.

Bruno regarda celle qui désormais portait son nom, il laissa échapper son regret :

- Du ciel, c'est une farce de maman. Il neige des pétales roses et blancs, de jolis pétales parfumés.

D'un geste tendre, il serra Myriam contre lui.

D'une voix gaie, émue, elle lui glissa à l'oreille :

- Marchons sur les traces des mousquetaires, Moi pour Toi, Toi pour Moi, comme la grande amitié d'Anne et Marie.

L'alléluia du bonheur chantait dans leur cœur.

Marie s'approcha :

Tous mes vœux de bonheur, pour votre union. Ecoutez ces pétales, ils vous disent « soyeux heureux mes enfants chéris ».

Marie survola les invités :

- Merci mon clown, tu ne cesseras jamais de nous épater. A bientôt pour ta prochaine représentation.

Les festivités commencèrent. Un magnifique éclat s'épandait sur les guirlandes des feuillages, les flots de ruban, les arceaux de roses. Les gais appels, les sourires, les œillades s'envolaient dans l'espace. Ils tombaient au hasard, avivaient la flambée de plaisir qui crépitait, bruyante.

Les jeunes mariés s'amusaient, recevaient une large part d'hommages.

Après le repas, Bruno et Myriam ouvrirent leurs cadeaux. Deux grosses boîtes furent déposées devant eux.

Myriam ouvrit la première, elle cria et recula.

Louise, apparut avec un gros bouquet de fleurs :

- Surprise ! Félicitations aux jeunes mariés. Vous pouvez me remercier, je me suis mise au régime pour rentrer dans ce carton.

Les applaudissements fusèrent de partout.

Les jeunes époux l'accaparèrent. Heureux, ils la serrèrent très fort dans leurs bras.

Myriam poussa Bruno vers le deuxième :

- A toi l'honneur mon cher mari !

Il déballa un premier paquet, puis un second et demanda l'aide à sa femme.

- Ils sortirent des petits ustensiles ménagers, des gadgets, des bouteilles de vin, des biberons, des couches, de la lingerie féminine pour attendre des sextuplés.

Sur une carte déposée dans le fameux pot de chambre, deux amis d'enfance avaient écrit :

***Bruno, Myriam,  
Tous nos vœux de Bonheur  
Pour partager tous les ennuis  
Que vous auriez évités  
En restant Célibataire !  
Vos potes  
Rémi Bruno***

## *Une main vers l'espérance*

Louise venait régulièrement.

Elle charmait Mme Ogier :

- Très attachante, avec sa mémère Rose, elles se seraient comprises d'un seul regard. Cette brave femme, passive, indulgente, évitait le tapage par une logique conciliatrice. Avec tact, elle remettait les impolis à leur place. Je regrette que nos chemins ne se soient pas croisés. Lorsqu'elle vous accepta pour sienne, elle vous donna profondément son cœur. Je peux vous confirmer que Lisa lui portait du respect.

Les yeux de Marie s'emplirent de larmes :

- A l'âge où je l'ai perdue, je ne pensais pas à sa mort. Vaillante, elle travaillait dans le jardin, nourrissait ses lapins, ses poules. Elle tricotait pour ses trésors, jouait avec eux. Nous faisons des projets d'avenir. Cruellement, alors que rien ne le laissait prévoir, la maladie me l'enleva. De mon temps, les enfants ne posaient aucune question aux parents. Je ne sais rien concernant sa jeunesse, sa rencontre avec son époux et cette stérilité qui la fit tant souffrir. Avec ma mère Lisa, avide de la tracasser ou heureuse de la retrouver, nous parlions de banalités. Mon père se permit d'imposer à son épouse sa paternité. Ma maman bien-aimée, dévouée, ne me manifesta aucun comportement rancunier. Jusqu'à son dernier souffle, elle adora sa source de joie. Je n'ai pas porté assez d'attachement et d'attention à ces deux femmes. Je l'ai compris trop tard, ces remords me rongent.

Mme Ogier la serra dans ses bras :

- Ne vous excusez à tout bout de champ. Votre père par ses menaces, ses brimades, a faussé votre personnalité. Votre mari en a rajouté une couche en vous reprochant votre statut d'orpheline. Un projet prend forme dans ma tête, nous pourrions écrire nos mémoires. Par votre ancien métier, vous les taperiez. Ce recueil stimulerait nos neurones qu'en

pensez-vous ?

Marie resta indécise :

- Madame, laissez-moi réfléchir à votre proposition.

Très emballée, elle mit l'accent sur le côté positif :

- L'hiver, le temps nous bloque entre ces quatre murs. Nous usons nos cartes, nous tricotons, changeons nos habitudes. Réunissons nos idées, créons un ouvrage, modeste, plein de tendresse.

Un désir précis lui occupait souvent l'esprit. Elle voulait aborder des thèmes sensibles destinés à rassembler un père, une mère, un enfant. Sa patronne lui offrait l'occasion de le concrétiser, cette aventure la tentait.

Impatiente de commencer, Mme Ogier renouvela sa volonté :

- Ma secrétaire, êtes vous prête ?

Elle lui fit un signe affirmatif :

- Madame, pardonnez ma franchise, je sais combien vous portiez d'affection à ma mère. Un petit enfant s'attache à la personne qui console ses chagrins, guérit ses bobos, l'entoure de ses bras protecteurs et lui offre des tonnes d'amour. J'adorais les gestes d'affection de Lisa, néanmoins, mon amour pour elle est différent de celui que je porte à ma maman Rose. Pourtant, toutes deux me manquent énormément. On entend tous les jours des enfants martyrisés qui ne mangent pas à leur faim. Je m'intéresse à deux sujets très délicats, l'abandon et l'adoption. Je lis tous les articles qui traitent de ces sujets épineux. Si j'en rédigeais un, je le dédierais à ces gens désœuvrés.

Mme Ogier l'approuva :

- Faites moi part de vos colères, vos déceptions, vos joies. Libérez-vous de tout cela pour que des âmes perdues bénéficient de votre vécu. Je me charge de reprendre vos confidences et constituer un petit opusculé.

Marie posa sa main sur son épaule :

- Alors à votre plume ! Mes premiers mots seront pour ces dames qui se punissent en fermant les yeux sur la réalité. Ma naissance fut l'erreur d'une jeune femme naïve. N'oubliez jamais ce petit être perdu dans un monde inconnu. Vos griefs irritent votre cœur, accordez-vous le pardon. Courage ! Lutte pour vous défendre des attaques des amis d'hier qui sont aujourd'hui vos ennemis. Ne gaspillez pas vos dernières années si le destin vous met en relation avec votre enfant. Ouvrez-lui vos bras avec amour, la vie vous comblera. On regrette toujours ce que l'on rejette.

Mme Ogier hocha la tête :

- J'admire vos paroles dotées d'un sens profond. Juger une mère, c'est parfois faire son propre procès, punir un enfant indésirable, c'est inhumain. On peut toujours changer le désespoir en espérance, il suffit simplement de le désirer. Le courage appartient à ceux qui n'ont plus rien

à perdre.

Marie approuva :

- Votre compassion me conforte pour vous conter un fait qui m'attriste. Une jeune fille, adoptée par un couple adorable, recherchait sa mère biologique. Elle la retrouva et la contacta. Cette dame, tout d'abord réticente, accepta de la recevoir. Sa maman l'accompagna mais resta en retrait. Cette demoiselle, chavirée, avança vers cette mystérieuse porte, vers son bonheur. Elle appuya sur la sonnerie, une fois... deux... trois... sans succès. Elle appela sa mère pour se signaler, se montra devant sa fenêtre. Cette maison resta désespérément silencieuse. Accablée, elle s'éloigna, se retourna une dernière fois. A cet instant, un rideau à peine tiré, bougea et recouvrit rapidement la fenêtre. Elle sanglota dans les bras de sa maman avec ses espoirs déçus, ses rêves évanouis. Elle tenta à nouveau de la joindre, en vain.

Mme Ogier touchée par ce refus, la critiqua :

- En présence de cette femme indigne, j'extérioriserais toute ma fureur. Sa fille gardera immuablement le souvenir de ce rideau qui bouge, cette main qui le replace pour effacer un visage, un passé enterré. Sans racine, on ne se reconstruit pas. Il n'y a pas de mot pour qualifier une telle conduite. Je prends conscience de la souffrance de cette enfant reniée. Egoïste, sa mère préfère son confort au ravissement de la câliner. Pour atténuer cette triste histoire, je vais vous lire la lettre de Claire reçue aujourd'hui :

*- Ma maman chérie,*

*Je me souviendrai toujours que tu m'as donné ton temps, ton cœur, transmis ta science. Je vous revois tous les deux, maman et papa, très fiers de mes résultats.*

*Tes deux petits-enfants marchent sur mes traces et celles de mon époux, ils travaillent pour aboutir à leurs objectifs. D'ailleurs, tu as vu ces deux beaux jeunes hommes. Bientôt, eux aussi formeront une famille.*

*Je regrette que cette longue distance qui nous sépare t'empêche de venir. Il y a ici, des paysages merveilleux, des couchers de soleil, des infinis de mer dont la beauté me prend toute et dont je voudrais tant que tu profites aussi !...*

*Garde-toi en bonne santé, partage de bons moments avec Marie.*

*Au revoir ma maman chérie, je t'adore.*

*Nous t'embrassons très affectueusement.*

*Une bise à Marie, dis-lui de planquer les rétros.*

*Ta fille Claire*

Dans la pièce silencieuse, la pendule tinta, l'arracha à sa nostalgie.

Elle leva la tête vers le carillon et murmura :

- Si tard... Bonne nuit Marie.

Le lendemain, en début d'après-midi, Louise fit une visite surprise. Après avoir pris connaissance des dernières nouvelles, elle tendit un cadeau à sa maman :

- Tiens, c'est pour toi !

Marie l'ouvrit avec impatience. Elle découvrit une jolie tasse décorée par trois petits cœurs où on pouvait lire « Maman, je t'aime ». Une soucoupe, harmonisée à la déco, l'accompagnait.

Marie embrassa sa fille qui la serra très fort :

- En buvant ton chocolat, tu penseras à moi.

Mme Ogier admira ce geste d'affection.

Marie exprima son amour pour ses trois trésors :

- Soyez heureux et restez unis. Ne brisez jamais votre fratrie. Tous les jours, ma pensée, mon amour vous accompagnent.

Louise très émue, plaisanta :

- Maman prends bien soin de toi, de Madame Ogier et attention à tes rétros ! Si je déniche facilement des souvenirs originaux, je ne suis pas fortiche dans celui de la carrosserie.

Cette remarque amena une bouffée d'air frais.

Mme Ogier, impatiente de stimuler les âmes perdues ou semer un peu d'agrément, encourageait Marie à continuer :

- Allez à mon bloc note, mon crayon, je vous écoute.

Marie ne cacha pas sa déconvenue :

- Que de déception lorsque l'égoïste et l'indifférence prennent le dessus sur la compassion. Par obligation, une jeune femme laissa sa petite fille à l'orphelinat. Entre temps, ce petit bout de chou fut adopté par un couple très affectueux. A sa majorité, elle fit des recherches sur sa mère. Elle voulait voir son visage, apprendre l'identité de son père. Ses parents l'aidèrent pour rapprocher ces deux êtres séparés par l'adversité. Elles se retrouvèrent face à face. On devinait sur le visage de cette femme d'inguérissables tristesses. Elle s'exprima avec peine :

- Excuse-moi, affolée devant ma belle jeune fille, je balbutie. Ma jeunesse n'a rien d'enviable. Ma mère ne communiquait pas avec moi, elle préférait mon frère. Par mon ignorance, je fis confiance à un homme qui me laissa dans une sale situation. Ma famille me jeta dehors, une amie m'accueillit jusqu'à ta naissance dans son petit studio. Je ne pouvais pas te nourrir, te loger. Cette monstruosité, je l'ai accomplie en ne songeant qu'à toi, ce cauchemar ne me quitte pas. Un homme aisé me demanda de l'épouser. Je lui fis l'aveu de ta naissance, il accepta ma faute, exigea que



je la cache. Il a lu ton courrier et approuve notre rendez-vous. Ma fille, tu as deux sœurs, l'une te ressemble. Parle-moi de ces braves gens qui acceptent notre rencontre ?

Après un long moment de discussion, elles se quittèrent avec de riches promesses d'avenir. Une quinzaine de jours passèrent. La jeune fille reçut un appel de sa mère, elle l'invita à ce bar avec sa famille d'adoption. A leur arrivée, les présentations furent brèves. L'époux la complimenta pour sa beauté. Ses deux sœurs se contentèrent de lui envoyer un salut de la main. Une conversation, tout à fait banale s'engagea entre les couples. Les deux sœurs, indifférentes, ne cessèrent de surveiller leur montre. Après cet entretien, durant les semaines qui suivirent, cette femme ne donna aucune nouvelle. Lorsqu'elle se manifesta, sa fille la trouva assise, embarrassée. Peinée, elle l'informa de sa déception vis-à-vis de son entourage :

- Tes sœurs te considèrent comme une intruse. Mon époux, faible de caractère, ne m'empêche pas de te revoir mais en dehors de la maison. Ma Chérie, ces deux naissances n'ont jamais comblé le vide laissé par ton absence. Un seul être vous manque et la vie est un enfer ! Continue à apporter du bonheur à tes parents, tout en construisant le tien. Nous nous verrons régulièrement, je ne veux plus te perdre de vue. Si nécessaire, je me passerai de la bénédiction de mon mari et de mes deux ingrates descendantes.

On pouvait lire l'indignation sur le visage de Mme Ogier :

- Je plains cette pauvre mère abusée, chassée par ses parents et obligée de laisser son bébé. Pour garder son image intacte, son époux empêche cette jeune fille de prendre la place qui lui revient de droit. Les pimbêches la traitent en étrangère, la prennent pour une croqueuse d'héritage. Et voilà, encore la bêtise humaine qui cause du chagrin ! Espérons que cette dame ne mettra pas son union en péril.

Voyant sa patronne tracassée, Marie proposa de laisser toutes ces mésaventures pour aller se restaurer.

Elle approuva :

- Profitons de cette belle journée. J'avoue, cette nouvelle voiture est plus imposante que la première. Si vous avez peur de croiser, arrêtez-vous. Et puis, comme dit Claire, il faut faire marcher les commerces. Avec vous, j'échappe à la mélancolie de ma vieillesse. Alors, quelques têtes froissées m'indiffèrent.

Marie passa son bras autour de son cou :

- Les disputes, les désillusions semblent bien loin. Je vois mes enfants, grâce à votre bonté, je vis sans l'oppression du lendemain. Une harmonie de tendresse nous rapproche un peu plus chaque jour. Nous veillons l'une

sur l'autre avec vigilance. Même avec votre permission, je reste prudente au volant. Ne perturbons pas notre bien-être par un accident corporel.

Le virus de l'écriture ne quittait plus Mme Ogier, elle hâtait Marie à lui dévoiler toutes ces tourments.

Cette fois, un sourire glissa sur ses lèvres :

- Réjouissez-vous, je vous raconte mon histoire préférée. Celle d'une jeune fille adoptée qui localisa sa mère. Discrètement, elle alla à son rendez-vous et se trouva face à une femme désespérée.

Elle voulait serrer sa fille dans ses bras, elle osait à peine la regarder. Honteuse, elle lui murmura:

- Merci de venir vers moi si généreusement. Je vis avec les préjugés de ma conscience qui me lient à toi. En fermant les yeux, je te vois si petite me tendre les bras. Dans mon petit appartement minable je végète avec mes fidèles animaux, mon chien et mon chat. Garde ta ferveur et ne déçois pas tes parents adoptifs. Par mon geste infâme, je ne peux rien exiger.

Cette jeune fille voyait dans ses yeux la joie qu'elle éprouvait de la revoir. Sur le chemin du retour, elle songea à sa maman et à son papa. En passant outre leur volonté, elle venait de les trahir. Elle entra, décidée de se libérer de ce lourd fardeau. Elle confessa sa démarche, avoua que le secret de sa naissance l'empêchait de s'épanouir. Son père, déterminé à la faire changer d'avis, joua sur sa sensibilité. Il lui adressa des paroles poignantes, condamna sa déloyauté. Elle alla vers sa maman, l'embrassa affectueusement, regretta ce chagrin qu'elle ne méritait pas. Au petit déjeuner, son papa accepta qu'elle revoie cette dame en leur présence. Ils partirent tous les trois vers ce banc où la pauvre dame les attendait. Elle se leva, les larmes inondaient son visage. Tout le monde lui adressa un bonjour respectueux. La conversation débuta, elle libéra le secret qu'elle gardait dans son cœur. Elle parla de son fiancé, de cette future naissance qui les enchantait. Malheureusement, son homme décéda peu de temps avant leur mariage et l'arrivée de leur enfant. Seule, elle ne pouvait lui offrir toutes ces choses prévues dans leur rêve. Son cœur se brisa le jour où ses petites mains quittèrent son cou pour aller vers une vie meilleure. Toujours marquée par la honte, elle pensait qu'on pouvait lire sur son front « J'ai abandonné mon enfant ». Les parents adoptifs ouvrirent leur porte à cette femme qui se punissait encore pour cet acte. Même Titou le chien et Mimine la chatte bénéficièrent des caresses et gourmandises de leur bienveillance.

Le visage de Mme Ogier s'éclaira d'un sourire :

- Quelle dommage que vous vous arrêtiez. Je buvais vos paroles avec félicité. En voilà des retrouvailles, des joies, des cœurs sensibles. Je

comprends que vous ne désiriez plus prolonger ces écrits pour ne retenir que cette belle apothéose.

Marie ne partagea pas son idée :

- Non Madame, je veux rendre hommage à ces familles d'accueil, à ces parents adoptifs à toutes ces personnes qui soulagent la misère des enfants. Je pense à tous ces âmes généreuses qui élèvent un fils ou une fille avec tout leur amour. A leur déception, leur détresse lorsqu'ils se tournent vers les parents biologiques. Braves gens, si un foyer offre de la tendresse, un papa et une maman ne seront jamais détrônés. Ceux à qui vous avez tout donné, ne se détacheront pas de vous. Ne laissez pas les années passer pour dévoiler une vérité qui peut détruire. A dix ans, c'est trop tard, déjà bien trop tard ! S'ils vous le demandent, aidez-les à rechercher leurs racines, faites ce pas ensemble. A tous les enfants qui ont la chance de grandir avec une gentille maman et un bon papa, ne jouez pas le double jeu en disant à vos parents biologiques et adoptifs :

**« Je vous aime autant, les uns que les autres. »**

Vos sentiments sont différents pour chaque être. Accordez l'amour et le respect pour les personnes dignes de ces précieux trésors que l'Etat leur a confiés. Rapprochez vous de vos ceux qui vous ont donné la vie. Aimez les, ne blessez pas vos Sauveurs par un geste d'indifférence ou une parole blessante !

Mme Ogier écoutait attentivement, elle ajouta :

- La vie est capricieuse et le devoir complexe ! Elever un enfant, c'est trembler à ses moindres problèmes de santé, ses études, son premier travail et son mariage. Comme dirait Anne, c'est la joie, les soucis à perpétuité !

Marie s'avança vers sa bonne fée :

- J'ai retrouvé ce petit côté comique, c'est à vous que je le dois. Ma sœur je suis sûre que tu nous écoutes. Ton esprit plane comme une hirondelle, le mien trotte comme une souris. Du ciel, envoie moi des idées, stimule par des déclics tous ces malheureux séparés. Mme Ogier, à votre plume, rassemblez ces notes ! Par votre finesse, votre clairvoyance, je vous confie cette mission.

Mélancolique, silencieuse, elle considérait avec attention ses écrits. Son regard parcourait sa paperasse faite de profondes réflexions.

Elle leva le doigt:

- Marie je remets de l'ordre dans tout ce gribouillis. La bonne volonté ou le talent ne changent pas sans l'indulgence de l'homme. Si des yeux brillent en lisant mon livre, si des larmes débordent avec une lueur

joyeuse et tendre, j'allumerai peut-être une petite flamme d'espoir. Le temps est l'éducateur des âmes, laissons lui accomplir son œuvre.

Marie l'embrassa :

- Je sais que vous écrirez un livre très émouvant. Avec votre sensibilité, ne trouvez vous pas que vous méritez d'être entendu. Vous émanez tant de douceur que vous diffusez une indéfinissable sensation de paix. Par votre tendresse et votre sincérité, exprimez ma peine, ma révolte. Par mes exemples, j'aimerais toucher le cœur de tous ces gens déroutés. Rassembler ceux qui souffrent, qui se cherchent, qui habitent peut-être à peu de distance l'un de l'autre. Aussi facilement que l'on efface un écrit sur un tableau, d'un simple coup d'éponge, on ne supprime pas un petit être. Il vous accorde ses bisous, son amour, sa confiance. Qui peut le protéger, mieux que personne, si ce n'est sa maman et son papa. Quelle barbarie lorsqu'un enfant souffre, s'effondre sous les coups et rejoint les anges ! De quel droit le printemps reste indifférent en laissant chanter les oiseaux, s'ouvrirent les fleurs !

**Pour Lui, pour Elle, pour Eux :**

**Ouvrez vos bras protecteur pour ne plus jamais entendre ces cris de douleur :**

**- Non pas bobo !...pas bobo !...**



## TABLE DES MATIERES

1	Les grands-parents	7
2	Départ vers un nouveau destin	13
3	La rencontre	21
4	Quand le cœur parle	27
5	Non avec la haine, Oui avec l'amour	39
6	Un cadeau du ciel	47
7	Petite enfance, Grande joie	57
8	La vie, c'est l'espoir	65
9	La plus belle fleur	69
10	Mon Amie, ma Sœur	83
11	C.E.P.	101
12	Un choix pour une bonne fée	117
13	La femme mystérieuse	127
14	Adolescence, douce insouciance	143
15	Nul mot juste à la joie, à la douleur	159
16	Bonsoir la confiance, Bonjour les trésors	179
17	Affreuses déchirures	195
18	Un délice dans un ciel gris	205
19	Souvenirs amers	221
20	Un rêve inachevé	231
21	Insolite destinées	237
22	Un message en pétales de roses	247
23	Une main vers l'espérance	261